

Un geste de trop

Chausseau, Alexandra

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Un geste de trop

Alexandra CHAUSSEAU



Thriller

 NOUVELLES
PLUMES

Alexandra Chausseau

Un geste de trop

Éditions de Noyelles

Avis des lecteurs

De prime abord, une intrigue facile qui se complexifie jusqu'au coup de théâtre final ! Bravo !

Isabelle - Marseille

Deux personnages touchants qui vont s'apprivoiser peu à peu et captiver le lecteur.

Marianne - Puy-de-Dôme

Un roman rythmé, une intrigue prenante sur un thème malheureusement toujours d'actualité.

Véronique - Étapes

Des personnages fascinants, un thème intéressant, un amour (im)possible ?

Céline - Aisne

À mes parents qui ont toujours cru en moi

Écarlate, grenat, carmin, vermillon, magenta, rubis, vermeil, cramoisi... Aucun qualificatif n'est aussi précis que rouge sang. Aucun ne s'en rapproche autant. Si on évoque le rouge sang, on en voit de suite la nuance, la profondeur, la chaleur. C'est à ça que pensait la femme en regardant grandir la flaque de sang qui se formait sous son mari. À ce liquide épais et gluant, tiède. Presque à la même température qu'un bain de bébé. Impossible de le réaliser avant d'être en contact avec une aussi grande quantité. Ce n'est pas avec quelques gouttes qu'on en ressentait la chaleur. Elle plongeait les doigts dans le liquide épais, geste qui la rassura. Toute cette vie sortait de lui et n'y entrerait plus. Puis vint l'odeur tenace et ferreuse, légèrement écœurante. Celle qu'on connaît déjà et qu'on associe au goût qu'on a en bouche pour peu qu'on se soit mordu la langue ou l'intérieur des joues par mégarde. On découvre cette saveur si particulière, si identifiable.

Tandis que l'homme gisait dans une mare de sang, la femme réfléchissait à ça. Elle le regardait mourir. Ses pieds avaient foulé l'auréole sombre et tiède, poisseuse, glissante. Il tenta un geste dans sa direction, en vain. Ses lèvres expulsaient un borborygme impossible à identifier ainsi que quelques bulles rouges qui explosèrent à la surface de ses lèvres. La nappe colorée s'agrandit. Combien de temps un homme adulte met-il pour se vider de son sang par une plaie aussi béante ? Son regard se voila doucement, il n'en était plus très loin.

C'est donc à ça qu'on pense lorsqu'on vient de tuer un homme et qu'on le regarde mourir. Où est la peur ? Le remords ? Le chagrin ? Devait-elle prévenir les secours ? Pour quoi faire ? Il est presque déjà mort, autant attendre qu'il le soit complètement. Ce n'est pas comme si c'était un accident, comme s'il ne le méritait pas. Est-ce qu'il ne l'avait pas cherché ? Est-ce qu'elle n'avait pas été d'une patience d'ange ? Un juste retour des choses en un seul geste. Pour une fois,

c'est elle qui écrivait l'épilogue. Son regard vide la fixait mais ne voyait plus rien. Comme si on avait tiré un rideau derrière ses pupilles. Le sang s'était tari, son cœur s'était arrêté faute de liquide à pomper.

Maintenant, elle allait appeler les secours. Malheureusement, ils feraient comme la cavalerie. Ils arriveraient trop tard. Décidément, la journée se terminait mieux qu'elle n'avait commencé. La suite, elle n'y pensait pas. Ça lui était égal. Rien ne serait pire qu'ici. Elle savait qu'elle avait fait ce qu'il fallait.

Antonella Fabrini allait sur ses trente-trois ans. Certains disaient qu'elle était aussi bien faite de l'intérieur que de l'extérieur. Bien entendu, très peu de gens étaient aptes à la juger de l'intérieur puisque son cercle d'intimes était des plus restreints, elle n'en était pas mécontente. Dans l'ensemble, elle détestait la compagnie des autres. Elle avait une aversion particulière pour les hommes qu'elle utilisait comme des Kleenex. Certains besoins corporels étaient incontournables même pour elle. Elle y cédait et aussitôt tournait le dos à ces compagnons d'un soir sans jamais en éprouver de remords. Sa vie était suffisamment compliquée sans qu'un homme y mette encore plus la pagaille. Antonella Fabrini, que personne n'appelait jamais par son prénom au risque d'être foudroyé sur place par les yeux de braise de la dame, était du genre croqueuse d'hommes sans sentiment et laissait dans son sillage un mélange de respect et de peur adressé tout spécialement à la gent masculine. Beaucoup la méprisaient, les autres la fuyaient. Personne n'avait jamais supposé que son comportement avait sans doute une raison d'être. Lorsque les femmes utilisent le sexe comme un passe-temps frivole, elles sont vite cataloguées dans la liste noire des *salopes*. Osons le mot, bien que vulgaire, il sied parfaitement à la situation. Pour Antonella, c'était juste une manière de se détendre et elle ne faisait rien de plus que ce que font bon nombre d'hommes qui eux sont classifiés comme des *Don Juan*, des *Casanova*, termes beaucoup plus élogieux et flatteurs bien qu'ils reviennent à résumer le même type de comportement : un usage compulsif du sexe sans émotion.

Antonella avait une personnalité qui s'élevait bien au-delà de ses capacités sexuelles. C'était un esprit futé et minutieux, auquel rien n'échappait. Son cerveau était en constante ébullition, ne se reposant que rarement. L'inaction lui pesait et quand elle évoquait l'action, ça pouvait être aussi bien le sport qu'une quelconque activité

intellectuelle. L'essentiel pour elle était de s'occuper les mains ou l'esprit, mais de s'occuper. Au premier abord, elle renvoyait une impression de froideur car sourire n'était pas une priorité dans sa vie. Elle aimait analyser, observer, examiner. Forcément, quand les gens étaient passés à la loupe, ils se sentaient vite mal à l'aise. Ses yeux noirs vous détaillaient sans ménagement ni pudeur. Passé ce premier cap, une fois habitué à ce regard scrutateur, il fallait accepter qu'elle ne soit pas forcément agréable ou amicale. Elle appartenait à ces personnes qu'on dit *brutes de décoffrage*, sans respect des conventions sociales les plus élémentaires. Si les gens l'avaient dans leur entourage et l'acceptaient, c'est tout simplement qu'elle était une des meilleures dans son travail. Certains prétendaient que cette froideur la rendait plus méticuleuse et précise. D'autres disaient que, comme elle ne se laissait pas envahir par des sentiments humains, elle était en mesure de travailler de manière plus professionnelle et de garder la tête froide. En fait, Antonella était une personne bourrée de bons sentiments, capable d'éprouver amour et joie, pitié et compassion, mais n'en voyait pas l'intérêt la plupart du temps. Elle préférerait réserver cela aux gens qui en valaient vraiment la peine et ils étaient peu nombreux, pour ne pas dire inexistantes.

Antonella n'était pas une grande femme à la beauté ravageuse. Elle était de taille moyenne, pas vraiment mince, sans pourtant être grosse. Plutôt plantureuse, avec des atouts physiques qui attiraient le regard des hommes, elle savait user de ses charmes à la perfection. C'était une séductrice, consciente de son potentiel qu'elle utilisait avec une facilité déconcertante. Son sourire si rare illuminait une pièce et sa rareté était un avantage certain pour surprendre et envoûter. Ce qui lui plaisait le plus était la *chasse*. Son gibier préféré, les hommes qui lui résistaient. Ils étaient peu à l'avoir repoussée définitivement. Elle les attirait, les ferrait et ramenait ses proies tout en douceur jusqu'à elle. Une fois le but atteint, elle consommait le vaincu et prévoyait la prochaine battue. Il était rare qu'elle voie un homme plusieurs fois de suite. Elle leur faisait bien comprendre que c'était un *one-shot* et que même s'ils le désiraient, il serait inutile de revenir à la charge ! La plupart saisissaient bien cela, même s'ils regrettaient de ne pas réitérer l'expérience. D'autres trouvaient insultante son attitude, elle leur répliquait que les hommes agissaient ainsi depuis des centaines d'années et que personne n'avait jamais rien trouvé à y redire, alors

elle ne voyait pas pourquoi elle ne profiterait pas du système, elle aussi ! Après tout, le sexe n'était pas qu'une question d'hommes !

Antonella se planta devant le miroir. Elle remit ses boucles en place, pas le temps de se lisser les cheveux ce matin. Elle n'aimait pas particulièrement être frisée mais les gens disaient que c'était joli, alors elle laissait faire. Mais pas question que ses bouclettes rebelles envahissent son front. Elle appliqua du fard à paupières dans deux teintes de marron, mit une touche de mascara vert sur ses longs cils, brossa ses sourcils, étala un rouge à lèvres brun sur sa bouche charnue et contempla l'image que lui renvoyait la glace. Jolie, pas trop maquillée, c'était parfait.

Maquillée comme ça, on dirait une pute !

L'insulte traversa son esprit sans qu'elle y prête attention. C'était une vieille rengaine dont elle avait l'habitude et qui ne la blessait plus... presque plus.

Elle s'accorda un sourire chaleureux, sans doute l'un des rares qu'elle ferait aujourd'hui et sortit de la pièce. Elle rajusta son jean, vérifia les boutons de son chemisier, passa la main dans ses boucles une fois de plus pour leur donner un peu de gonflant en les froissant entre ses doigts. Lorsqu'elle laissait sa frisure naturelle, elle détestait que ses cheveux soient plats. C'était soit très plat et lisse, soit très frisé, mais l'intermédiaire ne valait rien.

« Tu es jolie comme un cœur, ne t'en fais pas. »

Elle se tourna vers sa sœur qui la dévisageait en douceur avec une mimique amusée.

« Tu ne vas pas à un rendez-vous galant à cette heure, quand même ?

— Le boulot ! lança Antonella en se dirigeant vers le salon.

— Vraiment ? Quel genre d'affaire ?

— Une sale affaire apparemment. Sinon on ne m'aurait pas appelée. Je te raconterai ce soir quand j'en saurai plus.

— Chic ! »

Antonella jeta un œil à sa sœur en souriant en biais. Ombelline adorait ses histoires de boulot sordides. Pourquoi ? Ça, c'était un drôle de mystère, elle était si fraîche et douce, ça cadrerait mal avec sa personnalité. Il était clair pour Antonella que c'était une manière pour

elle de goûter à la vie à l'extérieur. Ombelline ne sortait que rarement de l'appartement et suivre le travail de sa sœur, qui consistait à décortiquer dans le détail l'intimité des autres, l'aidait à pallier ce manque d'un quotidien ordinaire dans la société. Antonella aurait préféré qu'elle ne se contente pas de cette vie par procuration et qu'elle ose plutôt affronter l'extérieur. Mais pour rien au monde, elle ne l'aurait exprimé aussi clairement. La dernière chose qu'elle désirait était de blesser sa sœur. Elle préférait lancer des remarques innocentes et voir si ça mordait.

« Tu fais quoi aujourd'hui ?

— Oh, j'ai deux traductions à faire, ma chef veut que je fasse ça vite parce qu'elle a d'autres trucs après à me donner... à croire que je suis la seule traductrice libre !

— Tu es la meilleure !

— Ce n'est pas une raison.

— Tu as besoin d'un bouquin ? »

Ombelline était une folle de lecture, tout comme sa sœur. Après ses heures de travail, elle se plongeait dans des romans qu'elle dévorait en quantité phénoménale. Comme l'appartement n'avait pas de murs extensibles et que leurs bibliothèques étaient déjà pleines, les filles avaient finalement trouvé une solution : une minuscule librairie d'un autre temps qui leur vendait des livres, puis les reprenait une fois la lecture achevée pour une somme modeste et leur en proposait de nouveaux. Un bon compromis qui avait plu à Ombelline, cela lui permettait d'étancher sa soif de lecture sans encombrer leur lieu de vie.

Antonella serra les poings et tenta d'afficher un air détendu et calme. C'était le moment le plus compliqué de la journée pour elle, négocier une sortie pour sa sœur en prétextant un surplus de travail. Le surplus de travail serait au rendez-vous, la sortie était moins sûre. Pourtant, il fallait absolument qu'Ombelline sorte. Il n'était pas bon de vivre cloîtré sans jamais se mêler au monde.

« Oui, il ne me reste qu'une moitié de livre, je suis presque au bout.

— Il va falloir que tu te débrouilles toute seule aujourd'hui, je vais sans doute rentrer tard. Alors rends-toi chez le libraire, tu te prends un truc et à moi aussi et tu nous prends quelque chose chez le traiteur ?

— Je vais cuisiner.

— Si tu veux, alors tu ne nous prends que deux bouquins.

— Nell, je ne crois pas que...

— Il faut que tu sortes, tu veux que je vérifie le calendrier ? »

La voix d'Antonella s'était faite menaçante, grondant Ombelline qui se recroquevilla instantanément. Elle n'avait pas besoin de vérifier le calendrier, elle savait déjà que la semaine précédente, elle n'était pas sortie de l'appartement une seule fois. Aucun jour ne portait de croix apposée au crayon noir. Elle avait pourtant promis d'en mettre une au moins une fois tous les sept jours. Se donner des objectifs pour ne pas se transformer en agoraphobe, c'était ce qu'elle s'était fixé des mois auparavant. Elle refusait de sortir tous les jours, elle refusait également d'être cloîtrée à tout jamais entre ses murs. Parfois, elle se plantait devant la fenêtre et détaillait les gens qui se promenaient à l'extérieur sur les trottoirs, les pressés, les amoureux, les cyclistes, les automobilistes, les mères de famille avec leur poussette. Arpenter les rues lui manquait, même si demeurer dans son appartement était bien plus sûr. Il suffisait d'ouvrir les fenêtres et l'air frais du dehors entraînait et caressait la peau de son visage, de ses bras. Malgré tout, elle ne ressentait pas le contact des autres, le frôlement de leur peau dans les ruelles étroites, parmi une foule compacte, les odeurs douceâtres et insignifiantes, celles qu'on ne remarquait même plus lorsqu'on les croisait tous les jours, les effluves s'échappant des boulangeries, chaudes, rassurantes et appétissantes, le parfum d'inconnus qui vous embaumait les narines sur plusieurs centaines de mètres avant de s'évaporer et de disparaître totalement. Dans ses moments de colère, elle se questionnait pour savoir comment elle supportait une vie si minable, si inutile ? La première chose qui apparaissait était le visage d'Antonella qui l'apaisait instantanément, puis elle pleurait longuement et oubliait qu'elle s'était enfermée volontairement. Elle retournait à ses traductions, aux programmes stupides de la télévision, aux livres qui animaient ses longues heures, aux dessins qu'elle s'appliquait à tracer d'une main enjouée même si désormais elle ne dessinait plus les paysages que grâce à ses souvenirs. C'était devenu trop difficile de vivre parmi les autres, de se fondre dans la masse. Elle s'était choisie une vie de recluse.

Il y avait aussi une autre raison qui l'empêchait de sortir de l'appartement. Le regard du libraire. Elle ne l'aurait avoué pour rien au monde, mais cet homme lui plaisait et, apparemment, l'attraitance

était réciproque. Il lui lançait des œillades tendres entre les rayonnages et Ombelline rougissait jusqu'à la racine de ses cheveux en se sauvant à toute vitesse. Ça n'était tout simplement pas possible, c'était inenvisageable comme situation. Pourtant, il avait l'air gentil, sa voix était douce, il avait approximativement le même âge qu'elle. Quelquefois, elle observait ses longues mains lorsqu'il glissait les livres dans un sac en papier ou qu'il lui rendait la monnaie. Sa peau était veloutée, elle l'avait effleuré par mégarde une fois ou deux. Elle avait ressassé ce contact des heures durant, elle n'avait rien d'autre à faire de plus intéressant. Il sentait le musc et le citron, il était envoûtant. Mais, c'était un homme. Une excellente raison pour ne pas le côtoyer.

Antonella lança une phrase qui la tira de sa rêverie sur le libraire.

« T'es toujours avec moi ?

— Oui, oui, chuchota Ombelline en rougissant violemment.

— T'es rouge comme une pivoine ? À quoi tu pensais ?

— Rien du tout.

— Ombelline, c'est à moi que tu parles !

— Je pensais au... au libraire. »

Inutile de résister, contre Antonella le mensonge ne servait à rien. C'était peine perdue, il suffisait juste d'y penser et elle avait capté votre intention. Ombelline avait cessé de lui mentir depuis bien longtemps. Ses pitoyables tentatives de dissimulation avaient toujours avorté dans l'œuf. En plus, comment taire quoi que ce soit à sa sœur ? Elle était une partie d'elle, sa moitié, le miroir de ce qu'elle était. Comment se cacher quelque chose à soi-même ? Une pure hérésie.

Antonella détailla sa sœur, haussa les sourcils et sa bouche dessina un O étonné lorsqu'elle comprit ce qu'Ombelline tentait de lui révéler. Elle sauta sur l'occasion, elle était trop belle pour la laisser passer. Une tentative pour raccrocher Ombelline au reste de l'humanité.

« Il te fait du gringue ?

— Mais pas du tout ! s'indigna-t-elle.

— À d'autres ! Est-ce qu'il a dit ou fait quelque chose qui...

— Il... il me regarde.

— De quelle manière ?

— Tu sais bien... comme les hommes regardent les femmes quand ils sont... quand ils veulent... enfin tu vois.

— Comment peux-tu être aussi prude ? s'amusa Antonella.

— Tu as pris toute l'impudicité ! Je fais avec ce qui me reste.

— Eh bien, débloque-moi tout ça et file chez le libraire.

— Je ne peux pas faire ça, tu le sais très bien.

— Bien sûr que tu peux faire ça ! Tu es jeune, tu es belle et tu adores les livres, comme lui, ce qui vous fait un point commun.

— Nell... supplia la voix d'Ombelline.

— Il n'y a pas de Nell. File chez le libraire... au pire, si tu ne te laisses pas draguer, fais-lui un beau sourire et ramène-nous deux livres. »

Inutile d'insister, Ombelline était en train de se braquer et si Antonella continuait dans cette voie, sa sœur allait carrément faire une croix sur la sortie. Elle la connaissait suffisamment pour savoir qu'elle en était capable. Elle lui adressa un sourire confiant pour lui signifier que tout cela n'avait pas grande importance. Immédiatement le visage de sa sœur se détendit. Le pire pour Ombelline était de penser qu'elle était capable de décevoir sa sœur, ce qui pour Antonella était une chose infaisable bien qu'il soit impossible de le lui faire comprendre. Elle se rassura en voyant le sourire de sa sœur, la contrariété qui avait envahi ses traits quelques minutes plus tôt s'était dissipée. Antonella ramassa ses affaires, à négocier la sortie d'Ombelline, elle allait finir par arriver en retard, attitude très déplaisante pour elle. Il était inutile de se battre contre des moulins à vent, allait-elle le comprendre un jour ? Elle déposa un baiser sur la tête de sa sœur et celle-ci lui attrapa la main avant qu'elle ne s'éloigne.

« Je... je te prends un policier ou un truc romantique ?

— Comme tu veux... mais un truc sympa, agréable à lire.

— D'accord. »

Antonella sortit, Ombelline regarda la porte se refermer lentement, entendit la clé tourner dans la serrure. Sa sœur verrouillait toujours la porte quand elle sortait, comme si Ombelline n'était pas capable de le faire toute seule. Une habitude restée de sa période où elle avait vécu seule sans doute. La jeune femme laissée à sa solitude respira plusieurs fois bien à fond, faisant entrer et sortir l'air dans ses poumons rapidement pour s'oxygéner et se donner du courage. Maintenant, il s'agissait de trouver une tenue convenable à se mettre en vue de sa sortie. Et un peu de courage également. Le courage allait être plus difficile à dénicher.

Théophane Fournier entra les bras chargés de papiers. Il déposa l'épais dossier sur son bureau, mais celui-ci glissa sur le sol et le policier jura entre ses dents. La journée avait mal commencé et ça ne semblait pas s'améliorer. Au réveil, en se levant, il s'était cogné dans l'angle de la porte de sa chambre, s'arrachant un cri de douleur. Il avait dû passer son orteil sous l'eau froide, ça pissait le sang, il s'était arraché l'ongle. Ensuite, en se rendant dans la cuisine, il avait vu que le pot à café était vide. Il avait cherché en vain un paquet de secours dans ses placards, il n'en avait pas. Sa petite sœur lui avait rendu visite la semaine précédente et avait sifflé tout son café sans prendre la peine d'en racheter. Elle avait fait de même avec les céréales, les pâtes, le gel douche et le lait. Elle était exaspérante, gentille mais exaspérante. Elle se comportait comme une gamine écervelée. Déboulait chez lui sans s'annoncer, dévastait son appart et vidait ses réserves, puis courait reprendre sa place chez ses parents tout en bénissant les cieux qu'ils s'occupent de tout. Il était largement temps qu'elle prenne son envol et s'aperçoive qu'elle n'avait plus l'âge que l'on gère tout pour elle. Elle allait quand même avoir vingt-cinq ans.

Ensuite, Théophane s'était habillé sans déjeuner, en maudissant sa sœur, avait filé au bar du coin pour prendre sa dose de caféine – au prix du café, une seule tasse suffirait. Bien entendu, pour poursuivre la série noire, il avait renversé une partie du liquide brûlant sur son tee-shirt propre, en sursautant bêtement lorsqu'un client avait hélé un ami à travers la vitrine du bar, sans se rendre compte que ça ne servait à rien de hurler vu qu'une épaisse vitre les séparait. Il s'était sali et brûlé en même temps. Il était donc repassé chez lui pour se changer, se mettant en retard évidemment. Après ce joyeux départ qui annonçait une journée sombre, son patron lui avait envoyé un message sur son téléphone portable l'avertissant que ce matin quelqu'un arrivait pour l'aider sur l'enquête qu'il menait en ce moment, il devait s'en occuper. Quand il avait demandé des précisions sur cette aide, la réponse avait été laconique : un psy. Il détestait les pys, ces êtres supérieurs qui se pensaient au-dessus des autres et estimaient tout résoudre d'un coup de baguette magique. Rien ne valait une enquête sérieuse même s'il fallait avouer qu'il piétinait un peu et manquait d'enthousiasme sur celle qu'il menait. Le chef avait dit que Tony Fabrini serait dans les locaux à huit heures trente. Bien sûr, sa montre indiquait huit heures dix et vingt minutes pour se

rendre au bureau tenaient du miracle à cette heure matinale. Il fallait compter avec les gens qui se rendaient eux aussi au travail, les parents qui conduisaient leurs enfants à l'école, les retraités qui trouvaient agréable de conduire dans la circulation dense du matin pour aller au supermarché du coin et attendre l'ouverture devant les grilles closes, au cas où plus tard dans la journée, tous les produits aient disparu des rayons et ne soient plus disponibles, les bus scolaires, les routiers avec leurs poids lourds et leurs livraisons du matin... Trop de circulation, de bouchons et pas moyen de se faufiler entre les voitures comme une petite souris. Conclusion, Théophile monta dans sa voiture et enclencha le gyrophare et la sirène en même temps que la première. Il détestait abuser des avantages que lui offrait sa profession. Ce matin, il n'avait pas le choix, il se promit de ne plus le faire. Il zigzagua entre les voitures tout en composant le numéro d'un de ses collègues ; il avait besoin de renseignements sur ce Tony Fabrini, pas question d'arriver en terrain inconnu. Ce nom ne lui disait rien du tout. Il détestait être pris au dépourvu, il se sentait toujours mal à l'aise face à une telle situation. Son collègue décrocha au bout de deux sonneries.

« Conte, j'écoute.

— C'est Théo.

— Salut mon pote. Quoi de neuf ?

— J'ai besoin que tu me tuyautes sur un certain Tony Fabrini.

— Tu veux dire une certaine Tony Fabrini ?

— J'ai droit à un psy femelle en plus ! ricana-t-il au téléphone.

— On devient misogyne avec l'âge ?

— Avec quatre sœurs, comment veux-tu que ça soit possible ?

Alors, cette Tony Fabrini ?

— Ben, je n'ai qu'un mot à te dire : courage !

— Ce qui veut dire ?

— De l'avis de tous, c'est une super-pro doublée d'une chiante.

— De quel genre ?

— Elle aime pas travailler avec les autres. Elle est antisociale !

— C'est parfait, c'est tout ce qu'il me fallait !

— J'imagine bien. Fais comme tout le monde quand il nous arrive de bosser avec elle !

— C'est-à-dire ?

— Serre les fesses et concentre-toi sur le fait que c'est une super-crack ! Quel que soit le problème rencontré, elle t'aidera à le résoudre.

— OK, j'y penserai. Merci Thomas.

— De rien. À plus. »

Théophane coupa la communication, gara la voiture et en sortit. Le tout en à peine treize minutes ! Rien ne valait la sirène pour éviter les bouchons, même si ça lui donnait mauvaise conscience.

Après son arrivée, il avait récupéré son dossier, l'avait viré par terre en entrant dans son bureau et méditait sur ce qui l'attendait pour le reste de la journée. Il fixa l'horloge murale. Il avait dépassé l'horaire de cinq minutes. Il était en retard pour récupérer sa psy. Merde !

Il sortit en trombe dans le couloir, dévala l'escalier et se rendit à l'accueil. Sur les sièges inconfortables qui s'alignaient dans ce qu'on pouvait considérer comme une salle d'attente, il n'y avait qu'une personne. Une petite bonne femme au visage de poupée, frisée, brune, moulée dans un jean clair, plongée dans la lecture d'un bouquin. Ses jambes étaient croisées, elle était détendue sur sa chaise, parfaitement concentrée dans son activité. À croire qu'elle patientait pour un rendez-vous chez le médecin. Il s'attendait plutôt à une femme en tailleur impeccable avec un chignon, un attaché-case et surtout avec dix ou quinze ans de plus. C'était une gamine ! Théophane hésita un instant, puis fit un pas en avant, s'éclaircit la voix et lança une interrogation.

« Tony Fabrini ? »

La jeune femme le regarda. Deux billes noires où transperçait une froideur hypnotique se posèrent sur lui. Elle se leva souplement, tendit une main et ils échangèrent une poignée ferme. En serrant plus, elle aurait pu lui casser les doigts. Il se présenta et elle resta de marbre. Pas un sourire ni de hochement de tête. Stoïque. Il se sentit mal à l'aise.

« On monte dans mon bureau ? »

Une question de pure forme à laquelle elle se contenta d'opiner de la tête avec un vague murmure approbateur. Le trajet se fit dans le silence. Il lui lança quelques regards de biais pour vérifier qu'elle suivait bien. Il ouvrit la porte, s'effaça pour la laisser entrer et nota un instant d'hésitation avant qu'elle pénètre dans la pièce. Il écarta une chaise de son bureau et l'invita à s'y asseoir d'un geste poli. Une fois de plus, elle le considéra quelques brèves secondes avant de réagir et

prit place. Il s'assit de l'autre côté du bureau et la dévisagea. Elle le fixait de ses prunelles sombres, l'air d'attendre quelque chose. Puis elle le quitta du regard et entreprit de ranger son livre dans son sac qu'elle accrocha par la suite à la chaise. Il fallait rompre la glace sinon la collaboration allait être difficile.

« Vous avez apporté un livre comme si vous alliez attendre des heures ? On n'est pas dans un cabinet médical... » commença-t-il avec un sourire amical.

Antonella le scruta de longues secondes avant d'ouvrir la bouche. Ses yeux étaient deux gouffres insondables qu'il était difficile de fixer tellement ils semblaient menaçants. Malgré sa froideur, son ton de voix était étonnamment doux et à la fois cinglant. Un mélange incongru.

« En général, les flics me font poireauter des plombs avant de daigner m'accorder leur précieux temps, même si ce sont eux qui ont besoin de moi... histoire de me montrer direct qui est le chef. »

Sa réplique n'était pas celle que Théophane attendait, l'amabilité n'était pas au rendez-vous et sa plaisanterie était tombée à plat. Il désirait engager la conversation sur un mode léger, c'était peine perdue. Antonella enchaîna sans prêter attention à la mine perplexe de son interlocuteur.

« Je trouve ça un peu puéril comme attitude, mais on ne se refait pas, je suppose. Je n'aime pas attendre, même si je suis plutôt patiente. Je trouve que c'est une perte de temps inutile, annonça-t-elle d'une voix sèche.

— Je ne vous ai pas fait attendre, précisa-t-il pour gagner des points.

— Je l'ai noté... je vous en remercie, ajouta-t-elle avec brusquerie, comme si ça n'était pas dans ses habitudes d'être polie. Vous semblez un homme... courtois, hasarda-t-elle après avoir choisi avec précision son mot.

— Je vais être direct, on ne m'a pas dit du bien de vous, avoua-t-il pour jouer lui aussi le jeu de la franchise, espérant que les rumeurs n'étaient pas fondées.

— Ça ne m'étonne pas. »

La voix d'Antonella était plate et ne trahissait toujours aucune émotion. Apparemment, ça lui était égal que les gens disent du mal d'elle. Elle ne se doutait peut-être pas du portrait peu flatteur que les

gens dressaient d'elle. Théophane était gêné par ce comportement à la fois distant et direct. La jeune femme semblait tout à fait consciente de l'impression qu'elle laissait dans son sillage. Ça la laissait indifférente manifestement.

« Vous travaillez ici depuis longtemps ? lança Antonella d'une voix monocorde.

— J'ai récemment changé de secteur. Mais je suis flic depuis plus de dix ans.

— Je me disais aussi que votre tête ne me rappelait rien, on ne s'est jamais croisé dans les couloirs. Je n'oublie jamais un visage... Donc c'est vous le malchanceux à qui revient la tâche de bosser avec moi ?

— Vous dites ça sur un ton si banal.

— C'est une banalité de dire que les gens n'aiment pas travailler avec moi.

— Ça ne vous perturbe pas ? s'enquit-il, surpris de cette constatation.

— Pourquoi ça me perturberait ?

— En général, les gens aiment être bien perçus par les autres.

— Quel genre de personnes se penche sur l'avis des autres ? Les gens qui ont besoin de reconnaissance. Ce n'est pas mon cas. Je sais que je suis quelqu'un de difficile à aimer, à cerner et c'est un casse-tête de bosser avec moi. Mais je fais bien mon boulot, c'est tout ce qui compte.

— Vous êtes en tout cas consciente de ce que vous renvoyez aux autres.

— Je suis psy, c'est mon truc de savoir ce genre de choses, lança-t-elle d'un ton railleur. Et je sais que ce n'est pas la faute des autres mais la mienne.

— Vraiment ?

— Je n'aime pas les flics, je n'aime pas les hommes, je n'aime pas les menteurs et je déteste travailler avec les autres pour toutes ces raisons, même si j'y suis obligée. Vous possédez déjà plusieurs de ces attributs que je déteste. Faites le calcul vous-même, ça va être chaud. »

La franchise d'Antonella était désarmante. Elle le fixait de ses grands yeux foncés. Elle était étrange. Et mystérieuse. Elle éveillait en Théophane cette lueur qui indiquait qu'il fallait creuser pour voir plus

loin. Qu'il ne fallait pas s'arrêter à cette apparence qu'elle mettait en avant, qu'elle revendiquait et qui devait dissimuler autre chose. Son intuition ne le trompait jamais, c'est pour ça qu'il était un excellent flic. Ses premières impressions lui facilitaient la vie pour cerner les autres. Il lui adressa un sourire qui la troubla.

« J'aime la franchise. »

Il balança ça sans sourciller et se mit en quête des papiers qui jonchaient encore le sol et qu'il n'avait pas pris la peine de ramasser avant d'aller à la rencontre de Tony. Il reforma un tas plus ou moins classé sous le regard de la jeune femme qui n'ouvrit pas la bouche. Puis il se lança dans un monologue pour lui présenter l'affaire dont il s'occupait et qu'elle allait l'aider à résoudre. C'était une enquête plutôt simple : une femme avait tué son mari avec un couteau de cuisine. On avait retrouvé l'homme affalé sur la table de la cuisine, le cou tranché, dans une mare de sang avec des projections rouges tout autour de lui, notamment sur la femme. Le couteau était posé près du corps, la femme avait appelé elle-même la police en disant qu'elle avait tué son mari. Des officiers étaient arrivés, la femme était assise à la table de la cuisine, le combiné devant elle, les mains ensanglantées posées sur ses genoux. Des traces de pas rouges menaient de la mare de sang à la cuisine jusqu'au guéridon du salon où reposait le téléphone, dans un sens puis dans l'autre. La femme n'avait rien dissimulé, rien nettoyé, elle n'avait pas tenté de couvrir son crime. Il ne faisait aucun doute qu'elle avait tué son époux, puis avait appelé elle-même les autorités et était revenue s'asseoir face à lui. L'homme s'était vidé de son sang en quelques minutes à peine. Les photos que Théophile glissa jusqu'à Antonella montraient une véritable boucherie, il y avait du sang partout dans la pièce. Plusieurs images du cadavre, de l'épouse, du couteau, des traces sur le sol. La jeune femme les étudia sans broncher comme si elle détaillait des clichés de vacances. Sans la moindre trace de dégoût, d'horreur ou d'incompréhension. Aucun mouvement de recul, pas de haussement de sourcils, de froncement de nez. Rien qui n'indiquait la moindre émotion face à ce carnage. Théophile la détailla pendant qu'elle inspectait les instantanés, stoïque. Sa voix le tira de son examen.

« Inutile de m'observer comme ça, ce ne sont pas les premières que je vois, elles sont presque *soft* par rapport à certaines ! »

Elle prononça ces quelques mots sans relever son visage vers lui.

Comment pouvait-elle savoir qu'il s'interrogeait sur ses sentiments ou plutôt son absence de sentiments alors qu'elle ne le regardait même pas ? Théophane s'ébroua intérieurement, il n'allait quand même pas perdre pied devant elle. Les tours de magie des psys, il les connaissait par cœur, ça n'était que de l'esbroufe. Antonella repoussa les photos vers lui et s'empara du dossier. Elle commença à tourner les pages qui recelaient toutes les informations qu'il avait glanées depuis le début de l'enquête. À qui avait-elle demandé pour feuilleter ça ? De nouveau, sa voix s'éleva dans le silence tendu du bureau.

« Pourquoi je suis là si vous avez le meurtrier, l'arme du crime et même le cadavre ?

— Le chef vous a rien dit ?

— Si, que vous aviez besoin de moi. »

Cette fois, elle lui adressa un demi-sourire troublant en le toisant : satisfaction ? orgueil ? sarcasme ? Impossible à déterminer, mais il penchait nettement pour l'ironie. Une certaine froideur régnait encore dans ses pupilles, son sourire n'était pas monté jusqu'à ses yeux. Elle se payait sa tête. Elle avait vu juste, travailler avec elle allait être coton. Théophane balaya toutes ses réflexions et se concentra sur l'essentiel. Sa question.

« On n'a pas de mobile.

— Qu'est-ce que la femme a dit ?

— Rien... depuis le coup de fil passé aux autorités, elle n'a rien dit. Elle n'a pas ouvert la bouche, impossible de lui faire dire quoi que ce soit et le chef refuse de fermer le dossier sans savoir pourquoi.

— C'est vrai qu'Hervé a toujours été pointilleux. »

Hervé ? Elle appelait le chef par son prénom, comme un ami, une connaissance proche. Depuis combien de temps le connaissait-elle pour savoir qu'il était pointilleux ? Personnellement, Théophane aurait dit emmerdant et emmerdeur, mais pointilleux en était un synonyme plus poli. Les yeux d'Antonella se reportèrent sur le dossier qu'elle continua à déchiffrer. Elle était apparemment capable de parler et de lire en même temps puisqu'elle posa une autre question tout en poursuivant sa lecture.

« Ce type, c'était quel genre ?

— Comment ça ?

— Bon mari ? Gentil ? Attentionné ?

— De l'avis de tous, c'était un type charmant.

- Même ses enfants ?
- On n'a pas interrogé ses enfants.
- Ses amis proches ?
- On a parlé à son associé. »

Antonella abandonna de nouveau les feuillets et planta son regard dans les pupilles de Théophane qui se recroquevilla imperceptiblement. Un tel regard aurait filé la trouille au plus coriace des malabars. Elle était contrariée, profondément contrariée.

« Vous avez survolé les interrogatoires vu que vous aviez votre meurtrier ?

— Pas exactement. On est moins minutieux quand on n'a rien à trouver.

— Vous voulez dire à part un mobile ? C'est quand même un sacré *rien*, ça.

— Vous voyez ce que je veux dire ! nuança-t-il avec un bref sourire.

— Non... enfin si. Je vois que vous voulez pas perdre de temps à faire une enquête fouillée parce que d'après vous, y a rien à chercher.

— Qu'est-ce qu'il y aurait à chercher ?

— D'après ce dossier, dit-elle en lui tendant la pile de feuilles, c'est une femme gentille que les autres apprécient, un peu effacée peut-être. Et lui était un homme parfait, gentil aussi, agréable.

— Et alors ?

— Alors les gens ne décident pas un jour : *tiens si je tuais mon mari comme ça parce que je n'ai rien à faire d'autre et qu'il est parfait* ! Il faut un mobile, une motivation, une raison... quelque chose. Deux portraits de personnes aussi parfaites cachent quelque chose.

— Tel que ?

— Ça, ça reste à déterminer. Les gens mentent sur l'un des deux... ou sur les deux.

— Pourquoi feraient-ils ça ?

— Parce qu'on ne se fait pas tuer quand on est parfait ou qu'on ne tue pas quand on est gentille et effacée. Cette histoire ne sent pas bon.

— Peut-être qu'elle a juste pété les plombs.

— Pour quelle raison ?

— J'en sais rien... sans raison.

— Y en a toujours une ! insista-t-elle. Même minime, même infime ou carrément énorme, mais y en a forcément une ! Il suffit de

farfouiller.

— Vous allez la trouver ?

— Bien sûr, je suis là pour ça, non ? Je la trouve toujours.

— Vous êtes bien sûre de vous.

— C'est exact.

— Vous savez, je n'aime pas les psys, lâcha-t-il de manière exaspérée.

— Comme la plupart des gens. Mais je vous comprends, en général ce sont des cons arrogants qui se regardent un peu trop le nombril et qui s'écoutent parler, lâcha-t-elle platement.

— Pas vous ?

— Je n'aime pas le son de ma propre voix et je me fous totalement de mon nombril. La seule chose qui compte, ce sont les gens que j'aide.

— Là, vous n'allez pas pouvoir aider grand monde, la victime est morte.

— La victime n'est pas forcément celle qu'on croit. »

Antonella se leva, attrapa son sac et se dirigea vers la porte qu'elle ouvrit. Elle s'aperçut que Théophile ne la suivait pas, n'esquissait pas le moindre geste, elle se tourna complètement vers lui et le dévisagea avec attention. Il était sur le point de lui demander ce qu'elle fabriquait. Elle venait d'arriver, où comptait-elle aller ? Elle le devança.

« Vous venez ?

— Où ?

— Interroger les personnes qui nous diront ce que nous avons besoin de savoir. »

Il pesa le pour et le contre. Il rêvait ou elle avait pris en main l'enquête et lui restait comme un con à attendre ses directives ? Il se leva, arracha sa veste de sa chaise, attrapa le dossier et sortit à sa suite.

Ils prirent la voiture de Théophile. Antonella n'y vit aucun inconvénient, elle n'aimait pas particulièrement conduire. Elle le faisait parce qu'il le fallait, mais passer son permis avait été une véritable épreuve pour elle. Comment un espace si exigu pouvait se révéler si dangereux et meurtrier ? De nos jours, c'était une nécessité de posséder le permis de conduire. Ce n'est pas pour ça que ça avait

rendu les choses plus faciles. Elle l'avait fait par obligation et besoin. Lorsqu'elle le pouvait, elle utilisait d'autres moyens de transport. C'était bien dommage que sa sœur ne conduise pas, cela lui aurait parfois facilité les choses.

Antonella observa le paysage qui défilait sous ses yeux. La ville commençait à peine à se réveiller. L'activité ne battait pas encore son plein. Elle n'aimait pas l'agitation des grandes villes. Elle n'aimait pas la foule, le mouvement, la pollution, être bousculée, ce bruit constant qui créait comme un ronronnement incessant que les gens disaient finir par oublier. Elle ne voyait pas comment il était possible de ne pas entendre tous ces sons indistincts qui se mêlaient, s'amplifiaient au fil des heures et ne laissaient jamais de temps de répit aux citadins. Pour éviter de se pencher sur ce qui attirait les gens dans le brouhaha des villes, Antonella se livra à son activité favorite, creuser la vie des autres.

« Vos parents sont des artistes ? » questionna-t-elle en contemplant le profil du policier qui gardait le regard fixé sur la route.

Théophane fronça les sourcils, imperceptiblement. La question le troubla.

« Ma mère est prof d'arts plastiques... comment savez-vous ça ? »

— Théophane, ça n'est pas courant comme prénom. Un peintre d'icônes a porté ce prénom. Je me suis dit qu'il y avait des chances pour que l'un de vos deux parents en eût connaissance s'il était artiste, prof de dessin ou quelque chose dans la profession.

— Ma mère adore son travail... elle dit que sur les quarante églises qu'il a décorées, aucune n'est restée en l'état. Elle trouve ça dommage d'avoir perdu des œuvres pareilles. »

Antonella ne commenta pas sa dernière réplique. Le défilement de la route absorba subitement toute son attention. Théophane la regarda à la dérobée et hésita à lui poser une question qui lui brûlait les lèvres. Pourquoi hésitait-il ? Elle ne s'était pas gênée pour faire des spéculations sur l'origine de son prénom. Pourquoi l'avait-elle interrogé d'ailleurs ? Cela l'intéressait vraiment, c'était de la simple curiosité ou une manière comme une autre de combler le silence ? Silence dans lequel elle s'était de nouveau retranchée.

« Posez votre question, soupira la jeune femme avec agacement.

— Quelle question ?

— Celle qui vous turlupine.

— Comment vous savez que...

— Vous pincez les lèvres quand vous réfléchissez à un truc ou que quelque chose vous dérange et vous fronchez vos sourcils aussi. Alors, cette question ?

— Tony, c'est le diminutif de quel prénom ?

— Antonella. »

Réponse laconique qu'elle jeta sans même lui adresser un regard. Son visage resta obstinément tourné vers la route. C'est elle cette fois qui était perturbée par la question. Cela avait fait remonter un de ces souvenirs dérangeants. Chaque fois qu'on prononçait son prénom, les mots surgissaient. Insidieux et mauvais.

J'ai bien choisi ton prénom, le même que ma mère. Elle aussi était une garce insupportable.

Un air soucieux très léger envahit ses traits contractés. Elle chassa la voix désagréable de son esprit. Antonella était peut-être de ces gens qui creusent la vie des autres et n'aiment guère qu'on se penche sur la leur, songea Théophane. Il se hasarda pourtant.

« Vous n'aimez pas votre prénom ?

— Qui aimerait s'appeler Antonella ?

— C'est... exotique.

— Un synonyme de moche ?

— Ça pourrait être pire.

— Style ?

— Gertrude ou Pascaline !

— Ce sont des prénoms qui n'existent plus.

— Bien sûr que si ! Une de mes nièces s'appelle Pascaline, au grand dam de mes parents qui trouvent ça hideux et j'avoue que ce n'est pas joyeux. Ça fait vieillot.

— Avec le temps, on se fait à un prénom, l'enfant le porte bien en général, on n'y fait plus attention.

— Alors pourquoi changer votre prénom en Tony ?

— Ce ne sont pas les gens qui ne se font pas à mon prénom, c'est moi, j'ai toujours trouvé ça laid. »

Elle coupa court à la conversation, sa voix était éteinte, elle n'était même plus teintée de cette tonalité acide et vibrante ou de cette froideur glaçante. Théophane préféra abandonner le sujet. La conversation avec cette nouvelle partenaire était aussi hasardeuse que houleuse. Il orienta la discussion ailleurs.

« Quand je vous présente, vous préférez que je dise Tony Fabrini ou docteur Fabrini ?

— Ça m'est égal.

— Vous êtes bien le premier psy qui s'en fiche.

— Je vous l'ai dit, ces choses-là ne m'intéressent pas. Je ne me présente presque jamais en disant *docteur* sauf si c'est vraiment nécessaire. Je trouve ça pompeux.

— Très bien. Nous arrivons. »

Cette dernière réplique avait clos la conversation. À l'unisson, ils regardèrent le terrain qui les accueillait. C'était un chantier en construction. Le défunt, Christian Roux, était un entrepreneur qui avait monté sa société des années plus tôt, s'associant à un homme avec lequel il avait fait ses premières armes. Leur entreprise était florissante. Ils travaillaient en ce moment sur un chantier d'une dizaine de maisons, la plupart n'en étaient qu'aux fondations. Des monticules de terre s'élevaient çà et là, des ouvriers s'agitaient avec leurs casques de chantier vissés sur la tête, des tractopelles attendaient patiemment dans un coin du terrain. On poussait des brouettes, on donnait des ordres, on transportait des outils. La mort de Christian Roux n'avait pas atteint le chantier en pleine effervescence.

Ce matin, son associé, Jean Boulai, était débordé par tout ce qu'il devait désormais gérer seul. Ils le trouvèrent dans un préfabriqué, installé sur le terrain, derrière un bureau envahi par des plans, des courriers, des dossiers et quantité d'autres choses. En entendant des pas, l'homme releva la tête de son travail, tiqua en reconnaissant le policier et posa son crayon. Il farfouilla dans sa chevelure pour se recoiffer vaguement et ôta ses lunettes de travail.

« Vous vous souvenez de moi ? questionna Théophane en sortant rapidement sa carte de police.

— Ce n'est pas tous les jours qu'on vient me dire que mon associé s'est fait tuer, je ne risque pas de vous oublier, répondit l'homme en tirant sur le col de sa chemise, mal à l'aise.

— Je vous présente ma collaboratrice, le docteur Fabrini.

— Enchanté, Jean Boulai. »

L'entrepreneur glissa sa main dans celle d'Antonella, son visage s'adoucit, un sourire enjôleur s'y imprégna. Ses yeux se firent ardents tandis qu'il la contemplait. La jeune femme serra la main offerte vigoureusement sans lui rendre son sourire. De toute évidence, il la

trouvait à son goût et elle n'appréciait pas cette audace, le regard perçant qu'elle lui lança le refroidit instantanément. Elle était maîtresse dans l'art de remettre les gens à leur place et de créer un certain malaise. L'homme vacilla d'un pied sur l'autre, conscient que ça n'était pas le meilleur endroit pour flirter et que cette jeune femme était imperméable à son charme. Il était pourtant joli garçon, baraqué, bien apprêté même si le nœud de sa cravate était relâché. Malgré sa quarantaine bien tassée, les femmes lui trouvaient un certain charme... pas celle-ci manifestement. Théophile repoussa l'amusement qui le gagnait. Il n'était pas le seul qu'Antonella mettait mal à l'aise.

« Nous voudrions vous parler de M. Roux.

— Nous voudrions surtout que vous nous parliez de M. Roux ! » corrigea Antonella d'une voix glaciale.

Théophile la fusilla du regard, quelle audace de le reprendre ainsi ! Elle fit comme si elle n'avait rien remarqué et jaugea l'entrepreneur. Il retint sa respiration, tordit sa bouche, un léger tic nerveux se dessina au coin de son œil gauche, il jeta un regard circulaire dans la pièce pour vérifier que personne ne pouvait l'entendre. Et avant même qu'il n'ouvre la bouche, Antonella sut qu'il allait proférer un énorme mensonge.

« Je n'ai rien de plus à vous dire sur Christian, c'était un homme bien, il ne méritait pas ce qu'il... »

— On ne vous demande pas votre avis sur ce qui lui est arrivé, trancha Antonella, on vous demande quel genre d'homme il était. Essayez de nous dresser un portrait fidèle de lui. »

Sa demande était un ordre sec et autoritaire. L'homme posa son regard bleu clair sur elle. Elle était jolie comme un cœur au premier abord, petite et fragile, ronde et douce. Quand vous vous attardiez sur elle, qu'elle vous fixait, elle devenait austère, froide. Il avait envie de se cacher sous son bureau, de prendre ses jambes à son cou, de faire tout et n'importe quoi sauf de se retrouver dans la même pièce que cette femme et de lui répondre. Elle l'intimidait, elle lui glaçait le sang. Elle était... sans sentiment. Il n'émanait rien d'elle, aucune compassion, aucune amabilité. Elle lui faisait penser à une ancienne maîtresse d'école qui l'avait terrorisé tout au long de son année de CM1 par sa sévérité et sa froideur. Il se la rappelait grande, maigre et laide. Ce docteur n'avait rien de comparable au physique de cette

institutrice mais tout dans son attitude la transformait en son pire cauchemar. Elle n'en semblait pas consciente ou s'en moquait, elle ne se forçait pas à tant de détachement, elle était juste... comme ça. C'était à frissonner d'horreur.

« Vous êtes toujours avec nous ? demanda Antonella en claquant des doigts à deux centimètres du nez de l'entrepreneur qui sursauta comme si elle l'avait giflé.

— Je...

— M. Roux ?

— Oui... Je... Christian était un associé... *cool*.

— C'est pas un qualificatif, ça ! se permit la jeune femme d'une voix tranchante.

— Quelqu'un de bien, si vous préférez.

— Ce que je préférerais en fait, c'est la vérité.

— La vérité ? Mais je...

— Vous mentez super-mal, s'amusa Antonella en faisant semblant de rire. J'espère que gamin, vous ne faisiez pas trop de conneries parce que c'est sûr que vous vous faisiez chopper à tous les coups.

— Mais, je...

— Alors ce M. Roux, comment était-il effectivement ? »

Le ton despotique qu'elle employa vibra dans l'air, refroidissant l'atmosphère et le beau et grand entrepreneur, très sûr de lui à leur arrivée, se recroquevilla comme un enfant. Elle le toisa sans ciller. Il se laissa tomber sur sa chaise, soupira longuement et s'écroula en posant les bras sur sa table. Théophile suivit ses mouvements, lança un regard interrogateur à sa compagne et celle-ci fit mine de ne pas s'en mêler. Elle était redoutable. Surprenante et efficace. Il la laissa faire, même si la peur qu'elle inspirait était palpable. Une petite peur ne nuirait pas à leur enquête si ça leur permettait d'avancer.

« Alors ? le pressa Antonella une fois de plus.

— C'était un enfoiré ! cria-t-il enfin, comme libéré par la vérité. Voilà, vous l'avez votre réponse. Christian n'était pas quelqu'un de bien. Il n'avait aucun sens de la ponctualité ou des affaires. Je me coltinai tout le boulot et lui jouait les charmeurs auprès des clients. Dès qu'il pouvait, il les entubait. C'était un salaud sans cœur et sans scrupule.

— Ça me semble plus fidèle, effectivement. Ça ne vous a pas empêché de vous associer à lui, susurra-t-elle sans la moindre trace

d'émotion ou d'étonnement.

— Mais c'était excellent cette attitude pour le boulot, c'était génial, il attirait les clients et les clients bancaient. Il avait le nez pour les affaires juteuses. C'était pas moral, mais l'argent rentrait dans les caisses. Il se dépatouillait toujours des ennuis qu'il pouvait nous attirer. Mais c'était un enfoiré. Il ne pensait qu'à lui. Quand on avait du boulot par-dessus la tête, mais que monsieur voulait une journée de congé, il la prenait. Il s'en tapait que les autres bossent. Il allongeait son heure de repas à l'extérieur, profitait de la société pour payer ses dîners soi-disant d'affaires, ses costumes hors de prix. Il nous rapportait des clients, mais une fois le travail préliminaire fait, je me coltinais tout le reste et lui se tournait les pouces.

— Il n'a apparemment rien à voir avec l'homme parfait que vous m'avez décrit la première fois, lui reprocha Théophane.

— Je... je ne voulais pas ternir sa réputation.

— Il est mort, il n'a plus aucune réputation à soutenir, ironisa le policier.

— Parlez-nous de son mariage, de sa femme. Quels rapports entretenait-il avec sa femme ? demanda Antonella.

— Franchement ? Comme avec tout le monde ! Tout ce que vous pouviez lui apporter, il le prenait mais il donnait jamais rien en retour. Fallait voir comment il lui répondait les rares fois où elle osait appeler. Ou quand lui l'appelait ! Même à mon clébard, je parle mieux.

— C'était donc un enfoiré même avec sa femme ! confirma Antonella en reprenant volontairement le terme de l'entrepreneur.

— Les gens sont pas différents parce qu'ils rentrent chez eux... en tout cas, je doute que lui en fût capable. Toujours sur son piédestal.

— Forgé par qui ? Son piédestal, précisa-t-elle voyant qu'il ne comprenait pas sa question.

— Ben par lui ! Il était adepte de la devise : « On n'est jamais aussi bien servi que par soi-même ! » Il s'aimait, ce gars : jamais vu quelqu'un aussi imbu de lui-même et persuadé d'être meilleur que tous les autres. Fallait baiser le sol qu'il foulait.

— Vous l'avez fait ? Baiser le sol qu'il foulait ? »

Il hésita à répondre, les yeux de cette femme étaient d'une telle intensité que subitement, il eut peur d'être foudroyé sur place s'il osait lui mentir encore. Il frissonna, la chair de poule recouvrit tout son

corps. Finalement, il secoua doucement la tête en signe d'assentiment.

« Durant des années ! avoua-t-il à regret.

— Il avait une maîtresse ? enchaîna Antonella sans transition.

— Il n'en a jamais parlé clairement, mais je ne crois pas qu'il fût blanc comme neige de ce côté-là.

— Pour un type qui fanfaronnait, pourquoi s'en serait-il caché ?

— Peut-être pour que sa femme n'en sache rien... je crois qu'ils étaient mariés sans contrat de mariage, peut-être que si elle l'avait appris, elle se serait barrée en le plumant. Il tenait trop à son argent pour ça. »

Antonella hocha la tête, même si elle n'était pas convaincue par cette explication. La façade de Christian Roux venait de se fissurer, c'est tout ce qui lui importait.

« Vous croyez qu'elle l'a tué parce qu'il la trompait ?

— Bof, je ne sais pas trop. »

Le ton d'Antonella cadrait mal avec sa réponse. Elle n'en était absolument pas convaincue. Théophane attendit qu'elle ajoute quelque chose, développe, lui explique son ressenti. Elle n'en fit rien. Le mutisme dont était frappée la jeune femme par moments l'exaspérait au plus haut point. Elle travaillait en autarcie. Il l'observa à la dérobée. Elle avait la tête d'une femme qui réfléchissait. Intensément. À l'affaire, il l'espérait. Comment certaines choses avaient-elles pu lui échapper ? À commencer par les mensonges de l'associé du défunt. Habituellement, il était très méthodique et consciencieux. Il ne laissait rien passer. Ses impressions et ses intuitions étaient justes et déterminantes pour la résolution de ses affaires. Dans celle-ci, il n'avait pas pris les choses par-dessus la jambe, mais il ne s'était pas donné à fond non plus. Il détenait presque toutes les réponses. Il n'avait jamais été confronté à un cas si clair. Le seul manque étant le mobile, il avait cru que tout serait bouclé en un clin d'œil. Il n'avait pas pensé qu'une fois après avoir avoué, la femme ne livrerait plus aucune information. Il n'avait pas mis en doute les récits des témoins. Il... il n'avait pas fait son travail correctement. On lui avait confié une affaire presque trop simple et il n'avait pas été capable de la résoudre. Tout comme la précédente enquête. Et celle d'avant également. Toutes les affaires qu'il avait eues à traiter depuis six mois. Depuis qu'il avait perdu son partenaire. C'était comme si quelque chose était parti avec lui. Comme s'il ne savait plus travailler

maintenant que celui qui bossait avec lui avait disparu. Il avait été capable de bien travailler avant de le connaître. Ils avaient été en parfaite harmonie en binôme. Tout seul, Théophane avait l'impression d'être revenu à la case départ, comme un tout jeune policier incapable de faire un pas tout seul sans avoir besoin de soutien. Il patageait. Il n'arrivait plus à mener sérieusement une enquête du début à la fin. On finissait par le relayer pour éviter les catastrophes ou on lui refilait des enquêtes qu'un gamin aurait pu résoudre, et même celles-là, il n'était pas en mesure d'en venir à bout. L'affaire Roux aurait dû être simple et bouclée en quelques jours seulement. Bien sûr, pour ça, il aurait fallu que le boulot soit fait sérieusement, en profondeur, comme toutes les enquêtes. Au lieu de ça, il s'était dit : *voilà au moins une enquête qui sera vite bouclée !* Il avait eu tort ou préjugé de ses capacités et il en était réduit à devoir faire équipe avec une psy. Au moins, Antonella allait l'aider, elle était clairvoyante ; c'était l'évidence même que quelque chose clochait dès le début, que tout n'avait pas été mis au jour. Elle avait vu de suite que l'enquête piétinait, qu'on n'avait pas fait la lumière sur tous les éléments essentiels susceptibles de mener au mobile. Un œil neuf, rien ne valait un œil neuf. Le père de Théophane répétait ça à tout bout de champ.

Le policier, poussé par la curiosité et intrigué par sa collaboratrice silencieuse qui recelait sans doute quantité de certitudes, rompit le silence et l'interrogea.

« Comment vous avez su qu'il mentait à propos de Roux ?

— Il était nerveux.

— C'est un peu normal, non ? On vient l'interroger, la police, ça fait toujours flipper les gens.

— Oui... mais non, pas comme ça. Là, on vient juste pour des infos. Il vous a vu, vous lui avez déjà parlé, vous lui avez dit qu'on tenait l'assassin de son associé. Il n'avait donc aucune raison d'être nerveux sauf s'il avait caché des trucs, menti. Les gens sont dans leurs petits souliers dans ces cas-là.

— Je peux être franc avec vous ?

— Allez-y !

— Vous êtes un peu effrayante quand vous interrogez quelqu'un.

— Ça dépend qui j'interroge et ce que je veux savoir. Parfois, je peux me montrer sympa.

— Vous pouvez vraiment faire ça ?

— Si ça en vaut la peine, oui... la plupart du temps, ça n'en vaut pas la peine. »

Il était curieux d'assister à ce miracle avant de clore l'affaire : la voir sympathique avec une autre personne, c'était une chose difficile à imaginer, elle était si loin d'un tel personnage. Sous ses aspects froids et bourrus, il devinait pourtant une autre femme, plus douce, humaine. Elle s'était dévoilée au détour d'un regard, d'une hésitation. Fragile et fulgurante, l'impression n'avait fait que passer et s'était évaporée. De par sa profession, elle devait bien avoir une part d'humanité suffisamment grande pour s'intéresser aux gens, leur venir en aide. Elle ne pouvait pas être uniquement distante et glaciale. Avait-elle des patients qui la consultaient ? Un cabinet où elle les recevait, dont elle avait choisi la décoration, qu'elle prenait soin de ranger, de rendre agréable, un lieu de confiance où les gens se sentiraient bien et en paix, prêts à ouvrir les vannes et à décharger leurs problèmes. Il avait beaucoup de mal à imaginer cela. Elle était à mille lieues des clichés sur les psys. Déjà, elle paraissait avoir banni le jargon médical de son vocabulaire. Cela exaspérait au plus haut point Théophane de constater que les psys se sentaient obligés d'utiliser tout leur charabia scientifique lorsqu'ils s'exprimaient, ce qui en général revenait à exclure leurs interlocuteurs de la conversation, ceux-ci étant perdus dans un galimatias incompréhensible pour les néophytes qu'ils étaient. Antonella, elle, analysait les situations et les personnages et mettait des mots sur ce qu'elle devinait mais sans rendre insondable la discussion.

Ils roulèrent en silence jusqu'à la prochaine adresse. Celle de la fille de Christian Roux. Elle résidait dans un quartier calme et propre, les demeures ressemblaient à des maisons de poupées, sagement alignées les unes à côté des autres et d'une couleur similaire. Ils se garèrent devant une charmante habitation au jardin impeccable. Sur la pelouse traînait un tricycle bleu renversé, comme si un enfant trop pressé de rentrer l'avait oublié là. Des rideaux en dentelle habillaient les fenêtres. Ils s'avancèrent dans l'allée. À travers la porte, ils entendirent une voix rugir. Impossible de distinguer clairement les mots, mais ils étaient rageurs et forts. Ceux d'un homme en colère. Un pleur s'éleva instantanément après le beuglement. Théophane échangea un regard avec Antonella. Ça ne lui disait rien qui vaille. Il actionna la sonnette. Des pas traînants dans la maison, un nouveau

cri, puis la porte s'ouvrit sur un homme grand et massif. Il était vêtu d'un costume, sa chemise était à demi boutonnée et portait une auréole sombre sur le devant. Du chocolat sans doute qui avait la forme d'une bouche minuscule. Une bouche d'enfant s'était égarée sur la tenue propre du père de famille et l'avait indéniablement tachée. Le visage sec et coléreux se métamorphosa en une fraction de seconde face aux visiteurs et un sourire agréable, qui donnait l'illusion d'être naturel, apparut sur les lèvres de l'homme. Théophane glissa sa carte de police sous son nez. L'homme secoua la tête.

« Les voisins ont encore appelé les flics ? On n'a plus le droit de se disputer avec sa femme sans qu'ils sautent sur leur téléphone en pensant au pire ? »

— Nous ne venons pas pour votre dispute, monsieur. Nous avons des questions à poser à votre épouse au sujet de la mort de son père. »

L'homme les observa longuement, hésitant sur la conduite à adopter, la mine chiffonnée, presque contrariée, avant de se tourner vers l'intérieur de la maison et de hurler à l'attention de son épouse :

« Brigitte, c'est la police qui veut te parler ! »

Cette unique phrase vrilla les tympanes de Théophane et d'Antonella. Ils grimacèrent à l'unisson. Des pas précipités arrivèrent du couloir. L'homme jeta un regard courroucé à sa femme avant de s'éloigner en maugréant une phrase incompréhensible. La fille de Christian Roux les fit entrer en se présentant comme étant Brigitte Lanvers. Elle était enceinte et agréable à regarder malgré sa mise négligée. Ses cheveux un peu trop longs et mal coiffés ne permettaient pas de cacher ses traits réguliers et gracieux. Elle était vêtue d'une robe de grossesse informe. Son allure générale attirait la pitié. Elle paraissait crasseuse et fatiguée. Elle déblaya les jouets qui traînaient au sol et les invita à s'asseoir dans un salon où régnait un chantier impressionnant. Il y avait de tout de partout. Jouets, courrier, linge, vaisselle. C'était un véritable capharnaüm. On aurait dit que cette pièce n'avait pas été aérée et rangée depuis des lustres. Un petit bonhomme, de quatre ou cinq ans, débarqua dans la pièce, dévisagea les étrangers et ramassa un avion au sol sans prendre la peine de dire bonjour. Sa mère le regarda faire sans rien dire, lasse. Il se mit à jouer bruyamment en mimant le vol de son appareil. Elle lui demanda d'aller jouer plus loin, l'enfant l'ignora royalement. Théophane prit la parole, en parlant fort pour couvrir les bruits émis par le garçonnet.

« Nous voudrions vous parler de votre père. »

Le regard de Brigitte alla de l'un à l'autre. Sans rien dire, elle s'humecta les lèvres, se tortilla sur le canapé pour s'installer au mieux et répondit d'un sourire timide :

« Mon père est mort, que pourriez-vous m'apprendre de plus ?

— C'est plutôt ce que vous, vous pourriez nous apprendre qui serait intéressant... » déclara Antonella.

La mère de famille, qui devait approximativement avoir l'âge d'Antonella, se tourna vers cette dernière. Ce ton sec et froid ne l'encourageait pas à se livrer. Ce regard foncé qui la sondait comme s'il pouvait découvrir tout ce qu'elle désirait cacher la mettait mal à l'aise. Pourquoi avait-elle l'impression qu'on lui reprochait quelque chose ? L'impression de passer à la question alors qu'elle n'avait prononcé qu'une seule phrase. C'était insupportable. Elle se sentit aussitôt minable.

« Que voulez-vous savoir sur mon père ? articula-t-elle péniblement comme si sa mâchoire était douloureuse.

— Quel genre d'homme était-ce ? Quel genre de père ? De mari ? »

Brigitte fixa Antonella sans répondre. Elle n'aimait pas cette femme. Ces intonations sèches et brutales, ce regard si fixe et glaçant, cette assurance déstabilisante. Elle glissa ses yeux apeurés sur Théophane. Bien que plus rassurant, lui aussi attendait des réponses. Des réponses cohérentes et révélant une certaine vérité. Devait-elle mentir ? Devait-elle être totalement franche ? Comment l'aurait-elle pu alors que durant des années, personne ne s'était jamais soucié de cette vérité-là ? Qui s'en souciait maintenant qu'il n'était plus là ?

« C'était un homme... gentil, hésita-t-elle.

— Pourquoi est-ce systématiquement le premier mot qu'on utilise pour le décrire alors qu'apparemment, c'est le seul qui ne lui convient pas ? » interrogea Antonella, irritée.

De nouveau, Théophane avait l'impression d'avoir été enfermé dans un congélateur. L'atmosphère avait perdu plusieurs degrés. La pitié qu'il éprouvait pour cette jeune femme démunie et triste sur son canapé élimé, Antonella ne la partageait manifestement pas. Elle en était même très loin. Son ton était identique à celui qu'elle avait utilisé en interrogeant l'entrepreneur. La fille du défunt mentait-elle aussi ? Certainement. Qu'avait dit Jean Boulai ? Qu'un homme comme Roux ne devait pas être différent au travail et à la maison. Il avait

raison, la plupart des gens ne possédaient pas deux visages. L'âme malfaisante de Christian Roux décrite par son associé avait bien dû se manifester auprès de sa famille également.

Brigitte chiffonnait le bas de sa robe comme si elle avait tenu un vieux mouchoir, ses mains tremblaient légèrement. Sur son visage apparurent des plaques rouges, chez certains, c'était signe de nervosité. Intérieurement, Théophane se reprocha de n'avoir pas été plus prudent et attentif aux gens qu'il interrogeait après le décès de Roux. Il n'avait même pas pensé à parler à ses enfants, pourtant, qui mieux que sa progéniture pouvait en dessiner un portrait juste ? À défaut d'en faire une description flatteuse, sa fille était sans doute capable d'être honnête maintenant que son père était mort. Antonella avait raison, la représentation idyllique que l'on faisait du couple s'effiloçait et se déformait au fil des minutes. Les gens avaient peur de parler du mort, de dévoiler la vérité sur ce qu'il était ou regrettaient peut-être de ne pas s'y être penché plus tôt lorsqu'ils pouvaient encore faire quelque chose pour éviter ce drame. Il aurait fallu que Théophane creuse sérieusement cette affaire au lieu de se concentrer sur le fait qu'il détenait le meurtrier donc forcément la vérité. Une vérité simple : elle l'avait tué, colère, jalousie, peu importait. Il était mort.

La voix d'Antonella s'éleva dans la pièce, couvrant celle du petit garçon qui faisait toujours tourner son avion avec des bruits de moteur insupportables. Soutenir une conversation était presque impossible. Les adultes tentèrent d'ignorer la présence du trouble-fête.

« Son associé nous a déjà tracé un portrait approximatif de lui. N'hésitez pas à être franche avec nous.

— Mon père était un homme... exigeant. »

Théophane haussa un sourcil, intéressant choix de mot. Si on l'avait interrogé sur son propre père, ce n'est pas le premier qualificatif qu'il aurait utilisé pour le décrire. En général, les enfants parlaient de parent protecteur, attentionné, étouffant, occupant la place d'un confident, d'un ami. Exigeant, c'était un terme pour désigner son patron, son professeur, son entraîneur, pas son paternel. Ce fut Antonella qui intervint. Il la laissa faire. Elle menait ces conversations bien mieux que lui au final.

« Exigeant ? C'est-à-dire ?

— Très à cheval sur les règles et les devoirs, les manières de se

tenir. Il aimait que les choses soient en ordre, que ma mère soit l'image même de ce qu'il attendait. Que la maison soit en ordre. L'ordre, c'était son mot d'ordre justement. Vous voyez ?

— Non. »

La réponse laconique d'Antonella visait à déstabiliser Brigitte, ce qui fut le cas. Elle tressaillit. Ses yeux allèrent de droite à gauche, à la recherche d'une réponse plus adéquate. Cette femme était terrorisée par l'idée de mal faire, de répondre quelque chose qu'on n'attendait pas d'elle, d'agir contre les désirs des autres. À cet instant, son petit garçon se posta devant Antonella et Théophane, il reprit son vol bruyant devant leurs visages, comme si ça lui était égal que ces adultes parlent avec sa mère ou que cela le dérangerait et qu'il désirait les faire fuir. Ils le regardèrent faire tandis que Brigitte était muette, n'intervenant pas. Théophane laissa échapper un soupir d'exaspération. Soudain, la main d'Antonella s'éleva dans les airs, attrapa l'avion en vol et avant qu'il puisse ouvrir la bouche et réagir, elle approcha son visage de celui de l'enfant. Sur un ton bas et doux, elle chuchota quelques mots, si près du petit visage potelé que ses cheveux éparpillés sur son front se soulevèrent sous le souffle d'Antonella.

« Écoute-moi bien, mon petit bonhomme, c'est une conversation très sérieuse que nous avons avec ta mère et je suis sûre que tu veux être un gentil garçon. Alors, tu vas prendre ton avion et filer dans ta chambre... illico ! »

La fermeté de sa voix sur le dernier mot indiquait clairement qu'elle ne tolérait aucune rebuffade, tout comme le regard assassin qui l'accompagnait. L'enfant secoua la tête pour signifier qu'il avait compris, récupéra son jouet et courut à l'étage. Ses pas se perdirent dans sa chambre, sa porte claqua. Cet intermède tira Brigitte de la torpeur qui l'imprégnait.

« Pour un médecin, vous n'avez pas une attitude très... compréhensive, chuchota-t-elle.

— Je suis psy, pas nourrice, madame Lanvers, et je ne suis pas là pour être compréhensive. Je suis plutôt de la vieille école.

— De la vieille école ?

— Celle où les parents éduquaient leurs enfants et où les enfants n'étaient pas les rois du monde !

— Vous avez des enfants ?

— Non, mais si j'en avais, ils ne feraient pas la loi ! C'est dans l'ordre des choses de donner des barrières à sa progéniture. C'est ce qui leur donne un équilibre, les droits et les interdits ne sont pas juste là pour emmerder le monde. Revenons à votre père. Exigeant veut dire autoritaire ? »

Sauter du coq à l'âne était le jeu préféré d'Antonella, rien de tel pour troubler son interlocuteur. Brigitte n'avait pas eu le temps d'enregistrer et de digérer les remontrances d'Antonella sur son fils qu'il fallait déjà songer de nouveau à son père. Elle n'en avait pas envie, son esprit vagabonda vers son petit. Elle savait très bien qu'elle n'avait aucune autorité sur lui. Les rares fois où elle avait tenté de lui inculquer quelque chose, son mari s'était mis en travers de son chemin, prétextant que les choses importantes, les enfants les apprenaient de leur père, pas de leur mère. Les femmes n'étaient bonnes qu'à s'occuper des détails matériels d'une vie, les repas, le ménage, laver et repasser les vêtements... Tel était leur rôle. Les règles et les barrières à ne pas franchir, il les enseignerait aux enfants, elle n'avait rien à leur inculquer sur ce terrain. Elle connaissait ce discours qu'elle avait entendu des centaines de fois sous le toit de ses parents. Sa mère avait toujours laissé son père lui seriner ces conneries à longueur de journée et elle ne l'écoutait que lorsqu'il était près d'elle. En son absence, elle apprenait à ses enfants ce qu'elle jugeait nécessaire dans la vie. La politesse, le respect... la gentillesse. Brigitte n'était jamais parvenue à être aussi forte. Une fois son mari parti au travail, elle entendait encore ses mots qui tourbillonnaient autour d'elle comme un vent mauvais.

T'es qu'une bonne à rien. T'as pas le droit à la parole. Tu t'occupes d'eux mais t'auras jamais rien à leur apprendre. T'es trop nulle pour ça.

Le pire, c'est qu'elle le croyait réellement. Vu le nombre de fois où il le lui répétait, ses discours avaient fini par s'ancrer dans son esprit. Pourquoi ne l'aurait-elle pas cru ? Lui savait quantité de choses qu'elle ignorait. Il connaissait le monde extérieur. Elle ne connaissait rien. Elle n'avait de contact avec personne, ne travaillait pas, restait toute la journée à la maison. Ça n'était pas une activité reluisante ni lucrative. En somme, c'était inutile. Nécessaire mais inutile.

Brigitte sentit les larmes monter, elle les bloqua instantanément. Ça n'était pas le moment pour ça. Ni le lieu. Ces étrangers avaient besoin de réponses, sitôt qu'ils les auraient, ils partiraient et elle

retrouverait sa vie. Son insupportable et médiocre vie. Elle ravala un sanglot. La femme face à elle attendait patiemment qu'elle réponde, même si son regard en disait long sur ce qu'elle pensait de la lenteur dont elle faisait preuve.

« Alors, vous diriez quoi de plus précis à propos de votre père ?

— Je ne sais pas... je n'aime pas votre façon de parler de lui comme si vous aviez quelque chose à lui reprocher. »

Pourquoi avait-elle dit ça ? Cette manie qu'elle avait de défendre les hommes qui lui faisaient du mal, c'était plus fort qu'elle. Elle avait toujours agi ainsi. Ça lui donnait l'espoir de croire qu'un jour, ils le lui rendraient. Son mari lui rendait ses efforts, d'une manière dont elle se serait passée. Il était même très généreux en retour. Brigitte s'arracha à ces souvenirs qui la faisaient toujours frissonner.

Antonella se pencha vers elle comme si elle allait lui confier une chose importante, ses yeux étaient stupéfiants. Inquiétants, coléreux. Son visage lisse et calme ne laissait rien présager, mais ce regard, elle l'aurait reconnu parmi mille. Elle lui en voulait.

« Madame, je ne suis pas là pour faire des politesses. Il semble évident que chaque personne interrogée sur votre père le présente sous son meilleur jour, un jour qui manifestement n'existe que dans l'imaginaire de son entourage. Ce qui nous ferait plaisir à mon collègue et moi, c'est de ne pas perdre notre temps afin de pouvoir résoudre cette affaire, effacer les zones d'ombre et clore ce dossier.

— Peut-être est-ce votre méthode d'interrogation qui ne convient pas ? lança Brigitte dans une bravade avant de rougir violemment.

— Ma méthode ? répéta Antonella avec une fausse douceur calculée. Il me semblait pourtant que j'allais droit au but avec des questions très simples, sans ambiguïté. Comment était votre père ? Quel genre d'homme était-il ? En général, lorsqu'on parle à des proches d'une personne disparue, elles sont plutôt bavardes. Elles parlent de tout et de rien, de souvenirs, de faits précis, de sentiments. Elles créent une ambiance qui nous permet de saisir la personnalité du défunt. Encore plus lorsqu'il est mort de façon violente.

— Cela fait longtemps que je ne vis plus chez mes parents, je ne peux pas être plus précise, articula calmement Brigitte en glissant une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Mais vous y avez vécu la moitié de votre vie avant de déménager, ça devrait vous rendre loquace. Si on prend le cas de

l'associé de votre père, qui le connaissait depuis longtemps, il dit que votre père était un enfoiré de première ! Quelqu'un qui ne respectait personne, à part sa petite personne. »

Brigitte eut un hoquet de surprise face à la franchise d'Antonella. Le visage de la psy ne délivrait aucun sentiment particulier : ni satisfaction d'une telle révélation ni compassion pour la fille du défunt, rien. Vide, sans émotion aucune. Les larmes montèrent jusqu'aux yeux de Brigitte. Son teint se brouilla, elle avait perdu ses plaques de rougeur, elle était désormais livide. L'énormité de ce que venait de dire cette femme la choquait : ainsi quelqu'un d'autre savait ce que son père était. Le masque qu'il affichait devant tous n'était pas aussi hermétique qu'elle l'avait cru. Personne n'était dupe. Est-ce que les gens soupçonnaient également que son mari était... Elle fit taire ses pensées.

« Mon père était quelqu'un de pas commode, confia-t-elle dans un chuchotement où elle entendit le tremblement de sa propre voix. Il n'y avait que son travail qui comptait, il y mettait toute son énergie. Il était très stressé.

— À cause de quoi ?

— Son travail... l'argent, le fait de subvenir seul aux besoins de sa famille.

— Sa famille se réduisait à votre mère et lui désormais.

— Du temps où je vivais avec eux, c'était ainsi en tout cas. Maintenant, je ne sais pas ce qu'il en est.

— Vous n'aviez plus de contact avec vos parents ?

— Si.

— Même quand on ne vit plus avec ses parents, intervint Théophane, on sait comment les choses se déroulent. On connaît suffisamment ses parents pour le savoir. Vous savez, l'ambiance pesante, les non-dits, les sous-entendus, ce genre de choses.

— Je ne sais rien de ces choses.

— Ou ça vous arrange de ne pas savoir ! » s'indigna Antonella.

Elle sentit la main de Théophane se poser sur son bras. Signe qu'il trouvait qu'elle allait trop loin. Elle le laissa la toucher sans bouger, alors qu'elle aurait volontiers repoussé ses doigts. Elle préféra ignorer son geste et il retira de lui-même sa main. Elle poursuivit ses questions. Brigitte était assise du bout des fesses sur le canapé, elle s'était peu à peu avancée et redressée, elle n'attendait qu'une chose :

qu'ils s'en aillent. Rapidement si possible. Elle ne tiendrait plus longtemps. Si elle disait réellement la vérité sur son père, son mari lui en voudrait. Il disait sans cesse qu'il ne faut jamais juger les hommes. Ce qu'ils font, ils ont toujours une bonne raison pour le faire et personne n'a rien à redire. Même le comportement le plus outrageux avait une raison d'être, souvent une faute commise par une femme, inexcusable dans ce cas-là. Les femmes ne réfléchissaient jamais à ce qu'elles faisaient et obligeaient les hommes à des comportements radicaux pour y remédier.

La conversation bifurqua vers la coupable, la mère de Brigitte. Il était impossible de décrocher une seule révélation sur Christian Roux, les termes employés par sa fille étaient trop vagues, imprécis pour se faire une idée du bonhomme. Par peur sans doute, elle refusait d'évoquer l'homme qu'il avait été, même maintenant qu'il ne pouvait plus nuire à personne. Inutile d'insister, cet entêtement ne mènerait nulle part, Antonella en était sûre. Autant attaquer sur un autre plan, un plan plus délicat et sur lequel la fille dénouerait sa langue.

« Et votre mère ?

— Quoi, ma mère ?

— Que pouvez-vous me dire d'elle ? »

Le visage de Brigitte se modifia légèrement, un sourire effleura ses lèvres. C'est comme si on avait allumé une lumière, effacé un outrage, attendri une scène. Sa réponse était imprégnée d'amour, légère comme une caresse.

« Ma mère est une femme merveilleuse. Elle nous a élevés mon frère et moi, elle a toujours été là pour nous... et pour mon père. Ordonnée, gentille, respectueuse, elle a le cœur sur la main. »

Contrairement au portrait de son père, celui de sa mère était dressé avec soin et franchise. Ses mots transpiraient la sincérité, elle n'était ni nerveuse ni inquiète de ce qu'ils penseraient. Elle croyait en ce qu'elle disait. Elle ne cherchait pas à masquer la vérité, à enjoliver la réalité. Elle n'hésitait pas dans le choix des termes qu'elle utilisait. Mme Roux correspondait aux rares témoignages qu'on avait sur elle : une femme charmante et aimée.

C'est pourquoi Antonella enchaîna directement sur ce qui la turlupinait. Cette atmosphère confiante allait s'écrouler en une seconde. Brigitte entendit l'interrogation suivante et sa réponse fusa instantanément. Cette fois, elle répondit sans mentir, elle n'aurait

jamais eu le temps d'inventer un mensonge ou une demi-vérité en si peu de temps.

« Votre père maltraitait votre mère ?

— Il n'aurait jamais levé la main sur elle, elle ne l'aurait pas supporté.

— Il y a plusieurs façons de maltraiter une personne... pas uniquement à coups de poing... » confia la jeune femme dans un chuchotement, voyant que Brigitte ne comprenait pas ce qu'elle disait.

Antonella se leva d'un bond comme si le canapé avait pris feu. Théophane l'imita. Elle tendit la main à Brigitte qui la serra dans un réflexe. Ses dernières paroles firent l'effet d'une bombe dans le salon déjà dévasté de la maison. Accompagnées d'un sourire tiède.

« Un conseil, fuyez votre mari ou vous finirez comme votre père... ou comme votre mère. »

Antonella lâcha le bras mou de Brigitte qui retomba contre son corps dans un bruit mat et prit la direction de l'entrée. Le policier remercia la jeune mère de famille et suivit sa collègue. Ils sortirent tandis que Brigitte s'écroulait sur le canapé en pleurant à chaudes larmes. Cette femme était impitoyable, mais elle avait cerné sa situation avec clairvoyance. Chaque jour, elle redoutait de finir entre quatre planches.

Théophane avait proposé de faire une pause repas pour digérer tout ça. Antonella ne releva pas la tentative du policier de faire de l'humour, elle était imperméable à ce genre d'effet, sauf si elle en était l'auteure. Intérieurement, elle trouva tout de même que c'était amusant. Il était inutile de le crier sur tous les toits, elle fit donc mine de l'ignorer.

Antonella acceptait surtout un peu de repos. Son cerveau fonctionnait à cent à l'heure, elle avait besoin de faire le point. Ils avaient atterri dans un petit café qui ne payait pas de mine, mais dont les en-cas étaient divins. Théophane prit un sandwich au saumon fumé avec une sauce à l'aneth, elle prit le sien avec du foie gras et de la figue fraîche. Leur palais était aux anges. Ils s'attablèrent dans un coin tranquille, le policier avait récupéré le dossier dans la voiture, il était posé sur un coin de la table. Antonella entreprit de prendre des notes sur un épais bloc semblable à un carnet d'esquisses qu'elle avait extirpé de son sac. Elle fit un topo sur chaque entrevue, notant tout ce

qui lui semblait important, même ce qui n'était pas essentiel. Parfois, les détails jouaient un rôle primordial. Elle le savait d'expérience.

Le policier tenait à sermonner sa collègue d'avoir été trop rude avec Brigitte Lanvers. Il l'avait laissé faire, malgré tout il ne voyait pas d'un bon œil de malmener les témoins sans raison apparente. Elle donnait un coup de main, il en était satisfait, mais laisser une trace indélébile de son passage chez les témoins n'était pas du plus bel effet. Il prit son courage à deux mains entre deux bouchées.

« Vous y êtes allée un peu fort avec Brigitte. Elle était terrorisée.

— C'est son état naturel.

— Pourquoi dites-vous ça ? s'étonna-t-il.

— Si vous avez bien écouté ce qu'elle a dit de son père, ce qui se résume à peu, il devait déjà terroriser toute la famille à l'époque où elle vivait avec eux. Elle a choisi exactement le même genre d'homme comme mari. Il la bat.

— On ne peut pas l'affirmer.

— Vous n'avez pas vu les traces de coups ?

— À quel endroit ?

— Pour un flic, vous n'êtes pas observateur, lança-t-elle d'un air blasé.

— Je suis observateur, répliqua-t-il vexé. Mais je n'ai rien vu.

— Elle a les cheveux trop longs, ce qui lui permet de cacher une partie de son visage, mais elle a mis une de ses mèches derrière l'oreille à un moment donné. Les cheveux sont retombés d'eux-mêmes mais j'ai eu le temps de voir la trace d'un ancien coup sur le haut de sa pommette. Elle a dû le dissimuler avec du fond de teint, même si ça ne suffit pas toujours comme camouflage.

— Elle a pu se faire mal autrement. Vous voyez le mal partout.

— Et cette manière de se laisser agresser verbalement sans réagir ? ajouta Antonella avec irritation. Avec les larmes aux yeux ? Comme une gamine qu'on vient d'engueuler ? De laisser son fils faire du boucan sans réagir ? Le manque de réaction, c'est surtout ça. Sincèrement, ne me dites pas que vous n'avez rien vu.

— L'ambiance était pesante, le mari pas sympathique pour le peu qu'on l'a vu et elle très en retrait, timide. J'ai vu tout ça. Si cette femme vit un enfer constamment, pourquoi en remettre ?

— Parce qu'elle ne nous aurait jamais parlé, sans ça. Les femmes maltraitées réagissent à un schéma bien établi. Elles sont faites pour

obéir à celui qui a le pouvoir, qui les domine. Brigitte nous a parlé parce qu'elle voulait nous donner satisfaction pour qu'on la laisse tranquille. Si nous y avions été sur des œufs, elle se serait refermée et nous n'aurions rien obtenu. Tentez d'être aimable et gentil avec une femme battue, elle ne vous comprend pas. Vous êtes une menace pour son équilibre précaire.

— En clair, elle préfère que vous soyez une grosse brute ?

— Ce n'est pas qu'elle préfère, c'est qu'elle a toujours vécu ainsi. Elle est, disons... dans son élément. Elle est formée pour répondre aux autres lorsqu'ils en expriment le désir.

— Vous croyez que son père battait sa femme ?

— Je ne sais pas. Je ne suis pas sûre... Sincèrement, je dirais non.

— Mais vous avez dit... commença-t-il, avant qu'elle ne lui coupe la parole, songeuse.

— C'est le seul moment où elle a été véhémente, si on peut dire. Elle a soutenu qu'il ne l'avait jamais touchée, sans hésiter, sans mentir.

— Je comprends plus rien ! admit Théophane en levant les bras au ciel en signe de reddition.

— La maltraitance n'est pas qu'une question de violence physique, lança Antonella dans un chuchotement agacé comme si son interlocuteur était trop stupide pour comprendre. Dans la police, on intervient presque uniquement dans ces cas-là car il y a des preuves, du bruit, des cris, des plaintes de la part des voisins, etc. Mais il y a d'autres genres de maltraitance, bien plus courants et souvent méconnus parce qu'indécelables... qui sont tout aussi graves. Ceux-là ne sont pas aussi flagrants que des bleus, des côtes cassées et des ecchymoses... Il faut aller voir le fils cet après-midi ! » conclut-elle en lui accordant un dernier regard presque indulgent.

Théophane s'appêtait à répliquer mais Antonella était déjà replongée dans ses notes. Elle ne s'intéressait plus à lui ni à son avis. Il haussa les épaules, il lui parlerait plus tard. Il ferait le jour sur les zones d'ombre qui entouraient encore cette affaire et les fils qu'il ne parvenait pas à démêler. En fait, il ne voyait pas où elle voulait en venir. Elle voulait mettre au jour un cas de maltraitance et était convaincue que le défunt ne battait pas sa femme. Pourtant, les premiers éléments recueillis ce matin affirmaient le contraire ou au moins le suggéraient. C'était à n'y plus rien comprendre. Antonella

bâilla à s'en décrocher la mâchoire. Elle semblait... épuisée par cette situation, toute cette réflexion. Elle était constamment tendue et sur la défensive, ça devait être éreintant. Il la laissa savourer son sandwich. Il réglerait les détails de ces incohérences plus tard.

Dans le sac d'Antonella retentit une sonnerie de téléphone. Elle l'ignora jusqu'à ce qu'elle se taise. Au bout d'une minute, la sonnerie retentit de nouveau, la jeune femme partit à la recherche de son téléphone, le trouva dans une poche intérieure, observa l'écran et daigna décrocher.

« Allô ? »

À l'autre bout, une voix parla. Antonella sourit, répondit quelques mots et laissa son interlocuteur faire la conversation. Elle la ponctua de *oui*, de *non* ou de *on verra ce soir*, tout cela enrobé d'un ton affable surprenant, puis raccrocha en embrassant son correspondant. L'amabilité qui venait de visiter son visage, la rendant humaine et joviale, disparut au fond de son sac lorsqu'elle remit le téléphone à sa place. Elle sentit le regard de Théophane sur elle et s'autorisa à le dévisager.

« Votre petit ami ? Au téléphone, précisa-t-il.

— Non, ma sœur.

— Vous avez une sœur ?

— Qu'est-ce qui vous surprend tant ? Je suis une personne normale, avec une famille.

— Vous avez une famille, ça ne fait pas de vous une personne normale, nuança Théophane avec un sourire ironique et provocateur. Vous êtes si... distante avec les gens. Comment faites-vous avec vos patients ?

— Quels patients ?

— Ceux de votre cabinet.

— Je n'ai pas de cabinet.

— Vous ne travaillez qu'avec la police ?

— Non, pas forcément.

— Vous savez que c'est pénible cette manière que vous avez d'en dire suffisamment pour attiser la curiosité des gens mais trop peu pour qu'on sache ce que ça signifie vraiment.

— Je vois pas de quoi vous parlez.

— Parfois, on croirait que vous êtes un être humain normal qui veut faire la conversation, aimablement et l'instant d'après, ça

disparaît. »

Antonella le fixa durant quelques instants. Ses yeux noirs étaient sagement posés sur lui et s'interrogeaient. Cet homme n'était pas comme les autres, ceux avec qui elle avait travaillé. Il était... curieux. Curieux d'elle et de ce qu'elle était, de ses capacités, ses sentiments, ses attitudes. Les autres n'avaient vu qu'un moyen pour parvenir à résoudre leur énigme. Lui éprouvait ce que l'on éprouve lors d'une rencontre : l'envie de la découvrir, d'en connaître plus sur elle, de poser les questions légitimes qui surviennent lorsqu'on rencontre les gens. Avait-elle vraiment envie de s'engager dans cette voie ? Ça ne menait jamais à rien de se dévoiler aux autres et de prendre des risques en ôtant sa carapace. Elle lui sourit malgré tout, gentiment, comme il lui arrivait de le faire lorsqu'elle était en présence de sa sœur.

« Vous êtes un homme... peu commun.

— Peu commun ? Comment ça ?

— Vous êtes attentif aux autres... à moi, c'est... surprenant.

— Pourquoi ? On travaille ensemble, je ne peux décemment pas vous ignorer.

— Pourquoi ? Vos collègues le font très bien, habituellement. »

C'était la seconde fois qu'elle lui rapportait un comportement offensant de la part de ses homologues. D'accord, il n'avait pas été ravi d'apprendre qu'il devait travailler avec une psy, pourtant rien au monde ne l'aurait fait se comporter comme un goujat avec elle. Ça n'était pas une attitude professionnelle. Ni respectueuse. La vérité était qu'il avait besoin d'elle sur cette affaire. Son travail était si pitoyable en ce moment qu'il se maudissait avec une régularité de métronome. C'était navrant. Tous ces détails qu'il laissait échapper, ces détails qui tissaient la toile de son enquête et qui lui passaient sous le nez. Il n'était plus bon à rien.

Il vit que le visage d'Antonella avait perdu ce côté sévère et glacial qui était quasi permanent sur ses traits. Elle cligna des yeux, ses cils papillonnèrent. Elle le fixa avec un intérêt nouveau.

« Alors parlez-moi de votre sœur, lança le policier, confiant de la tournure que prenait la conversation.

— Certainement pas. »

De nouveau la colère et la froideur. Elle le fixa ardemment. Avec une pointe de déception ? Il l'aurait parié. Qu'avait-il dit pouvant la

contrarier à ce point ? Elle le raya de ses préoccupations et elle se replongea dans ses notes. Cet instant de fragile et éphémère connivence avait disparu aussi subitement qu'il était apparu. Elle n'ouvrit plus la bouche jusqu'à ce qu'ils se retrouvent face au fils de Christian Roux.

« Je vais vous poser une question que nous avons déjà posée à d'autres personnes avant vous et ayez la gentillesse de ne pas me mentir, je déteste ça. Ça nous fera gagner du temps à tous les deux. Parlez-nous de votre père, de son caractère, de ses relations avec les autres, avec votre mère. »

L'entrée en matière peu subtile d'Antonella fit son effet sur Gaétan Roux, il la détesta instantanément. Déjà elle était une femme, ce qui était en soi une faute ! Ensuite, elle s'octroyait sans doute la place d'un homme car pour lui, les femmes n'occupaient pas de poste important et encore moins au sein de la police à interroger des gens. Elles en étaient incapables car, pour ça, il aurait fallu qu'elles aient une once de cervelle, ce dont elles étaient totalement dépourvues. Gaétan Roux était un misogyne, comme l'avait été avant lui son père, à la seule différence que lui ne s'en cachait pas le moins du monde. Il toisa Antonella avec mépris, ce dont elle ne se soucia absolument pas. Cela ne faisait que confirmer sa piètre opinion des hommes. Il gratta son espèce de barbiche qui, loin de lui donner le côté viril qu'il escomptait, le faisait ressembler à un vieux mage décati appartenant à une autre époque. Il fit semblant de réfléchir à la question posée par cette soi-disant psy et lorsqu'il répondit, il s'adressa à Théophane. Il n'était pas question qu'il s'abaisse à s'adresser à cette femme s'il pouvait répondre à son collègue. Antonella n'en prit pas ombrage, elle connaissait ce genre de comportement par cœur, le policier par contre ne trouva pas cette attitude à son goût et se chargea vite de le faire savoir.

« Mon père était un homme droit et juste. Il faisait ce qu'il y avait à faire sans jamais se plaindre, avec les moyens dont il disposait.

— Pour commencer, votre réponse n'a pas le moindre sens pour moi et c'est ma collègue qui vous interroge alors vous êtes prié de vous adresser à elle quand vous répondez... c'est elle la chef, si vous préférez. »

Gaétan Roux ne préférait pas. Une femme ne pouvait pas être chef,

ne devait pas être chef ! Où irait le monde avec des principes pareils ? Il semblait déjà dans une telle décadence en osant proclamer que les hommes et les femmes étaient désormais sur un pied d'égalité. Il aurait préféré se couper un bras que de soutenir de telles insanités. Jamais les femmes ne seraient les égales des hommes, elles ne leur arrivaient pas à la cheville. Elles n'étaient faites que pour les basses besognes et leur rôle primaire permettait aux hommes d'avoir une vie plus confortable et épurée de toutes contraintes. La vie des hommes était suffisamment pénible sans qu'en plus ils doivent se soucier d'éduquer les mômes, de les torcher et de tenir une maison. Jamais aucune femme ne lui ferait mettre un tablier de cuisine et s'activer aux fourneaux. Jamais il n'accepterait de passer un coup de balai ou de mettre la table. À la rigueur, tondre la pelouse et peindre les murs de la maison, ça, c'étaient des activités masculines. Certains de ses collègues repassaient le linge de la maison, l'avouaient sans honte, le proclamant même fièrement. Leurs femmes leur en étaient reconnaissantes. Gaétan les toisait avec dégoût en se demandant comment ils se regardaient encore dans le miroir sans avoir envie de se cracher à la figure. C'était pitoyable d'être heureux d'accomplir une besogne de bonne femme. D'être acculé à de tels travaux, indignes d'un homme. Et d'en parler de manière si naturelle comme s'il était désormais acquis que les hommes s'adonneraient aux mêmes passe-temps que leurs moitiés. À quand les hommes qui tricoteraient et donneraient le sein ? À quand les hommes qui prendraient un congé paternel, s'occuperaient de leur foyer et leurs enfants pendant que leurs femmes iraient trimer dur ? Lui vivant, jamais cela n'aurait lieu sous son propre toit. Chacun à sa place et il n'y aurait pas de problème.

Voyant que le policier ne plaisantait pas, avec mauvaise humeur, Gaétan tourna son visage vers la femme qu'il trouvait arrogante et bêcheuse, et lui jeta un regard dédaigneux.

« Évitez les regards de ce genre, ça ne marche pas sur moi, ça ne me fait aucun effet, je ne suis pas de ces femmes-là, décréta Antonella d'une voix douce et décontractée. Essayez plutôt d'être clair concernant votre père.

— Mon père était un bon père et il faisait ce qu'il pouvait avec ma mère.

— C'est-à-dire ?

— Elle est comme toutes les femmes, donc il devait parfois être sévère avec elle.

— Sévère ? Comme un maître d'école ? s'entendit dire Théophane, incapable de retenir son étonnement devant un tel propos.

— Comme toutes les femmes ? répéta Antonella, employant volontairement une intonation naïve propre aux fillettes ou aux femmes du point de vue de son interlocuteur.

— Empotée, têtue... bonne à rien.

— C'est votre vision des femmes, monsieur Roux ? J'espère pour vous que votre femme ne le sait pas, s'amusa Antonella, consciente qu'il englobait toute la gent féminine en disant cela.

— Je ne suis pas marié !

— On ne s'étonne pas de la chose ! Quelle femme normale voudrait d'un homme pareil ? Alors, cette sévérité obligatoire, en quoi consistait-elle ? enchaîna Antonella sans laisser le loisir à Gaétan de répliquer à sa remarque.

— Il fallait toujours qu'il soit derrière elle, la reprenne, qu'il lui explique ce qu'elle devait faire, comment le faire, bien le faire. Lui dire ce qu'elle ne pouvait pas faire. Ce genre de choses, vous voyez ?

— Non, je ne vois pas. »

Antonella ne voyait que trop bien. Vivre sous la coupe d'un homme et obéir à ses moindres caprices, faire les choses à sa manière, être une esclave, une femme soumise à la volonté de l'autre.

De toute façon, les bonnes femmes sont des incapables, heureusement que les hommes existent. Elles ne sont pas fichues de faire quoi que ce soit de bien.

Ces paroles se noyèrent parmi ses pensées et elle les ignora comme elle le faisait si souvent. D'anciens tourments qu'elle écarta, inopportuns à cet instant. D'ailleurs à tous les instants.

« Ah, c'est bien les femmes ça, ne pas être conscientes de leurs incapacités !

— Vous devriez surveiller vos paroles à l'égard de ma collègue ! siffla Théophane entre ses dents. Nous ne sommes pas là pour votre amusement personnel, alors répondez à ses questions avec respect ou je pourrais bien trouver une raison de vous foutre au trou ! »

Antonella le laissa déverser sa colère sans comprendre pourquoi il prenait sa défense. Depuis quand les flics avec qui elle travaillait se souciaient du ton et des mots qu'on utilisait pour s'adresser à elle ?

Habituellement, elle se défendait toute seule, elle renonça néanmoins à intervenir. Cette attitude protectrice était... agréable. Elle sentit une chaleur apaisante l'envahir. Comme lorsque Ombelline la couvrait du regard avec bienveillance et qu'elle était heureuse de sa présence.

Théophane avait laissé les mots jaillir de sa bouche sans tenter de les maîtriser. Comment un homme pouvait se sentir le droit d'humilier une femme de la sorte ? Une femme qu'il ne connaissait même pas, dont il ne savait rien et qui devait avoir bien plus de jugeote qu'il n'en aurait jamais. Comment, surtout, Gaétan avait-il imaginé qu'il le laisserait faire sans réagir ? Il avait été poussé par l'impulsion de la protéger, de rétablir l'ordre des choses. Pas question qu'on manque de respect à sa collègue. C'était une attitude machiste insupportable.

Gaétan détailla le policier. Il était aussi grand que lui, apparemment musclé. Ses vêtements étaient suffisamment ajustés pour qu'ils laissent deviner un corps entretenu. Mais ce n'est pas son physique qui le fit flancher, plutôt le grondement dans sa voix. Il connaissait ces intonations si particulières qui indiquaient qu'il était allé trop loin. Encore un de ces hommes modernes qui vouait un culte tout particulier aux femmes ! Quelle calamité ! Il allait devoir changer d'intonation s'il ne voulait pas s'attirer des ennuis. Il n'y avait que dans les séries télévisées que les témoins jouaient les gros bras et se permettaient tout et n'importe quoi, à commencer par insulter les gens de la police.

Gaétan considéra Antonella d'un œil nouveau, avec un brin d'humilité forcée, la menace de Théophane avait fait son effet. Il ne la dévisagea pas comme son égal, ça, plutôt mourir, mais au moins comme un être humain digne d'être regardé.

« Votre père était autoritaire ? » questionna Antonella sans se soucier des changements d'humeur du témoin.

— Oui, par nécessité.

— J'ai bien compris qu'il arrivait à votre mère de s'égarer et que votre père était contraint de la remettre dans le droit chemin.

— Exactement ! »

Le regard de Gaétan s'illumina de satisfaction. Cette femme psy avait enfin compris ce qu'il prenait la peine de lui expliquer. Antonella le trouva pitoyable et Théophane eut une furieuse envie de le frapper. Comment, à notre époque, les hommes pouvaient-ils être encore aussi rétrogrades, misogynes, si persuadés d'être au-dessus des autres juste

parce que la vie les avait pourvus d'un pénis ? L'existence prouvait assez souvent que les femmes étaient tout aussi aptes qu'eux et indépendantes. Quel genre d'homme était capable de croire en la supériorité d'un sexe sur l'autre et la nécessité de le démontrer par la violence ?

Le visage d'Antonella s'adoucit. Théophane le constata et se dit que Gaétan était sur une pente glissante. Elle jeta la question suivante comme une insulte.

« Votre père frappait votre mère ?

— Bien sûr que non ! s'insurgea-t-il. Il n'a jamais levé la main sur elle. Tout passait par des réprimandes verbales. Mon père n'aurait jamais fait ça, c'était un homme correct.

— Un homme correct ne fait pas peur à sa femme ou ses enfants.

— Il ne nous a jamais fait peur, s'étonna Gaétan.

— Allez expliquer ça à votre sœur qui a choisi l'exacte réplique de votre père mais en plus musclée.

— Je ne comprends pas.

— Moi, ce que je ne comprends pas, c'est qu'on puisse être aveugle au point de ne pas voir que les gens qu'on aime ont besoin de notre aide et notre protection... Votre mère, comment vivait-elle cette situation ?

— Quelle situation ?

— De vivre sous la domination de votre père.

— Il ne s'agissait pas de ça. Dans un couple, il y a un équilibre à trouver, mon père était le pilier de cet équilibre. Il a veillé sur elle jusqu'à la fin... jusqu'à ce qu'un jour, elle décide de...

— De se rebiffer ?

— De le tuer ! Elle l'a froidement tué, sans raison.

— Je crois au contraire, monsieur Roux, qu'il y avait une raison. Une raison plus que valable. »

Antonella le considéra un instant, hésitante, réfléchissant à un dernier mot à ajouter pour clore la conversation de manière satisfaisante. Elle se pencha vers Gaétan. C'était l'heure d'une confidence, comme elle l'avait fait chez Brigitte Lanvers. Théophane l'observa lui chuchoter une révélation que le fils Roux n'était pas près d'oublier et qu'il méditerait de longues heures avant de s'apercevoir que c'était la pure vérité.

« Vous avez cru toutes ces années que votre père vous respectait et

vous aimait parce que vous étiez un garçon. Mais laissez-moi vous éclairer. Les gens comme votre père n'aiment personne et il ne vous a jamais respecté. Pour lui, vous étiez comme votre mère, un moins que rien. »

Antonella se propulsa hors du fauteuil qui l'avait accueillie durant l'entretien et se dirigea vers la porte, sans même serrer la main de Gaétan. On aurait cru qu'elle avait le feu aux fesses tellement elle pressait le pas. Elle ouvrit la porte à la volée et sortit. Si elle avait pu, elle aurait saccagé le bureau de cet homme et brisé chaque parcelle de son corps. Elle aurait définitivement ôté de ses lèvres ce petit sourire supérieur et jamais aucune femme n'aurait eu à subir son discours sexiste. Ce genre d'homme ne méritait pas de vivre.

Ne sois pas comme eux... jamais.

Les mots de son confesseur la hantaient parfois quand cette colère jaillissait en elle, envahissait tout le calme qu'elle maintenait avec sévérité comme une enveloppe sécurisante et nécessaire. Elle peinait tellement à la tenir à l'écart, à la maîtriser, à la refouler. À la retourner vers ceux qui le méritaient. Même ceux qui la méritaient ne méritaient rien de plus. Ça n'était pas faute d'imaginer les pires tourments, les pires sévices. Elle était épisodiquement hantée par des images de mort si violentes qu'elle suffoquait. Jamais. Jamais, elle ne ferait ça à un autre être humain. Quel que soit son crime.

Tu as déjà fait pire.

Cette fois, ça n'était ni son confesseur ni de vieux souvenirs. Mauvaise et railleuse, la voix de la raison susurrant à son oreille d'un ton moqueur. La voix qui détenait la vérité et qui savait qui elle était et ce dont elle était capable. Antonella l'ignora, s'appuya un instant contre le mur et se força à se calmer, à faire redescendre la pression en respirant profondément. Se concentrer sur le travail à faire, ce qu'il fallait déterrer, découvrir, se canaliser sur l'affaire. Rien d'autre que l'affaire. Les gens n'avaient pas d'importance. Seules comptaient leurs paroles. Ce qu'ils avaient à révéler, à offrir, ou même à cacher. Elle n'avait pas son pareil pour les secrets. Elle se fixa sur ça. Les révélations. Il y avait toujours un moment où les gens laissaient échapper une chose. Un détail, un mot, un regard, une mimique qui en disait plus long que tout le reste. Il suffisait d'être attentif et de le capter avant que cela ne disparaisse. Avec trois témoignages seulement, elle avait déjà dressé un portrait de leur couple. Portrait

peu flatteur pour le défunt, triste pour la meurtrière. Un ensemble désastreux qui ne conduisait qu'à une seule chose incontournable : la mort d'un des protagonistes. Le plus évident aurait été sa mort à elle, dans leur cas, ça n'était pas envisageable. Le plus logique en l'occurrence, c'était sa mort à lui. Ces hommes-là n'envisageaient jamais leur fin de cette manière, c'était impossible. Jamais leurs femmes n'oseraient, elles ne pouvaient pas, faibles créatures qu'elles étaient. Incapables de la moindre décision, du moindre mouvement sans demander la permission. Comment auraient-elles pu se rebeller ? Mais même elles avaient leurs limites. Elle voyait parfaitement se dessiner celles de Mme Roux et M. Roux les avait franchies sans vergogne.

« Vous allez bien ? »

Théophane était penché sur Antonella, l'air inquiet. Elle était... ailleurs. Lui aussi avait eu besoin de respirer. Gaétan Roux empuantissait l'atmosphère par sa seule présence. C'était intenable de se trouver dans la même pièce que lui, de supporter ses discours et ses vérités auxquelles il croyait dur comme fer. Le policier en avait rencontré des gens comme lui, haïssables. Il y en avait plus qu'on ne le supposait. Le monde était envahi par des parasites de ce genre, des fanatiques qui se battaient pour leurs croyances. Dans son métier, on se frottait à une quantité phénoménale d'énergumènes comme ce Gaétan Roux. C'était toujours aussi désagréable même au bout de dix ans.

En sortant du bureau et en se tournant vers sa collègue, Théophane l'avait vue absente, coupée du monde, le regard fixe et perdu. Son visage était livide et ses lèvres bougeaient imperceptiblement comme si elle chuchotait, mais aucun son ne sortait de ses lèvres. On aurait dit... une femme qui avait perdu la raison. Il la saisit par les épaules et la secoua doucement. Elle cilla, le fixa un instant, sans savoir où elle était, qui il était, ce qu'elle faisait là. Puis tout revint. Le voile se leva sur le brouillard qui l'avait submergée. Il répéta sa question, plus inquiet encore.

« Vous allez bien ? »

— Oui, très bien. »

La voix d'Antonella n'était qu'un filet presque inaudible. Pour la première fois, il la vit sans fard, débarrassée de sa carapace de froideur et de rudesse : vulnérable et délicate comme il lui arrivait

rarement d'apparaître. Ses traits étaient doux, soulignant sa jeunesse et sa fragilité, ses lèvres affaissées par une certaine tristesse. Il remarqua une minuscule cicatrice sous son oreille, ne s'y attarda pas, son attention fut captée par ses lobes fins qui supportaient de petites créoles où l'on avait glissé des pendentifs en forme de soleil. Cela cadrait si mal avec son comportement général qui suggérait une femme sans cœur et sans humanité. Des boucles d'oreilles d'adolescente représentant l'originalité, la tendresse, l'innocence, ce fut la seule chose à laquelle Théophane pensa. L'espace d'une minute, la femme froide qu'il avait rencontrée ce matin avait disparu. Il la contempla tandis que son visage reprenait des couleurs, sa respiration redevenait régulière et calme. Bientôt l'Antonella atone qu'il avait sortie de sa torpeur fut de nouveau engloutie par la femme tempête qui maîtrisait toutes les situations et ne s'encombrait pas de sentiments futiles et inutiles. Elle se redressa, il la lâcha après avoir vu qu'elle tenait de nouveau fermement sur ses pieds. Sans un mot, ils sortirent du bâtiment.

Tandis que Théophane faisait un rapport détaillé des trois entretiens qu'ils avaient eus depuis le début de matinée, en s'appuyant sur les déclarations enregistrées sur son Dictaphone, Antonella était plongée dans le dossier de l'affaire qu'elle avait vaguement feuilleté le matin même. Elle prenait un soin particulier à lire chaque feuillet avec attention, à décortiquer chaque mot, chaque ligne. Plusieurs fois, elle repoussa ses cheveux qui tombaient devant son regard et l'empêchaient de poursuivre sa lecture. Elle trouva finalement dans son sac un élastique et noua le devant de sa chevelure. Ainsi impossible à ses cheveux rebelles de se mettre en travers de sa route.

« Putain de cheveux de merde qui sont jamais là où il faut ! »

Théophane leva le regard dans sa direction alors qu'elle jurait comme un charretier, ce qui lui tira un sourire. Il abandonna son rapport quelques instants.

« Votre frisure est naturelle ?

— Malheureusement oui.

— Pourquoi malheureusement ? C'est très joli. Quand j'étais même, je rêvais d'avoir des bouclettes. »

Antonella le dévisagea, contempla ses cheveux raides et lui adressa une mimique amusée.

« Les fameuses bouclettes que tout le monde voudrait ! C'est une véritable galère à coiffer.

— C'est ce que dit ma sœur aînée.

— Elle est frisée, elle aussi ?

— Non, elle est coiffeuse.

— Chouette métier, lâcha la jeune femme avec un sourire difficile à interpréter.

— C'est ironique ?

— Non... pourquoi dites-vous ça ? s'étonna Antonella.

— Parce que tout ce qui sort de votre bouche est ironique ou une vacherie.

— Pas tout, non. Ce ne sont souvent que des vérités... pour votre sœur aussi. J'ai toujours admiré les coiffeuses. Elles prennent un peigne et une paire de ciseaux, elles taillent dans le tas et ça donne une coiffure harmonieuse. La seule fois où j'ai tenté de faire une coupe à ma tête à coiffer, on a dû la jeter ! Plus je coupais, plus c'était en biais... donc je coupais encore et encore. À la fin, il ne restait qu'un centimètre ou deux. »

Elle s'arrêta de parler, prenant subitement conscience qu'elle s'était épanchée naturellement devant cet homme qu'elle ne connaissait pas. Méritait-il des confidences ? Elle le scruta un instant. Il était si... gentil. C'était déroutant. Elle ne connaissait que des hommes distants et sans intérêt, des hommes qui ne s'intéressaient qu'à eux, qui n'écoutaient pas, qui n'aimaient personne. Il faut dire qu'elle les cherchait ainsi. Elle n'était jamais déçue, elle savait d'emblée que ça n'irait pas loin. Ainsi, elle ne redoutait pas les prises de risque, les histoires d'amour, même pas une simple amitié. Chacun restait dans son camp. C'était trop dur de s'aventurer de l'autre côté. Dans l'inconnu. Là où elle n'avait jamais mis les pieds et où elle ne comptait jamais se rendre. Là où tout était hors de contrôle. Pas question d'oser franchir le cap. Elle savait trop comment cela finissait.

Étrangement, sa première impulsion aurait été de plonger de nouveau dans le dossier et de ne plus adresser un regard ou une parole à ce partenaire qui la déstabilisait. Ce n'est pourtant pas ce qu'elle fit. Elle était fatiguée de toujours fuir les autres. Elle opta pour un peu de répit.

« Je suis sûre que quand vous étiez même, vous vouliez déjà être flic ou quelque chose de ce genre.

— Pompier, je voulais être pompier.

— Et que s'est-il passé ? »

Ses lèvres s'entrouvrirent, un moment d'hésitation, puis il se livra. D'une voix douce et régulière qui apportait chaleur et réconfort à ceux qui l'écoutaient.

« J'ai grandi, je suppose. C'est le rêve de presque tous les garçons d'être un jour pompier. Allez savoir pourquoi, une lubie, une manière de vouloir sauver le monde entier, d'être un super-héros !

— Vous avez eu la trouille ? » coupa Antonella au milieu de sa tirade, sans une once de moquerie dans la voix.

Théophane s'interrompit et la scruta longuement. C'était vrai, les gens ne pouvaient pas lui mentir ou détourner son attention. Elle trouvait toujours la faille. Même lorsque leurs intentions étaient louables, elle démasquait les menteurs. Que pouvait-il lui dire ? Qu'une fois adulte, il avait été terrifié par l'idée de pénétrer dans un feu, qu'il avait fait marche arrière ? Qu'il se sentait honteux d'avoir cru réussir à mener cette vie alors qu'il n'était qu'un lâche.

« C'est un métier difficile, vous n'avez pas à avoir honte d'avoir abandonné cette idée.

— Je n'ai pas... »

Il ne termina pas sa phrase, le regard désapprobateur qu'elle dardait sur lui suffit à le faire taire. À quoi bon lui cacher la vérité ? Ça n'avait plus d'importance désormais. C'était loin tout ça. Derrière lui, enterré, définitivement enterré et classé.

« J'ai commencé la formation. J'étais confiant, j'étais déterminé et puis j'ai flanché au premier feu. J'ai reculé. Comme un môme. J'ai eu la trouille de ma vie. On n'était qu'à l'entraînement. Je me suis dit : *inutile de continuer, qu'est-ce que je vais faire si une peur pareille me prend lors d'un vrai feu ?* Je risquais de mettre encore plus en danger les gens à sauver, de mettre en danger les gens qui bosseraient avec moi. J'ai pesé le pour et le contre et j'ai abandonné.

— Vous avez bien fait, lâcha-t-elle brusquement.

— Comment ça ?

— Avoir conscience de ses limites est une bonne chose, surtout dans un métier pareil. Si vous aviez continué et fini par craquer en emportant avec vous quelqu'un d'autre, ça aurait été bien pire. Ça n'est rien qu'une erreur de parcours, un mauvais aiguillage. Les gens qui hésitent lorsqu'ils choisissent leur métier, il y en a des tas.

— Oui, mais là, ça m’a secoué. J’ai cru que je pouvais et... finalement non.

— Vous sauvez quand même des gens même si vous n’éteignez pas de feu, le rassura-t-elle. »

Ses yeux se reportèrent sur le dossier. À nouveau un bref instant de connivence. Elle avait été amicale... réconfortante en quelques mots. Franche, directe, rien ne pourrait lui ôter ses qualités très particulières, mais de la gentillesse s’était glissée également entre eux. Comme si elle s’intéressait vraiment à lui, à ses sentiments, à son ressenti face à ce qu’il considérait encore comme un échec cuisant. Jamais il ne pourrait oublier le regard de déception de son père quand il le lui avait appris. Lui, le seul garçon de la famille, n’avait pas été à la hauteur de ce qu’on attendait de lui, de ce qu’on espérait.

« Et vous ? »

Antonella abandonna sa lecture. « Moi quoi ?

— Vous vouliez être psy plus jeune ?

— Non.

— Vous vouliez faire quoi ?

— Être flic. »

Sa mine sérieuse apprit à Théophane qu’elle ne plaisantait pas. Il la vit sous un autre jour. Il lui sourit sans qu’elle lui rende la pareille. Il s’enfonça dans son fauteuil et croisa les bras.

« Vraiment ?

— Vraiment.

— Et que s’est-il passé ?

— J’ai rencontré mes premiers flics et plus jamais je n’ai voulu être flic à mon tour. »

Le regard d’Antonella était rivé à celui de Théophane. Il n’avait pas encore vu une telle tristesse mêlée de contrariété dans ses pupilles. Habituellement, elle semblait fâchée, éternellement contrariée par les autres. Là, sa peine était presque palpable. Elle détourna son regard sombre et le policier sut que l’instant magique des confidences était perdu. De nouveau, elle le lui avait ravi.

En fin d’après-midi alors que la lecture d’Antonella touchait à sa fin, que les rapports de Théophane étaient presque bouclés, on frappa à la porte du bureau. Hervé Cardarelli, le chef direct de Théophane,

passa la tête par l'entrebâillement et on l'invita à entrer. Antonella bondit de sa chaise et il vint l'enlacer délicatement en l'embrassant dans les cheveux. C'en était presque gênant pour Théophane qui ne savait plus quelle attitude prendre. Autant d'intimité entre deux êtres aux antipodes l'un de l'autre, qu'y avait-il derrière tout ça qu'il ne soupçonnait pas ? Une aventure ? Le baiser dans les cheveux trahissait plus une relation père-fille, nièce-oncle, quelque chose de cet acabit. Tout de même, Hervé aurait pu être son père, comment imaginer une quelconque relation à caractère sexuel ? Et puis, il était marié ! Il n'aurait pas été le premier à se laisser tenter par une jeune fille. Elle aimait peut-être les hommes mûrs ou mariés. Ou les deux.

« Comment vas-tu ma grande ?

— Bien, et toi ? Et Myriam ? Les enfants ?

— Tout le monde va bien. Et Ombelline ?

— En forme. Pas toujours d'aplomb face au monde extérieur, mais ça roule. »

Ils échangèrent un regard et partirent dans un fou rire dont l'origine échappait à Théophane. Une *private joke* comme on disait ? Sans doute. Théophane les étudia quelques instants. Aucune relation amoureuse entre eux, leur intimité était tout autre. Hervé la couvait du regard avec bienveillance et paternalisme. Il passa sa main sur sa joue, comme le faisait souvent le père du policier sur la joue de ses sœurs. Geste de tendresse commun et sans équivoque. Finalement, ils semblèrent se rappeler qu'ils n'étaient pas seuls dans la pièce. Ils tournèrent leur regard vers Théophane.

« Ça se passe bien ? demanda Hervé sur un ton inhabituellement aimable.

— Très bien.

— Tu as intérêt à être sympa avec elle. »

On aurait dit que Théophane s'apprêtait à emmener Antonella à une soirée dansante et qu'Hervé veillait à ce qu'il ne commette aucun impair. Le chef embrassa de nouveau la jeune femme dans les cheveux et sortit sans rien ajouter. Le sourire agréable qu'elle portait sur son visage la rendait moins dure, plus abordable. Puis elle vit que le policier la dévisageait et perdit cet air détendu et doux.

« Quelque chose que je devrais savoir sur le commissaire et vous ?

— Non. »

Réponse brève et sèche qui signifiait clairement que la discussion

était close. Cette fois, elle n'allait pas s'en sortir à si bon compte, il n'était pas question qu'il fasse l'impasse sur cette question.

« Eh ! minute papillon, vous pensez pas vous en tirer comme ça ?

— Pourquoi pas ?

— Votre... proximité avec le commissaire me semble...

— Vous semble quoi ? questionna Antonella, voyant qu'aucune conclusion ne venait ponctuer sa phrase.

— Pas normale !

— Pas normale ? répéta la jeune femme à la limite de l'amusement. C'est une tournure de cour d'école, ça !

— Avouez qu'il vous serre dans ses bras et vous embrasse comme si vous étiez sa fille, ça a de quoi déstabiliser.

— Y a pas de raison.

— Je vous demande pas de me raconter votre vie, juste de me dire la relation qui...

— Ça va, ça va, lança Antonella, agacée. Hervé est mon parrain. Y a rien de plus, allez pas vous imaginer je ne sais pas quoi. »

Théophane la laissa retourner à sa lecture. Une certaine gêne s'était emparée d'elle. Ses pupilles noires fuyaient les siennes. Pourquoi ? Il n'y avait rien de honteux à être liée avec le commissaire. Peut-être n'avait-elle pas envie que ses partenaires de travail soient au courant ? Pour éviter qu'on dise qu'il y avait du favoritisme lorsqu'on la dépêchait sur une affaire ? Si elle était une des meilleures, cela n'avait pas de raison d'être. Mais les mauvaises langues allaient plus vite que les bonnes, elle avait raison de se méfier. Le policier abandonna l'analyse de ce trouble et se replongea dans l'achèvement de ses rapports.

Antonella utilisa l'escalier plutôt que l'ascenseur pour parvenir à son étage. Chose qu'elle faisait régulièrement et notamment quand la journée avait été pénible. Histoire de se vider l'esprit, de s'épuiser les jambes et de détourner son attention de l'affaire qui l'accaparait. Le meurtre de Roux exigeait qu'on tourne et retourne dans la vie du défunt afin de trouver le mobile. Déterrer les cadavres était sa spécialité. Même si le motif pour lequel il avait été tué était évident pour Antonella. Malgré la limpidité de ce cas, elle n'était pas enchantée d'y participer. Elle n'aimait pas ces enquêtes sur fond de violence domestique. Elles mettaient au jour trop de souvenirs remisés

au grenier et que pour rien au monde elle n'aimait ressasser. Elle y était contrainte par la force des choses. Ce que les gens qu'elle avait interrogés avaient dévoilé peignait le portrait d'un homme acariâtre et violent, sans doute pas physiquement. Roux régnait en maître sur son domicile et son épouse, la conservant dans un état de servitude extrême où elle n'était plus qu'une soumise, une prisonnière. Antonella voyait le visage de son père se superposer à celui de Roux. Deux brutes qui gouvernaient avec pour mot d'ordre la terreur. Impossible d'être de marbre dans cette affaire, de prendre du recul, de ne pas s'identifier d'une manière quelconque à Mme Roux. Elle préférait enquêter sur des homicides où prédominaient les instincts les plus vils de l'homme : la jalousie, la rancœur, l'appât du gain... tout plutôt que ça. Mais pas moyen de s'y soustraire maintenant qu'elle y avait mis les pieds. Il y avait encore quelques questions à éclaircir, le rapport du légiste à décortiquer, la maison où le carnage avait eu lieu à visiter, puis viendrait la rencontre avec Mme Roux. Elle dirait tout. Antonella le savait. Cette femme allait parler. Sans être forcée, sans être tourmentée, elle allait raconter son histoire. Retenir de tels secrets durant des années était épuisant. Il arrivait un jour où c'était trop et où le besoin de raconter devenait si intense qu'il était insoutenable. Antonella allait la faire céder en douceur et Mme Roux livrerait sa version de l'histoire. La seule qui valait la peine d'être entendue. Elle ne dirait pas de mensonges comme l'avaient fait les autres. C'était une certitude. Au point où elle en était, seule la vérité pouvait la sauver et lui apporter l'apaisement dont elle avait besoin.

Antonella déverrouilla la porte et pénétra dans l'appartement. Retour au foyer, chaud et rassurant, abandon des soucis sur le paillason de l'entrée. Elle aurait aimé que son travail restât dehors. Elle y parvenait rarement. Ombelline la pressait souvent de partager sa journée avec elle, goûtant à sa vie par procuration. Une musique apaisante se diffusait dans la pièce principale, accompagnée d'un léger fredonnement, une odeur alléchante vint chatouiller ses narines. Ombelline était assise dans le canapé, un bouquin entre les mains, ses lèvres bougeaient au rythme des mots. Antonella constata qu'elle était sortie, une bonne chose. Une pile de bouquins attendait sur la table basse. Sa sœur leva le regard sur elle tandis qu'elle posait sa veste et son sac.

« Coucou, heureusement que tu es là, j'ai failli commencer à

manger sans toi, je meurs de faim ! »

Antonella sourit à sa sœur et se rendit directement dans la cuisine. Elle récupéra les plats chinois qui attendaient sur la table et les fourra dans le micro-ondes. Ils étaient tout juste tièdes. Une certaine contrariété envahit Antonella, un mécontentement à l'égard de sa sœur. Dire qu'Ombelline avait dit ce matin qu'elle cuisinerait ! La bouffe chinoise était la préférée d'Antonella mais quand même ! Qu'est-ce que ça lui coûtait de préparer un petit quelque chose pour elles deux ? Instantanément, elle se sentit mal et se reprocha cette réflexion. C'était bas. De quel droit jugeait-elle mal sa sœur parce que celle-ci ne s'était pas mise aux fourneaux et avait préféré des plats tout prêts ? Elle-même cuisinait rarement, par manque de temps et d'intérêt. Elle aimait manger, par contre elle ne prenait aucun plaisir à passer du temps à mitonner des recettes. Lorsqu'elle vivait seule, elle achetait des plats à emporter ou elle grignotait n'importe quoi dans le frigo sans prendre la peine de composer un vrai repas. Alors pourquoi être fâchée parce qu'Ombelline faisait de même ? Sa sœur non plus n'aimait peut-être pas cuisiner, elle ne lui avait jamais posé la question. Pour elle, ça allait de soi qu'elle le fasse sans s'en plaindre. Elle se réprimanda sévèrement, pas question de partir sur cette pente glissante. Ombelline faisait ce qu'elle voulait, elle n'avait rien à lui dicter. Lui revint en mémoire sa mère qui passait des heures à cuisiner des repas que personne n'appréciait vraiment, son mari parce qu'il n'aimait rien émanant d'elle, ses filles car elles étaient trop effrayées par la présence de leur père et ses réactions hasardeuses qui jaillissaient sans crier gare, créant des cataclysmes insoupçonnables.

T'es qu'une incapable, même ta bouffe, elle vaut pas tripette !

Mais j'ai fait exactement ce que tu m'as demandé...

Je t'ai demandé de me répondre ?

Le bruit de la gifle qui suivait invariablement de telles paroles revint en mémoire à Antonella et la blessa autant qu'à l'époque lorsque sa mère s'écroulait sur le sol, en pleurs, la joue en feu. Immanquablement la scène s'accompagnait d'un regard haineux qu'elle adressait à son père, la sensation qu'elle allait bondir sur la table pour le frapper, la main d'Ombelline sur son bras et ses yeux qui la suppliaient de ne pas bouger. Et elle ne faisait rien. Elle ne faisait jamais rien. La peur de sa sœur la paralysait. Sa mère l'implorait de rester en dehors de tout ça. Elle était terrifiée à l'idée que son mari

puisse s'en prendre à l'une des filles. Comment Antonella pouvait-elle ignorer toute cette souffrance ? Elle avait beau détourner la tête, se boucher les oreilles, fermer les yeux et espérer des lendemains meilleurs, rien n'effaçait la réalité. Le mal s'insinuait jusqu'au tréfonds d'elle, injectant son venin. Elle était au milieu de ces coups, de toute cette violence, c'était une partie de son existence... même s'il était essentiel pour une raison qui lui échappait que personne ne le sache. Son père disait toujours que toutes les familles vivaient ainsi mais qu'il ne fallait pas l'évoquer : pourquoi fallait-il s'en cacher ? Taire la vérité sur ce que leur mère subissait, sur ce que cette famille endurait. Antonella se sentait honteuse face aux autres, en colère envers son père et désolée pour sa mère. Les années passant, ses sentiments s'étaient amenuisés sans jamais disparaître. À l'intérieur d'elle tournoyait une énorme masse d'émotions contradictoires avec lesquelles elle ne parvenait pas à lutter et se sentait incapable de les repousser totalement. Elle était impuissante face à elles. Depuis le temps, tout cela aurait dû disparaître, mais il n'en était rien. Le monde entier était peuplé d'ennemis. La seule émotion distincte qui surnageait parmi les autres était la colère. Une immense et inextinguible colère qui l'envahissait par vagues et mettait à mal tous les rapports qu'elle avait avec les autres. Elle ne la combattait même pas, elle était là, près d'elle, comme une vieille amie et la laissait la gouverner sans broncher. À quoi bon ?

La sonnerie du micro-ondes la projeta de nouveau dans le présent. Elle chassa ces souvenirs malsains. Le passé était derrière elle, pourquoi le ressasser ? C'était toute cette affaire qui la troublait et la ramenait à une époque où elle n'avait pas envie d'être. M. et Mme Roux avaient d'effrayantes similitudes avec ses parents. Sauf qu'eux n'en venaient pas aux mains. Elle l'aurait parié.

« T'as besoin d'aide ? »

La question d'Ombelline signifiait qu'elle se demandait ce qu'elle fabriquait et que sa faim s'accroissait, plutôt qu'une réelle intention de lui donner un coup de main. Antonella remplit deux assiettes de nourriture, les déposa sur un plateau garni de couverts, verres et serviettes et porta le tout au salon. S'aérer l'esprit, se vider la tête de toutes ces idées qui la ramenaient inlassablement vers la noirceur des hommes, oublier le travail, oublier le passé, passer un coup d'éponge pour tout effacer. Être loin de tout ça. C'était son rêve le plus cher.

Malheureusement, ça n'était que cela, un rêve.

« Alors cette journée, raconte-moi ! »

La voix d'Ombelline pétillait d'excitation. Elle frétillait à l'idée de savoir ce que sa sœur avait bien pu faire aujourd'hui et attendait tous les détails pour qu'elle se le représente à la perfection. Antonella n'avait pas envie de lui parler de M. et Mme Roux. Sa sœur n'allait pas aimer cela plus qu'elle. Elle bifurqua donc et enclencha la conversation sur son coéquipier. Si elle manœuvrait bien, Ombelline se contenterait des fragments de ce qu'elle lui fournirait, sans chercher plus loin.

« Je travaille avec un policier que je n'avais jamais vu jusqu'à présent. Il est... différent.

— Différent ? Différent dans quel sens ?

— Différent des autres avec qui j'ai travaillé.

— C'est-à-dire ?

— Il est... sympa.

— Sympa ? Houlà ! Ça, c'est un qualificatif que tu n'emploies jamais pour personne !

— Si, pour toi, parfois.

— Mais moi, je suis ta sœur, c'est pas pareil... Ce monsieur sympa, comment il s'appelle ? demanda Ombelline après un instant d'hésitation en détaillant les expressions de sa sœur, perplexité, doute, teintés d'une certaine émotion.

— Théophraste.

— Théoph... C'est pas un prénom courant, ça !

— Sa mère est prof d'art !

— Ça explique tout... tu connais la profession de sa mère ? Que t'a-t-il dévoilé d'autre sur sa vie ? susurra Ombelline avec amusement.

— Rien.

— Fais pas ta cachottière ! bougonna Ombelline avec une mimique suppliante. Dis-moi !

— Rien, je te dis.

— Il est joli garçon ?

— Il est... pas mal.

— Pas mal ? T'es bien pénible ce soir avec tes réponses bizarres. Comment est-il ?

— Grand, plutôt carré, yeux bleus, cheveux clairs et il est... attentif. Intéressé. Il m'a laissée mener les interrogatoires, parler aux

témoins sans m'interrompre. D'habitude, ils tentent d'étaler leur science, là pas du tout. Pour une fois, j'ai eu l'impression d'être... à ma place. On m'a mise sur cette affaire et j'ai vraiment pris le relais pour éclaircir la situation. Il était là en soutien mais c'est moi qui faisais le boulot. Ça devrait toujours être comme ça lorsqu'ils font appel à moi, mais bien sûr, tout le monde s'en fout de ça.

— Un homme comme on les aime ?

— J'en ai l'impression. Ils sont trop rares... »

La dernière réplique d'Antonella avait été murmurée d'un ton nostalgique. Comme si elle regrettait l'époque où elle croyait encore que les hommes étaient bons. Cette époque-là n'avait jamais existé bien sûr. Elle en déplorait l'absence. Elle aurait aimé faire confiance aux autres, pouvoir croire en leur bonté, en leur gentillesse. Sans doute qu'en grattant la surface, Théophane allait se révéler comme les autres. Mesquin, vil, sans intérêt. Pathétique, misogyne, imbu de lui-même. Elle préféra ignorer cette réalité. Ça faisait trop mal de ne pouvoir compter sur personne. De se dire qu'elle allait être seule toute sa vie parce que les hommes n'étaient pas dignes de confiance.

Elle s'ébroua intérieurement, dévisagea sa sœur qui avait le regard fixé sur elle. Un sourire attendri flottait sur ses lèvres. Il dissimulait une satisfaction qu'elle était fière d'afficher.

« Quoi ?

— Tu as le béguin, affirma Ombelline.

— Le béguin ? Le béguin pour qui ?

— Pour ce Théophane.

— Ça ne va pas, non ! J'ai des choses plus sérieuses à faire... Et toi, ton libraire ? » lança Antonella pour faire diversion.

Le visage d'Ombelline devint écarlate. On se serait cru devant une adolescente avec qui on vient d'évoquer une question sexuelle et qui trouve cela gênant et excitant à la fois. Elle minauda un peu avant de daigner répondre. Il était si facile de détourner l'attention de sa sœur. Antonella l'écouta d'une oreille distraite. Ombelline était une éternelle romantique qui croyait aux princes charmants et aux contes de fées, à l'amour éternel et pur. C'est ce qu'elle aimait le plus chez sa sœur, cette fraîcheur et cette innocence qui émanaient d'elle si naturellement. Comment ces deux qualités pouvaient-elles encore être intactes ? Chez Antonella, elles n'avaient jamais existé. Elles étaient mortes dans l'œuf avant d'avoir pu naître. Elles n'avaient jamais vu le jour car à l'époque où elles auraient dû apparaître, elle avait déjà compris comment étaient les hommes, quel genre d'homme était son père et il était devenu impossible de manifester ces deux aptitudes qui nécessitaient un environnement sain. Elle avait donc protégé Ombelline à défaut de se protéger elle-même. Inutile de souiller les deux. Peut-être pourrait-elle rattraper sa fraîcheur et son innocence plus tard auprès d'hommes différents ? Mais lorsque son père avait disparu de son paysage, les hommes qui l'avaient remplacé n'avaient pas été différents. Ils avaient tous en commun ce sentiment de supériorité qu'ils se sentaient obligés de clamer haut et fort. Cette manière d'agir envers les femmes comme si elles étaient un sous-produit, tout juste bonnes à s'occuper des corvées qui n'étaient pas dignes de leurs homologues masculins. Sauf Hervé. Mais que pouvait

un homme isolé contre tous les autres ? À lui seul, il n'était pas capable de rattraper le reste de la gent masculine et de lui donner une meilleure image. Antonella s'était faite à l'idée qu'aucun homme ne serait jamais meilleur que son père et qu'il fallait les prendre comme ils étaient et pour ce qu'ils étaient : utiles en certaines choses, inutiles pour bien d'autres.

Antonella adressa un sourire à sa sœur, celle-ci lui racontait comment le libraire lui avait souri, lui avait parlé, sur quel ton, quels mots précis il avait utilisés, la couleur de ses yeux qu'elle aimait tant, cette manière de la contempler comme si elle était une chose précieuse et rare. Toute cette émotion que véhiculait sa voix, ses yeux qui brillaient d'émerveillement, ce trouble qui la rendait si ravissante. Finalement, c'est elle qui avait raison, autant s'aveugler sur ce que les hommes étaient capables d'être et de faire. C'était moins pénible et plus agréable.

Après le repas, Antonella se glissa sous la douche. Rien de tel pour se relaxer et effacer les émotions de la journée. Ombelline, restée sur le canapé, était plongée dans une lecture passionnante lorsqu'on frappa à la porte. Elle consulta l'horloge. Presque neuf heures trente, qui pouvait venir à cette heure-ci ? Elle ne se rappelait pas que sa sœur lui avait dit que quiconque passait la chercher. D'ailleurs personne ne passait jamais la chercher, elle préférait voir ses conquêtes à l'extérieur, aucune ne franchissait jamais cette porte. Aucun homme ne venait jamais chez elles. C'était le désert côté masculinité dans ce foyer ! Un désastre.

Ombelline se leva difficilement du canapé et claudiqua jusqu'à la porte. La position assise gardée trop longtemps lui donnait des courbatures et des élancements dans les jambes. Ses hanches étaient engourdis, comme rouillées, et fonctionnaient au ralenti. Son corps refusait de se déplacer à une allure normale. Elle finit par arriver à la porte au moment où on frappa de nouveau, ce qui eut le don de l'énervé. Une telle impatience à une heure pareille, c'était insupportable ! Du coup, elle déverrouilla la porte et ouvrit sans même vérifier par le judas. Devant elle se tenait un homme grand et beau garçon, un peu décoiffé, en jean et tee-shirt, presque trop moulant. Il était à croquer. Elle lui sourit bêtement et il lui renvoya son sourire avec la même attitude.

« Vous êtes la sœur d'Antonella ? questionna-t-il gentiment. Vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau.

— Pour des jumelles, c'est un peu normal, vous ne croyez pas ? Est-ce que vous êtes suicidaire ?

— Je vous demande pardon ? s'étonna l'homme en ouvrant grand ses jolis yeux bleus.

— Si ma sœur entend que vous utilisez son prénom en entier, je ne donne pas cher de votre peau. Appelez-la Tony ou Nell, comme moi... Je suppose que vous êtes Théophile ?

— Comment le savez-vous ?

— Le portrait qu'elle a fait de vous est criant de vérité, avoua-t-elle en passant sa langue sur ses lèvres, involontairement... Vous voulez entrer ?

— S'il vous plaît. J'ai un truc à montrer à votre sœur. »

Il tenait dans ses mains une pochette d'où dépassaient quelques feuilles. Elle s'effaça et le laissa entrer. Elle verrouilla derrière lui et ouvrit la marche jusqu'au salon. Il l'observa se déplacer avec difficulté jusqu'au canapé et s'y asseoir avec précaution.

« Trop de sport ? proposa-t-il pour expliquer sa démarche.

— Non, une mauvaise chute dans un escalier.

— Ça date de longtemps ?

— Il y a bien cinq ans, répondit-elle sur un ton aimable et prudent. J'ai la chance de ne pas être restée en fauteuil. Au départ, j'étais paralysée des jambes à cause du choc. Avec le temps et beaucoup d'efforts, on en est arrivé là. C'est toujours mieux que ça n'était.

— On ne se rend jamais compte à quel point les accidents domestiques courants peuvent être dangereux.

— Ce n'est pas vraiment un accident domestique, nuança Ombelline avec un timide sourire gêné.

— Comment ça ?

— Je ne crois pas que ça vous regarde ! »

La voix d'Antonella résonna dans le couloir. Forte et contrariée. Elle s'avança jusqu'au salon, elle portait un peignoir en éponge qui touchait presque le sol, ses cheveux étaient retenus par un bandeau. Des gouttes d'eau en parsemaient la bordure comme une couronne de fleurs. Ses frisottis allaient dans tous les sens. Elle était pieds nus, ses yeux noirs étaient aussi insondables et incandescents que d'habitude et Théophile la trouva désarmante malgré l'air courroucé qui flottait sur

son visage.

« Qu'est-ce que vous foutez là ?

— Théophane a quelque chose pour toi, prononça Ombelline avec douceur pour apaiser sa sœur.

— Ombelline, tu devrais aller lire dans ta chambre, réprimanda Antonella à voix basse.

— Mais, je... »

Le regard qu'adressa Antonella à sa sœur lui coupa l'envie de terminer sa phrase. Ombelline dévisagea le policier avec affabilité, lui sourit de manière confuse tandis que ses mains tordaient nerveusement le bas de sa chemise. Puis elle se leva, se dirigea vers le couloir, s'arrêta au niveau de sa sœur et lâcha dans un murmure sec :

« Tu es vraiment impossible quand tu t'y mets ! »

Elle s'éloigna sans lui adresser le moindre regard et s'enferma dans sa chambre en claquant la porte. Antonella soupira. Elle était stupide parfois, pourquoi s'était-elle emportée contre sa sœur alors que celle-ci n'avait rien fait ? Elle reporta sa colère sur Théophane. Elle s'avança jusqu'au canapé et lui lança un regard furieux dont elle avait le secret. Il ne s'en troubla pas, il avait supporté cela toute la journée, c'était presque... normal.

« Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je venais vous apporter ça.

— Et pourquoi est-ce que vous questionnez ma sœur ?

— Je questionne votre sœur ? répéta-t-il, étonné. Je ne questionnais pas votre sœur, dit-il calmement, je lui parlais tout simplement. Vous savez, c'est ce que font les gens civilisés, ils ont des conversations, posent des questions auxquelles leurs interlocuteurs répondent. Si j'ai été indiscret, je m'en excuse, je ne voulais pas être impoli. Je vous laisse ça, proposa-t-il en désignant le dossier qu'il lâcha sur le canapé.

— Attendez ! »

C'était plus un ordre qu'une demande. Est-ce que cette femme savait parler sur un autre ton que celui du commandement ? Elle se pencha pour prendre le dossier, Théophane eut du mal à ignorer l'ouverture du peignoir qui laissait entrevoir la naissance de sa poitrine. Vision ma foi bien agréable en cette fin de journée et qui regonflait le moral. Instantanément, il détourna les yeux et les dirigea vers la bibliothèque qui habillait un des murs. Perspective beaucoup

moins jolie, mais nécessaire. Il se devait de rester professionnel. Il entendit qu'elle feuilletait le dossier et sa voix lui parvint, plus détendue, presque amicale.

« C'est le rapport du légiste ? »

— Vous avez dit que vous vouliez le voir sitôt qu'il arrivait, expliqua-t-il. Il est arrivé juste avant que je parte. Je me suis dit que j'allais vous le déposer pour que vous y jetiez un œil. Vous aviez l'air intéressée par son contenu bien que je ne voie pas pourquoi étant donné qu'on sait de quoi il est mort.

— Je... vous auriez pu me le remettre demain matin. »

Théophane scruta Antonella avec indécision et haussa un sourcil. Décidément, elle ne savait pas ce qu'elle voulait. Il faisait pourtant de sérieux efforts pour la comprendre. Plus tôt, elle avait paru impatiente de le lire et maintenant qu'il le lui apportait sur un plateau d'argent, elle était contrariée. Ou était-ce simplement parce qu'il avait parlé avec sa sœur ? Il avait évoqué son accident et ça n'avait pas plu à Antonella. Qu'y avait-il de si confidentiel qu'il n'avait pas à savoir ?

Tandis qu'il la fixait, les pupilles noires de la jeune femme le détaillaient avec insistance. Il avait déjà surpris ce regard dans l'après-midi, regard qu'il avait été en peine d'interpréter. On y trouvait de la surprise et autre chose aussi. De la satisfaction ? Pas vraiment. C'était difficile à capter, à cerner. C'était à n'en pas douter une émotion positive, mais laquelle ? Elle détacha son regard du sien, le reporta sur le dossier et bredouilla quelques mots.

« Je... je vous remercie pour le rapport... je... asseyez-vous... » proposa-t-elle d'un geste brusque de la main.

Décidément la politesse semblait lui coûter drôlement. Ça n'était pas dans ses habitudes, ça se sentait. Elle faisait, elle aussi, des efforts, vraisemblablement. Ça n'est pas si compliqué d'être aimable avec les autres et de les remercier. Pour elle, si. Elle était gênée, mal à l'aise, comme si elle ne savait pas comment s'y prendre. Elle s'installa sur le canapé en face de lui, et lorsqu'elle s'assit, son peignoir s'entrouvrit légèrement, découvrant une partie de ses cuisses. Elle s'empressa de refermer les pans du peignoir et partit à la recherche d'un élément dans le dossier du légiste. Théophane se demanda si elle faisait des UV. La peau de son décolleté était si brune. Une fois de plus, il détourna son regard de cette parcelle de son épiderme mise à nu. C'était quoi, ces façons de la reluquer comme ça ? Ce n'était pas digne

de lui. Il s'installa au fond du canapé, ça faisait un bien fou de se poser après une telle journée. Son ventre se mit à gargouiller bruyamment, Antonella releva le regard sur lui, amusée. Elle posa le dossier sur la table basse et s'éclipsa dans la cuisine.

« Vous voulez boire un truc ?

— Je veux bien.

— Bière ? Vin ? Un soda ?

— Si vous avez une bière, je dis pas non. »

Théophane entendit tourner un micro-ondes, des bruits d'assiette, de couverts. Qu'est-ce qu'elle fichait dans la cuisine ? Il lui avait apporté le rapport, maintenant ce qu'il voulait, c'était savoir ce qui l'intéressait dedans. Il l'avait parcouru. Le légiste ne révélait rien de particulier. L'homme avait été tué avec une arme blanche, rien d'étonnant à cela, on avait retrouvé le couteau posé sur la table près du cadavre. La femme avait donné un seul coup très net et violent, elle se tenait face à lui. Tous les deux étaient apparemment attablés, elle avait tendu le bras et tranché d'un geste précis et brutal. Elle avait sectionné tout ce qui était à portée de son bras, notamment la carotide. Elle était même allée jusqu'aux cordes vocales. Elle avait porté son coup avec une rage féroce. Le couteau en céramique dont elle se servait pour émincer des oignons un peu plus tôt était neuf et parfaitement aiguisé. Il avait ouvert une plaie béante dans le cou, libérant un flot de sang chaud et pulsant qui s'était déversé sur la table, le long du corps de la victime et avait éclaboussé la femme, les murs et les alentours. En un laps de temps réduit, M. Roux s'était vidé de son sang. Personne n'aurait pu endiguer une telle hémorragie. La cuisine baignait dans le liquide rouge et épais. On avait épongé au moins cinq bons litres de sang sur les murs, le sol et la table. Une véritable boucherie, un carnage. À part cela, rien à noter. L'homme était mort rapidement. Aucune autre blessure, il n'y en avait pas besoin. Le premier coup avait été fatal. La femme ne s'était pas acharnée sur lui, elle n'avait frappé qu'une fois mais avec une précision chirurgicale. Théophane se souvenait d'un crime passionnel sur lequel il avait enquêté à ses débuts. Une femme avait poignardé son mari infidèle. Elle avait frappé vingt-sept fois, les premiers coups avaient été fatals, les autres n'étaient qu'une manière de déverser sa colère. Elle n'avait cessé d'abattre l'arme sur lui que parce que le couteau avait fini par s'introduire dans un os et qu'elle avait été

incapable de le retirer. Il fallait une rage phénoménale pour en arriver là. Les policiers avaient retrouvé le couteau fiché dans l'homme, on avait relevé de belles empreintes et arrêté la dame qui clamait haut et fort qu'il n'avait eu que ce qu'il méritait. Elle avait donné un coup pour chacune des maîtresses qu'il avait osé avoir et encore, elle n'avait pas pu aller au bout de son compte. Il en manquait au moins douze ! C'était sidérant ce qu'une personne était capable de faire subir à un être humain tout en estimant en avoir le droit.

Antonella revint dans le salon avec un plateau qu'elle posa sur la table devant Théophile. Elle lui avait servi une bière et une assiette du plat chinois qu'elle avait dégusté avec sa sœur.

« Mangez et je vous dis ce qui me tracasse à propos de ce rapport. »

Théophile était sur le point de protester, les yeux d'Antonella l'en dissuadèrent. Il prit donc l'assiette et entreprit de goûter à ce mets devant lequel il salivait déjà. C'était absolument divin.

Antonella lut attentivement chaque ligne du rapport d'autopsie et le referma en le glissant à côté d'elle sur le canapé. Elle se massa les paupières du bout des doigts et réfléchit à ce qu'elle allait dire. Elle rassembla ses pensées et se lança. Il l'observait à la dérobée par-dessus son assiette, le regard noir et profond d'Antonella était dépourvu d'animosité, ce qui intrigua le policier au plus haut point. Elle étala ses observations, ses suppositions, ses conclusions, mais elle n'était pas avec lui dans la pièce. Elle se parlait à elle-même, s'écoutait penser, ajuster ses propos.

« Lorsqu'on regarde les rapports préliminaires de la scène du crime, il est clair que Mme Roux a tué son mari avec violence. Un seul coup, très précis, destructeur. Elle ne voulait pas le blesser ou juste l'égratigner. Elle a tapé pour tuer. C'est un geste ultime dicté par... la rage. Lors-qu'on écoute les témoignages d'aujourd'hui, c'était un homme manipulateur, directif, autoritaire qui, je suppose, ne lui laissait pas vraiment la parole ou le pouvoir de décider de quoi que ce soit. Je suis sûre que c'est une femme qui ne travaillait pas, qui n'avait pas d'amies ou très peu. Si elle en avait, elle sortait peu et recevait peu. Coupée de sa famille. Du monde en général. Une vie sociale réduite au minimum. Elle tenait une maison très propre, était un fin cordon-bleu, toujours un chiffon à la maison. Une femme douce et prête à tout pour satisfaire son mari. Mais il ne la battait pas. »

Sa conclusion arriva telle une certitude. Une étrange certitude pour Théophane. Ça n'était pas une question qu'elle se posait. Elle affirmait ce fait. Elle était sûre d'elle.

« Comment le savez-vous ? Comment savez-vous tout ça d'ailleurs ? Vous n'avez pas vu ni Mme Roux ni sa maison.

— Est-ce que je me trompe ? questionna-t-elle en le fixant intensément. Comment est la maison ?

— Nickel. À part le carnage dans la cuisine, tout était ordonné, propre, rangé. Presque trop propre et trop rangé. On dirait une maison témoin qui n'est pas habitée.

— Comme la plupart des femmes maltraitées, Mme Roux suit un schéma très précis. Elle fait attention à sa maison, à tout ce qui entoure son foyer, à son apparence. Je suis sûre que c'est une femme qui a l'air triste mais qui est mince, coiffée, qui se maquille tous les jours, prend soin de sa toilette.

— Oui, mais...

— Elle prend soin d'elle et de son intérieur pour qu'il ne lui reproche rien. Qu'il n'ait rien contre elle. C'est peine perdue. Les hommes comme Roux trouvent toujours quelque chose. Même quand il n'y a rien, ils trouvent quand même. C'est leur manière de tout contrôler, veiller à chaque détail.

— Mais vous avez dit qu'il ne la battait pas.

— On peut maltraiter une personne sans la toucher physiquement. C'est très délicat et encore plus retors que les hommes qui jouent des poings. Vous connaissez le harcèlement moral ? lança-t-elle sans lui laisser le temps de répondre. La plupart du temps, c'est impossible à prouver car on n'en a aucune trace physique. Sans vivre dans le foyer, rien n'est détectable. Mais ça détruit aussi sûrement que des coups de poing. Ça fonctionne comme la maltraitance physique. On isole son sujet, on passe son temps à le rabaisser, l'humilier, à lui prouver qu'il ne vaut rien. Et on le détruit à petit feu avec beaucoup de patience, il est brisé et jamais il ne peut se reconstruire, jusqu'à ce qu'il soit libéré de son geôlier... ou qu'il meure.

— Comment pouvez-vous savoir qu'il ne levait pas la main sur elle ? insista-t-il.

— C'est la seule chose sur laquelle les enfants ont été unanimes, ils n'ont pas menti. C'est sorti d'eux-mêmes comme un besoin de le crier haut et fort. Un besoin de dire que leur père est quelqu'un de bien car

il ne frappe pas leur mère. Ce qui est faux, bien sûr. En plus, ce rapport nous le clame aussi.

— Où ?

— Déjà un détail, il se rongait les ongles au sang et il grinçait des dents. Le légiste a noté des traces sur sa dentition en ce sens. C'était soit un nerveux, soit un homme qui faisait tout pour se contrôler et ne pas en venir aux mains. De plus, les hommes qui battent leurs femmes, à une cadence qui s'accroît au fil des années le plus souvent, ont des traces sur les jointures des mains. Notre victime n'a rien. Même pas d'anciennes marques. Aucune callosité sur le dessus de ses mains, le légiste a vérifié lui aussi.

— Il pourrait la frapper avec quelque chose.

— Vous voulez dire une ceinture ? ou un truc du genre ?

— C'est possible.

— Elle avait des marques quand vous l'avez arrêtée ? Des traces de coup ?

— Non... Dans les fichiers, nous n'avons rien sur une quelconque maltraitance.

— Peu importe.

— Comment ça, peu importe ? Si on avait une main courante ou...

— Vous savez bien que de nombreuses femmes ne font rien contre leurs conjoints. Elles ont trop peur pour ça. Elles sont conditionnées. Qu'elles soient maltraitées physiquement ou moralement ne change rien à leur situation, elles sont sous le joug de l'autre.

— Ils sont mariés depuis presque trente ans, on devrait avoir une trace quand même. Trente ans sans faux pas...

— Pas forcément.

— Arrêtez de dire ça ! Il y a toujours une trace.

— Vraiment ? Alors pourquoi tant de femmes meurent-elles encore sous les coups de leurs compagnons s'il y a toujours une trace ? Si les flics pensent qu'ils peuvent vraiment lutter contre ça ?

— Vous pensez que c'est de la faute de la police ?

— Entre autres ! Les flics qui ne réagissent pas toujours au quart de tour, les voisins qui ferment les yeux parce que c'est mieux comme ça, la famille qui fait comme si elle ne voyait rien parce qu'elle considère que c'est une histoire personnelle qui ne les concerne pas, les amis qui évitent de regarder ce qui est flagrant.

— Si ces femmes ne font pas le premier pas...

— La plupart en sont incapables ! Elles se protègent, elles protègent leurs enfants. La plupart supposent même que tous les couples fonctionnent ainsi, que les maris sont dans leur bon droit, croient dur comme fer qu'elles sont réellement des incapables, approuvent le comportement et les actes de leurs compagnons. Et celles qui ne sont pas violentées physiquement se disent qu'elles échappent aux coups donc que leurs maris sont forcément des types bien. Elles sont persuadées qu'ils ont raison et ils font tout pour leur confirmer cela.

— Vous dites cela comme si vous y croyiez vraiment.

— Si j'y crois ? Personnellement, l'homme qui oserait lever la main sur moi n'aurait même pas le temps d'exprimer un regret. Mais je ne suis pas l'une de ces femmes. Elles sont conditionnées, formatées, on leur serine sans cesse la même chanson. Beaucoup ont connu ça dans leur propre cellule familiale étant enfant. Pour elles, le monde tourne ainsi. Comment ne pas y croire quand c'est la seule chose qu'on entend à longueur de temps, la seule vie qu'on a vécue ? Je me souviens qu'une de ces femmes m'a dit un jour : *de toute façon, lui ou un autre, ça sera toujours pareil. Tous les hommes battent leurs femmes.* Quand je lui ai dit que ça n'était pas vrai, elle n'a jamais voulu me croire. Sa mère se faisait battre, elle-même avait un mari violent alors elle ne voyait pas comment les autres couples pouvaient faire autrement que d'être comme son propre couple. Elles reproduisent ce qu'elles connaissent, d'une génération à l'autre, les choses restent identiques. C'est un cercle infernal.

— Ce n'est pas valable pour toutes.

— Malheureusement pour une majorité, si. Mme Roux a rompu ce cercle, mais sa fille n'en sera sans doute pas capable... Vous n'avez pas eu beaucoup de cas de violences domestiques dans votre carrière ?

— Si... Sauf que jusqu'à présent, c'est toujours la femme la victime.

— Comme quoi y a une justice, cette fois !

— Personne ne mérite de mourir.

— Ces femmes ne le méritent pas, leurs bourreaux, ça reste à déterminer. Je ne suis pas flic moi, je n'ai pas de code moral à suivre.

— Ça n'a rien à voir avec ça. Et votre code moral personnel ?

— Il est douteux. Vous avez des sœurs, n'est-ce pas ? enchaîna-t-elle sans transition.

— Quatre.

— Si l'une d'elles était retrouvée morte parce que son compagnon l'avait massacrée, vous en penseriez quoi ? »

Le ton d'Antonella était tranchant et vif. Ses yeux flamboyaient de colère. Cette fureur n'était pas spécialement adressée à Théophane. Elle était due à la situation, à la conversation, au fait qu'il tentait de minimiser les choses même si ça n'était pas le but recherché, qu'il ne semblait pas comprendre ce qu'elle voulait exprimer ou qu'il s'y prenait mal pour lui répondre. Il la détailla sans rien objecter. Si on touchait à ses sœurs, il serait véhément, il serait hors de lui, incontrôlable, fou de rage... Il n'osait même pas l'imaginer. Il avait détaillé avec minutie chacun de leurs compagnons. Ceux-ci avaient dû se sentir passés au crible, il s'en moquait. Il voyait trop d'horreurs pour que ça arrive également à ses sœurs. Dans la famille, les femmes étaient fortes. Elles n'auraient jamais... Il stoppa net ses réflexions. Il était pourtant bien placé pour savoir qu'il ne fallait pas partir dans de tels préjugés. Les femmes fortes, ce sont celles qui se font le plus avoir forcément. Une femme faible, que peuvent-ils en tirer, ces malades du contrôle ? Rien, elle craquerait au bout de quinze jours. Il leur fallait justement une femme forte pour arriver à leurs fins, qu'elle supporte jour après jour les supplices, les tortures, les humiliations sans rendre les armes. Une femme forte à manipuler, à attirer dans leurs filets, à manœuvrer subtilement pour qu'elle ne se rende pas compte du piège dans lequel elle était plongée, l'engrenage dans lequel on la glissait avec douceur. Lorsque la machine était en route, impossible de faire demi-tour. Elles se rendaient compte trop tard qu'elles étaient tombées sur le mauvais gars, qu'il ne voulait qu'une seule chose : les briser, les réduire à l'état d'esclaves, sans amour, sans compréhension, sans sentiment. Elles n'étaient plus que des jouets, l'objet d'un désir pervers : soumettre, blesser, tromper, humilier. Et cela, aucune ne le voyait au départ sur le visage de l'homme supposé l'aimer.

Théophane garda le silence plus longtemps qu'il n'aurait voulu. Antonella lui sourit d'un drôle d'air. Un triomphe dont elle n'était pas spécialement fière.

« Je vois que vous réfléchissez à la situation de manière plus sérieuse.

— Jamais mes sœurs...

— Ne tomberaient sur des hommes comme ça ? Ne se laisseraient

faire ? Vous savez comment c'est ! Ces femmes ne cherchent pas des hommes violents ou manipulateurs, elles ne cherchent que l'amour. Ça peut tomber sur n'importe qui.

— Vous venez de dire pas vous !

— Ce n'est pas ce que j'ai dit, nuança-t-elle. J'ai dit que si je croisais un de ces hommes, il n'aurait pas le temps de regretter ce qu'il a fait.

— Vous êtes si sûre de vous.

— J'hésite sur bien des points de ma vie, pas sur celui-là... Pas sur celui-là, répéta-t-elle dans un chuchotement presque inaudible... Votre plat est bon ?

— Excellent. »

Antonella voulait faire diversion dans la discussion. Il la laissa dériver. Inutile de poursuivre cette conversation, elle semblait prête à exploser. Se répandre en colère ou en larmes, impossible à déterminer une fois de plus. Elle était tendue comme un arc. Il lui sourit pour la rassurer, pour qu'elle se détende. Ça fonctionna, elle perdit ses yeux dans les siens, presque comme un remerciement. Elle était la femme la plus insolite qu'il ait rencontrée.

« Tu ne sors pas ce soir ?

— Non... pas envie. »

Antonella était couchée sur son lit, toujours en peignoir. Elle feignait de lire un bouquin pour éviter qu'Ombelline lui pose des questions. Voyant que sa jumelle n'était pas d'humeur à bavasser, elle s'éloigna dans le couloir, rejoignant sa propre chambre. Elle avait déjà oublié la friction qu'il y avait eue entre elles plus tôt. C'était typique d'Ombelline, elle bougonnait contre sa sœur qui, à son avis, avait un vrai caractère de cochon et l'oubliait dans l'instant. Son amour inconditionnel pour *sa moitié* comme elle aimait l'appeler ne souffrait aucune tension, aucune animosité. Durant quelque temps, elle avait lutté contre ces sentiments qui la gouvernaient et ça ne lui avait apporté que des misères. Plus jamais. Elle se l'était promis. Plus jamais, elle ne se brouillerait avec sa jumelle, quelle qu'en soit la raison. Ça n'en valait pas la peine. Elle exprimait son mécontentement, parfois même elle pestait, râlait et criait aussi. Ça n'allait jamais plus loin. La tension retombait immédiatement après et les choses reprenaient leur place comme si elles n'avaient jamais

bougé.

Antonella écouta le pas de sa sœur, surveilla sa progression, ses mouvements, entendit enfin sa porte se fermer. Elle laissa alors tomber le livre sur son ventre en soupirant longuement. Cette soirée avait été étrange. Une des plus étranges qu'elle ait eue à vivre.

Après avoir fini son repas, Théophane avait enchaîné sur l'affaire, uniquement l'affaire. Cette conversation en périphérie qu'ils avaient eue avait troublé Antonella. C'était net et ça n'avait pas échappé au policier. Ces digressions avaient électrisé l'atmosphère et allaient finir par leur exploser à la figure. Théophane avait donc décidé d'oublier les mondanités et de faire le point sur ce qu'ils avaient découvert dans la journée. Ça se résumait à peu mais dessinait un mobile tout à fait convenable. Roux maltraitait sa femme, apparemment. Pour le moment, rien ne venait vraiment le confirmer ni l'infirmer, et un matin, allez savoir pourquoi, elle en avait eu marre, elle l'avait égorgé. C'était déjà beaucoup plus plausible que le gentil mari uni à la parfaite femme menant tous deux une vie harmonieuse et sans accroc. Personne n'était jamais tué sans raison. À part pour cause de folie passagère, mais Mme Roux n'était pas folle, rien ne le laissait supposer. Elle était muette et hagarde lorsque la police l'avait trouvée. Elle n'avait presque pas ouvert la bouche pour répondre à leurs questions. Elle se contentait de hocher la tête pour oui ou non, le reste des questions qui nécessitait des réponses plus développées n'en avait pas obtenu. Elle n'était pas agitée, ne s'était pas montrée violente. Elle les avait suivis sans broncher. Ils l'avaient menottée sans qu'elle oppose une quelconque résistance. Excepté qu'elle venait de tuer son mari et était couverte de son sang, elle avait paru... normale. Un médecin l'avait examinée, il n'avait rien noté de particulier. Antonella avait suivi les raisonnements de Théophane sans commentaire. Elle avait une petite idée de la raison pour laquelle Mme Roux avait frappé ce jour-là, elle préférait la garder pour elle et la vérifier avant d'en dévoiler la moindre parcelle. Elle avait horreur d'avoir tort. Dans ce cas-ci, il semblait évident qu'elle était dans le vrai. Encore un peu de patience et elle saurait.

Ce qui était étrange pour Antonella était de voir Théophane assis dans un de ses canapés, détendu et qui conversait avec elle comme s'il n'y avait rien d'anormal à cela, alors qu'aucun homme n'avait jamais pénétré son intérieur. Aucune de ses conquêtes masculines ni aucun de

ses partenaires de travail n'était jamais venu ici, même du temps où elle vivait seule. C'était son espace personnel et pas question qu'un homme vienne souiller ce lieu. Pourtant, en observant Théophane affalé dans le divan, elle n'était même pas perturbée par sa présence. Il ne s'était pas imposé, elle l'avait invité à rester (ce qui était déjà en soi étrange), elle lui avait préparé à manger (plutôt donné à manger, ça revenait au même) et ils avaient même échangé quelques propos qui n'avaient rien à voir avec leur enquête, leurs points de vue personnels et intimes sur des aspects de la vie. Comment avait-il dit déjà ? Comme le faisaient les personnes civilisées ? Quelque chose dans ce genre. Et ça, c'était une chose encore plus étrange car Antonella ne conversait jamais avec personne sans un but précis. Le plus souvent c'était pour attirer les hommes et elle ne dévoilait jamais rien de personnel ou d'intime. Elle disait ce que les hommes avaient envie d'entendre, le plus souvent une flatterie afin de les rendre malléables. Se montrait ouverte et plaisante, refermait ses filets, consommait sa proie et s'en allait pour d'autres aventures. La conversation était un attribut de chasse comme un autre. Il était tellement facile de leurrer les hommes. Ils étaient si prévisibles, si naïfs, si sûrs d'eux.

La présence de Théophane sous son toit ne l'incommodait pas. Antonella était juste... perplexe, déstabilisée. Par son propre comportement, son manque de réaction, son acceptation. Pourquoi n'avait-elle pas gardé le dossier du légiste et ne l'avait-elle pas mis à la porte tout simplement ? Avec tout autre, elle aurait agi de la sorte. Pourquoi pas lui ? Elle en connaissait la raison, bien sûr. Toute la journée, il s'était comporté envers elle différemment des autres policiers. Il l'avait écoutée, il l'avait laissée agir et parler à sa guise. Il avait même pris sa défense face au fils Roux, naturellement, comme si elle était son égal. C'était lui qu'elle trouvait étrange, décalé, à part. Il n'était vraiment pas comme les autres hommes. Cette singularité l'intriguait considérablement. C'était du jamais vu et pourtant des hommes, elle en avait fréquenté une ribambelle. C'est pour cela qu'elle l'avait invité à rester. Pour voir s'il se comportait toujours à l'identique. Pour pouvoir l'étudier encore un peu. Un tel spécimen, il fallait s'y attarder. Il avait été courtois, poli, charmant, la laissant changer de conversation quand le ton devenait menaçant. Contre quoi s'élevait-elle d'ailleurs puisqu'il essayait toujours de comprendre ce

qu'elle disait ? Ce qu'elle défendait. Jamais il ne haussait la voix ou ne la rembarrait. Finalement, il était vraiment très étrange. Durant toute la soirée, il avait été égal à lui-même, le lieu n'avait pas changé son comportement. Même hors du contexte de travail, il était un homme délicieux.

Puis était venu le moment où il se faisait tard et où il devait rentrer chez lui. Elle s'était levée, l'avait raccompagné à la porte et mue par on ne sait quelle idée saugrenue, elle avait plaqué ses lèvres contre les siennes, son corps contre le sien. Juste pour voir. La bouche de Théophane était chaude et exhalait une odeur de citronnelle et de bière. Ses grandes mains tièdes s'étaient d'abord posées sur les joues d'Antonella avec d'infinies précautions, étaient descendues dans son cou, puis avaient caressé la rondeur de ses épaules, effleurant sa peau, la faisant frissonner. Il lui avait rendu son baiser avec autant d'ardeur qu'elle en avait mis, enroulant sa langue autour de la sienne. Il l'avait enlacée, l'attirant encore plus contre lui. Il l'avait calée contre la porte d'entrée et, en se pressant contre elle, elle avait senti à quel point il avait envie d'elle. Puis doucement, comme à regret, il lui avait retiré ses lèvres. Subtilisant encore un baiser ou deux du bout des lèvres, chastes. Toujours étroitement collée à lui, elle sentait son souffle chaud et rapide contre son visage. Il avait souri. D'un air triste, déçu, résigné ? Impossible à déterminer. Puis sa voix dans un murmure avait brisé l'instant magique qu'ils avaient partagé.

« Crois-moi, j'ai une folle envie de faire ça, mais ça n'est pas une bonne idée. Cardarelli me tuerait, s'il savait ça.

— On n'est pas obligés de lui dire, susurra Antonella.

— Tu es à croquer, chuchota-t-il en déposant légèrement sa bouche sur celle d'Antonella entre deux respirations saccadées. Ne me tente pas. À la fin de notre enquête, si t'as encore envie de moi, on pourra envisager la chose. »

Antonella le fixa un instant. Il ne plaisantait même pas. De si près, ses yeux bleus trahissaient l'envie d'elle qui persistait dans son souffle et le reste de son corps. Il était sous tension et faisait son possible pour canaliser toute la pression qui menaçait de jaillir et d'exploser. Son visage exprimait un sérieux sans faille. Pourtant il était toujours collé à elle, comme s'il regrettait déjà sa décision de ne pas aller plus loin. La jeune femme ne répliqua rien. Il avait un self-control qu'elle ne possédait pas. Elle n'avait jamais réprimé une seule de ses envies et

certainement pas sexuelles. Elle admirait cette force qui réclamait de Théophane toute sa volonté. Elle glissa un sourire, enjôleur, papillonna des cils un peu. Il baissa sa tête vers elle et caressa ses lèvres des siennes en prenant tout son temps. Le corps d'Antonella se contracta contre le sien, tous ses sens en éveil, tendu à l'extrême. Puis il décala sa compagne en la faisant glisser vers la gauche, très doucement tandis que ses lèvres peinaient à s'éloigner, la relâcha avec une lenteur exaspérante, lui reprenant avec hésitation la bouche, saisit la poignée de la porte d'entrée et, après un dernier sourire, sortit de l'appartement en refermant derrière lui. Antonella, pantelante, les bras le long du corps, reprit sa respiration. Seule. Elle était demeurée hébétée une bonne minute avant de se rendre compte qu'il l'avait abandonnée ainsi. Avec courtoisie et une furieuse envie inassouvie qui lui brûlait les entrailles. Jamais elle n'avait autant désiré un homme que celui qui venait de la fuir, non sans une certaine élégance. Elle avait regagné sa chambre, en traînant les pieds, s'était allongée sur son lit et avait réfléchi à la situation. Elle ne serait jamais capable de s'endormir alors que son bas-ventre frétillait encore à l'évocation de Théophane. Elle avait toujours la possibilité de sortir trouver un homme capable d'étancher son désir, c'était une chose facile à faire. Trop facile. Mais elle n'avait pas envie de n'importe quel homme, celui qu'elle voulait était dans sa voiture en train de rentrer chez lui en se demandant si sa partenaire était une sauvage sexuellement parlant ou si elle avait tout simplement perdu la raison. Les deux peut-être, estimait-il. C'est là qu'Ombelline était venue la voir, qu'Antonella l'avait ignorée volontairement en ouvrant avec précipitation un livre auquel elle ne s'intéressait pas. Désormais seule, Antonella examinait la situation à la loupe. Elle sentait encore l'odeur de Théophane sur elle, se remémorait la texture de ses lèvres, la douceur de ses mains, de ses gestes mesurés et sensuels. Son cerveau était en ébullition, tout comme son corps. Elle entendit son portable vibrer. À cette heure-ci, qui l'appelait ? Elle saisit le petit appareil, glissa ses doigts à la surface pour le déverrouiller et l'écran d'accueil apparut. Un message. Envoyé par Théophane. Dans l'après-midi, ils avaient échangé leurs numéros, au cas où. Elle hésita à consulter le SMS provocateur qui s'affichait au milieu de l'écran. Elle tapota dessus et une fenêtre s'ouvrit.

Tes lèvres sont fascinantes. Je m'y serais bien attardé si nous n'avions

pas du travail. Plus tard, ça me plairait. Dors bien. Théo

Antonella lut et relut le message plusieurs fois. Ils étaient définitivement passés au tutoiement. Après un tel échange de fluides, la chose n'était pas étonnante. Elle était même rassurante. Elle détestait devoir faire marche arrière. Ces mots étaient doux et agréables comme les baisers qu'ils avaient échangés. Ce message suggérait qu'il déplorait d'être parti. Qu'il voulait reculer le temps où il faudrait oublier ce qui s'était passé. Oublier n'était pas dans les habitudes d'Antonella. Elle préférait tout garder en mémoire. On apprenait plus en se souvenant de ses erreurs qu'en les effaçant. Une leçon apprise il y a longtemps et qui avait scellé ses rapports avec les hommes à tout jamais. Revinrent à la surface d'autres lèvres qu'elle n'avait jamais oubliées et qui l'avaient blessée lorsqu'elle n'était qu'une adolescente à la recherche des premiers frissons amoureux. Il s'appelait Hugo, il était brun, il arborait une mèche raide qu'il aimait remonter d'un geste sec de la tête. C'était tellement sexy ! Ça plaisait aux filles, ça énervait les garçons. *Quel frimeur !* disaient-ils. *Quel chou !* pensaient-elles. Parfait désaccord que Hugo cultivait habilement. Il était ce qu'on nommait à l'époque un bourreau des cœurs. Le beau gosse, nouvellement arrivé dans le quartier, très propre sur lui, sourire ravageur du type *Ultra brite*, toujours impeccablement vêtu, si possible dans des vêtements près du corps pour mieux marquer les lignes fluides et parfaites qui le dessinaient. Si les adolescentes avaient eu plus de jugeote, c'est-à-dire si elles avaient été des adultes sans doute, elles auraient vu qu'il ne valait pas un kopeck ! Mais Antonella, comme les autres, s'était amourachée de lui, dès le premier instant. Elle était devenue la bonne copine, toujours présente, toujours prête à rendre service. Elle avait tellement besoin d'un peu d'affection, d'attention. Juste pour se prouver que la vie ne se cantonnait pas à son père et son comportement bestial. Elle avait cru en Hugo l'espace d'un moment lorsqu'il l'avait attirée à lui, tenue si près de son corps et lui avait arraché un baiser. Elle avait trouvé ça trop humide et brusque. Leurs dents s'étaient même entrechoquées. Ça n'était pas l'image qu'elle se faisait du romantisme. Mais ses lèvres s'étaient tout de même attardées sur les siennes, espérant un mieux, les mains du garçon avaient commencé à être baladeuses et à s'aventurer là où elles n'en avaient pas le droit. C'est là qu'elle l'avait repoussé. Gentiment mais fermement. Il l'avait dévisagée, surpris,

avait souri et lancé que beaucoup feraient la queue pour être là où elle se trouvait et faire ce qu'il s'apprêtait à faire. Elle voyait bien ce qu'il sous-entendait, elle ne saisissait pas exactement toutes les nuances, mais l'essentiel était compris. Il avait sorti sa panoplie de dragueur : sourire aguicheur, air entendu qui disait : *on s'est compris, ma belle* et sa main avait effleuré son épaule, puis était descendue lentement, s'apprêtant à envahir un territoire interdit une fois de plus. Elle l'avait fixé, sans répliquer, sans bouger, sans sourire, sans même que son expression ne change et n'avertisse le garçon qu'ils n'étaient pas sur la même longueur d'onde. Puis la colère avait pris le dessus et Antonella avait balancé un coup qui avait fendu l'arcade sourcilière de Hugo et causé un œil au beurre noir monumental. Durant quinze jours, il raconta à qui voulait l'entendre qu'il se l'était fait en tombant de vélo. Personne ne sut jamais le fin mot de l'histoire, sauf Ombelline. Plus jamais Antonella ne s'amouracha d'un garçon. Continuellement, elle garda à l'esprit Hugo et ses manies de manipulateur. Il l'avait rassurée, l'avait amadouée et avait prétendu être son ami jusqu'au moment où il avait changé de stratégie parce qu'elle semblait bien plus comestible qu'aux premiers abords ou qu'il n'avait plus rien à se mettre sous la dent. Un filou, un menteur, un hypocrite, un manipulateur, tous les qualificatifs avaient défilé, tous lui convenaient. Et Hugo avait donné le ton à tous les rapports qu'elle aurait désormais avec les hommes. Une lutte de pouvoir dans laquelle elle ne se laisserait jamais avoir, dans laquelle il n'y aurait jamais aucune confiance, dans laquelle elle sortirait toujours vainqueur ! Il ne pouvait en être autrement pour elle.

Antonella s'ébroua intérieurement. Que venait faire cette vieille histoire de cœur dans la confusion qui régnait dans son esprit ? Tout ça était périmé depuis longtemps. Aujourd'hui, elle était adulte et personne ne la manipulait plus, surtout pas les hommes. C'est elle qui les manipulait comme des joujoux. Sauf Théophane. Il l'avait gentiment repoussée et prétexté une raison valable à ce refus et, pour une fois, elle n'avait pas insisté. Pour une raison inconnue, elle avait envie d'autre chose que d'une bataille. Elle ne se sentait pas en état d'arpenter son terrain de chasse préféré. Elle voulait que les choses soient faciles. Qu'il vienne à elle tout simplement sans qu'elle soit obligée de faire toutes ces simagrées. Elle en revenait toujours là. Il était si différent. Elle tiqua. N'est-ce pas ce que sa mère avait dit de sa

rencontre avec son père ? *Il n'était pas comme les autres hommes, il était différent.* Elle s'en souvenait avec une précision si parfaite que les mots sonnaient encore à ses oreilles comme une fatalité. Elle bâilla longuement, elle ne voulait plus penser à tout ça et elle s'endormit en laissant son esprit vagabonder plus loin, vers une paix à laquelle elle aspirait mais qu'elle ne parvenait jamais à atteindre.

Antonella se tenait déjà devant la fenêtre du salon lorsque Ombelline se leva. Habituellement, Ombelline était la lève-tôt, mais sa sœur était la plus sujette aux cauchemars et aux insomnies. Lorsqu'elle cauchemardait, elle se rendormait difficilement, épiant le moindre bruit comme si les ombres risquaient de la tirer de nouveau dans la noirceur de ses rêves. C'était comme retomber en enfance et avoir peur du moindre souffle d'air. Ça ne faisait qu'empirer avec les années alors que l'âge avançant, elle aurait dû être capable de contrôler ses frayeurs nocturnes. Ombelline se moquait gentiment d'elle lorsqu'elle disait cela. Après tout, qui peut contrôler ses rêves ? C'est l'inconscient qui parle, il ne nous laisse pas le choix. Quant aux insomnies, c'était une bénédiction pour éviter les cauchemars, mais un réel tourment de ne pas prendre de repos. En général, elle s'endormait sans difficulté, se réveillait subitement, sans raison, un bruit, un mauvais rêve ou autre chose non identifiable. Elle avait l'impression d'avoir dormi de longues heures, la plupart du temps ne s'étaient écoulées que deux ou trois heures depuis l'endormissement. Elle se tournait d'un côté, de l'autre, se mettait en travers du lit, se découvrait, ôtait son pyjama parce qu'elle avait trop chaud à force de s'agiter, comptait les minutes qui s'égrénaient sans parvenir à replonger dans le sommeil, remettait son pyjama parce qu'elle frissonnait. Elle se levait finalement, allait boire, ouvrait un bouquin, parfois elle allumait la télévision par dépit. Il était rare qu'elle parvienne à se recoucher et à retrouver le sommeil. Cette nuit avait été visitée par une de ces insomnies. Au réveil, Ombelline la trouvait presque toujours devant la fenêtre du salon, à regarder le monde s'éveiller au loin. Sa sœur n'aimait rien d'autre que la paix et appréciait assister à l'éveil délicat de la ville. D'ici moins d'une heure, le paysage n'aurait plus d'intérêt.

Ombelline s'approcha de sa jumelle et l'enlaça tendrement par derrière, posant sa tête sur son épaule pour observer la même chose qu'elle. Les mains d'Antonella vinrent caresser ses bras.

« Bonjour toi.

— Salut.

— Tu n'as pas dormi ?

— Pas beaucoup.

— Des soucis ?

— Non. »

Les filles avaient appris depuis longtemps à ne pas se mentir. Antonella était un détecteur de mensonges ambulant, mais même sans ça, le mensonge était pour elles deux une calamité. C'était une chose qui empêchait de vivre correctement, dans le respect mutuel. C'est pourquoi Ombelline fut surprise de la réponse de sa sœur alors qu'elle portait sur ses traits cet air soucieux qu'elle arborait rarement. Les bras d'Ombelline se détachèrent du corps chaud de sa jumelle et les mains d'Antonella les retinrent.

« Excuse-moi. Je...

— C'est cette affaire, n'est-ce pas ? L'affaire sur laquelle tu travailles.

— Je n'ai pas voulu t'en parler, hier soir. Je ne voulais pas...

— Que moi aussi je me fasse du souci ?

— C'est perturbant comme enquête.

— Des enquêtes perturbantes, tu en as eu plein. »

Ombelline se décolla de sa sœur et se dirigea vers la cuisine, Antonella la suivit. Elle enchaîna d'un ton jovial ; tout en préparant du café, elle tentait de faire diversion. Une manœuvre courante qui échouait en général.

« Tu te souviens de cette histoire sanglante où l'homme avait découpé sa femme en petits tronçons et les avait alignés sur le canapé du salon bien sagement en prétextant qu'au moins, il saurait toujours où se trouvait son épouse ? Ou la femme qui avait plié son mari en deux après l'avoir abattu et l'avait mis dans une malle au grenier parce qu'il lui avait été infidèle ? Certaines fois, je me demande comment tu peux côtoyer tous ces gens à qui il manque une case.

— Je ne crois pas qu'il manque une case à Mme Roux cette fois.

— Elle a tué quelqu'un ?

— Oui, son mari.

— Alors il lui manque forcément une case. Il ne faut pas être normal pour tuer son prochain. »

Ombelline suspendit sa phrase en se mordillant la lèvre inférieure,

malheureusement il était trop tard. Elle n'avait pas pensé à mal en disant cela, une simple constatation comme on en fait des tas dans une vie, une réflexion banale sans conséquence. Normalement. Mal interprétées, ses paroles signifiaient tout autre chose que ce qu'elle avait voulu exprimer. Antonella dévisagea sa sœur comme si elle regardait une inconnue, son visage se contracta, se ferma, ses yeux s'assombrirent et s'embuèrent, elle détourna le regard et prit la direction de sa chambre.

« Je vais m'habiller, je vais être en retard, marmonna-t-elle.

— Attends, Nell, je... »

Le reste de sa phrase plana dans l'air mais ne fut pas prononcé, Antonella s'était cloîtrée dans sa chambre ; de là où elle se trouvait, elle ne pouvait plus entendre les excuses de sa jumelle qu'il était désormais vain qu'elle formule. Ombelline glissa ses yeux noirs sur la porte close. Elle frissonna. Plus que furieuse, Antonella avait semblé profondément blessée. La colère, Ombelline pouvait la gérer, elle l'avait toujours fait, mais elle n'avait jamais su faire face à la tristesse, pour la bonne et simple raison que c'était un sentiment presque inexistant chez sa sœur. Sa jumelle était une battante, rien ne la décourageait jamais, elle prenait la vie à bras-le-corps et se démenait jour après jour. Rien ne la déstabilisait jamais, rien ne la laissait fragile et vulnérable. Des deux, Antonella était la plus forte. Elle l'avait toujours été. Les choses passaient sur elle sans jamais laisser de traces. Toutes les horreurs qu'elle côtoyait au travail tous les jours glissaient sur elle et la laissaient indifférente. Elle ne s'attachait à rien ni personne. C'était comme si le monde extérieur et ses émotions n'avaient pas de prise sur elle. Pourtant il suffisait d'une phrase malheureuse, lancée en toute innocence, sans réfléchir, et le résultat était là.

Ombelline s'approcha de la chambre de sa sœur, colla son oreille contre la porte. Il n'y avait aucun bruit, à part celui de quelqu'un qui s'active pour s'habiller. Ni reniflement ni sanglot. Antonella n'était pas du genre à pleurer ni à se morfondre. Ça, c'était réservé à Ombelline. Elle passait parfois des heures interminables à s'apitoyer sur elle-même, sa jumelle était incapable de cela. Ce genre de sentiments ou d'attitudes lui était étranger. Ombelline caressa la surface du bois. Si seulement elle avait le courage d'ouvrir la porte et d'affronter sa jumelle, de s'excuser, de lui demander pardon pour cette réflexion

idiote. Ses doigts tremblaient lorsqu'ils parvinrent au bouton de porte. Elle ne le tourna pas. Son bras retomba le long de son corps et elle s'éloigna vers sa propre chambre. Elle essaierait d'arranger les choses ce soir lorsque la peine d'Antonella serait retombée... en priant pour qu'elle retombe. Elle tenta de ne pas penser qu'elle allait se remémorer le regard froid et triste de sa sœur posé sur elle et qu'elle allait se tourmenter toute la sainte journée en songeant à sa stupidité. Décidément, elle était incapable de faire une seule chose correctement. Elle n'était qu'un tourment de plus pour Antonella. Un poids mort.

Théophane se gara au bord du trottoir, Antonella était déjà là. Elle se tenait bien droite, en jean comme la veille, avec un chemisier rouge, des converses de la même couleur, son sac pendant sur son épaule, le dossier de l'autopsie dans une main. Le visage fermé, soucieuse. Elle grimpa dans la voiture, le salua à peine, sans le regarder, et il enclencha la première. Elle lui avait envoyé un SMS un peu plus tôt pour qu'il vienne la chercher, elle ne se sentait pas de conduire. Son altercation avec Ombelline, qui n'en était même pas une, l'avait chamboulée. Jamais sa sœur n'avait encore osé proférer un tel propos. Antonella avait beau se dire qu'elle ne l'avait pas spécialement dit pour elle, elle n'arrivait pas à se l'enlever de la tête. Ses mains en tremblaient encore, elle avait eu un mal fou à se maquiller et à boutonner son chemisier. Maintenant, il fallait oublier ça, le reléguer à plus tard et se concentrer sur la journée qui les attendait.

Théophane posa sa main sur son genou, elle sursauta. Elle l'avait presque oublié.

« Tu vas bien ? »

Elle le fixa intensément sans répondre. Elle avait désespérément besoin qu'il la serre contre lui. À cet instant, c'est tout ce qu'elle désirait. Qu'une personne la reconforte. Elle aurait soutenu une attaque de la part de n'importe qui et riposté, mais pas d'Ombelline. Aussi innocente soit-elle. Elle se sentait démunie. Une émotion peu coutumière qui la chiffonnait.

« Arrête-toi sur le bord de la route, s'il te plaît. »

La formule de politesse qui accompagnait la demande incita Théophane à obéir sans poser de question. Il avait remarqué la veille comme elle était peu portée sur les convenances. Cela n'augurait rien

de bon. Il gara donc la voiture à la première place venue, il était en biais, dépassait sur la chaussée. Il s'en moquait royalement. Lorsqu'il eut tiré le frein à main, elle se pencha dans sa direction et se blottit contre lui. Pris au dépourvu, il resta sans réagir quelques secondes, puis ses bras se refermèrent sur elle et le corps d'Antonella se détendit contre le sien. Machinalement, il lui caressa les cheveux, sans émettre le moindre son. Qu'est-ce qui avait bien pu se passer pour qu'ils en soient là ? C'était tout autre chose que la veille lorsqu'elle lui avait sauvagement sauté dessus dans le couloir. À cet instant, le sexe ne faisait pas partie de l'équation. Elle paraissait... désespérée. Son visage habituellement si froid avait envoyé des signaux contradictoires, des signaux de détresse. Il la garda de longues minutes contre lui, sans qu'aucun des deux ne parle. Ils se contentaient d'écouter la respiration de l'autre et leur silence respectif. Lui s'inquiétait de la raison de cette étreinte, elle égrenait les secondes, redoutant le moment où il la repousserait. Mais il ne fit rien. Il attendit patiemment qu'elle aille mieux. Au bout de cinq bonnes minutes, Antonella se détacha de Théophane et se redressa. Elle fit mine de remettre de l'ordre dans sa coiffure et il reprit la route le plus naturellement possible.

« Je me suis dit que ce matin, on pourrait aller voir la maison des Roux. Tu avais envie de voir ça, hier.

— Bonne idée. »

À nouveau ce ton un peu sec qu'il connaissait maintenant par cœur. Certaines personnes utilisent systématiquement cette tonalité pour parler, sans que cela reflète forcément un désaccord avec leur interlocuteur. Apparemment, Antonella en faisait partie. Elle était rude d'abord, ça ne lui ôtait pas ses qualités. Il fallait juste être prévenu et ne pas chercher forcément une cause à cette attitude, il n'y en avait manifestement pas. Après six mois à travailler seul et à désespérer d'obtenir des résultats satisfaisants, Théophane était finalement ravi de l'initiative de son chef de lui fourrer cette femme dans les pattes. Elle était tout à fait ce qu'il lui fallait : une tornade qui faisait tout valdinguer et peut-être parviendrait-elle à remettre de l'ordre dans sa vie professionnelle. Sans ça, il sentait venir la mise à pied ou alors on allait le reléguer dans un bureau pour qu'il se contente de la paperasserie et des photocopies. Adieu le travail de terrain et les enquêtes intéressantes.

Antonella se tourna et vit que le dossier de l'affaire était sur la

banquette arrière. Elle le récupéra, y ajouta le dossier du légiste et parcourut quelques feuilles. Elle cherchait apparemment un élément bien particulier car après avoir tourné plusieurs pages, elle s'arrêta à un endroit et commença une lecture minutieuse. À force de le parcourir, elle allait le connaître par cœur.

Tout en fixant la route et en slalomant dans la circulation fluide, Théophane interrogea Antonella.

« Tu cherches quelque chose ?

— Hum, marmonna-t-elle.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

— Un truc.

— Ça t'ennuierait de me livrer le fond de ta pensée ?

— Oui. »

Elle éludait volontairement ses questions et Théophane au lieu d'être furieux sourit discrètement. Il aimait cette franchise désarmante. D'un regard en biais, il examina ce qu'elle faisait. Elle avait toujours le nez plongé dans le dossier, venait de tourner un feuillet. Elle lisait un rapport d'entretien. Mais lequel ? Il y en avait plusieurs.

« Regarde la route, on va avoir un accident, le prévint-elle sans daigner lui adresser un regard.

— Que je... T'es gonflée quand même ! Si tu me disais ce que tu cherches, je ne serais pas en train de regarder par-dessus ton épaule pour deviner ce qui te turlupine. Pourquoi ne me dis-tu pas ce que tu cherches ?

— Parce qu'en général, lorsque je conclus, les gens en sont encore à analyser la situation de départ.

— Tu veux dire qu'on est lents par rapport à toi ?

— Exact.

— Alors éclaire-moi de tes lumières, je tenterai de suivre. »

Le ton moqueur qu'il employa n'échappa pas à Antonella qui se décida à relever la tête pour le considérer. Une nouvelle journée s'ouvrait et dès le matin, il l'étonnait. D'autres l'auraient rabrouée ou insultée pour sa remarque, lui prenait ça à la rigolade. Était-ce possible qu'elle soit tombée sur le seul homme qui avait de l'humour ? Ses sourcils se froncèrent en une intense réflexion. La ride du lion était profondément marquée sur son visage, à croire qu'elle passait son temps à plisser le front. Même lorsqu'elle paraissait avoir l'esprit au

repos, ce froncement se dessinait encore, bien visible, indélébile.

« Alors qu'ai-je raté ?

— À part le mobile ?

— Très drôle.

— Ce sont les témoignages qui me turlupinent.

— Tu les as déjà lus hier et tu as déjà dit qu'ils étaient bourrés de conneries.

— J'ai dit *mensonges* plutôt.

— Si tu veux. Alors où est le problème ?

— J'aimerais qu'on parle à l'un des voisins en allant là-bas, mais je ne sais pas lequel, c'est pour ça que je les relis. Si tu examines correctement les témoignages, tous ces gens parlent de Mme Roux en la décrivant comme une femme gentille, timide, en retrait, peu sûre d'elle, mais souriante et serviable. Ils en disent suffisamment mais sans en rajouter. Comme s'ils la côtoyaient mais sans être vraiment proches.

— Et alors ?

— Alors, pour le mari, ils en font trop. Il y a une collection de qualificatifs positifs accompagnée d'un tas d'adverbes inutiles qui en remettent, ça sonne faux.

— Comment ça ?

— L'un d'eux dit : *c'était un homme vraiment très très gentil*. Qui dit ce genre de choses ? Vraiment très très ? Ça fait beaucoup pour un seul homme. On croirait qu'il veut meubler la conversation, qu'il ne sait pas quoi dire. Et là, un autre dit que *c'était un homme à qui on n'avait rien à reprocher, un excellent voisin*. Qu'en sait-il alors que dix phrases plus haut, il avouait qu'il le connaissait à peine et ne le rencontrait presque jamais. Ils ont fourni n'importe quelle description de M. Roux car ils ne voulaient pas passer pour des ignorants ou qu'ils voulaient qu'on leur fiche la paix le plus vite possible.

— Ça cadre avec ce que tu as dit.

— À savoir ?

— Que les Roux se cachaient de leur mode de vie, que monsieur ne voulait pas qu'on sache quel genre d'homme il était.

— Hum, lâcha-t-elle entre ses dents.

— T'es pas convaincue ?

— Je ne sais pas, je suis sûre que quelqu'un a vu quelque chose, compris la situation, mais qui ? J'ai une question qui n'a rien à voir

avec la conversation.

— Vas-y.

— J'ai l'impression que tu es un flic plutôt consciencieux. Pourquoi avoir bâclé cette enquête ? »

Un silence gêné s'installa dans l'habitable. Théophane gara la voiture au bord du trottoir. Ils étaient arrivés à destination. Il coupa le contact et tourna son visage vers Antonella qui le lorgnait en attente d'une réponse. Il n'avait pas envie d'évoquer ça, il le fallait pourtant. Il n'allait pas encore passer six mois sans vouloir parler de la mort de son partenaire. C'était pesant comme situation. Personne n'abordait la question, lui était en retrait et tout le monde était embarrassé. Bien sûr, Antonella n'était pas gênée par de telles considérations puisqu'elle n'était pas au courant. Théophane se lança en respirant à fond. Sa voix trembla sur les premiers mots, juste assez pour qu'elle devine que le sujet était délicat et sensible.

« J'ai perdu mon partenaire, il y a plusieurs mois. Depuis, j'ai du mal à travailler à nouveau correctement. On formait un binôme parfait... Conclusion : le chef m'a donné cette affaire... facile et moi, je l'ai torpillée, conclut-il d'un ton navré.

— Tu ne l'as pas torpillée. Il faut juste que tu reprennes tes marques... Quand on a perdu une partie de soi, une partie importante, il faut du temps pour réapprendre à vivre sans. Les choses semblent... différentes. Elles ne le sont pas, mais c'est l'impression qu'on a. »

Il y avait un fond de vérité dans ce qu'elle disait. Il avait toujours considéré comme allant de soi la présence de son partenaire à ses côtés. Maintenant qu'il n'était plus là, il y avait un grand vide impossible à combler. Pourtant, avant lui, il avait été un policier. Après lui, il l'était toujours. Il fallait juste que le temps arrange les choses. Qu'il fasse avec la nouvelle donne et organise son travail différemment.

Le regard d'Antonella se perdit dans le vague, détaché de celui de Théophane, il vagabondait dans ce lieu indéfini où elle allait parfois, comme si elle avait évoqué tout autre chose que la situation de son partenaire, que l'affaire la touchait personnellement. Ses yeux erraient sur la pelouse verdoyante à l'extérieur sans pourtant la distinguer. Ses pupilles étaient fixes, voilées. Le policier eut l'impression qu'elle tentait de maîtriser et refouler des larmes. Quand elle dévia son regard sur lui, ses yeux étaient brillants.

« Toi aussi, tu as perdu quelqu'un ? demanda-t-il avec sollicitude. On dirait que tu parles d'expérience, murmura-t-il avec douceur.

— Oui, articula-t-elle péniblement, comme à contre-cœur.

— Qui était-ce ?

— Je n'ai pas envie d'en parler... pas ici, pas maintenant.

— Trop frais comme deuil ?

— Oh non, avoua-t-elle avec un rire désenchanté, très vieux au contraire, mais toujours aussi douloureux... Il y a des choses que le temps ne guérit pas, il se contente de les enfouir au milieu du reste et on espère un jour qu'on les oubliera... mais ça n'arrive jamais. »

La voix d'Antonella était claire et douce. Il était stupéfié de voir à quel point ce ton délicat seyait bien à son visage. Elle était transformée. Plus jeune, plus humaine, frêle. Les pensées de Théophane tourbillonnèrent autour de cette douleur palpable qui imprégnait les mots de sa compagne, sa première réaction aurait été de l'attirer à lui pour la consoler une fois de plus, la tenir contre son corps et humer son parfum agréable et apaisant tandis qu'elle se reposait sur lui. Il n'en eut pas le temps, elle bondit de la voiture avant qu'il esquisse le moindre mouvement. À chaque fois que trop d'émotions l'accablaient, elle fuyait à toutes jambes, comme elle l'avait fait chez les enfants Roux. Elle était incapable d'en contenir autant, elles parasitaient son bon fonctionnement, il fallait qu'elle s'échappe. Le grand air lui fit du bien, elle évacua le trouble qui l'envahissait. Être maîtresse d'elle-même, le mot d'ordre, ne se laisser encombrer par rien, dominer toute situation. Elle fixa son esprit sur ça et rien d'autre. Effaça volontairement le regard compatissant de Théophane, ses yeux qui murmuraient qu'il était prêt à l'aider, à la consoler, à l'écouter. Il ne serait jamais en mesure d'entendre la terrible vérité qu'elle cachait. D'écouter et de comprendre. Jamais. Jamais ça n'arriverait.

La maison était surchauffée et rassurante. Encombrée de bibelots de toutes sortes, de photos et de cartes postales punaisées à même la tapisserie vieillotte et poussiéreuse, de courrier qui courait sur l'immense table de salon à côté de piles de linge qu'on avait repassé mais que personne ne s'était donné la peine de ranger. Une bibliothèque croulait sous les livres, une table basse avait disparu sous une multitude d'objets divers et variés qui pour la plupart n'avaient

rien à faire à cet endroit-là, comme des chaussettes soigneusement pliées, des paquets de chewing-gum éventrés, des prospectus pour des agences immobilières, un sécateur plein de terre et d'herbe, un vieux flacon de vernis à ongles qui avait largement fait son temps. À leurs côtés, une tasse où surnageait un morceau de gâteau dans un fond de café, un pot en terre qui ressemblait à une œuvre d'art enfantine avec quelques sucres à l'intérieur, un boîtier de DVD vide ouvert qui ne laissait pas deviner le titre de l'ouvrage. La maison sentait les gâteaux et le parfum d'ambiance aux agrumes. Un chat traversa prudemment le salon, sauta sur la table basse sans rien renverser et atterrit sur le canapé où il se coucha en boule sans même observer les visiteurs qui avaient pris place dans les fauteuils. Seule comptait sa maîtresse qui s'empessa de le caresser dès qu'il se fut installé.

« Ça, c'est Mistigri, mon unique compagnon. Il est gentil mais il a son caractère... Vous voulez du café ?

— Non merci, madame. Nous voudrions que vous nous parliez de vos voisins, les Roux.

— Oh ! »

Antonella avait choisi une des voisines des Roux que Théophane n'avait pas interrogée. Lorsqu'ils avaient pris le temps de discuter, après être sortis de la voiture, pour savoir lequel d'entre eux allait être le prochain sur leur liste, l'unique rideau qui s'était soulevé était celui de la petite maison isolée d'en face. Un visage ridé se dessinait derrière le carreau et les épiait sans gêne. La vieille dame s'était même permis un signe de la main auquel Antonella, à la grande stupéfaction de Théophane, avait répondu avec un sourire affable. Sans hésitation, elle avait pris la direction de cette vieille demeure dont le crépi se détachait et autour de laquelle le jardin semblait avoir besoin d'un coup de tondeuse et d'une paire de bras pour biner les mauvaises herbes.

Théophane ne comprenait pas ce choix. « Pourquoi elle ? C'est la seule qui ne figure pas dans le dossier.

— Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi ne pas l'avoir interrogée ?

— Elle n'était pas là quand je suis passé.

— Eh bien, moi je te dis qu'elle doit avoir des choses à dire. Cette femme est vieille, sa maison tombe en ruine, elle n'a rien d'autre à

faire qu'observer ses voisins. »

Cette dernière réplique cloua le bec à Théophane qui consentit à suivre Antonella sans râler. C'était évident comme raisonnement, pourquoi n'y avait-il pas songé tout seul ? Il sonna à la porte, présenta sa carte de police et indiqua qu'ils désiraient s'entretenir avec elle. La vieille femme ne demanda même pas la raison exacte de leur venue, les accueillit, ravie, elle ne devait pas avoir beaucoup de visiteurs. Elle leur fit traverser un couloir encombré d'un vélo, d'une patère avec quantité de vestes et entrer dans ce minuscule salon mal ventilé et disparaissant sous un monceau de bric-à-brac. Ils prirent place dans des fauteuils moelleux au tissu déchiré par endroits et d'où sortait un peu de bourre orange que le temps avait délavée.

« Que pouvez-vous nous dire sur M. Roux, madame Ansel ? questionna Antonella de sa voix la plus chaleureuse.

— Appelez-moi Gisèle, ma chère... Vous voulez parler de cet exécrationnel bonhomme qui habite en face ? Qui habitait en face avant que sa femme ne le tue ?

— Celui-là même, oui.

— Des gens comme ça, y a pas grand-chose à en dire. Je le croisais de temps à autre, bonjour, bonsoir. Il semblait... normal. Mais croyez-moi, il ne l'était pas.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? »

Mme Ansel sourit de toutes ses dents. Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas eu de visite. Elle aurait pu parler de n'importe quoi pourvu que ses visiteurs restent un peu. Vieillir seule était une épreuve terrible. Son mari était mort depuis six ans maintenant. Ses enfants et petits-enfants oubliaient son existence, sauf à l'approche de Noël ou de leurs anniversaires. Ses rares amies étaient mortes ou enfermées dans une affreuse maison de retraite. Personne ne s'intéressait plus à elle, ne lui téléphonait ou ne passait boire un café à l'improviste. Ses journées se résumaient à lire, faire des mots fléchés, regarder des émissions abêtissantes à la télévision. Son dos la faisant souffrir, elle n'était plus en mesure de jardiner ou de s'atteler à son ménage convenablement. Les journées se révélaient très longues et ennuyeuses. Elle était donc ravie d'avoir ces deux jeunes gens qui désiraient papoter avec elle. Même si c'était pour parler de ce M. Roux qu'elle avait toujours détesté.

« Avec mon mari, on habite ici depuis plus de trente ans. On était

déjà là quand les Roux se sont installés et je peux vous dire que ce n'était pas une famille heureuse. Elle, elle marchait toujours vite et la tête rentrée dans les épaules comme si elle redoutait que la foudre ne lui tombe sur la tête. Mais en fait, c'est son mari qu'elle redoutait. Lorsqu'il lui arrivait de sortir, il surveillait son départ et son retour. Surtout le retour, il guettait derrière la porte. Une fois, je l'ai même vu avec sa montre sur le seuil, tapant du pied et lui montrant le cadran. Elle s'est dépêchée de rentrer à ce moment-là. C'est comme quand elle prenait la voiture, ce qui était très rare, je l'avoue, elle passait la porte et lui l'attendait main tendue pour qu'elle lui rende les clés.

— Est-ce que ce sont des incidents isolés que vous nous décrivez, madame Ansel ?

— Oh non, pas du tout ! Il était toujours comme ça. C'est comme pour la fête des voisins qu'on organise tous les ans. Chacun vient avec un plat et on partage un repas ensemble. Moi, je trouve toujours ça bizarre cette fête, on ne se parle presque pas de l'année et ce jour-là, on fait comme si tout le monde s'entendait parfaitement. Remarquez, moi, ça me permet de voir du monde.

— Que s'est-il passé à la fête des voisins ? coupa Antonella d'une voix où perçait une note d'impatience.

— Tous les ans, c'est la même chose, reprit la vieille dame sans se troubler du changement de ton de son interlocutrice. M. et Mme Roux viennent, elle apporte un plat qui est toujours très bon. Il commence par critiquer ce que sa femme a préparé, allez savoir pourquoi, parce qu'apparemment, ses conseils culinaires laissent à désirer. Il a toujours des tonnes de conseils à donner sur tout comme s'il savait tout sur tout. Conclusion, Mme Roux se recroqueville, elle n'ouvre presque pas la bouche et lui parade comme un paon pendant toute la soirée. Une fois, elle a répondu à une question qu'on lui posait et attiré l'attention sur elle. Parce qu'il ne faut pas croire que c'est une idiote, je pense même qu'elle en a plus dans le ciboulot que son mari veut bien le montrer ! Eh bien, après ça, il l'a foudroyée du regard, elle n'a plus rien dit de toute la soirée. Régulièrement, il l'attirait à lui, en la prenant fermement par la taille, comme un trophée. Il s'adressait à elle sèchement comme... un père ou un maître d'école.

— Avez-vous déjà parlé à Mme Roux ? Seule à seule ?

— Quelquefois... Je l'ai invitée une fois au café pour papoter de tout de rien. Les journées sont longues quand on est cloîtrées à la

maison. C'était au début qu'ils étaient installés, quand les petits étaient à l'école. Elle a passé peut-être une heure, une heure et demie. Je ne risque pas de l'oublier.

— Pourquoi ?

— On a passé un bon moment, mon mari était encore en vie. Il jardinait, pendant que nous étions attablées au soleil avec des gâteaux et une bonne tasse de café. Elle semblait détendue et heureuse d'avoir un peu de compagnie... différente de son mari ou des enfants. Elle se plaignait vaguement de son isolement.

— Son isolement ? Vous voulez parler de sa solitude ?

— Non, elle a évoqué son isolement, pas sa solitude. Je m'en souviens bien parce que moi aussi, ça m'a choquée qu'elle utilise ce terme... Et puis au milieu de notre conversation, quand j'ai senti qu'elle voulait dire quelque chose de plus, qui la chagrînait, il est arrivé.

— M. Roux ?

— Oui. Il a garé sa voiture devant leur maison, est descendu du véhicule comme s'il avait le feu au derrière et a pénétré dans la maison comme un fou furieux. À travers la porte fermée, on l'entendait hurler.

— Que hurlait-il ?

— Son prénom. Il appelait sa femme... Nous avons regardé la maison sans comprendre ce qui se passait. Elle s'est levée précipitamment, elle était livide. Elle a dit qu'elle s'était absentée bien trop longtemps de la maison et elle s'est enfuie. Ça a été la première et la dernière fois que je l'ai eue pour le café. Après ça, elle a toujours décliné mes invitations... Alors forcément, je ne vais pas pleurer sur la disparition de ce monsieur. Le peu que je les connaissais ne m'encourage pas à le plaindre. Il y a toujours la partie que l'on voit et tout ce qu'on ne voit pas. Je pense que ça n'était pas joli joli chez les Roux. C'est bien dommage, Mme Roux était une femme charmante et polie. Toujours, elle me faisait un petit sourire lorsque j'étais à ma fenêtre. Un sourire ou un signe de la main. »

L'avantage des personnes seules est la facilité déconcertante avec laquelle elles se livrent. Poser une ou deux questions et le tour est joué. Elles sont capables d'en dire bien plus long que vous n'en espériez ; d'être si explicites que vous n'avez pas besoin d'éclaircissement à la fin de la conversation.

Finalement, Théophane et Antonella l'avaient eu leur portrait de M. et Mme Roux, un vrai brosse avec une réalité surprenante. Il confirmait ce qu'ils soupçonnaient. M. Roux était un tyran domestique. Depuis toujours.

Une des choses qu'Antonella préférait dans son métier étaient les entretiens avec les gens. Elle aimait les détailler, scruter leurs mimiques, noter leur intonation, déceler à quel moment leur voix se modifiait et proférait un mensonge, capter ce qu'ils espéraient dissimuler, ce qui les inquiétait. Se contenter d'étudier un dossier était une pure perte de temps car rien n'était plus criant de vérité qu'une bonne conversation en face à face. Des mots écrits ne disaient pas tout. Plus les gens avaient des choses à cacher, plus il était important de les rencontrer en chair et en os. Même un bon menteur est incapable de tout taire. Il finit toujours par se trahir. Cela requiert un contrôle de chaque instant qu'il est impossible de soutenir sur le long terme. M. Roux en était un exemple parfait. C'était un homme qui polissait sa façade mais laissait échapper des crises d'autorité ou des gestes d'humeur qu'il supposait invisibles ou sans importance pour les autres. C'était fugace et il se chargeait d'effacer ses traces après coup, une fois que la tempête était passée et qu'il s'apercevait qu'il en avait trop divulgué face à un tiers. La scène du café chez Mme Ansel ne s'était jamais reproduite mais avait laissé un souvenir amer dans la bouche de la vieille dame qui ne l'avait jamais oubliée. La seconde chose qu'Antonella aimait était de pénétrer chez les gens et de visiter leur intérieur. Ça aussi, ça en disait long sur les gens, pas besoin de mots ou de mimiques. Les murs parlaient pour les habitants, livrant leurs secrets, trahissant ce qui devait être tu. Il suffisait d'être attentif.

Lorsqu'ils pénétrèrent chez les Roux, la théorie qu'Antonella avait échafaudée fut confirmée. Mme Roux était une esclave dans sa maison. Cette femme passait des heures et des heures à nettoyer, ranger, astiquer. Depuis que Mme Roux avait été incarcérée, au fil des jours, une fine couche de poussière avait recouvert les meubles, mais la propreté et l'ordre régnaient toujours. Le bois sentait encore la cire, le carrelage était immaculé, les rideaux propres, les vitres translucides, les étagères impeccablement rangées.

Antonella arpenta chaque pièce, mains dans les poches, jusqu'à ce

que Théophane l'avertisse qu'elle pouvait toucher ce qu'elle voulait, il n'y aurait aucun problème d'empreinte. Elle le remercia, ôta ses mains de ses poches mais continua sa visite en observant de près, toujours sans effleurer le moindre objet. Elle se penchait parfois si près que son nez caressait la surface des meubles ou des bibelots. Elle sentait, observait, détaillait minutieusement ce qu'elle avait sous les yeux. Elle s'imprégnait des lieux. Elle passa de longues minutes dans la cuisine. Le sang avait été nettoyé, son odeur était partie, ce qui n'empêcha pas Antonella d'imaginer la scène de crime avec une précision chirurgicale. Les photos glissées dans le dossier se rappelaient à elle et se superposaient sur le carrelage, la table, les murs. Elle entendait presque le sang goutter sur le sol. Elle grimpa à l'étage, Théophane l'entendit parcourir chaque pièce, le plancher grinçait sous ses pas. Elle farfouillait dans les recoins. Puis elle demeura silencieuse durant cinq bonnes minutes. Le policier s'apprêtait à aller voir si tout allait bien lorsqu'elle dégringola l'escalier et émergea dans le salon. Il avait déjà visité la maison de long en large, il ne pensait pas pouvoir tirer quoi que ce soit de ce lieu. Il avait préféré laisser Antonella découvrir la demeure seule et dans l'ordre qui lui convenait. Il ne savait pas ce qu'elle cherchait ou si elle cherchait réellement quelque chose. Quelque chose qu'il aurait raté. Vu sa mine perplexe, il avait raté un détail sans doute. Encore un.

Elle se laissa tomber dans le canapé, croisa les jambes et ferma ses paupières tandis que Théophane la couvait du regard.

« C'est l'heure de la sieste ?

— Tu as vu cette maison ? interrogea-t-elle brusquement, les yeux toujours clos.

— Bien sûr que je l'ai vue. Elle est nickel.

— Trop, nuança Antonella.

— Mme Roux était peut-être maniaque à l'excès.

— Pas à ce point. Un médecin l'a examinée quand on l'a arrêtée. J'ai vu ça dans le dossier. Il a noté que ses doigts étaient rongés par les produits nettoyeurs.

— Et alors ?

— Alors, si elle était une folle de ménage, elle aurait acheté des gants pour ne pas s'abîmer les mains.

— Peut-être qu'elle se moquait de l'état de ses mains.

— C'est une femme, une femme qui prend soin d'elle. Elle avait du

vernis à ongles sur les doigts.

— Et alors ?

— Alors une femme qui prend la peine de se vernir les ongles ne risquerait pas de les abîmer avec des produits corrosifs, elle mettrait des gants. Mais il n'y a de gants nulle part. Alors je suppose que M. Roux n'était pas un adepte des gants, qu'il aimait que sa femme s'abîme les mains.

— Un peu tiré par les cheveux ton raisonnement, non ?

— Une fois, articula-t-elle avec une lenteur infinie où pointait une colère retenue en se redressant sur le canapé, j'ai vu un homme reprocher à sa femme qu'elle ne prenait pas soin de ses mains après l'avoir forcée durant deux heures à laver le sol à la Javel pure. Elle avait les mains en sang mais la seule chose qu'il avait notée était que ses mains étaient en piteux état... Ces hommes-là sont retors, conclut-elle d'un ton sinistre. Il faut bien qu'ils inventent des excuses pour punir leurs femmes par la suite.

— Alors maintenant, M. Roux punissait sa femme ? Où tu as pêché ça ?

— Au grenier, comme à la cave, il y a un campement de fortune pour qu'une personne puisse y dormir. Vous ne l'avez pas vu en fouillant ? À moins que vous n'ayez pas fouillé la maison ?

— Pas... pas de fond en comble.

— Évidemment ! lâcha-t-elle en le toisant avec une froideur effrayante... Alors moi ce que je vois dans cette maison, c'est une femme qui passait ses journées à astiquer sa maison pour que son mari soit satisfait et je pense que celui-ci lui tenait la bride si serrée qu'elle n'avait même pas le droit de sortir de la maison sans son consentement, d'ouvrir un bouquin ou de simplement boire un café avec une voisine sans que ça déclenche un cataclysme.

— Pourquoi dis-tu qu'elle n'avait pas le droit d'ouvrir un bouquin ?

— Il y a plusieurs livres cachés sous ses sous-vêtements dans la commode de sa chambre. Je ne sais pas où tu mets tes livres, toi, mais moi, il est rare que je les enfouisse sous mes petites culottes. »

Lorsqu'ils avaient arrêté Mme Roux et récupéré le cadavre de son mari, Théophane avait fait un tour de la maison. Il n'y avait pas grand-chose à chercher ou à trouver. La maison était très propre, peut-être un peu trop, mais certaines femmes étaient comme ça. Rien ne

l'avait particulièrement choqué. C'est vrai qu'il n'y avait pas beaucoup de livres, ce qui n'était pas un crime. Beaucoup de gens ne lisaient pas. Il s'était dit qu'il n'avait rien trouvé car il n'y avait rien à trouver. Aucun médicament qui expliquerait les réactions hors norme de Mme Roux, pas de trace d'un quelconque journal intime, Mme Roux était un peu vieille pour ça, certaines femmes aimaient pourtant s'épancher sur un cahier, ça les libérait de tout ce qu'elles n'osaient confier à leurs maris ou leurs meilleures amies. C'était un truc de femme d'écrire. Quelques confidences auraient éclairé la lanterne du policier qui pataugeait. Théophane avait survolé la fouille de la maison. Tout semblait à sa place et rien ne l'aiderait à trouver son mobile. Avec du recul, forcément, il y avait peut-être plus à trouver que ce qu'il avait déniché.

Antonella se releva du canapé, s'approcha de Théophane, se collant presque à lui. Il sentait la poitrine de sa partenaire contre son torse, son souffle près de son visage. Son regard était provocateur, il retrouvait l'atmosphère de la veille quand elle avait collé ses lèvres à sa bouche et qu'il avait senti qu'il lui faudrait un self-control d'enfer pour parvenir à la tenir à l'écart. Cette femme était un véritable caméléon. Il y a un instant, elle le toisait de manière glaciale, et maintenant, c'était comme si son corps était en éruption, propageant sa chaleur autour de lui. Elle était prête à bondir sur sa proie. Pourtant elle ne fit rien de tel. Elle posa une simple question, d'un ton neutre.

« Je peux emporter une chose ou deux ?

— Pour faire quoi ?

— Pour les apporter à Mme Roux quand on ira la voir.

— Rien de dangereux ?

— Rien qu'un couteau ou deux, bien aiguisés ! »

La réponse d'Antonella fusa, elle n'hésitait pas à se moquer ouvertement de lui, Théophane lui sourit. Il donna son consentement et elle disparut à l'étage. Lorsqu'elle redescendit, elle avait fourré les objets qu'elle avait sélectionnés dans son sac à main. Il était temps de regagner le bureau.

Dans la voiture, sur le chemin du retour, Antonella garda le silence. Toujours plongée dans ses réflexions. À la vérité, cette maison lui avait glacé le sang. Elle s'était crue plus de quinze ans en arrière

sous son propre toit. Chez elle, on aurait pu manger à même le sol tellement sa mère en prenait soin. Elle lavait matin et soir, récurait à la brosse, faisait les angles à la brosse à dents. Chez elle aussi, ça sentait la cire et les produits ménagers. C'était toujours immaculé. Ce qui n'empêchait pas son père de trouver à redire.

Mais tu as vu ce bordel ? C'est quand même pas bien compliqué de ranger.

Elle se précipitait pour ramasser les cartables des filles, les chaussures qu'elles n'avaient pas pris soin de mettre dans le placard, leurs jouets qui traînaient innocemment sur le canapé comme le font tous les enfants. Dans des cas comme ceux-là, elle avait droit à une réprimande verbale, une gifle ou si cela semblait plus grave à son mari à une punition qu'il considérait à la hauteur de la faute commise. Elle croisait les doigts pour que ça ne soit rien d'incapacitant. Comme lorsqu'il la fouettait avec sa ceinture de cuir et qu'elle n'était plus en mesure de s'asseoir durant plusieurs jours ou qu'il lui ordonnait de se nettoyer les mains à l'eau brûlante pour purifier ses erreurs ou qu'il l'obligeait à laver le sol deux heures durant à genoux, les mains nues, avec de la Javel pure jusqu'à ce que ses doigts et ses genoux saignent. Ce qu'il préférait était de faire assister ses filles à ces scènes pour leur montrer qu'une femme ne doit jamais désobéir à son mari et leur apprendre quel comportement les hommes sont obligés d'adopter face à de telles femmes. Elles étaient blotties dans un coin, en pleurs, silencieuses, terrorisées, en attendant que la leçon soit terminée, priant pour que leur mère tienne le coup. Celle-ci prenait sur elle pour ne pas en rajouter à leur détresse, évitant de pleurer ou de geindre, espérant abrégé le spectacle en accomplissant rapidement la tâche qu'il lui imposait. Parfois, lorsqu'il la quittait des yeux quelques secondes, elle leur adressait de petits sourires d'encouragement, destinés à les rassurer.

Antonella s'extirpa de la voiture avec difficulté. Elle confia le dossier de l'affaire à Théophane et promit de le rejoindre rapidement. Elle se rendit directement dans le bureau de Hervé Cardarelli, frappa et pénétra sans même attendre de réponse. Elle referma derrière elle et appuya son dos contre la porte, en fermant brièvement les yeux.

« Tony ? Qu'est-ce que...

— Comment as-tu pu me confier un dossier pareil ?

— Tu parles du dossier Roux ?

— Non, de l'enquête sur l'assassinat de Kennedy ! Bien sûr que je parle de Roux, de quoi voudrais-tu que je te parle ? lança-t-elle entre ses dents d'un ton rageur. Ça et du policier avec qui je bosse qui semble être sur une autre planète, qui est à côté de la plaque pour presque tout, son enquête est une passoire ! C'était voulu ? Je ne comprends pas.

— Assieds-toi, demanda-t-il doucement en la voyant piétiner le sol de petits pas saccadés.

— Je ne veux pas m'asseoir.

— Fais pas ta sale tête, viens t'asseoir, bon Dieu ! » répéta-t-il plus fermement.

Antonella s'approcha du bureau avec méfiance, tira le siège à elle et s'y écroula. Elle croisa les bras, la mine fermée. Ses pupilles noires étaient deux puits de colère.

« Bordel, tu as vu cette maison ? Tu as lu ce putain de dossier ? On y est allés ce matin, j'ai eu l'impression de me retrouver chez moi, revenue dix-huit ans en arrière, en enfer ! Je...

— Laisse-moi t'expliquer... » supplia-t-il d'une voix douce.

À sa grande surprise, Antonella ne pipa mot. Elle le toisa en silence, ce qui en somme était bien pire que si elle avait clairement exprimé sa fureur, qui elle n'avait pas quitté son visage et faisait apparaître des plaques rouges sur ses joues et son cou. Elle fulminait intérieurement, pas la peine d'être fin psychologue pour le deviner.

Hervé ferma le dossier qui était posé sur le bureau et qu'il examinait avant qu'elle n'entre comme une furie, reboucha son crayon, déplaça le presse-papiers. En résumé, il tentait de gagner un peu de temps pour formuler ce qu'il était censé répondre à sa filleule.

« Je suis désolé, j'aurais dû être plus explicite. Mais tu as déjà eu des dossiers comme ça.

— Comme celui-là, non ! Aussi proche de... non !

— Tony, ça s'est passé il y a dix-huit ans, je ne pensais pas que...

— Que quoi ? Que ça me trottait encore dans la tête ? Qu'il m'arrivait encore d'y penser ? Hervé, toutes les nuits depuis dix-huit ans, j'en fais des cauchemars et quand je suis réveillée de mes cauchemars, je préfère carrément ne plus dormir ! Chaque jour de ma vie, je pense à ça ! Tu crois sincèrement qu'il faut en rajouter ?

— Ce n'est pas ce que je voulais. Je voulais juste que tu aides Mme Roux, que tu trouves pourquoi elle a tué son mari.

— Ça, c'est déjà fait ! Je sais déjà pourquoi elle a tué son mari ! Ce qui me reste à savoir, c'est pourquoi je bosse avec un flic qui n'est pas capable de trouver le bout de ses chaussures sans trébucher ?

— C'est justement parce qu'il ne s'en sortait pas que je t'ai appelée. Il a perdu son coéquipier, il y a six mois.

— Il me l'a dit.

— Vraiment ? Il refuse d'en parler à quiconque.

— Il ne m'en a pas vraiment parlé, il l'a juste évoqué. Comment est-ce arrivé ?

— Bêtement, un accident de la route. Ça n'était même pas pendant le travail... Comment Théo te paraît-il ?

— Déstabilisé.

— Je pensais que tu pourrais le remettre en selle, tu as une manière bien à toi de secouer les gens.

— Et tu crois que ça leur réussit ? Personne n'aime bosser avec moi.

— Et lui, qu'en dit-il ? »

Cette demande la plongeait dans l'incertitude. Elle ne savait pas quoi en penser. Qu'est-ce qu'elle pouvait répondre à ça ? Que Théophile était un partenaire déroutant et qu'il ne paraissait pas perturbé plus que ça par son comportement froid et distant ? Il avait même pris ses marques et ne tiquait plus quand elle était agressive, glaciale ou cynique. Hervé l'examina en croisant ses bras à son tour.

« Je vois qu'apparemment le courant est passé entre vous.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je ne sais pas, tu as cette petite mine réjouie d'un chien qui aurait trouvé un os à ronger.

— Tu parles d'une comparaison !

— T'as le béguin pour lui ?

— Pourquoi tout le monde me pose cette question ?

— Tout le monde ? Je ne suis donc pas le seul que ça a frappé.

— C'était façon de parler. Ombeline m'a dit ça hier soir aussi.

— Oh, si c'est ta sœur qui le dit alors, ça ne fait plus aucun doute. Elle a le nez pour ces choses-là.

— Le nez creux, oui.

— Tu n'as pas de secret pour ta sœur.

— Je suis pas venue pour débattre de ça, se défendit-elle à court d'argument.

— Pourquoi es-tu venue alors ? Tu ne te plains jamais de rien, même les affaires les plus merdiques, tu les gères. Alors qu'est-ce que celle-là a de plus que les autres ?

— Il faut que je m'entretienne avec Mme Roux.

— Et ?

— C'est au-dessus de mes forces.

— Pourquoi ? Tu sais déjà ce qu'elle va te dire.

— Je ne suis pas sûre d'avoir envie de l'entendre.

— Que tu le veuilles ou non, des affaires comme celle-là, il y en a des tonnes. C'est malheureux, mais ça n'est qu'une parmi tant d'autres. Ce n'est pas à toi que je vais expliquer comment ça marche. C'est la première aussi ressemblante à ta propre histoire, soit ! Mais ce n'est pas pour ça que je vais t'en décharger pour autant. Il faut avancer. Et si tu ne veux pas oublier et faire une croix sur ça, eh bien, n'oublie pas, mais il faut avancer.

— C'est facile à dire pour toi.

— Non, ça n'est pas facile. Pas facile du tout. Mais certaines choses dans la vie doivent être dites et pour de bonnes raisons. Tu le sais aussi bien que moi. C'est toi la psy, non ? Il ne faut pas se libérer de nos peurs pour avancer ?

— Qui a dit que j'ai peur de quoi que ce soit ?

— Tu me crois né de la dernière pluie ? Des peurs, tu en as plein et je les connais toutes. Je sais par exemple pourquoi tu ne t'es jamais ni liée ni engagée avec personne. Je sais ce que tu redoutes le plus. Ça n'arrivera jamais.

— Je...

— Ça ne t'arrivera jamais ! certifia-t-il d'un ton catégorique. Moi vivant, jamais je ne le laisserai se produire ! Je n'ai pas pu te protéger quand tu étais plus jeune, je me suis promis de ne plus jamais laisser quelque chose t'arriver. Je te le promets... Alors, cette affaire remue une grosse merde, mais tu vas t'en sortir ! Et tu vas aussi me sortir mon enquêteur de sa merde. C'est un type bien, il a juste besoin que tu sois... conciliante.

— Conciliante ? Moi ? Bordel, Hervé, ce n'est pas à Ombelline que tu parles, c'est à moi ! La plus asociale de toutes les personnes que tu connais.

— Alors, prends-en de la graine, copie ta sœur pour une fois, ça ne peut pas te faire de mal. Maintenant, file, va retrouver Théo et ne

reviens pas me voir sans un solide mobile écrit noir sur blanc dans un rapport bien ficelé. »

Ils échangèrent un dernier regard, Hervé la chassa du bureau d'un geste de la main, comme un gamin importun et Antonella se décida à sortir de la pièce. Elle longea le couloir, prit un escalier menant au bureau de Théophane. Décidément, avec lui, elle n'avait jamais le dernier mot, c'était bien le seul homme capable de la faire sortir de ses gonds et la seconde suivante de lui faire dire amen à tout ce qu'il disait. C'est comme ça qu'elle matait les mecs ? Celui-là n'était pas contre elle, il ne l'avait jamais été, il n'y avait pas de raison d'être remonté contre lui. Ce qu'il faisait avait toujours une bonne raison d'être. Elle lui avait fait confiance dès le premier jour où il était venu la chercher et l'avait ramenée avec Ombelline chez lui. Il s'était toujours comporté avec elle comme un ami... comme un père aurait dû le faire, il était à l'écoute et il la secouait lorsqu'elle en avait besoin. Toujours juste, ouvert, amical. Lui et son épouse avaient été de merveilleux parents de substitution, faute d'avoir des parents normaux et aptes à remplir leurs rôles.

En arrivant à la hauteur du bureau de Théophane, Antonella ralentit le pas. La porte était ouverte et une conversation s'en échappait. Même sans l'épier, il était difficile de ne pas entendre. C'était la voix de Louis Amandio, un autre flic avec qui elle avait travaillé. Leur relation avait été houleuse durant toute l'enquête qui avait paru interminable à Antonella.

« On chuchote dans les couloirs que c'est toi qui te trimballes l'emmerdeuse ?

— Je suppose que tu parles d'Antonella. Utilise un autre mot pour la désigner, je te prie.

— Tu l'appelles Antonella ? Je vois.

— Tu vois quoi ? répliqua Théophane qui perdait patience.

— Tu te la tapes ! Ne t'inquiète pas, elle ne te fait pas de faveur, elle a la cuisse légère.

— Contrairement à toi, je suis un gentleman. Je ne me suis pas comporté comme une bête en me jetant sur elle, s'amusa Théophane d'un ton plus léger.

— Mais elle oui, je parie, rétorqua Louis amèrement. C'est son style.

— Vraiment ? Tu la connais bibliquement ?

— Il n'a pas eu cette chance ! » répliqua Antonella en déboulant dans le bureau.

Elle bouscula Louis en entrant, lui collant un coup de hanche et prit place dans le fauteuil pivotant face à Théophane. Elle se tourna lentement vers le trouble-fête tout en s'adressant à son partenaire.

« Il aurait pourtant bien aimé me culbuter. Mais je n'ai pas voulu. Comment va ta femme, Louis ? »

Ce dernier, rouge de confusion, battit en retraite, sans tenter une quelconque manœuvre pour se sortir de cette discussion. On l'entendit trotter dans le couloir puis ses pas s'évanouirent. Voilà pourquoi leur collaboration n'avait pas été aussi fructueuse qu'elle l'était habituellement. Antonella aimait coucher avec ses partenaires de travail, ça n'était un secret pour personne, mais pas avec ceux qui étaient mariés. C'était la seule règle qu'elle ne transgressait jamais. La conversation qu'elle avait eue avec Louis après qu'il lui eut ouvertement fait des avances, voyant qu'elle ne tentait pas sa chance auprès de lui alors qu'il était partant, avait refroidi ses ardeurs.

« Trompe ta femme avec qui tu veux, mais pas avec moi. Je ne couche jamais avec des hommes mariés.

— *Mariés ou pas, les hommes sont tous pareils. L'essentiel, c'est qu'ils aient envie de toi. Les hommes mariés sont comme les autres.*

— *Non, pas pour moi.*

— *C'est uniquement parce que tu ne peux pas les avoir tout entiers à toi ? avait-il minaudé.*

— *Pas du tout. Quand j'observe les hommes comme toi, je pense à vos femmes et au chagrin qu'elles éprouveraient en sachant ce que vous êtes capables de leur faire alors qu'elles ne l'ont pas mérité. Alors fantasme si tu veux, mais je ne coucherai pas avec toi... Et puis, on ne t'a jamais dit que c'était pas beau de réclamer ? »*

Il n'avait pas apprécié l'ironie de la discussion et la fin de l'enquête avait été délicate, voire difficile. Depuis, ils ne s'étaient plus reparlé.

Oubliant l'apparition de Louis, Antonella s'étira comme un chat, avec souplesse et élégance. Théophane la parcourut du regard tandis que son corps se tendait sous ses yeux. Il détourna la tête. Il ordonna à son propre corps de contrôler la montée d'hormones qui menaçait de jaillir.

« C'est vrai cette histoire ? lâcha Théophane, curieux.

— Quelle histoire ?

— Avec Amandio.

— C'est vrai, c'est le genre d'homme qui ne sait pas ce que non veut dire. Un genre que j'exècre. »

Il la scrutait avec insistance. Son regard était indéfinissable. De la déception sans doute. De l'étonnement. Un savant mélange des deux. Qu'avait-il imaginé ? Qu'elle n'avait jamais eu d'amants ou qu'elle était le genre de femmes qui n'osait pas parler sexe devant les hommes ? Pourvu que ça ne soit qu'un malentendu et qu'il n'ait pensé ni à l'une ni à l'autre de ces possibilités. Ça serait minable. Il se révélerait aussi mesquin et hypocrite que les autres hommes.

Elle n'y tint plus et le lorgna avec irritation.

« Pourquoi tu me regardes comme ça ?

— Je me posais des questions.

— Sur le sexe ?

— Entre autres.

— Alors vas-y, qu'on en finisse, ça ne me fait pas peur de parler de ça. Tu es déçu parce que je ne suis pas vierge ou parce que j'aime coucher avec des flics ?

— Ni l'un ni l'autre... Je suis plutôt étonné.

— Étonné ? De quoi ?

— Que tu ne couches jamais avec des hommes mariés. C'est ce que tu as voulu dire à Louis ?

— Et alors ?

— Alors Amandio n'est pas le premier flic que je croise depuis qu'on est rentrés, jeta-t-il avec brusquerie, j'ai vu comment ces hommes t'ont regardée et comment ils m'ont regardé par la suite. Ça en dit plus long que tous les discours, ça.

— Et ça dit quoi ? Que j'aime tester la marchandise que j'ai à portée de main, c'est pas un crime. Et je n'ai pas de compte à te rendre.

— C'est vrai... mais ce qui me chagrine, c'est de savoir pourquoi pas les hommes mariés ? Mariés ou pas, c'est pareil. Et puis, il est plutôt pas mal, Louis.

— Tout d'abord, ça, c'est un avis d'homme. Ensuite, même s'il était monsieur Univers, je ne coucherais pas avec lui. D'abord, il a la cervelle creuse et *surtout* il est marié. Je ne fricote jamais avec les hommes mariés même si j'en meurs d'envie. C'est une règle d'or, la seule que j'ai d'ailleurs. Pas question de franchir le cap.

— Je trouve ça très sain... bien plus que de t'envoyer en l'air avec tous tes partenaires, nuança-t-il.

— Pas tous.

— Oui, pas les hommes mariés, j'ai compris... et moi.

— Uniquement parce que tu n'as pas voulu, lui rappela-t-elle avec un sourire narquois... C'est dommage, les flics sont plein d'adrénaline, ça en fait de bons amants en général. Le sexe est un passe-temps merveilleux.

— À t'entendre, les hommes sont des jouets dont tu uses à tes heures perdues.

— De jolis jouets, oui. Utiles dans ces conditions et décoratifs pour le reste... Quoi ? Je te choque ? s'enquit-elle en constatant que la bouche du policier s'ouvrait sur un O silencieux de surprise.

— Un peu, oui. Je te rappelle que je suis un homme, tout de même. Tu ne peux pas tous nous cataloguer comme ça.

— J'exprime un point de vue bien connu sur les rapports des êtres humains avec le sexe. Il est vrai qu'en général, ce sont plutôt les hommes qui tiennent de tels discours sur les femmes, ça ne choque jamais personne habituellement.

— Moi, ça me choque.

— Vraiment ? Des milliers d'hommes agissent ainsi face aux femmes et personne ne trouve rien à y redire. Alors pourquoi ça choquerait que j'utilise les mêmes propos qu'eux ?

— Hommes ou femmes, c'est pareil. Je trouve ça scandaleux ! Les gens ne sont pas des morceaux de viande. Et puis, ce n'est pas parce que des milliers de gens se comportent comme des cons que tu dois faire la même chose, c'est pas une excuse valable, ça... Mais j'y pense, se reprit-il avec fougue, donc hier soir, c'était juste une envie passagère pour te défouler de la journée ? Tu t'es dit, le dernier en date est pas mal, si je le testais et l'accrochais à mon tableau de chasse pour agrandir mon palmarès ?

— Non. »

La réponse fusa sans la moindre hésitation. Un chuchotement tenu entre ses lèvres. Ses yeux noirs l'étudièrent un instant, puis se dérobèrent. Elle l'avait blessé. Les hommes s'amusaient toujours de cette attitude désinvolte qu'elle arborait pour parler du sexe. Simplement parce que ces hommes étaient ses amants ou étaient destinés à le devenir. Avec Théophane, elle n'avait pas franchi ce cap

et il était réellement mécontent qu'elle le traite aussi mal, qu'elle le range dans la même case que tous les hommes qu'elle avait fréquentés alors qu'il s'était bien mieux conduit qu'eux tous réunis. Il avait raison de lui en vouloir. Il était irrémédiablement différent. Pas forcément à cause de son discours, même si ça jouait en sa faveur. C'était surtout à cause de ce regard. Celui qu'il affichait en permanence en sa présence, ce regard doux et caressant. Un regard empreint de bienveillance et d'onctuosité qui faisait fondre sa résistance et sa froideur. Elle ne parvenait pas à mettre un qualificatif précis dessus, elle savait juste que ça la rendait bizarre, moins vaillante. Elle n'était plus perpétuellement sur la défensive, prête à attaquer. Sa carapace se fêlait et se transformait en un mélange moelleux et velouté qui lui était inconnu, l'enrobait délicatement et la réchauffait.

Lorsqu'elle reprit la parole, sa voix chevrotait. Elle évita de le regarder.

« Étrangement, non. J'en avais vraiment envie... J'ai eu envie de toi toute la journée. C'est à cause de ce regard que tu m'adresses constamment.

— Quel regard ? s'étonna-t-il, de nouveau ce sourire affable et calme sur son visage, susceptible d'effacer toute contrariété.

— Celui que tu as toujours quand tu me fixes. Celui que tu as à cet instant, avoua-t-elle en relevant son visage vers lui. Celui qui dit que je suis quelqu'un de...

— De quoi ?

— De normal, de fréquentable. Ma sœur me regarde ainsi aussi... les autres jamais. »

Théophane ne répliqua rien. Il se leva, contourna le bureau, prit la main d'Antonella pour l'aider à se lever et sans lui laisser le temps de dire quoi que ce soit, il l'embrassa. Elle retrouva le goût de sa bouche qu'elle avait tant apprécié la veille, sa délicatesse. Il sentait le café et le dentifrice, ce matin. C'était amer et frais à la fois. Elle s'enivra de ce contact, le laissa pénétrer sa langue entre ses lèvres et venir caresser la sienne. Il enlaça sa taille prudemment comme si elle menaçait de se casser. Son cœur battait la chamade comme après une course, d'un rythme effréné, enfiévré. Elle enroula ses bras autour de son cou. Puis comme hier soir, il cessa de l'embrasser à regret, tout en la gardant contre lui. La tête posée sur le torse de Théophane, Antonella entendait son cœur cogner furieusement tandis qu'il lui caressait les

cheveux. S'ils avaient pu, ils seraient restés immobiles dans cette étreinte jusqu'à la fin du jour. Au lieu de ça, ils se détachèrent. Chacun reprit sa place, presque douloureusement, sans échanger un regard. Théophile tira une feuille et la tendit à Antonella. La prochaine étape était de rendre visite à Mme Roux.

L'aspect le plus surprenant lorsqu'on rencontre un tueur est de s'apercevoir de sa banalité. Ni pieds crochus ni fourche ni crocs. Pas forcément de vêtement satanique, de piercing, de tatouage ou de scarification. Plutôt le visage de monsieur ou madame Tout-le-monde, un voisin de palier qu'on ne reconnaîtrait même pas au milieu d'une foule. On est presque tenté de se dire : *ça n'est que ça ?* Pas de difformité, pas de particularité, d'écriteau prévenant : *attention fou furieux, danger !* Le collègue au visage affable à qui on donnerait le bon Dieu sans confession, le type parfait dont on n'entend jamais parler jusqu'au jour où il massacre quelqu'un. En somme, juste un être humain banal comme on en rencontre des dizaines tous les jours.

Tous les êtres humains sont des tueurs potentiels. On peut se targuer d'être l'espèce la plus civilisée, on reste des animaux en puissance. Il suffit de rencontrer son déclencheur et on serait capable d'exterminer n'importe qui. La motivation de chacun peut être différente : protection, colère, jalousie, peine, rage... Chez la plupart des gens, ces sentiments sont en sourdine ou peu éveillés. Ainsi le détonateur est si bien caché en eux ou enveloppé d'une telle humanité, que jamais ils ne l'approcheront, même de loin. Mais pouvons-nous dire avec certitude : *je ne ferai jamais ça ?* On n'est pas en mesure de le savoir vraiment. Les tueurs en puissance sont des gens normaux, que rien ne différencie des autres, qui ont juste atteint leur seuil de tolérance, l'ont dépassé et sont acculés à ce besoin : devoir passer à l'action.

Antonella et Théophile étaient tous les deux conscients de cet état de fait : les tueurs étaient des gens comme tous les autres. Voir Mme Roux le leur confirma. Elle avait été placée dans l'aile psychiatrique de la prison. D'après le médecin, il était nécessaire de la tenir éloignée des autres ; elle était immobile toute la sainte journée, silencieuse à l'extrême. Elle ne s'était pas remise de la mort de son mari, elle était probablement dangereuse pour ses pairs si une autre crise de rage la saisissait. Antonella détailla l'infirmière qui lui

répétait ce que le psy de la prison avait affirmé et noté dans le dossier. Elle était plus en sécurité dans son isolement. Avec des incompetents pareils, il était évident que Mme Roux n'allait pas livrer ses secrets. Alors que l'infirmière déverrouillait la chambre de Mme Roux, Théophane attendit à l'extérieur. Ils étaient convenus qu'il serait sans doute plus aisé pour Antonella d'obtenir une confession seule qu'accompagnée d'un policier. La vue de la jeune femme serait sans doute plus sécurisante. Théophane eut à peine le temps de s'installer sur un banc, face à la chambre qu'il entendit Antonella vociférer à travers la porte entrebâillée qui ne tarda pas à s'ouvrir à la volée, cognant contre le mur derrière. Elle sortit de la pièce furibonde et chercha le policier des yeux. Elle était hors d'elle.

« Que se passe-t-il ?

— Je sens que je vais tuer quelqu'un aujourd'hui et de préférence le psy ! »

Théophane entra aperçut Mme Roux, une femme menue assise sur un lit blanc, les cheveux retenus par un élastique, le visage lisse et pâle, des yeux ronds, sans artifice, vêtue d'un pantalon beige et d'une blouse de la même couleur. Banale. Mme Roux était banale. Puis il quitta la femme des yeux et rejoignit sa partenaire.

Ils arpentèrent les couloirs à la recherche du médecin qui s'occupait de Mme Roux, suivant l'infirmière qui trottnait devant eux l'air affolé. Elle espérait mettre la main rapidement sur son chef, craignant les foudres d'Antonella que son regard courroucé laissait entrevoir. L'atmosphère avait déjà perdu quelques degrés. Antonella entreprit d'expliquer à Théophane ce qui s'était passé avec Mme Roux. Depuis qu'on l'avait placée dans cette unité, le psy qui avait fait un rapport erroné sur la meurtrière avait jugé utile de l'assommer de médicaments. Il était inutile d'espérer bavarder avec Mme Roux aujourd'hui, elle passait son temps à dormir. Ses rares moments d'éveil étaient brumeux, elle avait le regard vitreux, la bouche ouverte, statufiée. On pouvait lui parler mais elle était incapable de répondre ou même de comprendre ce qu'on lui voulait.

Ils trouvèrent finalement le médecin dans le minuscule bureau qu'on lui avait octroyé. C'était une pièce sans fenêtre, obscure et déprimante où il y avait suffisamment de place pour caser un bureau et sa chaise, ainsi que quelques étagères qui soutenaient des classeurs plein d'archives. Les murs étaient recouverts d'une peinture verte

déplorable que le temps s'était chargé de salir et de rendre encore plus insupportable. Sur le seuil, Antonella stoppa net, scruta le médecin et jura entre ses dents.

« Bon Dieu, rien ne me sera épargné aujourd'hui ! »

Elle pénétra dans le réduit, se racla la gorge pour attirer l'attention du médecin qui releva la tête d'un air d'ennui profond. Ils s'affrontèrent visuellement un instant et ce fut Théophane qui parla. Il avait réussi à s'introduire lui aussi dans le bureau, manœuvre plutôt délicate vu l'étroitesse du lieu.

« Vous êtes le médecin qui s'occupe de Mme Roux ? Nous appartenons à la police, je suis l'inspecteur qui s'occupe de cette affaire et...

— Elle, je ne crois pas qu'elle appartienne à la police, susurra-t-il, ravi de l'étonnement de Théophane. Ça fait bien longtemps, Antonella.

— Pas assez à mon goût... Nous devons te parler de Mme Roux.

— Mme Roux ?

— Ta prisonnière dans la cellule psy.

— Ah, cette dame-là.

— Nous devons l'interroger aujourd'hui et ça n'est pas possible, expliqua le policier.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que tu l'as bourré de saloperies et qu'elle n'est même pas capable de prononcer son nom ! cracha Antonella, contrariée.

— Je suis son médecin, j'ai fait mon diagnostic et jugé son traitement adapté.

— Tu dois diminuer la médication ! ordonna-t-elle.

— Je vois que la politesse ne fait toujours pas partie de tes prérogatives.

— Je t'emmerde, Cédric !

— C'est ce que je disais, confirma-t-il, d'un ton enjoué. Je ne vois pas pourquoi je modifierai son traitement, cette femme est une malade.

— Elle n'est pas déséquilibrée !

— Elle a égorgé son mari ! » s'indigna le médecin.

Antonella posa ses mains sur le bureau et se pencha vers lui en le dévisageant de manière volontairement condescendante. Un sourire carnassier s'afficha sur son visage. L'air confiné du lieu était devenu polaire comme seule pouvait le rendre Antonella en quelques

secondes, on avait du mal à respirer tout en ayant la chair de poule. La tension en eux électrisait la pièce, le moindre contact aurait eu des répercussions désastreuses. Théophane veillait à leurs mouvements.

« Que crains-tu ? susurra Antonella d'un ton railleur. Qui veux-tu protéger ? Elle n'est pas bigame. Elle n'en égorgera pas un autre.

— Elle peut être dangereuse pour les soignants, pour les autres patients ou les autres prisonniers.

— Elle n'est pas dangereuse ! réaffirma Antonella.

— Elle a tué son mari. »

De nouveau, Antonella le toisa avec un rictus mauvais sur les lèvres.

« Il l'avait mérité.

— Je parie que tu dis ça de tous les hommes que leurs femmes butent.

— Beaucoup le méritent en effet... Mais cessons ces enfantillages, proposa-t-elle en se redressant, comme si la joute verbale à laquelle ils se livraient ne l'intéressait plus. Tu n'as pas autorité dans cette affaire. Tu sais comment ça marche. Quand je bosse pour la police, tu n'as pas ton mot à dire. Baisse la médication !

— C'est moi, son médecin, tenta de nouveau l'homme avec moins d'assurance.

— Tu serais Dieu le Père que je m'en tamponnerais le coquillard quand même, chuchota Antonella, même si on distinguait clairement la menace et l'austérité dans ses paroles. Supprime cette médication immédiatement afin qu'elle soit en état de me parler. Nous reviendrons demain matin à la première heure... »

Antonella poussa Théophane dehors, puis arrivée dans l'encadrement de porte, elle se retourna vivement, détailla le médecin, réfléchit avant de parler, comme si elle ne savait pas ce qu'elle allait rajouter. C'était une technique qui avait fait ses preuves. En général, ses interlocuteurs se demandaient à quelle sauce ils allaient être mangés, quelle surprise de dernière minute elle allait sortir de son chapeau. Ils redoutaient qu'elle ouvre la bouche. Elle lui adressa un dernier sourire féroce et ajouta une courte recommandation.

« Fais une petite prière.

— Pour... pourquoi ?

— Qu'elle soit en pleine forme demain ou ça va barder pour toi. La police n'aime pas perdre son temps. »

Elle tourna les talons et laissa dans son sillage une crainte palpable par l'homme, toujours assis à son bureau, médusé que ses vieux fantômes viennent le hanter jusque-là. L'infirmière le dévisageait, surprise de le voir si démuni : il avait perdu sa morgue coutumière, son visage était livide. Il rouspéta en l'envoyant poursuivre son travail au lieu de rester là à le fixer en bâillant aux corneilles. L'infirmière s'éloigna en se promettant de raconter ça à ses collègues. Elle tenait à partager ce moment de bonheur unique où elle avait vu le chef se faire rabattre le caquet par une petite jeunette très sûre d'elle et absolument effroyable. Elle n'allait pas oublier de sitôt ce regard glaçant, cette voix autoritaire et inflexible. Et surtout l'attitude du chef. Rabougri sur sa chaise comme un enfant qu'on sermonne, incapable du moindre mouvement, du moindre mot pour la remettre en place, tentant vainement de défendre sa cause sans y parvenir. Il avait perdu de sa superbe. L'infirmière était ravie, cette visite avait égayé sa journée.

Antonella avançait d'un pas rapide et nerveux. Sa colère n'était pas retombée. Sa mâchoire était si crispée qu'on voyait l'os saillir.

« Desserre les dents, tu vas finir par t'exploser une molaire... » conseilla Théophile en signant les registres de sortie.

Antonella le toisa vaguement sans prêter attention à ses paroles, de quoi se mêlait-il ? Inconsciemment pourtant, elle relâcha la pression et son corps se décontracta doucement. La rage qui pulsait en elle était toujours là, en sourdine. Elle la sentait vibrer telle une tornade capable de tout balayer sur son passage.

Une fois sortis du bâtiment, ils traversèrent le parking en direction de leur voiture.

« Y avait pas une certaine tension entre le doc et toi ? »

— J'ai rien noté.

— Tu te fous de moi ? C'était presque palpable. Une vieille connaissance ?

— On a étudié ensemble.

— Et tu ne le supportais pas ?

— Tu sais bien que je ne supporte personne.

— Moi, tu me supportes.

— Tout juste. »

Antonella prononça ces derniers mots avec un sourire. Un véritable

sourire, charmant et enjôleur. Elle avait encore sur les lèvres le goût de la bouche de Théophane. Ça la perturbait qu'un simple baiser puisse la marquer autant et lui laisser un souvenir impérissable. Juste un baiser chaste, pas même une étreinte ou un corps à corps torride. Rien que ses lèvres sur celles d'un homme et là voilà qui ruminait ça comme une adolescente repensant à ses premiers émois en rejouant la scène à l'infini.

« À quoi penses-tu ? Tu as un air que je ne te connais pas sur le visage, remarqua-t-il, amusé.

— Quel air ?

— L'air serein.

— Je nie tout, ça n'est pas moi. »

Il éclata d'un rire franc et enjoué, les joues d'Antonella avaient rosi, elle était indubitablement gênée. Il fit comme s'il n'avait rien remarqué et lui ouvrit la portière. Elle s'engouffra dans la voiture et le remercia tout bas. Il claqua la porte et monta du côté conducteur. Ils reprirent la route en silence. Puis subitement, Théophane engagea la conversation sur le même sujet que celui évoqué plus tôt.

« Alors ce psy, c'était quel genre d'étudiant ?

— Le genre sûr de lui et persuadé d'avoir toujours raison.

— Oh, je vois ! Un genre que tu adores.

— Tout à fait.

— Il t'a draguée ?

— Théo, tu ne vas pas me demander ça avec tous les hommes que je connais ?

— Pourquoi ?

— La réponse risque de te déplaire à chaque fois.

— À chaque fois ? Ton tableau de chasse est si vaste ?

— J'en ai peur.

— Et *monsieur je suis sûr de moi*, il est épinglé où ?

— Dans la rangée des cons.

— Qu'est-ce qu'il avait qui clochait ?

— Excepté que c'est un homme ?

— Oui, bien entendu !

— Il n'aime pas les femmes qui prennent leur vie en mains et tiennent elles-mêmes les rênes sans avoir besoin d'un chevalier servant.

— C'est-à-dire ?

— Il n'a pas apprécié de coucher avec moi un soir et que je ne minaudais pas devant lui le lendemain.

— Tu veux dire que tu n'as pas voulu remettre ça ?

— Exact. Les relations que j'entretiens avec les hommes sont à usage unique.

— Tu veux dire un coup d'un soir et basta ?

— C'est ce que je veux dire.

— C'est raide comme attitude.

— C'est la seule que je connaisse.

— Je m'en souviendrai. »

Le ton énigmatique que le policier employa n'échappa pas à Antonella même si elle ne voyait pas ce que ça signifiait. Pure réponse rhétorique qui ne menait sans doute à rien, pourquoi fallait-il toujours qu'elle tente de percer un mystère derrière chaque phrase ? Les mots ne cachaient parfois aucun sens. Défaut professionnel sans doute et même personnel. Antonella détestait être prise au dépourvu et laisser échapper des choses, c'est pourquoi elle analysait tout. C'était très utile dans son travail d'être si minutieuse et observatrice, à l'affût du moindre détail.

Pour l'heure, son esprit vagabonda à l'extérieur. Il faisait beau, le ciel d'un bleu délavé était parsemé de nuages minuscules regroupés en troupeaux cotonneux. Et la main de Théophane s'était égarée sur son genou. Elle le laissa faire. Sa paume était chaude et rassurante.

Lorsque Ombelline entra dans l'appartement, la porte n'était pas verrouillée. Il était dix-sept heures à peine, sa sœur ne rentrait jamais aussi tôt habituellement. Elle l'appela pour vérifier.

« Nell ?

— Je suis dans la salle de bains. »

La réponse la rassura, elle referma la porte derrière elle et tourna le verrou. Elle déposa ses affaires sur le canapé et emprunta le couloir pour rejoindre sa sœur. Cette dernière était dans la baignoire, ruisselante. La vapeur avait envahi la pièce. Elle venait de prendre une douche. Ses cheveux frissaient dans tous les sens.

« Tu veux bien me donner ma serviette ? Comme une gourde, je l'ai pas prise. Ça évitera que je mouille tout. »

Ombelline décrocha la serviette et la tendit à sa jumelle en s'approchant d'elle. Elles avaient beau être là depuis des années, les

cicatrices qui parcouraient son corps la choquaient toujours. Leur père n'avait jamais levé la main sur elles, il le proclamait fièrement. Il oubliait par contre qu'il adorait éteindre ses cigarettes sur la peau d'Antonella. Celle-ci s'arrangeait toujours pour être à portée de sa main plutôt qu'une autre. Ombelline n'avait qu'une ou deux de ces marques indélébiles, notamment celle sous son oreille, sur la peau fine et fragile de son cou. La même que sa jumelle. Leur père les avait marquées comme du bétail lorsqu'elles étaient gamines, c'était son signe de reconnaissance. Leur mère aussi n'y avait pas échappé. Les femmes de la famille possédaient toutes cette brûlure bien précise dans le cou, très haut juste sous le lobe de leur oreille droite. Leur père aimait contempler son œuvre aussi souvent que possible. Les autres marques étaient invisibles pour le commun des mortels, c'était plus prudent. Celle-ci, les filles l'avaient toujours cachée grâce à leur chevelure foisonnante. Elle était si facile à dissimuler. Le soir en rentrant chez elles, elles avaient l'obligation de s'attacher les cheveux pour que leur père ait sous les yeux ce qu'il nommait sa *griffe personnelle*. Le corps d'Antonella avait été estampillé par ces brûlures de manière quasi hebdomadaire. Ses bras, ses jambes, son dos ou son ventre, rien n'avait été épargné. Il brûlait la peau directement ou parfois à travers ses vêtements lorsque aucune parcelle n'était à l'air libre. Plusieurs s'étaient infectées, créant des cratères irréguliers sur lesquels le temps n'avait pas de prise. D'autres avaient presque disparu ou s'étaient amoindries. Antonella avait toujours refusé de les montrer à un chirurgien, peut-être aurait-il pu les effacer ou les atténuer ? Elle refusait d'en arriver là. Il n'était pas question d'oublier. D'ailleurs, comment aurait-elle pu ? Même si elles n'avaient pas été là, elle aurait continué à les sentir incandescentes sous ses vêtements. Sa peau fourmillait de ces souvenirs brûlants qui la réveillaient parfois la nuit. Elle se souvenait de sa peur lorsque la cigarette s'avavançait, de la douleur qui suivait, elle avait beau la connaître par cœur, rien ne l'affaiblissait. Et puis l'odeur de chair brûlée imprégnait la pièce et ses narines durant des heures. Le pire était la certitude de voir le sourire sadique et satisfait de son père s'afficher juste après son forfait. Elle pleurait ou lorsqu'elle y parvenait, retenait ses larmes. Il lui filait une claque sur le cul, presque tendrement en disant que *ça n'était rien, rien qu'une brouille* pour elle qui était si costaude. Et il s'éloignait. Un jeu, un simple jeu, comme si elle avait été un petit animal. La première

brûlure datait de ses six ans.

Troublée, Ombelline sortit de la salle de bains à reculons. Étrange comme elle pensait avec douleur aux cicatrices de sa jumelle alors qu'elle ne notait même plus les siennes. Ça la laissait indifférente, étrangère à ses propres stigmates. Son corps avait ses balafres intimes qui n'avaient rien à voir avec son père. Elles étaient plus récentes, mais non moins douloureuses. La dernière lui avait laissé cette légère claudication lorsque son mari l'avait poussée dans l'escalier et qu'elle avait chuté jusqu'au carrelage de l'entrée. Son corps avait dégringolé les marches, cassant, brisant, déboîtant des os au passage. Cela avait scellé la fin de son union. C'est ainsi qu'elle avait fini dans l'appartement d'Antonella, loin des autres, du monde et de ses dangers potentiels.

Antonella héla Ombelline alors qu'elle était presque parvenue au salon, le cœur au bord des lèvres, les jambes flageolantes, partagée entre sa souffrance et celle de sa jumelle.

« Tu étais sortie ?

— Oui. »

Sa voix n'était qu'un murmure. Elle s'écroula dans le canapé, à moitié assise sur les livres qu'elle avait ramenés de chez le libraire. Antonella, enroulée dans sa serviette, débarqua dans le salon. Elle n'avait pas compris la réponse de sa sœur.

« Tu étais sortie ?

— Oui, réitéra Ombelline avec plus d'assurance et un sourire. Je suis passée voir Baptiste.

— Baptiste ?

— Le libraire.

— Oh, parce que maintenant tu l'appelles par son prénom ?

— Oui.

— J'ai raté un épisode ?

— Non... enfin oui. Je... Il m'a invitée à boire un café cet après-midi. Dans l'arrière-boutique, nous avons papoté. Il... il est charmant, bredouilla-t-elle confuse et hésitante.

— Tu dis ça avec réticence, tiqua Antonella, soucieuse.

— Je sais à quel point tu détestes les hommes. Je...

— Ça n'a rien à voir avec moi là, intervint sa jumelle. Il s'agit de toi. Tu as l'air de te sentir bien avec lui.

— Oui... Je... je l'ai mis au courant pour Guillaume, avoua-t-elle

comme si elle avait commis une faute impardonnable et honteuse.

— Oh, vous en êtes déjà à ce genre de confidences ?

— Non, c'est juste qu'il me trouvait en retrait. Je... je ne suis pas à l'aise avec les hommes, contrairement à toi. Je ne voulais pas qu'il croie qu'il ne me plaisait pas. Je voulais le rassurer.

— En lui parlant de Guillaume ?

— D'accord... c'est moi que ça a rassuré.

— C'est une bonne chose. »

Ombelline leva la tête vers sa jumelle, le regard étonné. Durant toute la conversation, elle s'était exprimée les yeux rivés au sol. Elle redoutait la réaction de sa sœur. Antonella se montrait souvent dure et irascible quand il s'agissait des hommes. Pourtant sa réponse était douce et empreinte de gentillesse. Pas d'ironie ni de sarcasme. Rien que de la bienveillance. Le soulagement se lut sur le visage d'Ombelline, qui sourit timidement.

« De quoi as-tu eu peur ? Que je te prive de sortie ? Ombelline, tu es adulte et je ne suis pas ta mère. Je crois que c'est une bonne chose que tu sortes, que tu voies des gens... des hommes. Tu ne peux pas rester cloîtrée le reste de tes jours dans cet appart. C'est pas une vie, ça. »

Antonella prit le chemin de sa chambre. Sa sœur la suivit prudemment.

« Tu es rentrée tôt, ce soir.

— Oh, une galère nous est tombée dessus. On n'a pas pu interroger Mme Roux...

— Ta tueuse ?

— Exact. Le médecin l'avait assommée de médocs. Un pauvre con que j'ai connu quand je faisais mes études. Il n'a pas changé, toujours imbu de lui-même et persuadé de ne jamais se tromper. Enfin, conclusion de tout ça, personne à interroger donc travail au point mort. Théo avait des trucs à finir, il m'a dit de rentrer, qu'il se débrouillerait tout seul.

— Alors toi aussi, tu as fait du chemin.

— Comment ça ?

— Tu l'appelles Théo.

— Oui... c'est que... il s'est passé un truc hier soir, hésita Antonella.

— Il est parti trop tôt pour qu'il se passe quoi que ce soit, ironisa

Ombelline, moqueuse.

— Je ne parle pas de sexe.

— De quoi alors ?

— Je l'ai embrassé hier soir et lui m'a embrassée ce matin.

— Échange de bons procédés ?

— Très drôle.

— Attends une seconde, ce matin tu as dit, où vous étiez ?

— Dans son bureau.

— Vous vous bécotez au boulot ?

— On se bécote pas, on a juste...

— Je vois, pas la peine de me faire un dessin... Il sait ?

— Il sait quoi ? reprit Antonella sur la défensive.

— Qu'avec toi, ça ne durera qu'une nuit.

— Oui.

— Et qu'a-t-il dit ?

— Que c'était... raide, si je me rappelle bien.

— Il est peut-être temps que tu changes de méthode alors.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne suis pas la seule qui va finir cloîtrée dans cet appart, si ça continue ! »

Le ton impérieux d'Ombelline surprit Antonella. Sa jumelle avait rarement le dessus dans une conversation, elle était toujours conciliante et gentille. Jamais elle n'exprimait son désaccord, ne cherchait la querelle ou n'était en opposition avec Antonella. Cette dernière ne répliqua rien. La remarque de sa sœur était parfaitement justifiée. Elle n'avouerait jamais ça à haute voix et encore moins la raison pour laquelle elle ne passait jamais deux nuits avec le même homme. Elle ne se l'avouait déjà pas à elle-même.

Vous ne trouverez jamais de mec capable de vous supporter. Qui voudrait de vous ?

Les mots de son père claquèrent comme une gifle. Elle les gomma de sa mémoire, sachant pertinemment qu'ils reviendraient sans permission plus tard. Ils revenaient toujours. Dix-huit ans que son père était mort et il la torturait toujours.

« Tu as probablement raison, on va finir comme deux vieilles filles.

— Plutôt mourir ! » lança Ombelline dans un éclat de rire.

Antonella la dévisagea et finalement l'accompagna dans sa joie. Ça faisait du bien de la voir souriante et heureuse, détendue. Elle avait

été si maussade, ces derniers temps. C'était devenu pénible tous les matins de partir au travail en la sachant enfermée dans cet appartement toute la journée, pénible de voir à la fois que la situation la minait et également qu'elle n'esquissait pas un geste pour résoudre le problème. Il y a certaines choses qu'Antonella ne pouvait pas dénouer, même avec toute la bonne volonté dont elle était capable, sa sœur était une adulte, elle avait ses propres choix à faire.

Ombelline observa sa sœur tandis qu'elle fouillait dans son placard, hésitant sur ce qu'elle allait mettre. Ça n'était pas dans ses habitudes de prendre du temps pour se vêtir. Généralement, elle prenait la première chose qui lui tombait sous la main. Elle était toujours charmante et séduisante. Peu importait sa tenue.

« Tu as l'air embarrassée, susurra Ombelline avec amusement. Tu as rendez-vous ?

— Oui... enfin non, pas vraiment. Théo veut que je passe chez lui ce soir, il me fait à dîner.

— Il te fait à dîner ? C'est romantique ! s'exclama Ombelline en papillonnant exagérément des cils.

— Bécasse ! C'est pas vraiment un dîner aux chandelles, c'est juste un dîner... entre collègues.

— Bien sûr ! Un collègue que tu embrasses à pleine bouche dès que tu peux. »

Antonella scruta le visage cramoisi de sa jumelle écroulée sur son lit qui riait à gorge déployée. Elle s'amusait grandement de la situation, elle la laissa faire en haussant les épaules. C'était si rare de la voir ainsi. En la contemplant si joyeuse, elle se demandait si le partage des émotions dans l'utérus de leur mère n'avait pas été mal fait. Certains jours, elles étaient deux personnes totalement différentes. Physiquement similaires, moralement à l'opposé l'une de l'autre. Ombelline était son contraire, comme une photo et son négatif. Il était impossible d'être aussi dissemblables. Antonella avait pris la noirceur, sa jumelle la luminosité. L'une glaçait tout ce qu'elle approchait, l'autre rayonnait et réchauffait son entourage. Antonella chassa ces constatations de ses pensées. Il était inutile de s'encombrer l'esprit avec un élément immuable de sa personnalité. Elle tira un jean propre de sa garde-robe, un chemisier turquoise et des sous-vêtements. Finalement, sa tenue importait peu, à l'intérieur, elle serait la même.

L'appartement de Théo n'était pas vraiment comme Antonella l'imaginait. Tous les murs étaient nus et blancs. Des ampoules de chantier pendaient en guise de lustres. Le mobilier était minimaliste. Seule la cuisine américaine était aménagée et s'ouvrait sur un salon qui ne comprenait en tout qu'un canapé en cuir et une table basse. Pas d'étagère, pas de table ni de chaises, pas de bibelots, pas de photos, de cadres, de plantes vertes. Rien. Comme s'il venait d'emménager. Il avait empilé ses livres dans un coin, ses albums photos étaient appuyés contre les piles bancales. La télévision reposait sur de grosses encyclopédies qu'on avait amoncelées en une sorte de cube à l'équilibre précaire. Outre ce dépouillement dans la décoration et l'ameublement, l'appartement était propre et sentait le frais. Il n'y avait ni désordre ni poussière. Il émanait de la cuisine une odeur alléchante de nourriture.

Antonella prit place dans le canapé tandis que Théo sortait des verres dans lesquels il versa du vin blanc. Il les déposa sur la table basse ainsi qu'une assiette d'amusegueules, de petits choux farcis avec de la crème fraîche et du saumon fumé. Il disparut dans une des pièces du fond et réapparut avec une poire en tissu noir qu'il flanqua par terre avant de s'y installer. Il était assis en biais par rapport à Antonella : pour la conversation, c'était bien mieux que le côté à côté. De la musique se répandait dans la grande pièce, mélodieuse et apaisante. Ils étaient tous les deux silencieux, mal à l'aise dans ce nouvel espace qui n'avait rien à voir avec le travail. Finalement, ce fut Théophane qui engagea la conversation.

« Alors, prête pour demain ?

— Qu'y a-t-il demain ?

— La rencontre avec Mme Roux.

— Oh, ça ! Oui, je suis prête.

— Tu as préparé quelque chose ?

— Du genre ?

— Des questions, les choses dont tu voudrais qu'elle te parle.

— Pour quoi faire ? Je vais y aller et Mme Roux me racontera toute son histoire.

— Aussi simplement que ça ? demanda Théophile sceptique.

— Oui.

— Pourquoi te parlerait-elle ? Elle n'a pas ouvert la bouche depuis qu'on l'a arrêtée et je ne suis pas le seul enquêteur à avoir essayé.

— Elle me parlera... Elle me parlera parce que je connais déjà son histoire et qu'elle n'aura plus rien à me cacher... Ces choux sont vraiment excellents, le complimentait-elle, déviant volontairement la conversation, n'ayant pas envie que la soirée soit centrée sur le boulot. Tu les as achetés où ?

— Je les ai pas achetés, je les ai faits.

— Vraiment ? Tu fais de la vraie cuisine ? s'étonna-t-elle.

— Ma mère disait toujours quand j'étais même que je serais cuisinier. Je traînais continuellement dans ses jambes quand elle mitonnait des petits plats. Ça me fascinait. Les odeurs, ses gestes si sûrs pour émincer, les mélanges qui me semblaient incertains mais créaient des merveilles. Mes sœurs n'écoutaient jamais ses conseils, mais moi, je notais tout. Mon père trouvait que c'était pas très masculin comme activité, je m'en fichais... Ça me détend de cuisiner, avoua-t-il.

— Les flics ne sont jamais détendus.

— C'est vrai, mais j'essaie. Et toi, tu cuisines ?

— Presque jamais. Mes souvenirs en cuisine dans ma famille sont

beaucoup moins flatteurs que les tiens. Passer à table était... une torture.

— Conclusion, tu n'aimes pas cuisiner.

— En effet, ça ne m'a pas encouragée à aimer ça.

— Pourtant c'est drôle, en général, les femmes cuisinent mieux que les mecs.

— Juste parce que leurs maris ne sont pas foutus de se mettre derrière un fourneau.

— Tu as vraiment une dent contre la gent masculine, plaisanta-t-il avec un demi-sourire.

— Je t'avais prévenu.

— C'est vrai... mais les hommes ne sont pas tous à mettre dans le même panier, argumenta-t-il.

— Ça reste à voir... Mais à bien y réfléchir, j'ai une dent contre les gens en général, ajouta-t-elle, plus contre les hommes, mais les femmes en prennent pour leur grade aussi.

— Pourquoi ?

— Va savoir. Ça a toujours été comme ça. Les gens sont trop hypocrites, trop égoïstes. Je n'aime pas ça. Je n'ai jamais supporté personne.

— C'est pas vrai, tu supportes bien ta sœur puisque vous vivez ensemble. »

Antonella le scruta un instant pour deviner ce qu'il cherchait vraiment à savoir. Rien dans son attitude n'était menaçant ou inquisiteur, il n'y avait aucune raison pour qu'elle se montre hostile. Elle hésita tout de même encore un peu avant de se livrer puis se décida finalement à satisfaire sa curiosité.

« Elle, c'est pas pareil. Ce n'est pas une personne normale... enfin, c'est pas ce que je veux dire. Depuis toujours, c'est une part de moi. Je n'ai pas à me forcer pour la supporter, c'est une évidence que je ne devrais pas avoir besoin d'énoncer. Elle ne me porte jamais sur les nerfs.

— Les jumelles ont vraiment un lien particulier alors.

— Oui, je suppose. Reste collé neuf mois contre la même personne, tu verras, ça crée forcément un lien indestructible... enfin, je suppose que certains jumeaux ne s'entendent pas, ça doit bien arriver. C'est triste à imaginer. Ton jumeau, c'est la partie de toi qui s'est dédoublée pour faire un autre identique. Je ne me vois pas rejeter cette part de

moi-même, ne pas être en accord avec elle.

— Si tu ne supportes personne, qu'est-ce qui fait que tu me supportes, moi ? »

Cet aspect de leur relation turlupinait Théophane. Pourquoi ne lui apparaissait-il pas comme les autres ? Il ne se sentait pas différent. S'il la regardait comme il le faisait à cet instant, ce qui la troublait bien plus que tout le reste, c'était juste parce que c'est ce qu'elle lui inspirait : de la douceur. Elle était en constante ébullition, même lorsqu'elle n'ouvrait pas la bouche. Sourcils froncés, jambes qui s'agitaient, mains qui trituraient des papiers, le bas de son chemisier, tout ce qui lui tombait sous la main. Elle se grattait furieusement la peau autour des ongles, il avait vu que certains doigts étaient à vif. Elle ne se rongait pas les ongles, elle se contentait de dépouiller leurs contours. C'étaient tous ces petits détails mis bout à bout qui poussaient Théophane à porter ce regard bienveillant et tendre sur elle. Ce regard qui promettait de la protéger et de l'aider si elle en avait besoin. Comme si tout dans l'attitude d'Antonella ne réclamait que ça : un peu d'attention et de douceur. Pourquoi les autres hommes ne voyaient-ils pas ça ? Que derrière cette carapace se cachait une femme fragile et délicate qu'on avait envie de serrer dans ses bras pour l'amadouer et la rassurer.

« On en a déjà parlé. Tu es... différent. Tu m'intrigues depuis le moment où tu es venu me chercher le premier jour, lorsque j'attendais sur cette chaise avec mon bouquin à la main. Les gens que je côtoie sont le plus souvent superficiels, creux, sans intérêt.

— Peut-être que je suis comme ça, si tu grattes la surface.

— Non, je ne crois pas... sinon tu ne m'aurais pas repoussée hier soir.

— Je n'ai pas voulu te repousser, s'excusa-t-il, troublé par cette remarque.

— Ce n'était pas un reproche... au contraire.

— Tu... tu veux encore un peu de vin ? »

Ce fut au tour de Théophane cette fois de détourner volontairement la discussion. Il avait besoin de s'éloigner du salon. Une bouffée de chaleur montait dangereusement en lui. Il se leva, ordonna à ses jambes de le conduire à la cuisine. Il lui fallut toute sa volonté pour ne pas s'approcher d'Antonella et finir ce qu'ils avaient commencé la veille. Il en avait furieusement envie mais son instinct

lui dictait de ne pas céder à cette impulsion. Ça ne serait bon ni pour l'un ni pour l'autre. Sur le coup, ça les soulagerait, mais rien n'en sortirait de positif. S'il faisait ça, il condamnait le fossé qu'il avait commencé à combler entre eux. La confiance qu'elle lui accordait avec parcimonie reposait sur des bases délicates et fragiles qu'il n'avait pas totalement identifiées de bout en bout. Une seule certitude demeurait : un souffle de vent suffirait à faire s'écrouler tout l'édifice. Il n'avait pas envie d'être responsable de ce gâchis. Il remplit leurs verres et apporta une seconde assiette avec des muffins au bacon et des minicakes aux olives.

« Je peux poser une question ? » interrogea Théophane avec méfiance.

— Des questions, t'en poses plein depuis qu'on s'est rencontrés ! dit-elle en riant. D'ailleurs, bizarrement, j'ai répondu à beaucoup d'entre elles.

— Pourquoi bizarrement ?

— Parce que je n'aime pas que les gens fouillent dans ma vie.

— Je ne fouille pas, je m'informe. Comment veux-tu que les gens apprennent à te connaître, si tu ne racontes jamais rien ?

— Je ne veux pas que les gens apprennent à me connaître.

— Oh ! »

Une note de déception fugace perça dans cette exclamation que Théophane noya dans une gorgée de vin. Il reposa son verre et se lança tout de même.

« Sincèrement, pourquoi sembles-tu tellement détester les hommes ?

— Pour un tas de raisons, répondit-elle sans amertume ni brusquerie.

— Au début, j'ai cru que t'étais lesbienne !

— Lesb... Les lesbiennes ne détestent pas forcément les hommes. Elles leur préfèrent seulement les femmes, c'est un peu différent.

— Et les flics ?

— Quoi les flics ?

— Si tu détestes les flics, pourquoi travailles-tu avec des flics ?

— Pour une raison très simple, j'aime le mystère et je suis très curieuse. Ce qui m'intéresse, ce sont les victimes et leurs bourreaux, les crimes ou les délits qui les accompagnent. Je veux comprendre les motivations de chacun. La police, ça n'est qu'un souci collatéral avec

lequel je dois composer. J'aime décortiquer les événements et en chercher les raisons, les causes principales et secondaires.

— En clair, tu n'aimes pas qu'on fouille dans ta vie, mais tu aimes fouiller dans celles des gens ?

— Je n'aime pas fouiller, je ne le fais que parce que c'est nécessaire. Si les gens n'étaient pas aussi tarés, je n'aurais pas à le faire.

— Quelle vision pessimiste des choses !

— Ce n'est pas ma vision qui est pessimiste, c'est le monde qui est comme ça, c'est lui qui ne tourne pas rond. La majorité du temps, je travaille avec des névrosés, des meurtriers, des violeurs, des gens qui torturent d'autres gens, qui tuent ou mutilent gratuitement. Je côtoie la lie de la société, comme toi. Ça ne réduit pas ta confiance dans le genre humain ?

— Je suppose que si on fait ces métiers-là, c'est pour arranger les choses.

— Moi, je suis pessimiste mais toi, tu es carrément utopiste, se moqua-t-elle gentiment de lui. Notre travail ne sert qu'à retirer un brin de paille au milieu d'une meule entière. On devrait plutôt tout brûler, ça irait plus vite. La violence ne s'arrêtera jamais, même si on fait bien notre travail.

— Alors pourquoi tu le fais, si tu n'es pas convaincue de son utilité ?

— Par souci de vérité.

— Même pas pour la justice ?

— Ça, c'est ton rayon, pas le mien, affirma-t-elle souriante.

— Donc, moi je suis Zorro et toi Sherlock Holmes ? »

Elle ne répliqua rien, se contenta de sourire de nouveau. Pas une fois le ton n'était monté dans la conversation. Cet échange avait été agréable. Elle était donc capable de parler avec un autre être humain sans être agressive, sans vouloir avoir le dessus, juste pour le plaisir de partager des points de vue, même s'ils étaient différents. Le vin la rendait malléable, sa langue se collait à son palais, sa diction traînait en longueur, était un peu lente, moelleuse. Son corps s'était enfoncé dans le canapé, elle était parfaitement détendue, toutes ses défenses étaient au point mort. Elle ne buvait jamais d'alcool. Parfois une coupe de champagne pour Noël, elle n'allait jamais au-delà. Elle savait trop ce que l'alcool entraînait comme faux pas, comme écart de

conduite. Elle préférait rester maîtresse d'elle-même. Ne pas perdre le contrôle, jamais. C'était impensable. Pourtant, il semblait bien que deux verres de cet excellent vin blanc, sucré et fruité, avaient amoindri sa capacité de résistance, fait chuter ses barrières de protection au niveau zéro. Elle était sans paravent et n'avait pas envie de changer cet état. Sa tête ne bourdonnait pas de ces affreux souvenirs, son corps tout entier était glissé dans du coton.

« Tu vas bien ? Tu as l'air...

— Soûle ! Je crois bien que je suis soûle.

— Avec deux verres de vin ?

— Il assomme, ton vin et puis... je ne bois jamais d'alcool.

— Tu ne bois jamais ? Pourquoi tu ne me l'as pas dit ? J'aurais eu la main plus légère en te servant ou je t'aurais filé un Coca.

— Je suis comme les gamins, j'aime pas le Coca, ça pique. »

Antonella gloussa à la manière d'une fillette. Elle avait égaré sa rudesse dans son verre de vin, elle était attendrissante. Ses joues étaient rose tendre. Théophane se leva et s'affaira dans la cuisine, elle l'observa faire sans bouger. Même si elle avait voulu, elle en aurait été incapable. Sitôt qu'elle tenta de se redresser, sa tête se mit à tourner comme à la sortie d'un manège de fête foraine. Elle se pelota de nouveau dans le divan.

« Ne bouge pas, j'arrive avec les lasagnes. Une fois que tu auras avalé ça, tu te sentiras mieux.

— Je me sens bien.

— Oui, mais tu es pompette. Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu ne buvais pas d'alcool ?

— Je voulais me montrer civilisée.

— Tu n'as pas besoin de ça, tu es civilisée, affirma-t-il d'un ton catégorique.

— Tu as dit à un moment donné que les gens civilisés devaient...

— N'écoute pas ce que je raconte comme conneries. Tu es une personne très civilisée. »

Théophane posa sur la table basse deux assiettes fumantes remplies de lasagnes et des couverts, puis il s'assit près d'Antonella. Il se tourna vers elle, elle était toujours blottie dans le canapé, comme si elle s'appêtait à s'endormir, son regard papillonnait en douceur. Mu par une envie subite, il se pencha sur elle et l'embrassa sur la bouche. Elle se laissa faire jusqu'au moment où il se redressa brusquement

comme s'il avait commis une erreur.

« Ça va être froid, viens manger. »

Elle acquiesça d'un signe de tête et s'assit au bord du canapé. Elle glissa jusqu'au sol, elle était plus à l'aise et plus à niveau avec la table et son assiette. Elle mangea sans bruit, de manière lente et consciencieuse, sans s'arrêter un instant jusqu'à ce que son assiette soit intégralement vide. C'était délicieux et elle avait faim. Elle s'essuya la bouche avec une serviette en papier que Théophane avait déposée avec les couverts et retourna s'enfouir dans le canapé moelleux. Son compagnon avait terminé en même temps qu'elle, il se cala dans le coin opposé à elle du divan et la dévisagea en douceur.

« Ça va mieux ?

— Je crois qu'il faut attendre que les lasagnes fassent leur effet. Elles étaient excellentes.

— Content que ça t'ait plu... Pourquoi tu n'aimes pas qu'on t'appelle Antonella ? »

La question avait jailli d'entre ses lèvres sans effort. Elle le travaillait depuis l'instant où Ombelline lui avait dit de ne pas utiliser le prénom de sa sœur en entier. Il avait remarqué que même elle ne le faisait pas. Si elle n'avait pas ingurgité d'alcool, Antonella aurait été furieuse qu'il ose demander. Elle aurait probablement éludé la question ou répliqué une chose désagréable. Au lieu de ça, elle sourit tristement et donna une réponse à laquelle il était loin de s'attendre.

« Mon père aimait dire qu'il avait choisi mon prénom tout seul, c'était le prénom de sa mère... une vieille garce acariâtre que tout le monde détestait et il rajoutait toujours que je lui ressemblais et que je portais ce prénom à merveille. »

Quel père pouvait dire une telle chose à son enfant ? Antonella nota la consternation sur le visage de Théophane. Elle avait entendu ces mots si souvent qu'ils passaient sur elle sans l'émouvoir. Après tout, c'était presque une gentillesse par rapport à ce qu'il était capable de dire. Elle relativisait. Elle s'attendait à ce que Théophane s'excuse d'avoir posé sa question ou qu'il soit gêné de sa réplique. Il ne fit ni l'un ni l'autre. Il se rapprocha d'elle, la tira à lui et recommença à l'embrasser. Cette fois-ci, il ne la lâcha pas.

Lorsque les yeux d'Antonella s'ouvrirent, le soleil était déjà levé et filtrait timidement par le rideau entrebâillé. Elle se redressa dans le lit,

des élancements dans son crâne lui rappelèrent que la veille, elle avait abusé du vin blanc servi par Théophane. Ses souvenirs s'arrêtèrent là. Elle se tâta, elle était vêtue d'un tee-shirt aux manches longues qu'elle ne se connaissait pas et en guise de bas de pyjama, seulement sa petite culotte. Elle chercha son réveil, ne le trouva pas. Forcément, elle n'était pas dans son lit. La couette était rayée noir et blanc et l'oreiller sur lequel sa tête reposait quelques minutes auparavant portait l'odeur de Théophane. Elle se trouvait dans le lit de son partenaire en petite tenue. À savoir comment elle s'était retrouvée là, c'était une excellente question qu'elle n'osa pas formuler. Elle tâtonna et trouva la table de chevet sur laquelle était posée une lampe. Elle chercha son fil et dénicha enfin l'interrupteur qu'elle actionna. La chambre était aussi vide que le reste de l'appartement, excepté cette photographie gigantesque au centre du mur en face du lit, qui représentait un groupe de personnes autour de Théophane. Ils étaient tous agglutinés les uns aux autres, portés par un fou rire. L'image même du bonheur... et de la famille.

« C'était pour mes trente-cinq ans, mes parents m'avaient fait la surprise d'organiser une réunion familiale au grand complet, plus quelques copains. C'était sympa. »

La voix de Théophane tira Antonella du brouillard qui l'entourait. Elle dévia son regard sur lui, sa silhouette s'encadrait dans la porte. Il était vêtu d'un jean et d'un tee-shirt blanc, pieds nus, décoiffé. Il s'approcha d'elle, s'assit au bord du lit, l'embrassa sur les lèvres et lui tendit une tasse de café.

« Tu as mal à la tête ?

— Oui.

— Prends ça. »

Il glissa dans sa main un minuscule cachet blanc, sans doute une aspirine ou un truc du même genre. Elle l'avalait avec une gorgée de café brûlant. Sa bouche était pâteuse, elle avait l'impression d'avoir avalé un seau de ciment. Elle but une autre gorgée en le dévisageant au-dessus de la tasse. Elle se demandait quelle question elle devait poser en premier. Elle ne se rappelait pas grand-chose après le plat de lasagnes, à part qu'ils s'étaient longuement embrassés, pelotés comme des adolescents et qu'ils avaient bu le reste de vin blanc. Et peut-être une seconde bouteille... C'était le grand flou dans sa mémoire. Revenaient par épisodes ses baisers et ses caresses, les mots doux qui

glissaient sur sa peau, ses mains qui exploraient son corps et surtout la douceur extrême qu'il avait mise dans chaque geste et chaque parole. Son odeur était partout sur elle, sur ses lèvres, dans ses cheveux, sur le reste de son corps. Comment pouvait-elle ne pas se souvenir de ce qui s'était passé après ? Son cerveau fonctionnait au ralenti, ce n'est pas aujourd'hui qu'elle allait être belliqueuse ou efficace.

« Au vu de ton silence, je suppose que, soit tu ne te rappelles pas ce qui s'est passé, soit tu te le rappelles et tu le regrettes.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? questionna Antonella, confuse.

— Faut-il que je rentre dans les détails ? À quel moment tu as décroché ?

— Les lasagnes, le canapé, le vin blanc, les baisers. Et après ?

— Après, on a allumé la télé, on a sifflé tout le vin, puis une autre bouteille et on s'est endormis sur le canapé.

— Je suis dans ton lit, là.

— Oui, nous avons émigré dans le lit plus tard... pas beaucoup plus tard.

— Et comment j'ai atterri dans ce tee-shirt ?

— Tu ne voulais pas dormir avec tes fringues et surtout pas avec ton soutien-gorge qui te grattait apparemment, expliqua-t-il avec un rictus amusé. Conclusion, j'ai proposé de te prêter quelque chose de plus confortable. Tu voulais absolument un truc avec des manches même s'il faisait une chaleur d'enfer. Je t'ai trouvé ça, tu l'as enfilé et tu t'es glissée dans le lit.

— Et toi ?

— Et moi, je me suis glissé contre toi.

— Et ?

— Et dans la seconde qui suivait, tu ronflais comme un camionneur.

— Je ne ronfle pas, objecta Antonella d'une toute petite voix.

— Après deux bouteilles de vin, crois-moi, tu ronfles, affirma-t-il le sourire aux lèvres. Tu croyais que j'avais profité de toi alors que tu étais à demi inconsciente ? voulut savoir Théophile sur le ton de la plaisanterie.

— Je n'étais pas à demi inconsciente.

— Tu n'étais pas assez fraîche pour que je me jette sur toi. Je préfère les femmes en pleine possession de leurs moyens, c'est plus intéressant. »

Il abaissa sa tasse de café, posa ses lèvres fraîches sur celles d'Antonella qui le laissa l'embrasser sans broncher. Puis il se leva du lit et sortit de la pièce. Elle le vit disparaître dans la cuisine. Elle était abasourdie par la soirée. Elle n'avait jamais été soûle de toute sa vie. Elle n'avait non plus jamais dormi chez aucun homme, qu'il soit son amant ou pas. C'était comme les hommes mariés, contre ses principes. Dormir chez l'autre, ça voulait dire se réveiller à ses côtés, évoquer la soirée, la plupart du temps avec regret et trouver un subterfuge pour se sauver en quatrième vitesse. Dormir chez l'autre éveillait une lueur d'espoir chez son partenaire qu'elle ne supportait pas. Cela éveillait la possibilité d'un lendemain, la probabilité d'une autre soirée, le début d'une histoire, le commencement des ennuis. Tout ce qu'elle refusait catégoriquement.

« Il y a un peignoir au pied du lit ! » lança Théophane, depuis la cuisine.

Ses yeux glissèrent à l'endroit indiqué et tombèrent sur un grand peignoir en éponge vert et noir. Elle se glissa hors du lit, se saisit du vêtement qu'elle enfila hâtivement. Avait-il vu ses cicatrices la veille ? Son corps en était constellé. Même s'il ne l'avait pas vue nue, il avait probablement remarqué que ses jambes étaient défigurées par ces immondes balafres. Elle frissonna. Jamais, ça n'arrivait. Elle y veillait toujours. Elle avait passé sa vie à faire l'amour dans le noir total. Ses partenaires pensaient qu'elle était timide, ça n'avait rien à voir avec ça. Elle ne supportait pas la vue de ses marques et refusait que d'autres les aperçoivent. Il n'y avait bien qu'Ombelline qui connaissait leur existence. L'alcool était une catastrophe. Il l'avait privée de toutes ses facultés de raisonnement et abaissé ses défenses habituelles, il l'avait rendue faible et vulnérable, médiocre. Elle se détestait pour ça. Elle se força à sortir de la chambre en faisant taire les pensées sombres qui lui trottaient dans la tête. Elle était décidée à se parer de nouveau de son agressivité et de sa froideur, pourtant lorsque Théophane apparut dans son champ de vision, sa résolution flancha et elle le laissa l'enlacer tendrement. Elle enfouit son visage contre sa poitrine, il sentait bon. Il était rassurant et apaisant. Pour une raison obscure qui lui échappait, elle avait une furieuse envie de fondre en larmes.

Théophane la guida près du comptoir de la cuisine qui ouvrait la pièce sur le salon. Elle découvrit plusieurs tabourets, se glissa sur l'un d'eux tandis qu'il lui servait une assiette de crêpes.

« Il faut que tu manges un peu, sinon tu vas te sentir nauséuse toute la journée.

— J'ai pas très faim, bouda-t-elle, subitement triste.

— Oh, tu es du genre que l'alcool rend morose !

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Une de mes sœurs est comme ça. Elle se lève avec la gueule de bois et si on dit un truc qu'il faut pas, elle se met à pleurer comme une madeleine. Et la mine que t'affiches là me fait penser à elle. Alors ne discute pas, mange tes crêpes, ça ira mieux après.

— Comment peut-on boire autant et recommencer ?

— C'est quand même pas la première fois que tu prends une cuite ? s'étonna Théophile.

— Bien sûr que si puisque je ne bois jamais.

— Et quand tu étais plus jeune ?

— Hervé nous surveillait étroitement, on n'avait pas le droit de toucher à l'alcool. »

La réponse avait échappé à Antonella. Elle n'évoquait jamais les rapports qu'elle avait entretenus avec Hervé dans sa jeunesse. Avec personne. Son esprit était véritablement embrouillé ce matin, un magma incapable de raisonner. Elle se mordilla la lèvre. Maintenant il allait demander ce que son chef faisait dans cette histoire et ça allait mal tourner. Théophile n'en fit rien. Il passa derrière elle, lui caressa le dos et déposa un baiser dans ses cheveux avant d'aller se vautrer dans le canapé un magazine à la main, comme s'il n'avait pas entendu sa remarque ou qu'il ne tenait pas à l'évoquer. Autant il lui arrivait d'entrer franchement dans son intimité avec ses questions indiscretes, autant il survolait la discussion lorsqu'un sujet délicat ou douloureux venait sur le tapis par mégarde. Il était déroutant.

Antonella avala ses crêpes, d'abord avec réticence, elle avait des crampes d'estomac et un mal au cœur terrible. Au fur et à mesure qu'elle mangeait, son malaise se dissipa, elle découvrit qu'elle avait même faim. Théophile avait raison, il fallait s'alimenter après une bonne cuite pour apaiser son corps au supplice. Elle se sentit bien mieux, rassérénée, plus d'aplomb qu'au lever. Au moment où elle posait ses couverts, Théophile releva la tête de sa lecture.

« Laisse, je vais débarrasser, passe dans la salle de bains, je t'ai sorti une serviette et dans le placard de la chambre, à droite, y a des fringues qui devraient t'aller, sous-vêtements sur l'étagère et

vêtements sur la penderie.

— Je ne vais pas mettre les fringues d'une de tes ex ! maugréa Antonella avec mauvaise humeur.

— Ce n'est pas à une de mes ex, ma petite sœur oublie toujours des vêtements quand elle vient, elle croit que je tiens un pressing et que je n'ai rien de mieux à faire que laver tout son attirail. Ça devrait t'aller, elle fait plus ou moins ta taille. Il y a un chemisier vichy avec des manches et un jean qui devraient te plaire. »

Sans attendre de réponse, il replongea dans sa lecture et la laissa à sa perplexité. Il pensait vraiment à tout. Elle passa par la chambre, récupéra les vêtements et une petite culotte et supposa que la salle d'eau était la seule pièce où elle n'avait pas encore pénétré, à droite de la chambre. Elle poussa la porte, actionna l'interrupteur et le jour se fit sur une coquette salle de bains. Une baignoire, un lavabo, un placard et des toilettes dans un coin protégé des regards par des portes battantes basses, dignes d'un western. Sur le rebord du lavabo, il y avait une serviette beige avec une brosse à dents neuve posée dessus. À la patère fixée derrière la porte étaient accrochés les vêtements qu'Antonella portait la veille. Elle récupéra son soutien-gorge. Elle s'effeuilla de ses vêtements de nuit, se glissa dans la baignoire, tira le rideau et ouvrit le robinet. La gerbe d'eau brûlante évacua les derniers vestiges de brouillard qui l'entouraient encore. Elle se frotta énergiquement le corps, utilisa le shampoing de Théophile et se rinça abondamment. Malgré tout ça, lorsque ses pieds touchèrent le tapis de bains, son cerveau était encore au ralenti. Elle se brossa les dents, enrubannée dans sa serviette, les cheveux humides, évitant soigneusement le miroir. Elle n'aimait pas son reflet. Puis elle se vêtit, farfouilla dans le placard de Théophile. Il n'avait sans doute pas de maquillage, qu'en aurait-il fait ? Elle trouva malgré tout un tube de rouge à lèvres couleur pêche dans une corbeille contenant une multitude d'échantillons de parfums et de crèmes en tout genre. Elle l'étala sur ses lèvres, c'était simple et passe-partout, ce dont elle avait besoin aujourd'hui. Elle récupéra également un flacon miniature d'Eau sauvage de Dior, une perle, le seul parfum d'homme qu'elle portait merveilleusement. Elle s'en vaporisa dans le cou et le rangea dans la corbeille. Elle jeta un vague coup d'œil dans le miroir, elle était beaucoup plus présentable... excepté ses cheveux. Elle les avait essuyés à l'aide de la serviette de bains, froissés en tous sens.

Théophane n'avait pas de brosse, pas de laque ni de gel, rien qui put l'aider. Elle fouilla dans la poche de son jean de la veille, y trouva un élastique, il en traînait toujours. Elle remonta ses cheveux avec ses mains sur le haut de son crâne et se fit un semblant de queue-de-cheval. Une touffe rebelle éclatait autour de sa tête, elle n'avait pas le temps ni les moyens de faire mieux. Elle récupéra ses habits de la veille et sortit de la salle de bains.

Théophane l'attendait assis sur l'accoudoir du canapé, ses clés de voiture à la main, un sourire aux lèvres, sans signe d'impatience.

« J'ai cru que tu t'étais noyée, j'allais appeler les pompiers, la charria-t-il.

— Tu as mangé un clown ce matin ?

— Deux ! Je sens surtout que tu es moins combative ce matin, j'en profite pour te vanner.

— Moins combative ? C'est le moins qu'on puisse dire.

— Besoin d'un autre café ?

— Non, ça ira.

— Alors, nous y allons ? Attends, je te donne un sac pour tes vêtements. »

Il fouilla dans un placard de la cuisine, en extirpa un sachet plastique qu'il lui tendit. Elle y fourra ses vêtements. Il était temps de partir.

Sur la route les menant à Mme Roux, Antonella appela sa sœur. Elles échangèrent quelques phrases brèves. Elle promet de rappeler plus tard.

« Tu as appelé ma sœur, hier soir ? s'informa Antonella en fermant le clapet de son téléphone.

— Je ne voulais pas qu'elle se fasse de souci en voyant que tu ne rentrais pas. J'ai pris ton portable pour le numéro.

— Sans même me demander ? attaqua-t-elle vivement.

— Tu n'étais pas vraiment en état de me répondre. »

Il était inutile qu'elle riposte, d'ailleurs qu'aurait-elle pu dire qui la fasse paraître moins pitoyable ? Dire que certaines personnes se mettaient dans des états comme celui-là tous les week-ends par simple amusement. Antonella ne voyait pas où se situait l'amusement lorsqu'on se réveillait avec le cerveau en compote, le corps au ralenti et l'impression que sa tête allait exploser malgré l'aspirine. Sur l'instant, l'alcool lui avait procuré un réel plaisir, avait évacué toutes

les tensions et la colère qui l'habitaient constamment. Elle avait été sur un nuage, flottant au-dessus des soucis de la vie, oubliant pour un temps tout ce qu'elle n'avait plus la force de se rappeler. Il était dommage que le réveil fût si brutal et douloureux. Elle était troublée par le double aspect de son état ce matin : tout était trop vif, brutal et agressif alors qu'elle-même était molle, atone et privée de son énergie habituelle.

« Ça va aller pour interroger Mme Roux ?

— Oui. »

La sollicitude de Théophane loin de l'agacer l'apaisa. Elle sentit sa main se glisser sur sa cuisse et s'y poser en douceur. Elle aurait dû trouver ça étrange, voire déplacé, insupportable. Au lieu de ça, elle enlaça ses doigts à ceux de Théophane, la situation lui semblait au contraire... normale, comme si ce geste banal, naturel, avait toujours été là, entre eux, les reliant, telle une évidence. De nouveau, cette envie subite de pleurer sans raison. Elle dévia son regard sur la fenêtre, en se concentrant suffisamment sur autre chose, elle allait les chasser, ces larmes inopportunes.

Ils effectuèrent le même parcours que la veille, le parking, l'entrée, la présentation des papiers d'identité, les signatures sur les registres, les fouilles, les portes qui s'ouvraient et se fermaient. Une fois ces formalités accomplies, ils se dirigèrent vers le bureau du médecin. Antonella tenait à ce qu'il les accompagne jusqu'à la cellule capitonnée de Mme Roux. Inutile de réitérer le fiasco de la veille, autant être sûr d'entrée que le traitement de Mme Roux avait été revu à la baisse. Le médecin les suivit de mauvaise grâce, marchant avec une lenteur effroyable. Antonella préféra ignorer son attitude, dans son état, la cadence de marche était parfaite. Le moindre mouvement brusque déclenchait des pics de douleur dans sa tête.

L'infirmière qu'ils avaient croisée la veille leur ouvrit la porte avec un sourire accueillant. Mme Roux tourna la tête vers eux, le regard clair, l'esprit lucide. Elle était assise sur le bord de son lit, dans une tenue propre, l'air intrigué.

« Je vois que tu as suivi mon conseil, chuchota Antonella à son confrère en évoquant le traitement de la prisonnière.

— Il me semblait que c'était plutôt un ordre et non un conseil.

— C'est vrai, tu as raison, admit-elle au grand étonnement du

médecin.

— Tu as tout ce qu'il te faut ? questionna Théophane.

— Je crois. De quoi enregistrer l'entretien pour ton rapport et ce que j'ai pris dans la maison. »

Le policier passa brièvement sa main sur le bras de sa compagne, geste qui aurait pu être pris pour un encouragement sans ce regard envoûtant qu'il lui adressa. Théophane se tourna vers le médecin.

« J'ai un truc pour vous qui permet à ma coéquipière de transmettre des objets à Mme Roux. Des objets personnels de Mme Roux, sans danger... »

Antonella était déjà dans la cellule, abandonnant les deux hommes qui s'installèrent sur le banc pour étudier l'autorisation dont parlait le policier. En dépassant l'infirmière, elle la pria de ne pas refermer la porte derrière elle. L'idée d'être cloîtrée dans cette pièce aux murs capitonnés lui donnait des sueurs froides. L'infirmière poussa simplement la lourde porte pour respecter l'intimité des deux femmes, leur conversation serait assourdie, privée.

Mme Roux suivit son entrée, écouta son pas feutré, étudia sa silhouette féminine qui se mouvait avec élégance. L'infirmière avait installé une chaise quelques minutes plus tôt face au lit expliquant qu'elle allait recevoir de la visite. Antonella s'y assit, son sac sur les genoux. Elle retira plusieurs objets de sa besace, enclencha l'enregistreur qu'elle déposa au sol et tendit à Mme Roux les objets qu'elle avait pris chez elle. D'une main hésitante, la femme les attrapa et son regard navigua plusieurs fois entre les objets et Antonella. Il y avait un des livres dénichés dans son tiroir à sous-vêtements qui portait à l'intérieur une dédicace de sa fille, Brigitte. Ça parlait d'un anniversaire, du courage et du pardon. Une partie disait : *je t'aime maman*. Antonella avait également ramené un dessin fait par son petit-fils, le garçonnet à l'avion. Le croquis était plein de cœurs, de bonhommes imparfaits qui se donnaient la main et d'amour. Deux d'entre eux représentaient la grand-mère et l'enfant, on avait gribouillé en dessous *mamie et moi*, sans doute les pattes de mouche de Brigitte. Même l'écriture était oppressée. Le troisième objet était une photographie. Le cliché avait immortalisé Brigitte et Gaétan plus jeunes, âgés environ d'une quinzaine d'années. Ils souriaient à l'objectif de manière un peu figée comme si la pose avait duré trop longtemps et qu'ils avaient envie d'être ailleurs. Ils étaient bronzés,

détendus. Tous ces objets avaient été savamment dissimulés dans la commode de Mme Roux, ils avaient de l'importance pour elle. Elle ne tenait pas à ce qu'on les touche, les abîme, l'en prive.

Mme Roux détailla chacun de ses secrets comme si elle les découvrait pour la première fois et les serra sur son cœur. Lorsque son regard chercha celui d'Antonella, elle avait les larmes aux yeux.

« Je me suis dit que vous aviez besoin d'un peu de réconfort, cette pièce est triste.

— Ils ont peur que je fasse du mal aux autres ou à moi-même, alors ils m'ont mise là, confessa-t-elle, en haussant les épaules comme si ça lui était égal... Qui êtes-vous ?

— Je suis le docteur Antonella Fabrini, madame Roux.

— Appelez-moi Suzanne... Combien de docteurs vais-je encore rencontrer ?

— Autant qu'il en faudra.

— Pour quoi ?

— Pour que vous vous sentiez mieux.

— Je... je me sens mieux aujourd'hui.

— J'ai demandé qu'on baisse le dosage de vos médicaments.

— Pourquoi ?

— Il ne me semblait pas nécessaire que vous soyez abrutie par le traitement. Vous n'êtes pas dangereuse.

— J'ai tué mon mari, avoua Mme Roux d'une voix sûre.

— Je sais... vous n'êtes pas dangereuse pour autant... et puis je ne voulais pas que vous soyez ensuquée pendant notre conversation.

— Pour que je puisse vous raconter tout ce que vous avez besoin d'entendre ? contra-t-elle, légèrement sur la défensive.

— Ce que vous pourriez me dire, je le sais déjà, Suzanne.

— Alors... que voulez-vous ? s'étonna la femme, déstabilisée par la franchise d'Antonella.

— Juste vous parler pour vous changer les idées, de ce qui vous fait plaisir.

— Plaisir ? C'est un mot qui n'existe plus de mon vocabulaire depuis bien longtemps.

— Même lorsqu'il s'agit de vos enfants ?

— Mes enfants ? Eux aussi ont disparu de ma vie, il y a longtemps, ils ne s'intéressent plus à moi.

— J'ai vu la dédicace de Brigitte dans votre livre... Malgré leur

éloignement, ça ne vous empêche pas de vous soucier d'eux.

— Ce qui ne sert pas à grand-chose, conclut Suzanne.

— Vous dites ça parce que votre fils est un misogyne et que votre fille a épousé une brute ? lança abruptement Antonella alors que jusqu'ici elle avait été douce et patiente, presque amicale.

— De quel droit les jugez-vous ?

— Je ne les juge pas. Je ne fais que constater la vérité, avoua Antonella à regret.

— Vous avez donc vu mes enfants ?

— Oui, c'est la procédure habituelle dans ce genre d'affaire, d'interroger l'entourage proche.

— Vous en pensez quoi ?

— Rien de particulier. On ne m'a pas chargée de donner mon avis sur vos enfants.

— Mais sur moi ?

— C'est exact.

— Et qu'allez-vous dire ? Que je suis une vieille folle qui a tué son époux modèle ?

— Je n'ai pas l'impression que c'est ce que votre époux était.

— Qu'en savez-vous ?

— Moi rien, mais votre entourage n'en fait pas un portrait flatteur, bien au contraire. »

La dernière réflexion d'Antonella fit l'effet d'une gifle à Suzanne qui recula un peu sur le lit et s'adossa finalement contre le mur. Elle rapatria ses jambes sous elle, se recroquevillant comme si on l'avait grondée. Elle scruta attentivement la femme face à elle. Son ton était professionnel, presque courtois, elle percevait également ses intonations blessantes et glaciales qui s'infiltraient dans certains mots. Son visage se figeait, s'adoucissait, se durcissait, il passait d'un état à l'autre sans véritablement en choisir un et sans réelle transition. Elle était si jeune et si austère. Suzanne garda le silence, entoura ses jambes avec ses bras comme si elle avait froid. Son regard n'osait se détourner des yeux sombres d'Antonella, redoutant que son attitude ne se modifie encore. Elle se sentait irrésistiblement attirée par cette femme étrange car elle était incapable de la cerner. Elle n'avait pas dit comme les autres : *pourquoi avoir tué votre mari ?* Elle avait juste dit qu'elle savait déjà tout. Elle perçut le mouvement infime des lèvres d'Antonella qui s'entrouvrirent pour laisser échapper quelques mots.

« Et si vous me disiez ce que vous, vous pensiez de votre époux ?

— Vous ne voulez pas savoir ce qui s'est passé ce jour-là ? Le jour où je l'ai tué ?

— Non. C'est inutile, je le sais déjà... » affirma-t-elle une nouvelle fois, avec un sourire rassurant.

Derechef, Suzanne se tut. Le sourire se dissipa sur le visage d'Antonella, modifiant radicalement son aspect. Il était impossible de déchiffrer ses sentiments. Ni impatience ni compassion ni sympathie. Un visage lisse de toute émotion, absent, loin de tout, sans histoire, sans passé, sans âge. Suzanne reprit la parole, hésitante, ses mots tremblèrent un peu.

« Comment pourriez-vous savoir ?

— J'ai une certaine connaissance des hommes comme lui, expliqua-t-elle, de son ton le plus professionnel cette fois. Dans chaque couple, chacun des partenaires a des limites. Des limites que l'autre ne doit franchir sous aucun prétexte. Je suppose que les limites de votre époux étaient restreintes et que vous les dépassiez souvent... d'après ses critères, bien sûr. Les hommes comme ça ont si peu de patience qu'ils explosent à la moindre anicroche. D'autres partenaires font preuve d'une patience inouïe et jamais ils ne seront acculés à cette frontière. Les femmes comme vous, fortes et patientes, ont dressé des barrières différentes de ce que l'on rencontre dans un couple traditionnel car leur couple est d'emblée différent. Leurs partenaires faisant preuve d'un comportement extrême, elles sont obligées de s'adapter. Dans votre cas, votre époux n'avait jamais franchi les barrières que vous lui aviez érigées... jusqu'à ce jour. Et c'est ce geste en trop qui a précipité votre réaction. »

Une fois son explication clairement énoncée, Antonella se tut. À croire que c'était un jeu entre les deux femmes, un jeu de paroles et de silence, pour se jauger et voir laquelle remporterait la prochaine manche. Suzanne constata qu'Antonella ne jubilait pas de sa démonstration. Elle avait cerné son couple avec justesse et restait là, assise, bien droite sur sa chaise, sans réaction aucune. Comme si le fait que Suzanne lui donne raison ou non ne lui importait pas. C'était la première personne qui avait mis le doigt sur ce qui était allé de travers ce jour-là, qui avait vu entre les mailles du filet qui l'emprisonnait depuis des années, qui avait compris quel homme était son mari, qui savait quelle femme elle était. Qui savait qu'elle n'était pas mauvaise.

Tout cela l'incita à parler. Elle pouvait lui confier la vérité, toute la vérité sur ce qu'avait été sa vie.

Sa faible voix se répandit dans la pièce silencieuse, résonnant comme si elles avaient été dans une cathédrale. Les sons ricochaient sur les murs nus et matelassés sans trouver d'obstacle pour les contrer et les amoindrir. L'amertume, les regrets, la tristesse teintaient son récit.

« Au début, il semblait... parfait, même si je sais pertinemment que rien n'est jamais parfait. Mais j'y ai cru. Je voulais y croire. Croire que j'avais cette chance, la chance d'avoir rencontré la perle rare. C'était le cliché même de l'homme idéal : grand, beau, viril, un brin d'agressivité qui se manifestait envers les hommes qui me dévisageaient de trop près. Je me sentais flattée, aimée et protégée. J'étais bien à ses côtés, valorisée. En sécurité. Il aimait avoir les choses en main, les maîtriser, contrôler. Je n'y ai rien vu de mal. J'ai été élevée dans une famille où c'est à l'homme d'avoir le pouvoir, de veiller à tout, de surveiller et de protéger. C'était un homme comme il faut... au début au moins. Nous nous sommes peu fréquentés et mariés vite, à l'époque on ne traînait pas dix ans pour ces choses-là. Une fois mariée, j'ai commencé à déceler des... problèmes dans notre couple... disons des choses qui n'auraient pas dû être là. Il voulait tout diriger, même ce qui ne relevait pas de ses compétences. Comme la maison, les repas, la manière de faire le ménage. Puis sont arrivés les enfants et là, ça a été pareil. Je ne voyais pas pourquoi il me dictait ce que je devais faire alors que lui-même ne prenait jamais part à ces activités... qu'il trouvait humiliantes, dégradantes, inappropriées pour un homme. Il m'expliquait comment les faire, mais jamais il ne mettait la main à la pâte. Je trouvais ça totalement déplacé comme attitude, qu'il veuille que tout soit fait selon ses désirs alors qu'il n'y connaissait rien. Lorsque je lui en ai fait la remarque, il m'a dit qu'il valait mieux ça plutôt qu'il ne s'intéresse pas à notre vie de famille, comme beaucoup d'hommes. J'ai trouvé son argument... valable. Puis les choses se sont précipitées et j'ai laissé faire. Il était dur avec moi et avec les enfants. De plus en plus, sur tous les fronts. Autoritaire, strict, mesquin. Il y a tellement de qualificatifs qu'on pourrait lui imputer. Tous négatifs. Très négatifs. D'une attitude que je croyais d'abord protectrice, il est devenu étouffant et dictateur. Il a refusé que je travaille, prétextant que ma place était auprès des enfants tant qu'ils

étaient petits et qu'ils avaient besoin de moi. Ce qui ne l'a pas empêché de systématiquement critiquer tout ce que je faisais. Je n'étais jamais bonne à rien. Il disait aussi que je n'avais pas à me lever pour aller gagner de l'argent, qu'il en gagnait suffisamment pour nous tous mais il me reprochait en même temps de n'être d'aucune aide financièrement parlant. Tout ce que je faisais se retournait toujours contre moi. D'ailleurs, le peu dont je décidais, même pour les choses les plus banales, il allait à leur rencontre. Et si j'abondais dans son sens pour aplanir les conflits, il changeait immédiatement d'avis et me disait que j'étais stupide. Il était tout le temps à contre-courant de moi. Pour le plaisir de me rabaisser, de m'humilier, de me montrer à quel point j'étais bête... Ça, je ne l'ai pas compris tout de suite.

— Dans la vie de tous les jours, quelles mesures prenait-il concrètement pour vous montrer qu'il dirigeait les choses ? questionna Antonella d'une voix douce.

— Toutes celles qui lui semblaient nécessaires et justes. Il contrôlait toutes mes sorties, parfois même il me minutait quand je partais faire des courses. Si j'avais été trop longue, c'est que j'avais dû m'arrêter pour bavarder ou flâner, ce que je n'étais pas autorisée à faire. Conclusion, j'avais droit à une... punition, comme il les appelait.

— De quel genre ? demanda la jeune femme sans étonnement.

— Ça dépendait de son humeur. Parfois, il m'enfermait dans la cave ou le grenier, selon la saison. Le grenier quand il faisait chaud car la chaleur y est insupportable et la cave quand il faisait froid, on y gelait en permanence. Ou alors, il me faisait jeûner. Un repas, un jour, plusieurs jours. Là aussi, ça dépendait.

— De quoi ?

— De la gravité de ce que j'avais fait. Il m'a privée peu à peu du minimum de vie sociale que j'avais réussi à conserver, de mes amies, de ma famille. Il contrôlait tout ce que j'achetais, mes coups de fils, mes moindres déplacements... Ce n'est pas un homme qui ponctuait ses phrases avec des coups de poing ou des gifles. Il n'en avait pas besoin, son ton disait tout... Il m'interdisait de lire. Il disait qu'il ne comprenait pas pourquoi je lisais, comme comme j'étais. Que c'était une activité pitoyable. Une fois, il a même jeté au feu un livre tout neuf que j'avais à peine entamé sous prétexte que le résumé ne lui disait rien, que je jetais l'argent par les fenêtres pour des conneries. Il refusait que j'aille aux réunions de l'école quand les enfants étaient

petits. Je gérais tout ce qui concernait l'école mais ma place n'était pas à cet endroit. C'est lui qui devait être sur le devant de la scène. Il passait au crible ma garde-robe. Pas de décolleté, de jupe ou de robe trop courtes, rien d'osé ou d'affriolant. Rien qui ne puisse aguicher. Rien de rouge non plus, couleur trop provocante d'après lui. Il ne se privait pas de me signaler qu'avec une telle silhouette, je n'allais attirer personne de toute façon... Il disait que je lui appartenais et qu'il n'était pas question que quiconque puisse convoiter sa possession.

— Sa possession ?

— Oui, au même titre qu'une voiture ou qu'une maison... Conclusion, j'ai fini par ne plus sortir, ne plus téléphoner à personne, ne plus avoir de contact avec personne... S'il me permettait de faire des courses, enchaîna-t-elle, livrant les bribes de souvenirs qui lui revenaient au fur et à mesure sans ordre, il me dressait une liste de ce que je devais acheter pour être sûr que je ne me trompe pas. Mais là aussi bien entendu, ça n'allait pas toujours. Je me trompais de marque alors qu'il me l'avait bien dit, ou je n'en avais pas pris assez ou trop ou... il trouvait toujours quelque chose.

— On trouve toujours quand on est de mauvaise foi. Ça ne veut pas dire que vous étiez en tort.

— En tort ? J'ai été en tort durant toute ma vie de femme mariée. La faute la plus insignifiante prenait les proportions d'un cataclysme. Bien sûr, les fautes étaient toujours commises par les autres, moi ou les enfants, jamais par lui. Si parfait, si sûr de lui. Souvent lorsque les remontrances ou les sanctions arrivaient, je ne savais pas d'où ça venait, ce qui avait déclenché ça... Je me trouvais bien lotie par rapport à d'autres, ajouta-t-elle précipitamment comme une excuse valable.

— Parce qu'il ne levait pas la main sur vous ? s'enquit Antonella.

— Oui... Ça ne l'empêchait pas de surveiller mes moindres faits et gestes, de me punir comme une enfant. Comme si j'étais sa chose... Il me privait de sortie, de voiture, de téléphone, de repas, de sommeil. Lorsqu'il le jugeait utile, comme il disait et c'était très souvent. Rien ne trouvait jamais grâce à ses yeux. Un éternel insatisfait. Les enfants, moi, nous n'étions pas à sa hauteur. Tous nos efforts, nos compromis, rien n'y faisait... Maintenant que j'y repense, je me demande pourquoi je suis restée si longtemps sans réagir, sans tenter quelque chose ?

s'étonna Suzanne.

— Pour les enfants. Parce que vous aviez peur de lui. Peur de ce qu'il serait capable de faire si vous vous rebelliez. Parce que vous le trouviez dans son bon droit. À force de vous rabaisser, vous humilier, il vous a ôté toute capacité de réflexion. Vous pensiez que vous faisiez ce qu'il fallait pour votre famille.

— Qu'ai-je récolté en retour ?

— Ce que bon nombre de femmes récoltent : rien. Les femmes donnent car elles sentent qu'il est de leur devoir de le faire. Elles le font naturellement, sans contrainte. Les hommes, eux, prennent sans rien accorder en retour. Depuis que le monde est monde, c'est ce qu'on leur a appris et chacun cautionne cette attitude.

— Les hommes apportent l'argent, un toit sur la tête, la sécurité qui entoure la vie de famille. Ils apportent beaucoup.

— Vous vous sentiez en sécurité chez vous ? voulut savoir Antonella avec réticence.

— Non, admit la femme.

— Lorsqu'on a peur sous son propre toit, de son époux qui plus est, on ne peut pas être en sécurité et on se torture jour après jour pour tenter de s'en sortir sans jamais rien oser.

— Vous dites ça mais vous n'en savez rien ! cracha Suzanne, prise subitement d'un accès de colère contre ce jeune médecin qui lui semblait soudainement arrogante et trop sûre d'elle. Les gens comme vous pensent tout savoir car ils ont étudié des cas comme le mien. Mais ça n'est que de la théorie. La vraie vie, vous l'ignorez ! »

Antonella la laissa étaler sa rage sans l'interrompre. Elle n'était pas froissée par l'attitude de Mme Roux, ni contrariée ni gênée. Elle ne se sentait même pas visée par ses propos. Cette femme avait refréné ses émotions toute sa vie durant, avait tenu sa langue et s'était rabaisée devant son mari chaque jour de son existence. Elle avait besoin de s'exprimer désormais. Il était vital qu'elle le fasse, qu'elle explose, si c'était nécessaire et laisse échapper tout ce qu'elle retenait depuis des lustres. Les prunelles noires d'Antonella détaillèrent son interlocutrice qui finalement baissa le regard. Elle avait encore du chemin à parcourir avant de soutenir le regard des autres sans vaciller.

Antonella en profita pour reprendre la parole, d'une voix monocorde et effrayante. Comment pouvait-on parler de ces choses sans révéler la moindre parcelle d'émotion ?

« J'ai grandi entre une mère terrorisée et un père violent. Croyez-moi, j'en sais bien plus sur le sujet que vous ne le pensez, j'en sais bien plus que je ne le voudrais. Personne n'a envie de connaître ces réalités. Je me serais contentée de la théorie si j'avais pu.

— Comment votre histoire s'est terminée ? interrogea Suzanne, contrite.

— Comme elles se terminent toujours... mal... Parlez-moi des derniers temps avec votre mari, virevolta Antonella sans laisser à Mme Roux le temps de réagir, votre vie à deux, sans les enfants. Ce qui a changé.

— Il n'y a pas grand-chose à en dire, commença Suzanne en laissant sa curiosité pour Antonella de côté. Une certaine routine s'est installée depuis que notre fils est parti. Mon mari partait travailler le matin en m'enfermant dans la maison, confisquant mes clés de maison ainsi que celle de la voiture, verrouillant les portes et les fenêtres... Il a fait installer un système pouvant totalement condamner les ouvertures, système qu'il trouvait pratique. Tous les matins, il faisait basculer la ligne téléphonique de la maison sur son portable, avec le transfert d'appels, de manière à ce que je n'aie aucun coup de fil en son absence. Il avait trouvé aussi une manière de verrouiller la télévision pour que je ne me laisse pas aller à ne rien faire sur le canapé. Il me donnait des consignes très strictes sur ce que je devais faire en son absence, le ménage, le menu du jour et d'autres tâches à accomplir. Je m'affairais consciencieusement, faisant plus que ce qu'il demandait, sachant pertinemment que quand il rentrerait, il trouverait quelque chose à critiquer, torpillerait le travail du jour. Les rares moments qu'il m'accordait se résumaient à me descendre en flammes. J'étais une mauvaise cuisinière, la maison était sale et désordonnée, j'étais une incapable qui ne connaissait rien à rien. Je n'étais même plus bonne à la pratique la plus basique dans un couple, à savoir le sexe, il disait que la chose ne semblait plus m'intéresser, que je ressemblais à un mollusque. Nos derniers rapports ont été tellement brutaux que je n'ai pas pu m'asseoir correctement pendant plusieurs jours, alors forcément je n'étais pas enchantée de ce côté-là. Et puis qui peut avoir envie d'un homme qui passe son temps à vous tourmenter ? Voilà, ma vie était rythmée par l'absence d'amour ou du moindre intérêt, un manque flagrant de considération. Une vie vide et creuse.

— Pourquoi n'êtes-vous pas partie lorsque les enfants ont eu leur vie ?

— Pour aller où ? Sans argent, sans maison, sans travail, sans famille. Sans lui, je n'avais rien et il en avait parfaitement conscience... Je ne suis rien, sur ce point, il a toujours eu raison.

— Bien sûr que non et vous le savez. Cette maison si bien tenue, ces enfants qui ont grandi, vous l'avez dit vous-même, ce n'est pas grâce à lui qui n'a jamais levé le petit doigt pour vous aider. Les hommes comme votre mari ont besoin de contrôler leurs partenaires car ils sont faibles et lâches, et surtout ils sont parfaitement conscients de leurs faiblesses qu'ils jugent inacceptables. Il faut qu'un autre qu'eux porte le chapeau, en soit responsable. Ils sont incapables d'assumer leur état.

— Vous voyez votre père ainsi ? chuchota Suzanne, en déviant la conversation sur Antonella.

— C'est ainsi qu'il était, répliqua-t-elle sèchement, inquiète de la tournure de la discussion.

— Mon mari était... différent. Il n'a jamais levé la main sur moi, expliqua Suzanne comme si cette simple phrase effaçait tout ce qu'elle venait de confier.

— Non, c'est vrai, admit Antonella avec un sourire désarmant. Simplement, il se contrôlait mieux. Votre mari avait instauré un règne de terreur sans violence physique, mais avec un harcèlement moral très fort, doublé de sanctions, de punitions, comme un geôlier. Le harcèlement moral n'est pas moins grave car on n'en voit pas la trace physique, il asservit aussi sûrement que s'il y avait des coups. Ces hommes-là sont des bourreaux au même titre que ceux qui usent de leurs poings. Leurs femmes leur trouvent une certaine légitimité car elles supposent qu'ils sont indulgents en ne les frappant pas.

— En un certain sens, il était meilleur que les autres, c'est vrai.

— Vous l'avez pourtant tué. »

Le plus étonnant chez Antonella était la façon brutale dont elle disait les choses. Elle assénait d'effroyables vérités sans jamais hésiter, sans s'en troubler, sans supposer que cela choquât les autres. C'était justement parce que c'était déstabilisant qu'elle agissait ainsi, il n'y avait rien de mieux pour faire réagir les gens. Ils se défendaient sans réfléchir, ils se livraient sans honte ou pudeur. Ils étaient vrais lorsqu'on ne leur laissait que le choix de la spontanéité.

Les lèvres tremblotantes de Mme Roux s'entrouvrirent.

« Il avait toujours promis... commença-t-elle sans parvenir à terminer sa phrase.

— Mais il n'a pas tenu sa promesse.

— Vous ne pouvez pas comprendre, affirma la prisonnière en secouant la tête, résignée.

— Il avait promis de ne jamais lever la main sur vous, reprit Antonella en terminant ce que Suzanne n'était pas parvenue à révéler et qu'elle savait déjà, et il n'a pas tenu sa promesse. Il l'a respectée durant des années et ce jour-là, il l'a violée. La seule promesse sur laquelle vous pensiez pouvoir encore compter, qui vous a fait tenir tant d'années, supporter sa méchanceté, sa cruauté, sa brutalité, son injustice, supporter jour après jour d'être rabaissée, humiliée, méprisée, détruite.

— Il avait promis de ne jamais le faire... » certifia une nouvelle fois Suzanne.

Une larme solitaire coula sur sa joue qu'elle s'empessa d'essuyer d'un revers de main. Sa voix basse s'était brisée sur les derniers mots, elle tordait ses doigts jusqu'à se faire mal, sans en avoir conscience. Ses ongles étaient rongés au sang. Son regard était fixé sur un point de la pièce, vide, perdu. Elle s'était résignée à tout dire. Elle ne pouvait plus reculer le moment de la révélation. Cette scène, elle l'avait rejouée des centaines de fois depuis qu'elle était enfermée ici. Elle chercha Antonella du regard, comme si celle-ci risquait d'être partie. Mais elle était toujours là, bien droite sur sa chaise, patiente. Elle la contempla avec la douceur d'une mère et tout le désespoir qui l'habitait rendit subitement l'atmosphère lourde et suffocante.

« Ce jour-là, comme tous les jours, j'ai passé l'aspirateur, lavé les sols, récuré les sanitaires, fait la poussière, nettoyé les vitres. Des tâches inutiles puisque je les accomplissais chaque jour sans faillir et que la maison n'avait pas le temps de se salir. Mais quotidiennement je les faisais, c'était ça, ma vie. Cette répétition qui m'empêchait de devenir folle, sur laquelle je m'acharnais sans penser à rien... Je n'ai rien d'autre. Les enfants ne viennent jamais nous voir, mon fils me considère comme une moins-que-rien et ma fille n'aime pas les regards désespérés que je lui envoie en constatant qu'elle a choisi un homme pire que son propre père. Conclusion, je suis seule avec mon mari et ma maison. Au moins, ma maison m'apporte une certaine satisfaction.

Je sers à quelque chose même si mon mari m'a toujours détournée à ce sujet... Il est rentré au milieu de l'après-midi, dit-elle en rattrapant le fil de son récit. Je m'activais en cuisine. Il m'a semblé presque... normal. Ça lui arrive parfois, même si c'est rare. »

Suzanne utilisait le passé et le présent dans son récit sans réelle distinction, sautant de l'un à l'autre. Antonella constatait souvent que les gens étaient incapables d'employer le temps adéquat pour évoquer un défunt. Un peu comme s'ils ne se souvenaient pas que la personne était morte et ne reviendrait pas ou qu'ils ne s'étaient pas encore habitués à cette idée, tout simplement. Suzanne était en prison depuis plusieurs semaines déjà, elle aurait dû être capable de parler de son mari au passé. Malgré tous ses regrets, rien n'effacerait ce qui s'était passé. Elle devait bannir le présent.

« Dans ces cas-là, je ne capte aucune colère, aucune rancœur. Il fait presque comme si je n'existais pas, ça me libère un peu de mon anxiété. Je me sens presque légère. Ces jours coïncident avec plusieurs événements qui combinent des choses agréables, de bonnes affaires au travail, un temps agréable qui lui convient, la perspective d'une nouvelle voiture ou d'un costume neuf, une nouvelle maîtresse... même s'il a été persuadé toutes ces années que je ne l'ai jamais su. Il m'a toujours trompée, depuis le début de notre mariage, admit-elle, se permettant une digression. C'était un homme exécrationnel mais beau. Ça gâche un peu le plaisir. Il a toujours plu aux femmes et il n'a jamais avoué qu'il avait des maîtresses, mais je le savais toujours. Il était d'une telle indiscretion : les longs cheveux égarés sur son costume, le parfum de ces femmes sur ses vêtements ou sur sa peau et puis bêtement les préservatifs qu'il oubliait parfois dans ses poches. J'ai lavé ses vêtements toutes ces années, j'en ai trouvé plein, ça et des numéros de téléphone ou des mots doux. Je les glissais discrètement dans une autre poche ou dans sa table de chevet. C'est là qu'il fourrait tout ce qu'il ne voulait pas que je voie.

— Pourquoi vous a-t-il caché ses maîtresses ?

— Parce qu'il était trop fier sans doute pour étaler cette faiblesse-là. On ne peut pas se vanter d'être parfait et tromper sa femme.

— Pourquoi n'avoir rien dit à ce sujet ?

— Parce que ça m'était égal. Quand il en avait une, il était moins sur moi. Et ça m'évitait des rapports sexuels insatisfaisants et sauvages. Ça avait des avantages... Conclusion, ce jour-là, dit-elle en

revenant à leur conversation principale, il était calme et il ne furetait pas de partout à la recherche d'une erreur que j'avais commise. Il s'est assis à table avec moi pendant que je coupais mon oignon. Je lui ai servi une bière pour le caresser dans le sens du poil. Et allez savoir, un regain d'énergie et de courage, je lui ai dit que je m'ennuyais maintenant que les enfants étaient tous partis et que je désirais retravailler. Plus personne n'avait besoin de moi ici, il était temps que je redécouvre le monde. D'abord, il m'a fixée sans réagir, je me suis dit que c'était de bon augure. Puis il m'a dit que lui avait besoin de moi et que cette maison m'occupait déjà bien assez. Puis subitement, il s'est mis à rire. Un rire mauvais, méchant, je l'ai senti de suite. Ça m'a... ça m'a mise en colère. Je ne voyais pas ce qu'il y avait de si drôle. Je le lui ai dit. Son visage s'est fermé, il n'avait plus l'air normal. Il était à nouveau dur et furieux. D'un ton cassant, il m'a dit que je n'avais pas travaillé depuis plus de vingt ans, qu'il ne voyait pas qui voudrait embaucher une femme sans compétence, une incapable comme moi. Il disait que j'étais devenue trop conne à force de laver par terre pour occuper un emploi digne de ce nom. À la rigueur, je pouvais être femme de ménage mais il aurait trop honte de devoir dire ça, si les gens lui demandaient ce que je faisais. Je n'ai pas répondu de suite. Je sentais bien que ça bouillonnait en moi. Depuis quelque temps, je me sentais plus forte, un peu de courage pointait son nez de temps en temps, me permettant une petite repartie révoltée. Je ne sais pas s'il l'avait vu mais moi, j'en étais vraiment consciente. J'en avais assez de cette vie. Peut-être parce que je savais que quelles que soient les conséquences, elles n'affecteraient plus que moi. Il n'y avait plus personne d'autre à blesser. Et puis un peu plus, un peu moins, au bout d'un moment, on ne voit plus la différence. Alors je lui ai dit que si j'en étais là, c'était à cause de lui. Qu'il m'avait cloîtrée dans cette maison, étouffée, que je ne pouvais rien faire. C'était comme s'il m'avait transmis de sa colère et que je la déversais sur lui et toutes les années où j'avais supporté cette situation. Je me fichais des conséquences. Sa première réaction, il a été estomaqué par mon audace. Il m'a dit de me taire. Mais je ne l'ai pas écouté. J'ai continué sur ma lancée, lui faisant des reproches... et c'est là qu'il m'a giflée. Une seule fois. Le bruit de sa main sur ma joue a résonné longtemps dans la cuisine, comme si le temps s'était arrêté. J'en étais bouche bée. Il avait promis de ne jamais le faire. Le reste, je l'ai accepté, mais ce

geste-là, il avait juré. Le pire a été cette lueur de triomphe dans son regard, ça lui faisait plaisir de m'avoir frappée. Ça se voyait, c'était évident. Lorsque j'ai vu son bras bouger, sa main s'élever pour me frapper encore, j'ai su que si j'acceptais une seule fois, les vannes seraient ouvertes et il n'y aurait plus rien d'autre. Alors, avant qu'il ne me giflé, j'ai bougé. Un réflexe pour me protéger, j'ai tendu le bras et j'ai tranché d'un coup sec ce qui était à ma portée. Une seule fois. Net, précis, sans hésitation. Le sang a commencé à couler à flots sur la table, je n'ai rien fait. Je n'ai pas été surprise ni pétrifiée ni en colère ni ravie. C'était comme si les choses ne me concernaient pas. Il a d'abord voulu tendre ses mains vers moi, mais il les a finalement mises autour de son cou. Le sang jaillissait entre ses doigts et tombait en cascade. Ça giclait de partout. Il a gargouillé des mots incompréhensibles. Très vite, le flux de sang a diminué, son visage est devenu livide, ses yeux vitreux et finalement, il s'est écroulé sur la table. J'ai attendu un peu avant de bouger, que le sang se tarisse totalement... pour être sûre. Puis j'ai posé le couteau sur la table, je suis allée au téléphone, j'ai appelé la police. Je suis revenue m'asseoir en face de lui. J'avais mis des pas sanglants partout, j'ai failli me lever pour aller éponger et puis je me suis dit qu'après tout, ça n'était pas grave. Il ne me dirait rien. Il ne me dirait plus rien du tout. Je ne risquais plus rien du tout. Et la première émotion que j'ai ressentie après ça, ça a été... du soulagement. Ni regrets ni remords ni tristesse, juste du soulagement de savoir que j'étais libérée de lui... Aucune prison ne peut me faire peur après les années que j'ai passées avec lui.

— Vous avez fait ce qu'il fallait pour vous protéger, assura Antonella. Pour vous, c'était ça ou mourir. Il vous a acculée à une telle décision par son comportement. Il avait basculé dans le monde de la violence, le seul où vous refusiez d'aller depuis le début.

— Quand je me plaignais de son comportement, ce qui était rare parce que les conséquences étaient trop graves ensuite, il me répétait qu'il valait mieux que tous ces hommes violents. Eux usaient de violence physique et ne s'arrêtaient jamais... sauf après avoir tué leurs compagnes. Lui ne ferait jamais ça, il l'avait soutenu. Mais quand j'ai vu son regard, j'y ai vu une tout autre lueur, qui me disait autre chose.

— Vous avez été asservie des années durant, est-ce que ça changeait vraiment les choses ?

— Tout. Ça changeait tout, confirma Suzanne. C'est la seule

promesse qui m'importait... la seule qui restait encore. Il avait foulé toutes les autres. Sans elle, il n'y avait plus rien. Sans elle, il ne reste plus rien de moi. La dernière parcelle d'amour-propre. Infime, presque inexistante.

— Le dernier rempart qui vous protégeait.

— Depuis, j'y pense plusieurs fois par jour, je me dis que je n'aurais pas dû. Si je n'ai eu aucun regret sur l'instant, j'en ai maintenant. Il y avait sans doute d'autres moyens, gémit Mme Roux.

— Vous n'aviez pas le choix, je crois, au contraire. C'était ça ou mourir, un jour ou l'autre.

— Mourir ? Je ne suis pas sûre que ça change grand-chose. Quelle vie ai-je aujourd'hui ? Quelle vie vais-je avoir ?

— Vous êtes en vie, croyez-moi, ça change beaucoup de choses. Vous pourrez encore voir vos enfants, vos petits-enfants. Avoir un avenir. Incertain peut-être, mais il est bien là.

— Mes enfants ? Je les ai privés de leur père. C'était un bon père.

— Vous savez qu'un homme qui maltraite sa femme ne peut pas être un bon père même s'il ne touche pas à ses enfants. Quel exemple donne-t-il à sa progéniture ? Une vie sans tolérance, une vie de violence et d'amertume, de haine et de douleur. Ce qu'il vous faisait à vous, les enfants le sentaient, le ressentaient, le vivaient en même temps que vous. Par procuration, mais le fait est là. Les murs ne protègent pas toujours de tout. Il ne suffit pas juste de boucher ses oreilles ou détourner le regard.

— Nous avons vécu ainsi depuis toujours. Moi, les enfants, les voisins, les amis. Nous avons fait comme si rien ne clochait, comme si rien n'existait. Les gens le croyaient parfait. Son allure, ses attitudes, ses manières affectées. Une façade qui proclamait qu'il était bien, bon, gentil.

— En réalité, les gens n'étaient pas si naïfs que ça. Il n'était pas un homme parfait à leurs yeux, aux yeux de personne. Il est difficile de cacher constamment sa véritable nature. Il y a des failles, des craquelures. Peut-être infimes, mais les gens ne sont pas des idiots. Je parle de votre entourage proche. Les gens qui le voyaient en coup de vent disaient qu'il était le mari parfait, doux et attentionné. Les autres... les autres savaient.

— Personne n'a rien dit, rien fait, pourtant. Peut-être que je ne méritais pas qu'ils fassent quoi que ce soit. Peut-être qu'ils supposaient

que ça ne les regardait pas, que ça ne regardait que nous. Que notre vie privée n'avait pas besoin des autres. Je ne sais pas. On ne peut pas savoir ce que pensent les autres.

— Peut-être que c'était à vous de faire quelque chose sans attendre que ce soit les autres qui réagissent. Vous aviez des enfants. Rien que pour les protéger, vous auriez dû partir. Dès la première fois, sans attendre. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? La première fois qu'il vous a enfermée dans la cave ou le grenier ?

— D'abord, je n'ai pas vu où il voulait en venir la première fois, marmonna Suzanne d'un ton d'excuse. Il m'y a conduite, je suis entrée et il a fermé derrière moi. Une fois à l'intérieur, je n'avais pas de moyen d'en sortir.

— Et la seconde fois ?

— Il a ouvert la porte et m'a montré la pièce, en m'invitant à y entrer. D'abord, j'ai refusé d'un signe de tête. Il m'a souri et m'a dit, presque gentiment : *tu me connais, je ne suis pas du genre à user de force alors ne m'oblige pas à le faire... ou préfères-tu que j'y mette un des enfants ?* Il y avait une telle colère, une telle froideur dans son regard que ça a stoppé net toute rébellion de ma part. J'ai eu peur. Un peu plus chaque fois. Comment pouvait-il me faire peur alors qu'il ne me battait pas ? hurla-t-elle subitement. Je ne comprends pas ! Comment pouvais-je avoir peur de lui ? » chuchota-t-elle en pleurant, le visage entre les mains.

Antonella se leva de sa chaise, s'assit sur le bord du lit. Mme Roux était recroquevillée sur le matelas, en larmes, elle sanglotait bruyamment. Elle glissa sa main sur son dos et caressa la surface de sa tenue en toile en un mouvement lent et régulier. Lorsque les pleurs de Suzanne se furent amoindris, la voix chaude d'Antonella apporta tout l'apaisement dont la prisonnière avait besoin.

« Il faut cesser de vous poser des questions, de penser que vous pouviez changer les choses, de vous tourmenter en vous culpabilisant de toute cette existence. Dès le premier jour, votre mari vous a choisie parce qu'il vous sentait malléable et bonne. Il vous a conditionnée sans jamais lever la main sur vous car ça lui donnait une certaine légitimité, une certaine magnanimité à votre égard. Il vous a enfermée dans cette terreur quotidienne, menaçant vos enfants, vous tourmentant jour et nuit, vous ôtant toute liberté, toute capacité de jugement, toute volonté. Cette menace, la première fois qu'il vous a

enfermée, à peine déguisée, vous rendait fautive s'il venait à vous frapper. En clair, tout était de votre faute. Vous avez préféré être obéissante et protéger vos enfants. Même si vous êtes là aujourd'hui, vous avez protégé vos enfants et votre vie. C'est tout ce qui compte. »

Antonella se releva du lit, récupéra l'enregistreur qu'elle glissa dans son sac et prit la direction de la porte. Elle était épuisée par cet entretien. Mme Roux la héla avant qu'elle ne sorte.

« Attendez...

— Oui ?

— Pourquoi m'avoir apporté ça ? murmura Suzanne en lui tendant le livre, le dessin et la photo, comme si elle se rappelait subitement que ces objets existaient. Vous n'étiez pas obligée.

— Je sais ce que ça fait d'être enfermée. Vous vous sentirez mieux avec eux, ils ne vous ouvriront pas les portes, mais vous vous sentirez mieux.

— Merci... Encore une chose, quémanda la femme d'une voix fluette et chancelante. Votre père... quelqu'un a mis fin à ses agissements ?

— Oui... mais il était déjà trop tard. »

Antonella franchit la porte et l'infirmière verrouilla derrière elle. Suzanne contempla longuement la surface de la porte, cherchant des imperfections, des taches, des rayures. Puis elle se coucha sur son lit, serrant contre elle ses biens les plus précieux, le regard au plafond. Bientôt, elle ne distingua plus rien, la vue troublée, l'esprit au repos, elle s'endormit paisiblement. Pour la première fois depuis qu'elle avait tué son mari, elle ne rêva pas de lui.

Antonella avait été étonnamment silencieuse durant le trajet de retour. Théophane se demandait si c'était dû à sa cuite de la veille ou à la conversation qu'elle avait eue avec Mme Roux. L'entretien avait duré longtemps et Suzanne Roux avait beaucoup parlé. L'entrebâillement de la porte permettait d'entendre les voix mais pas de distinguer les mots qui étaient prononcés. Il avait perçu le timbre doux de la prisonnière, rarement celui de sa collaboratrice. À sa sortie, elle lui avait dit que c'était bon en coupant l'enregistrement. Elle avait l'air à bout de nerfs. Il ne l'avait pas questionnée. Ils avaient effectué la route sans rien dire. Le regard d'Antonella était perdu à l'extérieur, elle détaillait le paysage qui filait devant ses yeux. Mais elle ne voyait

rien. Son esprit était ailleurs. Perdu presque deux décennies plus tôt. Perdu dans ses remords.

Comme un automate, elle suivit Théophane le long des couloirs, ignora les gens qui la dévisageaient ou lui adressaient un signe de tête en guise de salut. Elle n'était pas d'humeur aux mondanités, aujourd'hui encore moins que les autres jours. Elle aspirait au calme et au repos. Pour une fois, elle n'aurait pas été contre un petit somme réparateur en plein milieu de journée. Antonella ne vit pas arriver les lèvres de Théophane qui s'écrasèrent sur les siennes sans ménagement une fois que la porte du bureau fut fermée. Elle les laissa l'embrasser vigoureusement, c'était délicieux et surprenant. Puis sans crier gare, il alla s'asseoir à son bureau. Pantelante, elle demeura les bras ballants sans réagir.

« Tu me donnes l'enregistrement ? Je vais le retranscrire. »

Antonella fixa Théophane sans comprendre, puis partit à la recherche de l'appareil qu'elle avait glissé dans son sac. Elle-même s'installa en face et entreprit de rédiger un rapport sur Suzanne. Une fois le crayon à la main, elle n'eut aucun mal à se concentrer sur ce qu'elle devait écrire. Son mal de tête s'était dissipé, ses crampes d'estomac avaient disparu, elle tournait toujours au ralenti mais tout semblait fonctionner à la perfection.

Le téléphone rompit cette atmosphère studieuse, Théophane décrocha.

« Fournier, j'écoute... Bonjour maman... Ça va... Hum... Je ne sais pas, j'ai du boulot... Hum... D'accord, mais rapide alors et j'amène quelqu'un avec moi... Ma partenaire sur cette enquête, je ne vais pas la laisser toute seule au commissariat... »

La conversation qu'Antonella évitait d'écouter attira subitement son attention. Où voulait-il l'emmener ? Pas question qu'elle se retrouve chez les parents de Théophane. Elle fit de grands gestes des bras pour lui signifier qu'elle refusait d'aller où que ce soit. Il capta ses gesticulations qui l'amusèrent tout en continuant à affirmer à sa mère qu'il viendrait accompagné. Du coup, Antonella épia la discussion avec attention.

« Non, maman, je ne vais pas te la décrire, tu la verras quand on arrivera. Et ne nous fais pas trop à manger, on a besoin d'être en forme cet après-midi... Non, maman, c'est ma partenaire de boulot, pas une concurrente de *Tournez manège*... C'est ça, oui... Je t'embrasse

aussi, à tout à l'heure. »

Théophane raccrocha et poussa un long soupir de soulagement.

« Je ne vais pas t'accompagner chez tes parents à midi pour manger ! s'insurgea Antonella.

— Je suis désolé, c'est au-dessus de mes forces d'y aller tout seul. Ma mère me bassine durant des heures avec les filles de ses amies, de ses voisines, de ses partenaires de bridge avec qui elle pourrait me brancher. Si tu viens avec moi, je ne l'entendrai pas. Elle sera ravie en plus.

— Théo !

— Je ne te demande pas de m'épouser, juste un repas, pour ma tranquillité d'esprit. Je te revaudrai ça. Ça sera indolore, promis. »

Il joignit ses mains en prière avec une moue implorante et malgré elle, Antonella éclata de rire. Un rire franc et libérateur qui la faisait paraître jeune et jolie. Elle se replongea dans son rapport en secouant la tête. Décidément, il allait la rendre folle. Il obtenait d'elle ce qu'il désirait. Comment y arrivait-il alors qu'elle ne cédait jamais à personne ? Le pire était qu'elle se sentait heureuse de l'accompagner même sous un prétexte fallacieux. Il la trouvait digne d'être présentée à ses parents bien que leur histoire soit provisoire, au futur incertain. Antonella n'avait jamais été le genre de femmes qu'on a envie de promener à son bras. Elle n'épatait personne, elle effrayait son entourage. C'était une tempête vivante qui balayait tout sur son passage. Qui aurait eu envie d'être accompagné d'une femme qui vous sondait de ses pupilles noires et inquisitrices, qui était incapable de retenir ce que la bienséance voulait qu'on taise en société, qui glaçait l'atmosphère par sa seule apparition et jetait un froid manifeste sur l'assistance dès qu'un chapelet de mots s'échappait de ses lèvres ? Antonella n'avait jamais voulu se prêter à ces mondanités exigeant de la retenue et de l'amabilité et personne ne l'avait jamais encouragée à faire des efforts. Théophane n'avait rien exigé d'elle, il avait amené les choses en douceur comme si elles allaient de soi. Il l'avait mise devant le fait accompli et elle n'avait même pas pensé à se révolter ou à refuser sèchement. Il avait manœuvré avec efficacité et elle était tombée dans ses filets. Avec un plaisir qu'elle évitait de regarder de trop près. Il risquait de lui échapper à tout moment, c'était toujours ainsi.

Ne te fais pas d'illusion ma fille, ce bonheur-là aussi disparaîtra.

Antonella chassa la voix de son père, il avait raison pour une fois. Chaque fois qu'elle frôlait du doigt le bonheur, il s'évanouissait comme s'il avait été là par erreur, par mégarde et qu'il se souvenait qu'il n'avait pas sa place dans son existence.

Antonella éloigna toutes ces considérations de son esprit et retourna à son rapport. Inutile de penser à la fin de cette histoire à peine ébauchée, elle la verrait venir suffisamment vite.

« Arrête de gesticuler, ça va bien se passer. »

Antonella avait l'impression d'aller à son premier rendez-vous galant. Elle avait l'estomac noué, les jambes chancelantes et une terrible envie de faire pipi. Sous ses dehors de frondeuse, elle était toujours nerveuse à l'idée de rencontrer des gens qu'elle ne connaissait pas. En dehors du travail, le contact avec d'autres adultes, de surcroît des adultes qui avaient approximativement l'âge de ses parents, la mettait mal à l'aise. Elle ne savait pas quelle attitude adopter, elle bafouillait. Elle oscillait entre la femme très sûre d'elle avec des répliques cinglantes (souvent désastreuses pour sa sociabilité) ou la femme plutôt réservée et timide (ce qui ne lui allait pas, mais ménageait les autres et lui permettait de se fondre dans la masse pour un temps).

En descendant de voiture, très naturellement, Théophane glissa sa main dans la sienne et la guida vers la maison. Lui était détendu et égal à lui-même. Forcément, il allait chez ses parents, il n'avait aucune inquiétude à avoir, ça ne devait pas être la première fille qu'il leur présentait. La situation était des plus normales. Elle se mordilla la lèvre inférieure en se passant la main dans les cheveux, tira un peu sur le chemisier pour le rajuster.

« Ne sois pas si nerveuse, ce n'est pas un dîner de fiançailles. Reste toi-même. »

— Je ne suis pas sûre que ça me réussisse, avoua-t-elle très bas, bien consciente que ses attitudes n'attiraient pas les foules.

— Mais si... regarde-moi, je n'ai pas encore pris mes jambes à mon cou. »

Ils étaient arrivés devant le seuil de la maison. Ils se fixèrent un instant et Théophane se pencha pour l'embrasser délicatement. Elle goûta ses lèvres avec plaisir, rien de tel pour lui redonner un peu de

courage qui lui faisait défaut ce jour-là. L'alcool avait annihilé bien plus que ses défenses, tout son caractère volcanique était une mer d'huile. Ce qu'Antonella avait d'abord jugé désastreux se révélait désormais apaisant. Malgré sa nervosité, la présence de son partenaire la tranquillisait bien plus qu'elle ne l'aurait avoué. En temps normal, la distance qu'elle aurait mise entre eux aurait sapé cette proximité bienfaisante. À quand remontait la dernière fois où elle avait été si tranquille ? C'était une paix relative, de surface, elle en avait bien conscience, malgré tout, elle voulait en profiter... le temps que ça durerait.

Alors que leurs lèvres ne s'étaient pas encore séparées, la porte s'ouvrit à la volée. Ils se décollèrent brusquement, comme pris en faute, rougirent à l'unisson avec la femme qui leur faisait face. Elle était cramoisie, elle ne s'attendait manifestement pas à trouver son fils en train d'embrasser une femme devant sa porte. Elle afficha un sourire de façade, efficace et accueillant. Théophile et sa mère se ressemblaient. Il avait ses yeux et leurs lèvres étaient similaires, bien dessinées et charnues. Le même teint hâlé, le même visage serein et épanoui. Ses cheveux étaient courts, blonds foncés, impeccablement coiffés. Son visage sans maquillage portait les traces du temps comme toutes les femmes de son âge, mais les années avaient été clémentes avec elle. C'était encore une belle femme, ses rides s'accroissaient de part et d'autre de son regard, manifestement elle avait beaucoup ri dans sa vie. Son visage jovial était un plaisir à contempler. Elle portait un pantalon de lin coquelicot et une tunique crème avec des arabesques du même rouge. Ses manches descendaient jusqu'à ses longues mains aux ongles manucurés, peints en beige nacré et dont les doigts s'ornaient de nombreuses bagues serties de pierres précieuses. C'était une femme qui prenait soin d'elle.

Théophile s'avança et l'embrassa sur les deux joues, il tira Antonella par le bras et la planta devant sa mère.

« Maman, je te présente Antonella, Antonella, voici ma mère Marguerite.

— Enchantée, madame Fournier. »

Tandis qu'Antonella tendait sa main à la mère de Théophile en un geste maladroit, celle-ci l'ignora, fit un pas dans sa direction et l'embrassa sur les joues. La plus jeune des deux femmes resta interdite alors que l'autre était aux anges et souriait bêtement à son fils. Elle les

fit entrer dans la maison en commençant à parler. Marguerite Fournier était une femme extrêmement bavarde, contrairement à son mari peu loquace. Elle n'attendait pas forcément que son interlocuteur entame la conversation ou s'exprime en retour, elle était capable de discourir seule durant des heures. Elle appréciait un bon échange, mais si personne ne lui répondait, elle faisait avec. C'était une bonne pâte, pas pénible ni soupe au lait. Elle était conciliante et charmante. Ses enfants la qualifiaient de mère poule, elle était une très bonne mère, même si parfois elle les étouffait avec sa tendresse et sa protection comme s'ils avaient encore cinq ans. Pour Marguerite, rien n'égalait les attentions d'une mère, même si ses enfants avaient trente ans. Parfois, son mari la sermonnait gentiment en disant qu'il était temps de couper le cordon. Personne dans la famille ne lui en tenait véritablement rigueur. Marguerite ne serait pas vraiment elle sans son obsession pour ses enfants désormais tous adultes. Heureusement qu'il lui restait la dernière petite qui vivait encore sous son toit et qu'elle choyait comme un trésor. Si seulement, elle avait pu la retenir quelques années de plus ! Depuis plusieurs mois, celle-ci lui filait entre les doigts, le départ du nid était imminent.

Mme Fournier les introduisit dans un salon aux meubles en bois clair dont les murs jaune paille étaient constellés de photos de ses enfants et petits-enfants, de réunions familiales, de paysages de vacances à la mer, à la montagne, à la campagne. Ils s'assirent dans un grand canapé en L au revêtement peau de pêche, agréable au toucher, une horreur à nettoyer. Sur la table basse, des verres vides attendaient l'apéritif. Marguerite s'empressa de se rendre à la cuisine. Des casseroles tintèrent, le bruit des assiettes, du frigo qu'on ouvrait, de couvercles qui s'entrechoquaient.

« Ma mère t'adore.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Elle m'a vue trente secondes.

— Crois-moi, je la connais. Son regard dit qu'elle a trouvé sa prochaine belle-fille.

— Théo !

— Laisse-la rêver un peu. »

Il la taquinait gentiment, elle était tellement tendue, prête à exploser. Elle était capable d'assommer une personne en trois phrases, mais supportait mal une banale rencontre sans conséquence. Il prit sa main et déposa un baiser sur le dessus. Comme à chaque fois qu'il la

frôlait, l'embrassait ou la regardait seulement, elle se détendit sur l'instant. Elle desserra sa mâchoire, relâcha la pression dans ses doigts, ses épaules s'affaissèrent imperceptiblement, ses jambes cessèrent de gigoter. Marguerite revint à ce moment précis un plateau entre les mains qu'elle déposa sur la table basse, faisant mine de ne pas voir leurs mains unies. Un assortiment d'amuse-bouches côtoyait des ramequins remplis de sauces de diverses couleurs, un bol d'olives, des gressins.

« Tu vas nous chercher une bouteille de muscat dans la cave ? » proposa Marguerite tout sourires à son fils.

Il se leva, abandonnant Antonella à sa mère et s'évapora dans la cuisine. Les deux femmes se regardèrent, la plus âgée détailla l'autre d'un air affable et tendre. Antonella n'était pas sûre de ce qu'elle devait éprouver face à un examen minutieux de sa personne. Elle craqua et rompit le silence pesant qu'elle ne supportait plus.

« Théo m'a dit que vous étiez prof d'arts plastiques.

— Oui, j'enseigne dans un collège.

— Ça vous plaît ?

— Oui, beaucoup. J'avoue que ces dernières années sont plus dures que les premières. Les enfants ont changé d'une génération à l'autre. Ils sont devenus... impertinents et durs.

— Est-ce que tous les ados ne sont pas toujours comme ça ? »

La répartie d'Antonella avait été cinglante. Ce ton froid et sans sentiment qu'elle utilisait pour analyser toute chose, pour prendre de la distance avec chaque phrase qu'elle prononçait, chaque personne qu'elle rencontrait avait eu le dessus malgré son état à demi somnolent. Ses yeux quittèrent Mme Fournier. Pourvu que Théo revienne vite avant qu'elle ne fasse une autre bourde. Néanmoins, contrairement à ce qu'elle pensait, Marguerite n'en prit pas ombrage. Elle était habituée aux insolences de ses élèves, ça ne la choquait même plus. Pourquoi se vexer pour une petite réflexion sans conséquence et vraie en plus ? Elle lui adressa un sourire radieux.

« Vous avez raison, on oublie trop souvent ce que c'est qu'être jeune quand on est une vieille femme comme moi.

— Je ne voulais pas...

— Ne vous inquiétez pas, ma chère, la rassura la mère de Théo avec un nouveau sourire... Alors, cette affaire sur laquelle vous êtes avancée bien ?

— Nous l'avons presque bouclée, enchaîna Antonella en remerciant intérieurement Marguerite de changer de sujet.

— Et après, vous allez continuer à travailler avec Théophane ?

— Je ne crois pas, je travaille au coup par coup... quand on a besoin de moi.

— Oh, vous êtes ce qu'on appelle une consultante ?

— Je crois qu'on ne dit ça qu'à la télévision, madame Fournier, avoua Antonella dans un sourire.

— Pas de chichi entre nous, appelez-moi Marguerite.

— Marguerite... c'est un prénom très doux.

— C'est une horrible chose d'être affublée d'un prénom pareil, qui a envie d'être appelé comme une fleur du jardin ?

— Antonella a le même problème que toi, maman, elle déteste son prénom.

— Vraiment ? s'étonna la femme en dévisageant la compagne de son fils. C'est si charmant et si exotique pourtant ! Antonella, on n'en rencontre pas à tous les coins de rue. Et puis son étymologie devrait vous charmer.

— Je... je ne connais pas l'étymologie de mon prénom, admit Antonella, hésitante.

— Vraiment ?

— Maman, je t'assure, ce n'est pas... nécessaire. »

Le dernier mot de Théophane avait été murmuré. Il était vain de retenir Marguerite déjà en train de fouiller une de ses bibliothèques à la recherche d'un livre sur l'étymologie des prénoms. C'était l'une de ses passions. Elle avait réalisé une étude minutieuse sur les prénoms de chacun de ses enfants avant leur naissance, puis de ses petits-enfants. Elle passait des heures dans son bouquin à parcourir chaque entrée, collectant tout ce qui l'entourait, glanant des détails sans importance, trouvant des similitudes entre le nom et la personne qui le portait. Nul doute qu'Antonella n'allait pas échapper à sa tirade sur l'importance du choix d'un prénom. Dommage qu'elle ne soit pas tombée sur le bon interlocuteur, Théophane n'était pas persuadé qu'Antonella apprécierait d'entendre sa mère se répandre sur un prénom qu'elle détestait. De surcroît, maintenant qu'il en connaissait les raisons profondes, il aurait tout fait pour arrêter sa mère. Néanmoins, c'était peine perdue, une fois lancée, il était impossible de la stopper, il avait expérimenté la chose plusieurs fois.

« Si je ne me trompe pas, je crois bien que votre prénom vient d'un mot latin et signifie *Inestimable*... Ah, le voilà, je l'ai trouvé ! C'est bien ça. In-es-ti-ma-ble, articula-t-elle avec soin. Choisir un prénom pour ses enfants n'est pas une chose innocente à faire. Ils vont l'avoir toute leur vie, il est vital de faire attention... »

Théophane écouta ce discours qu'il connaissait par cœur pour l'avoir entendu des dizaines de fois. Aucune femme enceinte ayant croisé le chemin de Marguerite ne l'ignorait. C'était un débat qu'elle ranimait constamment : savoir si un prénom reflétait nécessairement une personnalité ou si c'était par pur hasard qu'on accrochait une personnalité sur un prénom. Débat ouvert voilà longtemps et personne n'était parvenu à le clore au grand désarroi de Théophane. Ces discussions ne menaient jamais à rien, étaient futiles et sans intérêt. Pourtant, Antonella écoutait religieusement Marguerite sans la contredire, sans prendre part à cette polémique fascinante. Personne ne lui avait jamais révélé l'origine de son prénom et elle était troublée par la croyance absolue de cette femme dans le pouvoir d'un prénom. Elle la laissa commenter l'article du livre qu'il aurait suffi qu'elle lise elle-même, ce qui aurait été plus rapide et plus simple, cependant la passion que mettait Marguerite dans son discours était hypnotique. Théophane était médusé de constater qu'Antonella était si docile sur un sujet aussi banal et commun. Elle opinait du chef pour abonder dans le sens des paroles de sa mère sans émettre la moindre opinion sur le sujet. Véritablement surprenant ! La porte d'entrée claqua et interrompit Marguerite qui avait pratiquement terminé d'exposer toute la personnalité des Antonella avec emphase.

« Oh, voilà ton père !

— Papa ? Il ne rentre pas manger d'habitude.

— Je l'ai appelé... pour qu'il se joigne à nous. »

Théophane fusilla sa mère du regard. Elle l'avait surtout appelé pour qu'il ne rate pas la nouvelle copine de son fils. Il était impressionnant de voir que sa mère mettait toujours la charrue avant les bœufs. Quel intérêt de rameuter toute la famille juste pour un simple repas ? Ça n'était pas une présentation officielle ni rien dans le style. Il regretta subitement d'avoir jeté Antonella au milieu de ses parents, il avait voulu qu'elle vienne parce que ça lui laisserait quelques semaines de tranquillité avant que sa mère mette de nouveau son nez dans sa vie privée, ce qu'il trouvait regrettable. À plus de

trente ans, il gérait très bien sa vie amoureuse tout seul, même s'il s'agissait surtout de son manque de vie amoureuse. Ça ne regardait que lui, ça ne regardait pas sa mère ni son père. Ses parents n'avaient pas à se mettre au milieu de tout ça, c'était déjà suffisamment compliqué sans eux. Son père était un homme en retrait de la vie privée de ses enfants. Il n'y pénétrait qu'invité. Sa mère, elle, faisait fi des convenances et croyait encore qu'ils avaient huit ans et trouvait normal qu'elle fourre son nez partout. Déjà à huit ans, cette attitude l'insupportait, ça n'était pas pour l'accepter à plus de trente. Sa mère foulait au pied leur jardin secret, sous prétexte qu'elle était leur mère, elle pensait avoir le droit de tout savoir sur eux.

Théophane n'avait pas emmené Antonella uniquement pour avoir la paix. Il l'avait aussi emmenée car il aimait sa présence, son caractère impétueux. Malgré tout ce qu'elle prétendait, elle avait besoin du contact des autres comme tout le monde, de savoir que les gens l'accepteraient même si sa personnalité n'était pas du goût de tous. Le monde n'était pas peuplé uniquement de gens formatés pour être sociables ou aimables, des gens policés à qui on n'avait jamais rien à reprocher. Un brin d'originalité, de folie était le bienvenu. Théophane aimait ça. Il aimait savoir que la femme qui l'accompagnait n'était pas comme les autres. Il regrettait qu'elle n'ait pas conscience de ce que lui percevait en elle. Toute cette aura bouillonnante cachait une femme délicate et appréciée.

Antonella, Théophane et Marguerite se levèrent de concert pour accueillir M. Fournier. Son fils et sa femme l'embrassèrent, puis vint le tour d'Antonella. Ils se jaugèrent sans rien dire, sans esquiver le moindre geste. C'était comme s'ils attendaient quelque chose, quelque chose qui échappait aux deux autres. Une vague d'étonnement alla de l'un à l'autre. M. Fournier fit un pas en direction d'Antonella et arbora un sourire énigmatique. Avant que son fils puisse faire les présentations, il éclaircit la situation.

« Antonella, je ne pensais pas vous revoir... encore moins sous mon toit.

— Bonjour docteur.

— Déjà à l'époque, il était impossible que vous utilisiez mon prénom.

— Ça aurait été vous considérer comme mon ami.

— Je l'étais.

— Je ne l'ai compris que plus tard.

— Je suis ravi de vous revoir. Vous avez l'air d'aller bien.

— Je vais bien. »

Ils n'échangèrent ni poignée de main ni accolade, uniquement cette observation mutuelle intense qui mettait en branle les souvenirs enfouis depuis des décennies. Théophane et Marguerite les examinaient intrigués.

« Vous vous connaissez ? hasarda Théophane.

— Oui... Antonella et moi avons... travaillé ensemble, il y a longtemps maintenant, expliqua M. Fournier avec un sourire détendu... Que le monde est petit ! Prenons l'apéritif. »

Bernard Fournier était de ses hommes qui, lorsqu'il parle, s'attend à être écouté sans jamais être contrarié. Ni agressif ni dictateur, par son attitude placide et aimable, il amenait les gens à abonder dans son sens. Par habitude, son fils et sa femme s'assirent. Antonella se joignit à eux sans opposer de résistance. Quel soulagement qu'il soit resté vague, qu'il n'ait pas précisé dans quelles circonstances ils s'étaient rencontrés. Comment le monde pouvait être si minuscule ? De tous les hommes de cette ville, de tous les psys qui existaient, pourquoi fallait-il que le père de Théophane soit celui qui l'avait soignée après la mort de son père ?

Bernard déboucha la bouteille de muscat, remplit tous les verres, sans sourciller, sans même que la situation lui paraisse étrange. Il agissait comme s'ils étaient de vieilles connaissances, de vieux amis qui n'avaient jamais partagé les secrets les plus noirs qui habitaient Antonella. Cet homme savait tout d'elle, tout de cette part de son existence qu'elle aurait voulu enterrer et ne jamais voir resurgir. Et s'il remontait à la surface ce qu'elle avait caché, ce qu'elle voulait ignorer pour le restant de ses jours ? À la dérobée, elle étudiait ses attitudes, son ton de voix : rien ne laissait paraître qu'il la connaissait sous un autre jour. Il évoquait le temps qu'il faisait, une anecdote sur sa secrétaire, un vieux souvenir de son enfance. Sa femme parla de mille broutilles. Théophane les accompagna dans leur conversation frisant la platitude. Antonella se contenta d'acquiescer lorsqu'ils la mêlaient à leurs propos, sinon elle demeura en retrait. Elle les observait être une famille unie et heureuse, elle écoutait leurs échanges teintés d'une banalité rassurante. Ces gens avaient l'air si normaux, comme l'étaient Hervé et sa femme lorsqu'ils la recevaient. Jamais un mot plus haut

que l'autre, aucun geste de colère, aucune tempête couvant et prête à ravager le salon. Antonella était toujours étonnée de voir à quel point les gens se conduisaient en êtres civilisés en famille, stupéfaite que dans un foyer normal, les choses soient si simples et les gens paraissent si légers et insoucians.

Le repas se passa sans anicroche, personne ne demanda à Bernard ou Antonella de s'expliquer sur leur relation, aucun d'eux ne se hasarda à y faire allusion. Les parents de Théophane embrassèrent chaleureusement la jeune femme lorsqu'il fut temps de reprendre le chemin du travail. Une fois dans la voiture, le policier rassura sa compagne.

« Tu vois, ça s'est bien passé, j'étais sûr que mes parents allaient t'adorer... bon, même si t'as été super-sage avec eux, on aurait dit une petite fille modèle. »

En guise de réponse, Antonella lui tira la langue, il s'empessa de l'embrasser sur la bouche et démarra. Elle considéra la situation un instant, elle avait été silencieuse et calme, sage comme une image. Redoutant que Bernard dise quoi que ce soit, redoutant de se le mettre à dos. Elle se rappelait ses paroles rassurantes, ses encouragements à tout lui raconter. Elle se souvenait aussi un peu trop clairement de la manière dont elle lui répondait, de l'impression générale qu'elle lui avait laissée, de cette envie furieuse qu'elle avait de le faire taire parce qu'il disait trop de choses qu'elle n'avait pas envie d'entendre, trop de vérités inacceptables. Elle avait compris bien plus tard qu'il était là pour l'aider, qu'il n'était pas son ennemi, qu'il ne lui voulait aucun mal. Si seulement elle l'avait écouté... Elle balaya le passé comme elle le faisait si souvent. Comment avancer dans le présent en étant constamment noyée dans son passé ? Il contaminait tout, revenait à la charge sans lui laisser un moment de répit. Ne l'avait-il pas prévenue ? N'avait-il pas dit que si elle était incapable de s'en débarrasser, de défaire les liens trop forts qu'elle avait avec lui, jamais elle ne pourrait vivre convenablement ? Qu'elle serait incapable de se forger un avenir en ressassant constamment le passé ? Deux décennies écoulées et elle ne savait toujours pas comment faire pour larguer les amarres et tout laisser derrière elle. Il avait dit que ça ne servait à rien d'oublier, qu'il fallait accepter, ne pas repousser les évidences et faire avec. Mais comment pouvait-on accepter les actes qui la hantaient jour après

jour ?

Antonella peaufina son rapport, vérifia de multiples fois que rien ne manquait et le glissa dans le dossier de l'enquête. Elle rangea ses affaires dans son sac. Il était temps de plier bagages et de partir. Elle ne savait pas comment se comporter vis-à-vis de Théophile. Généralement, lorsqu'une affaire était finie, son partenaire regrettait son départ ou en était soulagé. Là, qu'allait-il se passer ? Les choses ne s'étaient pas vraiment déroulées comme d'habitude. Sa relation avec Théophile ne ressemblait à aucune autre. Il y avait plus que le boulot entre eux, bien qu'elle ne sache pas précisément de quoi étaient faits leurs rapports. Elle avait presque des regrets que tout soit terminé.

« Je... je vais m'en aller, lança-t-elle innocemment, avec le ton le plus neutre qui soit. Mon boulot est fini... sauf si tu vois autre chose ?

— Non, je crois pas, répondit-il sans prendre la peine de relever la tête de son ordinateur.

— D'accord, donc j'y vais, hésita-t-elle.

— Je te vois ce soir ? questionna-t-il cette fois en la dévisageant avec un sourire.

— Pourquoi ? s'étonna-t-elle avec brusquerie.

— Je ne sais pas, pour passer un moment ensemble. Tu n'en as pas envie ?

— Parce que toi, tu en as envie ?

— Oui. »

Son visage affichait cet air qu'elle aimait tant. Celui qui la faisait paraître désirée et désirable. Comment avait-il pu refuser de coucher avec elle en lui lançant des regards pareils ? Il aurait été capable d'embraser une forêt entière d'un seul regard... ou bien c'est elle qui s'enflammait chaque fois qu'il la fixait. Antonella examina sa demande. C'était la première fois qu'on lui proposait un rendez-vous galant alors qu'il n'y avait pas encore eu de sexe entre eux. Habituellement, elle faisait les choses à contre-courant des autres, commençant par le sexe et rejetant la possibilité d'une relation stable et suivie par la suite. Jusque-là, ce fonctionnement ne lui avait jamais posé le moindre problème. Elle réalisa que c'était également la première fois qu'elle hésitait à rejeter un rendez-vous. Elle était curieuse de voir où cela allait les mener. Curieuse et réticente. Pourquoi aller plus loin alors qu'elle subodorait déjà la fin de

l'histoire ? Cette envie subite de pleurer qui s'était déjà manifestée deux fois revint au galop, elle la chassa âprement.

« Je sais pas si c'est une bonne idée... » déclara-t-elle finalement en se dirigeant vers la porte et en l'ouvrant, sans oser affronter son regard.

Avant qu'elle ait eu le temps de sortir, il était sur elle. Il lui prit la poignée des mains et referma. Il la plaqua contre la porte et l'embrassa tout en douceur. Elle sentit fondre sa volonté de le fuir aussi subitement que si elle avait été une glace placée devant une cheminée brûlante. Elle se délecta de sa bouche jusqu'à ce qu'il lui reprenne ses lèvres avec une telle délicatesse qu'elle en aurait pleuré.

« Ne me fuis pas. Dis-moi que tu n'as pas envie de ça.

— Je ne sais pas de quoi j'ai envie, mais je sais que tu n'as pas envie d'être avec une femme comme moi.

— C'est quoi une femme comme toi ? chuchota-t-il en glissant ses lèvres dans son cou.

— Théo, fais pas ça... Si tu savais les choses que j'ai faites...

— Quelles choses ? demanda-t-il en rivant son regard aux prunelles foncées d'Antonella. Dis-moi.

— Ce n'est pas une bonne idée.

— Pourquoi ?

— Parce qu'après, c'est toi qui auras envie de me fuir.

— Pourquoi je ferais ça ? Depuis le début, j'ai envie de tout savoir de toi et toi, tu ne me laisses pas entrer dans ton monde. On ne commence pas une relation avec des secrets.

— Il y a secret et secret. Ils ne sont pas tous bons à entendre.

— Alors tu préfères abandonner la partie sans même essayer, plutôt que de tenter le coup ?

— Et si ça ne marche pas ?

— Alors ça ne marchera pas, mais au moins tu auras essayé. »

Antonella le dévisagea longuement. Toujours collée à lui, elle sentait son cœur battre follement contre sa poitrine. Ses yeux bleus flottaient devant elle, sérieux, impatients. Un bras de Théophane la tenait toujours étroitement, l'autre jouait avec une de ses mèches de cheveux échappée de sa queue-de-cheval. Leur proximité rendait difficile la décision qu'elle avait à prendre. Elle était troublée par son parfum, par l'odeur de sa peau, par sa seule présence. Elle avait les nerfs à vif et si peu de temps pour se décider. Inutile de le faire

poireauter des heures ou des jours. Elle n'avait qu'une seule phrase à prononcer et les jeux seraient faits. Le seul inconvénient serait qu'il n'y aurait pas moyen de revenir en arrière. Si elle formulait ses pensées et que ce qu'il récoltait ne lui plaisait pas, il n'y aurait aucun moyen d'effacer et de reprendre à zéro. Il n'y aurait pas de retour possible. Elle perdrait le goût de ses lèvres à jamais et ce regard enivrant qui transformait le monde qui l'entourait et lui faisait miroiter un avenir meilleur. Elle ferait une croix définitive sur lui. D'un autre côté, si elle ne faisait rien, où iraient-ils ? Il arriverait un moment où elle serait acculée à ce choix quand même. Ça n'était qu'une question de temps. Le plus simple était de laisser tomber, se détourner de lui... Avant qu'elle termine le cheminement de ses pensées, les lèvres de Théophane étaient de nouveau sur les siennes. Comment pouvait-elle perdre la tête juste à cause d'un simple baiser ? À cause de la pression d'un corps contre le sien. Aucun n'avait jamais troublé ses sens comme il en était capable. Elle se laissa aller à glisser ses bras autour de son cou et à savourer cet instant qu'il allait falloir rompre.

Finalement, elle prit sur elle, le repoussa un peu brusquement et le défia d'un regard.

« Tu dis que tu veux tout savoir de moi, mais je pense que ce que tu trouveras ne te conviendra pas.

— Antonella, je suis flic. Rien ne peut plus me choquer.

— Tu le crois vraiment ? »

Le ton glacial datant du début de leur rencontre avait fait son retour. Il la dévisagea un instant comme s'il ne la reconnaissait plus. Son corps se couvrit de chair de poule, ses pupilles noires le détaillaient sans ciller, comme si elle pouvait lire à travers lui. Il était effrayé par son regard si sombre empreint d'indifférence et de dureté. Elle glissa sa main jusqu'à la joue râpeuse de Théophane, apaisant instantanément ses inquiétudes. Un faible sourire naquit sur ses lèvres, un filet de tristesse perça dans ses mots, son visage était broyé par la résignation.

« Va voir Hervé, dis-lui de te donner le vieux dossier qu'il avait promis de ne jamais montrer à personne... que je l'ai supplié d'oublier. Tu sauras tout de moi, tout ce que tu veux savoir, et bien plus... surtout ce que personne ne veut savoir. »

Elle colla ses lèvres sur celles de Théophane, s'y attarda

longuement et s'enfuit du bureau sans qu'il la retienne. Ce baiser ressemblait à une sentence, une condamnation, au renoncement d'un amour qui venait à peine de naître. C'était comme s'il l'avait embrassée pour la dernière fois. Comme si sans savoir pourquoi, il lui faudrait fixer cet instant dans sa mémoire car jamais ses lèvres ne retrouveraient le chemin de celles d'Antonella. C'était comme si elle lui avait dit adieu.

Sonné, Théophile se traîna jusqu'au bureau de son chef, frappa trois coups sèchement, attendit la réponse et pénétra sans entrain. Il referma la porte derrière lui, ce qui était inhabituel. Hervé Cardarelli lui prêta toute son attention, dans l'expectative.

« Oui ? »

— On est en train de boucler l'affaire Roux.

— Bien.

— Antonella est partie, elle a dit... elle a dit que je devais vous demander un dossier.

— Lequel ? s'étonna son chef.

— Celui que vous ne deviez jamais montrer à personne, qu'elle vous a supplié d'oublier. Celui la concernant, récita Théophile d'un ton neutre.

— Qu'est-ce que... Assieds-toi.

— Je ne veux pas m'asseoir, je veux qu'on m'explique ! cria-t-il hors de lui. Je veux savoir pourquoi cette femme que j'aime refuse de me parler d'elle et pourquoi c'est vous qui possédez les réponses qu'elle ne veut pas me donner !

— Tu es amoureux d'Antonella ?

— Oui... » laissa-t-il échapper dans un murmure.

Depuis le premier instant où il l'avait rencontrée, il y avait eu cet étrange sentiment qui s'était installé dans sa poitrine. Indéfinissable, chaud, rassurant. Il remuait chaque fois qu'elle était dans son champ de vision, il remuait chaque fois que ses pensées allaient vers elle. Il s'était accroché en lui et bousculait tout le reste. Il se répandait dans tout son être sitôt qu'elle était dans les parages, quand elle le frôlait, c'était une explosion de sensations. Sans parler de ses baisers ou de ses caresses, ça allait le rendre dingue. Le reste était devenu si fade. Les souvenirs de ses anciennes copines s'étaient délavés, les émotions qui les accompagnaient amoindries. L'image d'Antonella flottait perpétuellement devant son regard et lui tirait un sourire niais auquel

il ne résistait même pas. Quand ses lèvres effleuraient les siennes, son corps se transformait en fournaise. Ça n'avait rien à voir avec le sexe, même si l'idée de cet acte lui donnait des bouffées de chaleur. Il avait envie de la posséder tout entière. D'entrer en elle, de se fondre en elle, de comprendre chaque parcelle de son corps, chaque idée qui se formait dans son esprit. D'être en symbiose parfaite avec elle. Ces choses qu'on lisait dans les bouquins, que les auteurs décrivaient comme le plus fantastique des sentiments, l'avaient envahi et étaient réellement aussi puissantes qu'on le prétendait. Il n'y avait jamais cru. Il avait pensé qu'un jour, il rencontrerait une fille qui lui plairait et qu'il ne laisserait pas indifférent. Qu'ils chemineraient ensemble jusqu'à s'apercevoir qu'ils n'étaient pas si mal tous les deux et que ça valait la peine d'un enfant ou deux, de quelques signatures sur des papiers officiels. Qu'ils élèveraient leur progéniture et vieilliraient ensemble sans se poser trop de questions, sans croire au grand frisson. Un petit lui suffirait. Au lieu de ça, il avait rencontré Antonella. Elle avait ravagé toutes ses idées préconçues sur la femme de sa vie qu'il avait longuement bâties. Elle l'avait dépouillé de ses sentiments, avait chamboulé son intérieur. Il n'était plus capable de réfléchir posément quand elle était avec lui, plus en mesure de contrôler ses émotions. Les seules envies qui restaient étaient celles de la toucher, de l'embrasser, de blottir son corps contre le sien. Il n'y avait plus qu'elle qui importait. Lui qui avait envisagé une femme douce, tendre et aimante, il l'avait trouvée, même s'il fallait chercher pour déterrer ces traits de personnalité. Elle était brusque et sauvageonne, elle était rude et autoritaire. Lorsqu'on creusait soigneusement sous la surface avec patience et détermination, on découvrait le reste. Encore fallait-il s'en donner la peine. La seule chose qu'elle lui avait laissé entrevoir et comprendre était qu'elle était terrifiée. Terrifiée par un secret qu'elle n'était pas parvenue à lui avouer et il l'aimait encore plus pour ça. Parce qu'elle avait décidé de le lui confier. Il allait le découvrir, le mettre à nu et ensuite, il n'y aurait plus d'obstacle entre eux. Tout serait limpide.

Hervé lui désigna la chaise, Théophile renonça à lutter, se laissa tomber dessus, épuisé comme après un marathon.

« Pour commencer, cette conversation ne va jamais sortir de ce bureau. Compris ? gronda Hervé.

— Oui, chef.

— Je sais ce qu'on raconte sur Antonella, les couloirs des flics laissent circuler plus de ragots qu'une assemblée de bonnes femmes qui font du tricot. Je sais aussi que la plupart de ce qu'on raconte est vrai. Je connaissais Antonella bien avant vous tous, la première fois que je l'ai vue, elle avait quelques jours. Je l'ai vue grandir, devenir une femme et je sais quel genre de femme elle est. Sauf que contrairement à vous tous, moi, je peux vraiment dire que je sais qui elle est. Rien à voir avec la sulfureuse psy sur laquelle tout le monde cancanne. Elle pourrait se taper le monde entier, ça ne lui retirera jamais ce qu'elle a au fond d'elle... sauf que ça, elle ne l'a pas encore compris. Mais apparemment, toi, tu sembles avoir saisi la situation.

— Quelle situation ? Qu'est-ce que j'ai saisi ?

— Toi, tu as su voir au-delà d'une paire de seins ou d'un coup à tirer.

— Parlez pas d'elle comme ça, j'aime pas ça.

— Ça me plaît. Ça me plaît même beaucoup. C'est pour ça que je vais te le donner, ce foutu dossier. Tu as le droit de le prendre, de le ramener chez toi, de tout lire, tout voir... mais si j'en entends parler dans les couloirs, crois-moi sur parole, ta carrière est finie !

— Chef, je ne vais pas...

— Je ne plaisante pas, Fournier ! Tu l'aimes cette gamine, mais moi aussi, je l'aime ! Elle en a pris plein la gueule toute sa vie, je ne veux pas qu'un salaud en remette ! Je lui ai promis que personne ne lui ferait plus jamais de mal. Alors, si je te donne ce putain de dossier, et Dieu sait que je n'en ai pas envie, et que tu le lis, une fois que tu l'auras lu, tu l'oublieras. Tu seras comme le reste du monde, ignorant. Parles-en à Antonella parce que crois-moi, t'en auras besoin et même viens m'en parler si tu veux. Mais ne dis rien à personne. Jamais ! Promis ?

— Promis, chef. »

Comme s'il n'avait pas compris, Hervé Cardarelli demeura immobile sur sa chaise et continua à fixer Théophile durant de longues minutes. À travers la porte, on entendait des bruits de pas, la machine à café, les touches des claviers qui cliquetaient, un cri au loin, la voix des policiers qui faisaient leur travail, riaient ou échangeaient de banals propos. Brusquement, Hervé décolla de son siège et ouvrit le placard situé derrière son bureau. Il farfouilla à l'intérieur, tira un carton, le dépoussiéra et le rapporta sur le bureau.

Il hésita encore quelques instants, puis finalement le souleva et le donna à Théophane. Celui-ci le prit sans réticence, il était étonnamment lourd.

« Merci.

— Me remercie pas, c'est une des plus sales affaires que je connaisse. Et n'oublie pas, tu n'en parles à personne !

— C'est entendu.

— Allez, file maintenant. »

Théo sortit de la pièce, referma la porte d'un mouvement du pied et se rendit dans son propre bureau. Il déposa le carton sur le sol. Il l'examina sans oser l'ouvrir. Est-ce que c'est ce qu'avait ressenti Pandore avant d'ouvrir la boîte ? Une appréhension terrible, des nœuds dans l'estomac, l'envie de prendre ses jambes à son cou ou d'être sur le point de vomir. À l'extérieur, il n'y avait aucun nom, il n'y avait rien qu'un numéro de dossier et une mention inhabituelle : « *N'ouvrir sous aucun prétexte.* » En soi, déjà, ça dissuadait de s'en approcher. Théophane rumina quelques instants, les bras croisés, appuyé contre le bureau. Impossible de se décider à y jeter un coup d'œil. En tout cas, il était sûr d'une chose, pas question d'ouvrir ça ici. Il ne savait pas ce que contenait ce carton mais vu l'attitude de son chef, il fallait se montrer prudent. N'importe qui pouvait entrer pour lui demander quelque chose, que dirait-il devant le contenu de cette boîte ?

Il remit de l'ordre sur son bureau, éteignit son portable, récupéra ses affaires, le carton et sortit du bureau. À la maison, il aurait tout le loisir de voir ce que cachait sa boîte de Pandore personnelle. Ou plutôt celle d'Antonella.

Théophane prit place dans un des larges canapés en cuir installés dans la salle d'attente de son père. Son cabinet était chic et sobre, donnant une image luxueuse du métier de psychiatre. Des murs immaculés, parsemés de photographies de paysages à couper le souffle. Une musique classique pour ambiance, une table basse en verre où s'empilaient d'innombrables magazines select, sur la bourse, les chevaux, les arts et les voyages lointains. Ce n'est pas ici qu'on trouverait une revue people ou frivole. L'ensemble offrait une ambiance feutrée et reposante pour permettre aux patients d'être prêts à s'ouvrir à leur thérapeute dès leur entrée.

La secrétaire adressa un sourire à Théophane, il avait débarqué comme un fou furieux en disant qu'il avait besoin de voir son père, que c'était urgent. La jeune femme, impeccable dans son tailleur noir et violet, moderne et chic à l'image de son lieu de travail, avait aimablement souri en l'invitant à s'asseoir. Le docteur trouverait bien quelques minutes à lui accorder entre deux patients. Conclusion, il s'était enfoncé dans le divan moelleux et attendait patiemment que son père en ait fini avec son patient avant de se ruer dans le cabinet pour une sérieuse explication. Ses jambes s'agitaient nerveusement, il avait bien essayé de lire mais c'était peine perdue. En plus, il préférerait des lectures plus triviales.

Au bout de vingt-cinq minutes, après s'être levé trois fois pour faire le tour de la pièce, avoir feuilleté vaguement cinq magazines sans aucun intérêt, s'être rongé un ongle, avoir consulté les messages inexistant de son téléphone portable, observé le paysage verdoyant par la fenêtre immaculée, Théophane vit s'ouvrir la porte du bureau qui délivra une brindille d'une quinzaine d'années. Petite, menue, triste à mourir, avec des cheveux longs et gras et un regard fuyant. Elle secoua vigoureusement la main de son père en le remerciant chaleureusement et s'enfuit vers l'ascenseur. Enfin son père repéra sa présence, s'étonna à peine et l'invita à entrer.

Bernard lui présenta le siège face à son bureau et se glissa dans son propre fauteuil.

« On passe des semaines sans se voir et je te vois deux fois dans la même journée.

— Tu savais que je viendrais.

— J'espérais que tu ne le ferais pas.

— Tu sais de quoi je suis venu te parler ?

— De qui, tu veux dire. De ton amie. Antonella. Tu n'aurais pas dû venir.

— Pourquoi ?

— Parce que tu sais très bien que je ne te dirai rien du tout à son sujet.

— Pourquoi ?

— Théo, ce n'est pas à toi que je vais apprendre ce que le secret professionnel signifie. Antonella a été ma patiente, je ne trahirai pas sa confiance, même si c'était il y a longtemps.

— Vraiment ? Mon chef m'a donné tout un dossier sur elle, dossier

qu'elle voulait que je regarde. Je l'ai ouvert à la maison, la première chose que j'y ai vue, c'est la liste récapitulative de ce qu'il contient. Et là, surprise ! Il y a toute une série d'enregistrements de vos entretiens.

— Tu les as vus ?

— Pas encore. J'aurais préféré que tu me prépares à ce que je vais voir.

— Je ne peux pas te préparer à ça. Rien de ce que je pourrais te dire ne pourra te préparer à ce que tu vas entendre et voir.

— Tu connais donc tout le dossier ?

— Bien sûr, c'est moi qui étais en charge de ses auditions.

— De ses auditions ? Elle a été inculpée de quoi ?

— De rien... Lis le dossier, tu verras.

— Bon Dieu, c'est quoi, ces cachotteries ? D'abord Antonella, puis Cardarelli, et toi maintenant !

— Si on fait ça, c'est pour elle. Elle avait juré de ne jamais en parler à personne.

— Qu'est-ce qu'elle a caché ?

— Ce qu'elle a toujours caché, elle-même.

— Je l'accepterai comme elle est, quoi qu'elle ait fait. Je l'aime.

— Depuis combien de temps la connais-tu ? attaqua son père, incrédule devant sa dernière réponse.

— Combien de temps as-tu connu maman avant de pouvoir affirmer que tu l'aimais ? »

Le souvenir que Bernard Fournier racontait avec le plus de plaisir à ses enfants était celui de sa première rencontre avec sa femme. Elle était apparue dans son pull en mohair rose et son jean moulant, ses cheveux ondulants sur ses épaules et son sourire éblouissant, juchée sur des talons de quinze centimètres. Il y avait toujours la même émotion dans sa voix, même après tant d'années de vie commune, lorsqu'il affirmait avoir su dès le premier instant qu'il l'aimait, alors qu'il ne lui avait encore jamais adressé la parole.

L'aîné des deux hommes secoua doucement la tête d'un air entendu.

« Le point est pour toi cette fois... » glissa Bernard dans un sourire.

Parler avec son fils unique avait toujours été un jeu pour lui. Deux forts caractères qui voulaient continuellement avoir le dessus, en restant calmes et souriants. La même attitude flegmatique, le même sens de la repartie, le même instinct du combattant sous des dehors

très sages.

Bernard s'humecta les lèvres, croisa les mains sur son bureau et arbora un air d'intense réflexion, l'instant n'était plus à la plaisanterie.

« Écoute-moi attentivement. Si tu aimes cette femme, si tu l'aimes sincèrement et que tu ouvres ce carton, ne te détourne pas d'elle. Elle ne le mérite pas. Elle mérite vraiment qu'on l'aime. Elle, plus que toutes les autres... Si elle est en retrait, c'est juste qu'elle a peur.

— De quoi ?

— En gros, de ne pas être à la hauteur, de se replonger dans le passé, de suivre la trace de ses parents, de revivre l'enfer qu'elle a connu.

— Ça a à voir avec ses cicatrices ? questionna Théophane. Je les ai vues, enchaîna-t-il sans attendre de réponse de la part de son père, un simple regard éloquent avait suffi à le persuader qu'il était sur la bonne piste. À part sur les bras, elle en a sur tout le corps.

— Entre autres choses, oui. Les cicatrices font partie de l'histoire. Mais elles sont guéries, son corps est guéri. Ce qu'il y a à l'intérieur d'elle ne l'est pas. Et ne le sera peut-être jamais.

— Je ne comprends pas.

— Lis ce foutu dossier, Théo.

— Mais...

— Lis ce dossier et après, si tu as des questions, j'y répondrai. Je te le promets. »

Au fil de la conversation, la voix de son père avait perdu de son assurance, de son professionnalisme. Son discours était teinté de tristesse. Une émotion peu coutumière que Théo ne lui connaissait guère... surtout pas lorsqu'il évoquait ses patients.

Théophane répandit le carton sur le sol de son salon et entreprit de trier ce qu'il contenait. Les vidéos des entretiens de son père et d'Antonella furent mises de côté. Il les visionnerait une fois qu'il saurait de quoi il retournait. Au milieu du fatras, il repéra un dossier, rien de mieux pour se faire une idée précise. Il l'ouvrit, des photos en tombèrent. Il les examina. Des clichés de toute la famille Fabrini, les parents, les filles. Devant celles d'Antonella, Théophane retint son souffle. On n'apercevait pas son visage mais il reconnaissait ce corps torturé, celui qu'il avait vu le soir où elle s'était déshabillée dans sa

salle de bains pour se glisser dans son tee-shirt. En lui apportant de quoi s'habiller pour la nuit, il avait évité de la détailler, mais il avait capté son reflet dans le miroir qui renvoyait une partie de sa nudité. Elle était trop soûle pour s'en rappeler. Elle lui avait juste souri, l'avait remercié et avait refermé la porte sur elle. En arrivant dans la chambre, elle était emmitouflée dans son peignoir, il avait fait semblant de ne pas le voir tomber au sol et de ne pas apercevoir les marques sur ses jambes. Dans le lit, il s'était empressé de se serrer contre elle, comme si ce simple contact était susceptible d'effacer ses blessures.

Il éloigna le souvenir, posa les photos près du dossier et parcourut les feuillets qui rapportaient les faits qui s'étaient déroulés presque dix-huit ans plus tôt. À l'époque, Antonella avait quinze ans. La lecture fut laborieuse, il dut relire certaines lignes plusieurs fois pour être certain d'en comprendre le sens. Lorsqu'il eut tous les faits en main, il reposa le dossier sur le sol en le fermant. Ses mains tremblaient, son cœur s'était emballé. C'était donc vrai, une fois ouverte, la boîte ne pouvait plus être refermée. Flottaient devant lui les photos des cadavres, d'Antonella, de sa mère, de sa sœur, de leurs sévices. Il s'extirpa du salon, récupéra une bière qu'il sirota, le regard rivé sur le fouillis étalé sur son parquet. Il le surveillait du coin de l'œil comme si quelque chose dans le dossier risquait de se matérialiser et de rompre la paix de l'appartement. Il retourna parmi la montagne d'objets éparpillés au sol et tapota du bout des doigts le dossier d'Antonella.

Dix-huit ans plus tôt, Antonella était rentrée chez elle un soir, son père était en train de battre sa mère. Il était coutumier du fait, mais cette fois, il s'était tellement acharné sur elle qu'elle mettrait plus de trois mois pour être capable de sortir de son lit d'hôpital et se tenir de nouveau debout. Membres cassés, côtes fêlées et broyées, dents en bouillie, nez fracturé, de multiples brûlures, morsures, entailles pratiquées avec divers objets. Sans parler des sévices sexuels... Les photos étaient sans équivoque, cet homme était un véritable monstre, un boucher. Voulant séparer leurs parents, les filles s'étaient mises en travers. Dans un accès de fureur, le père avait envoyé valdinguer l'une d'elles contre un meuble. Sa tête avait heurté un angle, elle avait été tuée sur le coup. Puis l'homme s'était de nouveau penché sur sa femme pour finir le travail, ignorant ses filles. Il n'avait pas eu le temps de frapper de nouveau. Antonella l'avait abattu. Elle était allée

chercher son arme de service et avait vidé le chargeur dans la poitrine de son père. M. Fabrini était un agent de police, peu soigneux de l'endroit où il rangeait son pistolet, ce qui lui avait coûté la vie et avait sans doute épargné celle de son épouse. D'après les dires de ses collègues, on le jugeait efficace, certains le trouvaient dur avec les gens qu'il arrêtaient. Mais après tout, il ne côtoyait pas des enfants de chœur. De l'autorité, de la rigueur et de la fermeté étaient nécessaires, ceux qui en manquaient n'allaient pas loin, d'après lui. S'il lui arrivait d'avoir la main leste sur les suspects, personne ne le critiquait pour autant, on se contentait de le modérer afin d'éviter les débordements. Personne n'avait jamais soupçonné qu'il battait sa femme. En ce qui concernait ses filles, il ne les avait jamais frappées, il avait seulement l'habitude d'écraser ses mégots sur leur peau. Le plus souvent, sur l'aînée, Antonella. Cet aveu avait dû faire dresser les cheveux de plus d'une personne, pour les filles, c'était presque rassurant qu'il n'ait jamais osé plus envers elles. Après l'avoir examinée, un médecin avait estimé qu'Antonella avait plus de quatre-vingts brûlures réparties sur tout son corps, sauf les bras et le visage (de crainte d'être jugées trop voyantes et incriminantes), dont les plus vieilles dataient d'au moins dix ans. Chacune de ses trois filles, Antonella, Ombelline et Isabella (celle qui avait été tuée) portaient une brûlure dans le cou, au niveau du lobe de l'oreille. Leur mère avait la même marque. Les filles appelaient ça la marque de fabrique de leur père, comme un sceau apposé sur une possession, identique au tatouage sur les vaches pour s'assurer de leur propriétaire.

Des filles Fabrini, des triplées, Isabella avait été la dernière à venir au monde. Elle était le bébé que ses sœurs se chargeaient de protéger. Outre la blessure à la tête, on ne trouva sur son corps que l'unique brûlure au cou. On nota *seulement* une dizaine de brûlures sur Ombelline. À la vue du corps de l'aînée Fabrini, on pouvait prendre en considération ce *seulement*. Antonella déclara qu'elle avait toujours tenté de protéger ses jumelles, préférant que son père s'en prenne à elle plutôt qu'à ses sœurs. Ombelline et Antonella avaient rapporté que leur père avait toujours été violent avec leur mère et que personne n'était jamais intervenu. Hervé Cardarelli, le coéquipier et ami de leur père, premier sur les lieux, avoua ne s'être jamais rendu compte du comportement de son partenaire bien qu'il connût les filles et leur mère depuis longtemps, de manière plus personnelle en tant que

parrain de l'aînée. M. Fabrini semblait autoritaire, ce qui n'était pas un crime, mais personne ne le suspectait de receler une telle violence. Après un examen médical minutieux de Mme Fabrini, on détecta d'anciennes fractures, de vieilles cicatrices, des vestiges de coups infligés par son mari qui ne laissaient aucun doute sur son tempérament. Si Antonella avait tiré ce jour-là, c'était pour protéger ce qui restait de sa famille.

Théophane mit de côté le dossier et sortit d'un sac plastique une série de mini-cassettes. Il récupéra son Dictaphone. Et y glissa une cassette au hasard. D'après la fiche étiquetée au sachet, il s'agissait d'enregistrements effectués par M. Fabrini, retrouvés dans sa table de nuit. Un genre de journal intime vocal enregistré sur bande. La voix d'Antony Fabrini était grave et froide, profonde, caverneuse. Il s'exprimait sur un ton neutre et bas, chuchotant comme s'il craignait que quelqu'un ne l'entende. La bande commençait au milieu d'une pensée, sans prélude.

« Parfois il m'arrive de sentir qu'elle m'épie. Je n'ai pas besoin de la voir, je le sais. Ses yeux noirs qui se fichent dans l'arrière de mon crâne et, s'ils pouvaient, ils me transperceraient aussi facilement qu'une épée finement aiguisée en prenant leur temps. Même si elle s'approche, qu'elle entre dans mon champ de vision, elle ne dit rien. Elle reste muette, des heures, se contente de m'observer. Timide ? Taciturne ? Je suis persuadé du contraire. (Son ton se durcissait.) Le seul qualificatif qui lui va comme un gant, c'est implacable. Pas un sourire, pas une mimique, pas le moindre tressaillement sur son visage juvénile. Son regard est fixe, ses yeux clignent avec une régularité effrayante sans exprimer le moindre sentiment. Jamais un haussement de sourcils, pas même un froncement léger. Sa respiration est si calme qu'on croirait qu'elle va s'endormir. Mais elle est perpétuellement aux aguets. Elle a dans les yeux cette lueur inquiétante, alerte, qui ne trompe pas. Celle qu'ont les fauves prêts à attaquer, toujours sur le qui-vive, sur le point de bondir sur leur proie... Je suis un adulte (affirme-t-il avec hésitation et un brin de peur, sa voix tremble un peu) je sais réduire à l'état de silence et de servitude ma femme et mes filles. J'ai prouvé un nombre incalculable de fois qui était le maître sous ce toit, pourtant je ne fais pas peur à *Antonella* (il crache son prénom comme une insulte, comme s'il lui écorchait la bouche). Inutile qu'elle l'avoue, je le sais, je le sens, je le vois. Son regard n'est

jamais fuyant, ses épaules jamais affaissées, son corps ne tremble pas, elle n'est jamais nerveuse en ma présence. Je ne l'intimide même pas. Elle détourne parfois la tête avec indifférence mais jamais elle ne baisse le regard avec ce respect que j'ai constaté chez les autres. Elle ne recule pas, même quand je suis menaçant. Quand mes cigarettes s'écrasent sur sa peau, elle ne pleure plus. Avant elle criait, elle geignait. L'autre jour, elle s'est même dérobée et... et je n'ai pas osé la forcer... Le plus impressionnant, ce sont ses yeux. Deux billes noires insondables qui vous glacent le sang. On croirait qu'elle est possédée par une entité qui n'a peur de rien. Je suis une montagne face à elle, mais ça semble être un détail sans importance, je ne crois pas que ça lui importe. Je ne devrais pas l'avouer mais il m'arrive d'avoir peur d'elle. De ses réactions, de ses regards flamboyants de colère, le seul sentiment dont elle est capable. Elle ne contracte pas sa mâchoire, ne tend pas son corps. Je suis dans l'incapacité de savoir d'où me viennent les sentiments qu'elle m'inspire et j'ai peur de l'avouer, mais ces émotions ne sont pas normales. Elles ne me correspondent pas, me troublent. Est-ce que j'ai cet effet-là sur les filles et leur mère ? Je déteste ce trouble qui naît en sa présence. »

La bande n'en disait pas plus. Théophile la retira et en glissa une autre qui commençait comme la première sans introduction. On était d'emblée jeté dans le monologue, sans savoir à quel moment ces enregistrements avaient été faits ni où. Aucun fond sonore, le silence absolu, excepté cette voix sûre et inquiétante qui relatait des angoisses anormales pour un adulte.

« J'ai encore nettoyé mon arme ce soir. Elle était tout près, elle me dévisageait. Une de ses sœurs est venue voir ce qu'elle faisait, elle l'a chassée. Je sais pourquoi elle fait ça. Je ne suis pas un demeuré. Elle veut les protéger de moi. Je le vois bien. Je le vois quand j'examine son corps à la recherche d'une place où éteindre ma cigarette. Elle se met toujours en travers de mon chemin quand l'envie m'en prend. Elle veut épargner ses sœurs. Ce besoin de protection... je ne le comprends pas. Même Martha est moins vaillante qu'elle... (On note une hésitation dans sa voix comme si le prénom le dégoûtait.) Martha... un jour, je la tuerai avec mon arme de service parce qu'elle le mérite. Un jour, je serai lassé de jouer avec elle. Alors je jouerai avec les filles. Je sais qu'elle ne le supportera pas donc je serai obligé de la tuer. Je trouverai bien une solution pour qu'on croie que c'était involontaire

ou que c'était un suicide. Martha est du genre à se suicider. Elle est faible. Elle est inutile. Je le lui dis suffisamment souvent pour qu'elle en soit convaincue... Antonella... (Cette fois, sa voix est plus admirative, craintive.) J'en reviens toujours à Antonella. Pourquoi n'est-elle pas comme les trois autres ? Je finis par me demander si je ne devrais pas me méfier d'elle bien plus que de Martha. Serait-elle capable de se rebeller ? De parler à quelqu'un ? Personne ne la croira jamais... sauf peut-être Hervé. Ils sont si proches. Il y a des jours où je regrette qu'il soit son parrain. Parfois, on croirait qu'il sait que quelque chose cloche chez nous, même s'il ne voit pas ce que c'est. Heureusement qu'élever des adolescentes aide à détourner les soupçons. On les dit sujettes à des sautes d'humeur, un trop-plein d'hormones, une imagination débordante, l'insolence à revendre. C'est pratique tout ça... *Qu'est-ce que tu fais ?* »

Une voix de femme avait prononcé les derniers mots. Une voix qui possédait les mêmes sonorités que celles d'Antonella, venant d'une personne plus mûre, plus frêle. La mère d'Antonella sans doute. Il était donc chez lui lorsqu'il enregistrait ces bandes où il racontait sans gêne sa vie et son comportement en famille. L'enregistrement n'avait pas été coupé. L'homme l'avait oublié, s'en était détourné ou peut-être voulait-il pouvoir se repasser la scène plus tard, en jouir aussi souvent qu'il le désirait, il suffisait de rembobiner la bande et de se laisser aller à l'écouter, savourer chaque son. Il sommait la femme d'une voix tranchante de ne plus entrer dans la pièce lorsqu'il était occupé. On entendait à peine les excuses désespérées qu'elle prononçait, assourdies par des pas lourds lorsqu'il s'avancait vers elle. L'affolement dans la pièce, elle essayait de fuir, le lit grinçait, il la jetait sur le matelas, les plaintes, les pleurs, les cris et les suppliques de la femme, les ahanements de l'homme alors qu'il cognait son épouse. On entendait le bruit retentissant des gifles et le son mat et sinistre des coups de poing. Et l'homme répétait sans cesse qu'un jour, elle finirait bien par obéir. Puis la bande s'arrêtait.

Théophane remet les cassettes à leur place. Inutile d'écouter les autres. Elles devaient toutes être du même acabit, il en avait entendu suffisamment. Il avait la nausée. Dans un autre plastique, il trouva des extraits d'un journal intime. Celui d'Antonella. L'écriture était fine et petite, très serrée, nerveuse, on y lisait la précipitation et le besoin urgent de s'exprimer sous le sceau du secret. Elle utilisait presque les

mêmes expressions que son père, décrivant les mêmes événements que lui mais de son point de vue à elle.

Tapie dans l'ombre, je l'observe. J'ose à peine respirer pour ne pas éveiller ses soupçons même si je suis sûre qu'il ne sait pas que je suis là. Ses grandes mains, cette odeur bestiale de transpiration et de masculinité, sa mâchoire qui se contracte, ses épaules qui se raidissent. Je note tout ça, je connais la moindre de ses attitudes, je sais ce qu'elles signifient, ce qu'elles présagent de bon ou de mauvais... presque tout le temps de mauvais. Il n'y a plus rien de bon en lui, même si j'ai longtemps cru que sa bonté existait encore quelque part.

Théophane laissa passer plusieurs feuilles et lut un second extrait pris au hasard.

Un jour, elle me poussera à bout. Je serai contraint de l'utiliser. C'est ce qu'il m'a chuchoté ce soir comme une confidence, tout en passant un chiffon sur son arme. Durant une heure, il a astiqué son joujou dans tous les sens comme si c'était un bijou précieux. Subitement, il s'est rappelé que j'étais là et il a ajouté : « Elle est de ces femmes, celles qui poussent à bout. » Martha n'est rien de tout ça. Elle est incapable de quoi que ce soit, encore moins de le pousser à bout. Je lui ai adressé un regard noir, les lèvres closes, les poings serrés. Il m'a jaugée avec un sourire narquois. *De toutes, tu es la seule qui en vaille le coup. La seule capable de me regarder comme ça. Sans jamais avoir peur, sans détourner les yeux. Je me demande d'où tu tiens ce côté effronté. Tu portes bien ton prénom, Antonella.* Je ne porte pas bien mon prénom, laisse donc la grand-mère là où elle est pour une fois. Je tiens de toi. Je l'ai pensé si fort que j'ai cru qu'il allait l'entendre. Mais je ne l'ai pas dit à haute voix. Je sais ce qu'il faut faire... ce que je peux faire et ce que je ne peux pas. Je connais les limites du bonhomme. Inutile de le provoquer sans raison.

Plus les jours passent, plus je me sens envahie par une colère indicible, inextinguible. Elle est apparue un jour et ne m'a plus quittée depuis. Elle a enflé, enflé. Bientôt, elle explosera, pour le moment, elle me brûle les entrailles et je ne sais pas ce qu'elle sera susceptible de faire. Elle palpite au creux de moi comme une entité à part. Je ne me reconnais plus dans les moments où elle vrombit. L'autre jour, j'ai

cassé le nez d'un garçon en la laissant s'exprimer. Je n'aime pas ça. Ce n'est plus moi. Je ne veux pas être comme ça. Comme lui. Un monstre. Pourvu qu'il ne touche jamais à mes deux cœurs. S'il lève la main sur elles, jamais, je ne pourrai me contrôler.

Ses deux cœurs, elle parlait sans doute de ses sœurs. Les pensées de Théophane se tournèrent vers les siennes. Si une personne touchait à l'une de ses sœurs, serait-il capable de faire ce qu'Antonella avait fait ? Que ressentait-on lorsque la personne qui devait vous protéger était celle qui vous trahissait ? Quand le père qui devait vous aimer vous faisait du mal ? À quinze ans, on était souvent perdu dans ses propres émotions, dans cette vie qui s'ouvrait devant nous avec tant de données inconnues et étrangères. Si en plus il fallait en remettre par-dessus, il était vain d'espérer s'en sortir sans dommages. Comment des gens étaient capables de se marier et de faire des enfants pour gâcher leur vie de famille, détruire tout ce qu'ils avaient construit ?

Théophane abandonna le journal d'Antonella et introduisit une cassette dans son magnétoscope. Celle qui portait le numéro un. Apparut à l'écran une pièce aux murs matelassés, une cellule de contention, comme celle de Mme Roux. Sans fenêtre, sans mobilier, excepté un lit rivé au sol. Sur le lit était blottie une Antonella au visage et au corps juvéniles, recroquevillée sur elle-même, vêtue d'une blouse beige. Ses cheveux étaient attachés dans son cou, sa figure était livide. Elle était incroyablement jeune et fatiguée. D'énormes cernes violets se dessinaient sous ses yeux. Ça n'était qu'une fillette effrayée au regard ténébreux. Entra dans la pièce un homme qui installa une chaise et y prit place. Théophane mit quelques instants à s'apercevoir qu'il s'agissait de son père. Vingt ans de moins lui avaient ôté ses cheveux gris et des rides, un peu de bedaine. Il portait un jean et une chemise. Le costume n'était pas encore de rigueur. Lui aussi avait l'air jeune, jeune et décontracté. Contrairement à Antonella, il était calme tandis qu'elle se rongait les ongles en le toisant d'un regard méfiant.

« Bonjour, Antonella.

— M'appellez pas comme ça ! gronda Antonella.

— C'est vrai, excuse-moi... Tu te souviens de moi, Nella ?

— Oui. Vous êtes le docteur.

— Oui, c'est ça. Appelle-moi Bernard, ça sera plus simple, proposa-t-il pour entamer la conversation sur un acte de confiance.

- Plus simple ? Plus simple pour quoi ?
- Pour bavarder.
- J'ai pas envie de bavarder. Je veux sortir de là.
- Pour le moment, tu ne peux pas. Il faut que...
- Comment va Ombelline ?
- Ta sœur va bien.
- Où elle est ?
- Pour le moment, elle se trouve chez ton parrain.
- Hervé ?
- Oui. »

Le soulagement se lut sur son visage, puis elle se détourna de lui et s'absorba dans la contemplation d'une peau sur l'un de ses doigts qu'elle entreprit de s'arracher.

« Nella ?

- Hum ?
- Tu sais qu'il faut qu'on parle, si tu veux sortir de cette pièce.
- Vous ne m'avez mise là que parce que vous croyez que je suis folle.

- Je ne crois pas que tu sois folle.
- Alors, vous avez peur que je me balance par une fenêtre.
- C'est une peur légitime, tu ne crois pas ?
- Non ! cracha-t-elle entre ses dents sans le regarder.
- Pourquoi ?
- Les gens qui se tuent ont un truc à se reprocher. Moi, j'ai rien fait de mal. Je n'ai rien à me reprocher.

— Tu es en colère ?

— Oui.

— Contre moi ?

— Vous ne voulez pas me laisser sortir.

— J'y travaille. Contre qui d'autre ?

— Contre tout le monde ! Contre les hommes qui sont des brutes ! Contre les gens qui ont fait semblant de ne rien voir jusqu'à ce que... que ce soit trop tard. Contre ma mère.

— Commençons par ta mère.

— Je n'ai rien à dire sur elle.

— Pourtant, c'est là que tout commence, non ? Si elle était partie, tu n'en serais pas là. C'est ce que tu penses, n'est-ce pas ?

— Bien sûr ! Que pourrais-je penser d'autre ? Si elle était partie

dès la première fois, en nous emmenant, Isabella serait encore en vie ! Elle n'a rien fait pour éviter ça !

— Et tu ne serais pas dans cette cellule.

— Ici ou ailleurs, ça n'a pas d'importance.

— Ça ne te gêne pas d'être enfermée ?

— Ce qui me gêne, c'est d'être loin d'Ombelline. Le reste m'est égal.

— Tu es privée de ta liberté.

— Uniquement parce que vous pensez que je vais me mettre une balle dans la tête. Ce qui n'est pas le cas.

— Ta mère est à l'hôpital, ton père est mort, une de tes sœurs est morte. Ça ne serait pas légitime de penser que tu puisses en finir avec la vie ?

— Je n'ai rien fait de mal ! répéta Antonella avec véhémence.

— Je n'ai jamais dit ça. Mais ça n'est pas dans l'ordre des choses de tuer son père.

— Je n'ai fait que lui rendre la pareille, expliqua-t-elle sur un ton délibérément lent pour qu'il comprenne. Mais pour vous, il faudrait que j'aie envie de me supprimer.

— Tu pourrais en exprimer le désir. Tu es jeune, fragile, désespérée. Je veux être sûr que tu ailles bien quand tu sortiras. Pour le moment, tu es en colère contre toi-même.

— Non.

— Vraiment ? Si tu n'exprimes pas ce qui t'habite, que tu ne mets pas des mots sur toute cette histoire, tu resteras dans l'état où tu es et cette colère te consumera et consumera tout ce qu'il y a de bon en toi.

— Il n'y a rien de bon en moi, assura-t-elle.

— Bien sûr que si.

— Mon père a détruit tout ce qu'il y avait de bon en moi, depuis longtemps. Chaque fois qu'il m'a insultée. Chaque fois qu'il a écrasé ses cigarettes sur moi. Chaque fois qu'il a fait du mal à l'une de nous.

— Pourtant, tu as voulu défendre tes sœurs ce jour-là.

— Je ne parlerai pas de ce jour-là.

— Nella, il le faut.

— Je ne parlerai pas de ce jour-là ! » hurla Antonella comme une démente.

Sa voix se cogna dans les murs résonnant à l'infini. Des larmes coulaient sur son visage cramoisi, son corps tremblait. Elle s'enfouit sous les couvertures et disparut de la vue de Bernard. Il attendit patiemment plusieurs minutes. Les sanglots déchirants d'Antonella traversaient les draps. Finalement, Bernard se tourna vers la caméra et fit le signe de couper l'enregistrement. L'écran devint noir.

Théophane déglutit avec difficulté. Il avait besoin de faire une pause. Il éjecta la cassette. Il lui fallait une autre bière. Il se dirigea vers le frigo, s'abstint de l'ouvrir et prit plutôt la bouteille de vodka qui était à l'abri dans un placard. Il se servit une rasade et la but d'un trait. L'alcool glissa dans son gosier, lui brûlant les entrailles, le réchauffant en même temps. Il était glacé jusqu'aux os et il lui faudrait un peu plus que de l'alcool pour arranger les choses.

« Nell, qu'est-ce que tu as ? »

Ombelline était dans l'embrasement de la porte de la chambre de sa sœur. Celle-ci se tenait face à la fenêtre, le regard rivé sur l'extérieur, la pièce plongée dans le noir. Antonella était rentrée tôt, s'était douchée, avait enfilé un peignoir et s'était plantée devant la fenêtre. Au début, Ombelline n'avait rien dit. Il arrivait souvent à Antonella d'être submergée par ses pensées et dans ces cas-là, elle n'avait envie de parler à personne, pas même à sa sœur. Ombelline s'effaçait et les choses rentraient dans l'ordre. Pourtant ce soir, elle s'inquiéta. Au bout de presque deux heures, elle trouva sa jumelle toujours dans la même position. Elle n'avait pas bougé d'un centimètre. On aurait dit qu'elle était clouée au sol. Ombelline crut qu'Antonella ne répondrait pas, elle s'apprêtait à tourner les talons lorsque la voix de sa sœur brisa le silence régnant dans l'obscurité.

« Sais-tu pourquoi je me douche aussi souvent ? »

— Oui, je le sais.

— Bien sûr... »

Ombelline savait tout d'elle. Pourquoi lui avait-elle posé cette question ? Une question à laquelle la réponse était évidente. Malgré tout, Antonella se sentit obligée d'expliquer ce dont sa jumelle avait déjà conscience. Une simple envie d'éclaircir ce fait à haute voix.

« Je me dis qu'à force de me laver matin et soir à l'eau brûlante, j'arriverai à faire disparaître ce qui reste.

— Il ne reste rien... rien que des cicatrices.

— Et des impressions qui me collent à la peau... des sensations, des sentiments, des souvenirs.

— Nell... »

Ombelline se contenta de prononcer son surnom, ne trouvant rien de rassurant ou d'apaisant à dire. Elle n'aimait pas la tournure de la conversation, conversation qu'elles avaient eue mille fois, qui ne menait à rien sauf à torturer un peu plus Antonella. Elle était impuissante face aux idées noires qui tourmentaient sa sœur. Dans l'incapacité de l'aider. Elle avait essayé cent fois avec toujours le même résultat inefficace.

« Même maintenant, chuchota Antonella, la voix douloureuse, je sens encore l'odeur de chair brûlée, je sens encore l'odeur du sang lorsqu'il la frappait et que nous étions là... et qu'aucune de nous ne bougeait.

— Nell, nous ne pouvions pas l'aider. La seule fois où nous avons essayé, ça a coûté la vie à...

— Ne prononce pas son prénom, supplia Antonella d'un ton implorant.

— Pourquoi ? Il est fini le temps où je croyais qu'en ne prononçant pas son prénom, ça permettrait de croire qu'elle était encore avec nous ! s'exaspéra Ombelline.

— Elle est encore avec nous, assura son aînée.

— Bien sûr qu'elle l'est et prononcer son prénom ne changera rien. Isabella est avec nous, chaque jour, je me regarde dans le miroir et je la vois à travers moi. Tout comme je la vois lorsque je te regarde.

— Je suis tellement différente de vous.

— Seulement en surface Nell, seulement en surface... Tu es morose parce que ton enquête est terminée ?

— Hervé lui a donné le carton, avoua sa jumelle à regret.

— Quel carton ?

— Celui de l'affaire. Notre affaire. Celle d'il y a dix-huit ans.

— Hervé l'a donné à qui ? À Théo ? s'affola Ombelline.

— Oui, admit sa sœur d'une voix plate.

— Pourquoi a-t-il fait ça ?

— Parce que je lui ai demandé.

— Pourquoi as-tu fait ça ? demanda-t-elle cette fois-ci, abasourdie.

Tu avais dit que personne ne le verrait jamais !

— Je voulais savoir si Théo était assez solide.

— Assez solide pour quoi ?

— Pour supporter tout ça... pour continuer à me regarder comme il le fait ou pour voir en moi ce que moi, je vois.

— Qu'y a-t-il à voir ?

— Aucun homme ne pourra jamais m'aimer en sachant que j'ai tué un être humain.

— C'était pour nous protéger.

— Mais je l'ai tué quand même. J'ai annihilé une personne. J'ai fait la pire chose que l'on puisse accomplir dans son existence.

— Non, c'est lui qui faisait ce qu'il y a de pire au monde ! Toi, tu nous as sauvées ! Même si maman n'a jamais voulu le reconnaître, moi je le sais. Sans toi, nous ne serions sans doute plus là. Tu m'as sauvée à ce moment-là, puis tu as recommencé avec Guillaume... »

Antonella n'avait pas l'air convaincue par les paroles de sa sœur. Des années qu'elle les entendait et le doute persistait. Jour après jour, il était indélébile, impossible à effacer malgré la douceur et l'amour qu'Ombelline glissait dans ses certitudes. Aucune raison ne paraissait suffisamment légitime pour rendre son crime acceptable... même pas le fait qu'elle n'avait jamais été inquiétée pour ça. Même pas le fait que si c'était à refaire, elle tirerait de nouveau sans la moindre hésitation. Alors qu'est-ce qui la tourmentait encore ? Les reproches de sa mère qui tintaient en elle comme un glas ? Ou le simple fait d'être un monstre ? Les gens normaux ne tuaient pas leurs semblables, elle en était convaincue. Quelle qu'en soit la raison, ils ne le faisaient pas s'ils étaient sains d'esprit. La voix d'Ombelline brisa ses convictions.

« Papa nous a toujours dit que nous ne valions rien et toi, tu nous as toujours rassurées en disant qu'il ne fallait pas le croire, que nous ne devons pas l'écouter. Mais je me rends compte d'une chose... à toi, qui te l'a dit ?

— Qui a dit quoi ?

— Qui t'a dit qu'il ne fallait pas croire ce qu'il racontait ? Lorsqu'il te traitait de pute juste parce que tu te maquillais, lorsqu'il disait que de toute façon toute ta vie tu ne serais qu'un jouet pour les hommes, qu'aucun ne t'aimerait jamais parce que tu ne valais pas un kopeck. Tous les jours de sa vie, il te l'a seriné et j'ai toujours cru que tu ne l'écoutais pas, que tu savais que tu valais mieux que tout ce qu'il pouvait raconter... mais je me trompais. Regarde tes rapports avec les hommes, comme si tu ne méritais pas mieux qu'un coup d'un soir. Comme si tu étais condamnée à ça, alors que tu sais qu'il y a d'autres rapports entre les hommes et les femmes. Pourquoi n'ai-je jamais pensé à te dire qu'il ne racontait que des conneries ? J'ai toujours cru que tu étais la plus forte et que tu n'avais pas besoin d'encouragement, pas besoin qu'on te rassure sur ta valeur. Mais je me trompais. Je me trompais lourdement, tu as toujours été notre pilier, je me suis reposée sur toi et je n'ai jamais pensé à toi, comme si tout allait de soi... je ne t'ai jamais soutenue. »

Ombelline avança dans la pièce sombre sans allumer, leur intimité en aurait été fragilisée, leur proximité brisée. Elle se colla à sa sœur et l'enlaça par-derrière. Elle sentit les mains d'Antonella sur ses avant-bras, appuya sa tête contre la sienne, respira profondément l'odeur de ses cheveux. Elle sentait le shampoing et le savon doux, l'arôme de leur enfance. Petite fille, elle aimait, les soirs où elle était terrifiée, se glisser dans son lit avec Isabella, sentir son corps chaud et rassurant contre le sien, se repaître de son parfum et s'en enivrer avec l'intime conviction qu'elle serait toujours en mesure de les protéger de tout.

« Je suis désolée, chuchota Ombelline.

— Tu n'as pas à être désolée.

— Si, Nell. Tu es ma sœur, ma jumelle et j'aurais dû voir tout ça avant. Je m'apitoie sur moi et j'oublie que tu existes, que tu as besoin de moi... Mais crois-moi, si cet homme t'aime, il acceptera ton passé et il fera comme moi : chaque jour, il remercia Dieu de l'avoir mis sur ta route.

— Et s'il ne parvient pas à m'aimer en sachant ça ?

— Il faut tenter le coup. S'il est intelligent, il comprendra pourquoi tu as fait ça.

— C'est un policier. Les policiers ont un sens de la justice qui n'a rien à voir...

— Il n'est pas question de justice dans cette affaire, il n'était

question que de survie... Si tu as tellement peur de sa réaction, pourquoi lui as-tu donné le dossier ? interrogea-t-elle, dubitative.

— Je ne voulais pas bâtir notre relation sur un mensonge.

— Ça n'aurait pas été lui mentir.

— Mensonges, non-dits, ça revient au même. Rien ne peut exister sans la vérité comme fondement. Il me l'a dit tout à l'heure. Aucune relation ne se bâtit sur des secrets.

— Certains secrets sont plus lourds à porter que d'autres.

— Je suis fatiguée de cette vie, Ombelline, avoua finalement Antonella. Fatiguée de me battre contre moi-même, contre les fantômes de mon passé que je voudrais oublier à tout jamais alors que je sais que c'est impossible.

— Alors laisse les choses se faire. Je suis sûre que ça ira. »

L'obscurité les enveloppait, le silence les entoura progressivement comme un cocon protecteur, un écrin de douceur amoindrissant les remous de la vie. Elles observèrent ensemble les lumières de la ville qui éclairaient les promeneurs, donnaient un autre éclat aux véhicules arpentant les boulevards, repoussant la pénombre qui bientôt s'insinuerait dans chaque recoin.

Théophane glissa une nouvelle bande dans le magnétoscope et déglutit difficilement. Voir la femme qu'il aimait blessée et désemparée, aux prises avec ses démons, l'anéantissait. L'écran s'éclaira. Apparut la même pièce terne et impersonnelle que dans le premier entretien, la même Antonella recroquevillée sur son lit dans la même tenue de couleur pâle et malade. Son visage semblait moins fatigué, ses traits plus détendus. Elle suivit avec intérêt l'entrée de Bernard Fournier, l'observa poser la chaise métallique face à son lit, s'y asseoir, tournant le dos à la caméra. Ni sourire ni encouragement pour entamer la conversation. Malgré tout, l'air neutre qu'elle affichait cachait mal son impatience. Elle attendait quelque chose de cette nouvelle rencontre. L'espoir de sortir bientôt sans doute. Il la salua aimablement.

« Bonjour Nella... Comment te sens-tu ?

— Mieux.

— J'ai demandé à ce qu'on te donne un petit quelque chose pour t'aider à passer le cap, l'informa-t-il avec un sourire encourageant. Tu te souviens de notre dernière conversation ? enchaîna-t-il sans

transition.

— Oui, murmura-t-elle tandis que son visage s'assombrissait.

— Nous parlions de toi et de ce qu'il y avait de bon en toi.

— Il n'y a rien de bon en moi.

— Ça, tu me l'as déjà dit. Pourtant, s'il n'y a rien de bon en toi, quelle part de ta personne a sauvé ta sœur ? Et ta mère ? N'est-ce pas pour ça que tu as tué ton père ? Pour leur venir en aide ?

— Je l'ai fait pour sauver Ombelline.

— Et pour te sauver toi aussi ?

— Moi ? Il n'y a plus rien à sauver. Il m'a pris Isabella. Mon innocence. Mon corps.

— Tu veux dire qu'il t'a touchée de manière...

— Non, s'empressa-t-elle de répondre en rougissant comme s'il avait proféré une grossièreté. Jamais... Toutes ces cicatrices... Vous avez vu les photos qu'ils ont prises ?

— Oui, je les ai vues, admit l'homme sans tenter de dissimuler la vérité, elle était bien trop intuitive pour qu'il essaie de lui mentir, elle avait droit à sa sincérité.

— Qui pourra un jour aimer ce corps ? Moi, je le déteste.

— Chaque corps raconte une histoire. Certains une histoire plus douloureuse que d'autres. Ces cicatrices font partie de toi, elles sont ce que tu as vécu, ce que tu as supporté, enduré. Elles racontent ton courage.

— Mon courage ? ricana Antonella, amère. Quel courage ? Je n'ai pas pu sauver Isabella.

— Tu as fait de ton mieux.

— C'est minable comme mieux !

— Tu as sauvé ton autre sœur, tu as sauvé ta mère, rappela l'homme avec conviction.

— Ma mère... Normalement, ce sont les parents qui doivent protéger leurs enfants, pas l'inverse. Son attitude est aussi peu normale que tuer son père pour se protéger.

— Tu veux dire qu'elle a failli dans son rôle de mère ?

— Elle aurait dû sauver Isabella ! lança rageusement la jeune fille. Elle n'aurait pas dû rester ! Je n'aurais pas été obligée de faire ce que j'ai fait, si elle avait agi... Il... Il lui avait toujours promis, avoua-t-elle comme un douloureux secret sans oser en dire plus.

— Qu'avait-il promis ?

— Qu'il ne nous toucherait jamais. Qu'il ne blesserait jamais aucune de nous.

— Il t'a torturée durant des années. Il a marqué d'une brûlure chacune des femmes qui vivaient sous son toit comme si vous n'étiez que des animaux.

— Ça n'était pas comme ce qu'il faisait à maman, expliqua-t-elle, convaincue du bien-fondé de ses propos. C'était moins grave.

— Tu n'as pas demandé des nouvelles de ta mère, dit-il en changeant volontairement de sujet.

— Je n'ai pas envie de savoir comment elle va.

— Vraiment ? Tu n'as pas envie de sortir pour aller la voir ?

— Je sais ce qu'elle dira quand j'irai.

— Que dira-t-elle ?

— Je connais ma mère. Elle s'aveugle depuis des années à propos de mon père.

— Que veux-tu dire ?

— Vous avez trouvé mon journal ?

— Oui.

— Vous l'avez lu, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Alors vous savez ce que je veux dire... elle croit que c'est un homme bien avec juste un petit... défaut. Comme si le fait qu'il la batte était un détail sans importance.

— Parle-moi de ta mère.

— Je n'en ai pas envie.

— Parle-moi de ce jour-là.

— Non, lança-t-elle cette fois d'un ton craintif.

— Juste une fois. Je te promets de ne plus y revenir, si tu m'expliques ce qui s'est passé ?

— Si j'en parle, ça voudra dire que j'accepte qu'Isabella soit morte.

— Que tu l'acceptes ou non, Isabella est morte, confirma l'homme avec compassion. Rien ne pourra effacer ce fait. Que ressens-tu à ce propos ?

— À propos de la mort d'Isabella ? articula-t-elle péniblement.

— Oui.

— Vous êtes marié, docteur ? Vous avez des enfants ?

— Oui, hésita-t-il, ne voyant pas où elle voulait en venir.

— Je ne suis pas mariée et je n'ai pas d'enfant. Mais j'ai des

sœurs... j'avais des sœurs, se reprit-elle. Des êtres qui sont des parties de moi. Plus qu'une simple fratrie. On n'a pas les mêmes rapports entre jumelles. Elles sont vous. Comme votre femme est votre moitié, vos enfants sont la chair de votre chair. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Je crois, oui.

— Il n'y a rien de plus important au monde que les liens qui vous unissent à vos enfants et votre épouse. Eh bien moi, c'étaient les liens qui m'unissaient à mes jumelles. Mon père a tué Isabella et c'est comme si on m'avait amputée d'une partie de moi-même. Une partie que je ne retrouverai jamais, qui ne repoussera jamais, on n'y greffera jamais rien à sa place. Rien, absolument rien ne remplira ce vide qu'il a créé... pas même de l'avoir tué. Si je l'ai fait, c'était pour ne pas perdre aussi Ombelline. Mais je sais que toute ma vie durant, il y aura ce vide en moi... c'est comme une plaie qui suinte et ne guérit pas. On peut y appliquer tous les baumes existants, elle n'est jamais sèche, jamais moins douloureuse.

— Avec le temps, elle va guérir, disparaître.

— Non, je ne crois pas. Avec le temps, elle fera comme les cicatrices de mon corps, elle guérira sans doute, mais elle ne disparaîtra jamais. Chaque jour, je m'observerai dans un miroir et j'y verrai Isabella. Encore et encore. Et je regretterai de ne pas avoir pressé la détente plus tôt et de ne pas avoir été capable d'épargner mes deux sœurs.

— Parle-moi de ce jour-là, insista-t-il sans s'appesantir sur les terribles remords qui la submergeaient.

— Je ne veux pas me rappeler cette journée, chuchota-t-elle, angoissée... Avez-vous déjà remarqué comme les choses s'imposent à vous quand vous désirez qu'elles disparaissent totalement et soient absorbées par le néant ? »

Cette simple constatation prouvait à quel point Antonella avait ressassé ce jour funeste. Depuis qu'elle avait pressé la détente, elle n'avait fait que revivre ces instants. Elle se souvenait de chaque détail, chaque odeur, chaque mouvement. Chaque parcelle de ses souvenirs était une torture car cela la ramenait toujours à la même terrible conclusion : Isabella était morte. Sa mère à l'hôpital, son père à la morgue, tout ça ne lui importait pas. Le seul élément qui la hantait minute après minute était la mort d'Isabella. Le fait qu'il avait suffi

d'une seconde d'inattention pour qu'Isabella se dérobe à sa vigilance et ne se jette dans l'étau de son père. Et elle n'avait rien pu faire pour éviter le drame.

Le silence se prolongea plusieurs minutes, Bernard Fournier savait qu'Antonella était prête à parler. Il patienta sans rien dire, sans montrer de signe d'impatience, lui laissant le temps d'organiser ses pensées, de trouver les mots justes pour exprimer ce que son cœur broyé par le chagrin dissimulait. Sur la bande-vidéo, on entendait nettement leurs deux respirations, Antonella se raclait la gorge, les ressorts du lit grinçaient lorsqu'elle se déplaçait légèrement sur la droite, Bernard bougeait sur la chaise, le bruit d'une étoffe qu'on froissait, sans doute sa chemise qu'il rajustait. Puis la voix d'Antonella s'éleva dans la pièce, juste un murmure, pas plus fort que le bruissement des feuilles mortes en automne. Sa voix était malgré tout claire et teintée d'une tristesse et d'une douleur sans équivoque.

« Je me souviens de la robe qu'elle portait. Elle était ornée de fleurs bleu lavande, c'était d'un romantique désuet qu'elle adorait. Elle était pimpante et joyeuse, ses cheveux coulaient sur ses épaules dénudées. Et son rire cristallin éclate encore dans mes cauchemars presque toutes les nuits. Non pas des cris ou des pleurs, juste ses rires... Je me souviens aussi des odeurs très présentes. Vives dans mon souvenir, trop fortes, soutenues. Un parfum citronné, un fumet de tomates et d'herbes fraîches, une senteur de pin. Ma mère utilise toujours un produit ménager à base de pin, elle dit que ça lui donne l'impression de se promener en forêt. Je trouve ça fort et écœurant... Il y avait aussi l'odeur de notre maison. Chaque maison a sa propre odeur, caractérisée par les habitudes de ses occupants, par ses occupants eux-mêmes. Quand on est chez soi, on ne la sent pas forcément. C'est quand on est chez les autres qu'on saisit que l'atmosphère est différente. Vous voyez ce que je veux dire ? »

Bernard Fournier se contenta d'un signe de tête, il ne voulait pas rompre le flot de paroles de la jeune fille. Elle était prise dans la toile de ses souvenirs, une toile fragile et délicate qu'un souffle de vent aurait pu détruire. Au risque de gâcher ses révélations, il préféra lui signifier de poursuivre en l'encourageant d'un sourire. Antonella était si absorbée par son récit qu'elle ne nota même pas la jambe du psychologue qui s'agitait nerveusement face aux aveux de son interlocutrice, des aveux susurrés comme des confidences que la

bienséance interdisait de divulguer.

« Chaque habitation est caractérisée par ses propres senteurs. Chez les gens qui ont un bébé, ça sentira le talc ou le lait de toilette. Si vous possédez un chien, ça sent le vieux canapé relégué au fond du grenier, je déteste ça. Une odeur humide et désagréable. Si vous êtes maniaque, ça ne sentira rien de plus que le détergent, la lessive ou la cire pour le bois et le parquet. Chez nous, ça sent toujours une bonne odeur de nourriture, de frais et de propre, comme si ma mère faisait éternellement la lessive et le ménage... ce qui est le cas. Chacun de nous en plus de ça apporte son odeur : pour mon père une odeur musquée, un peu forte, animale, ambrée pour ma mère, suave et chaude, épicée et nous les filles, cela varie avec nos humeurs. Ce jour-là, c'était citronné. À cause de l'été. Citron ou fleurs, c'est un jour sur deux. Isabella a voulu ce matin-là qu'on mette le citron. Les agrumes, elle adore... elle adorait. Que ce soit en parfum ou à manger. Elle dit... disait toujours que ça donnait la pêche... »

Les yeux d'Antonella s'embruèrent sans qu'aucune larme ne coule. Elle se tut, attendant que son envie de pleurer passe. Contrairement à ce que Bernard Fournier supposait, son désir, si grand soit-il, ne la submergea pas. Elle fixait un point sur le mur, oubliant le reste, oubliant sa présence, son récit, le lieu où elle se trouvait et ses larmes s'effacèrent. Combien de fois dans sa vie avait-elle retenu de la sorte les flots qui risquaient de couler ? Combien de fois s'était-elle concentrée pour paraître forte et prouver à son père qu'elle était capable d'endurer des souffrances qui laisseraient ses yeux secs ? Elle n'avait que quinze ans, c'était inhumain de pousser ses enfants à de tels extrêmes. Elle aurait dû pleurer la mort de sa sœur, c'était légitime qu'elle le fasse, normal qu'elle soit triste et qu'elle l'exprime. Au lieu de ça, elle concentra toute son attention sur un endroit fixe dans la pièce, vida son esprit et attendit que l'envie de sangloter disparaisse. Au bout de cinq minutes, son regard foncé se riva à celui de Bernard et elle poursuivit son histoire comme si rien ne s'était passé.

« Vivre avec un homme violent, c'est comme être près d'un ballon que l'on gonfle. On souffle, il grossit, grossit et on sait que si on ne cesse pas de lui insuffler de l'air, il va finir par vous exploser au visage. Sauf qu'avec ces hommes, on n'a pas besoin de souffler, ils explosent tout seuls. Plus les années passaient et plus les accès de

violence de mon père se multipliaient et devenaient dangereux. Son attitude tout entière nous criait de nous méfier, qu'il allait poursuivre toujours plus loin ses éruptions colériques et rageuses. Pourtant chaque fois, nous nous disions que nous avions atteint le paroxysme de ce qu'il pouvait faire. Chaque nouvelle fois nous détrompait. Le summum n'était pas encore là. Sa rage enflait dangereusement et il rivalisait d'originalité dans la bestialité. Rien ne parvenait jamais à le soulager. Il était sur le point d'être incontrôlable. Chacune de nous surveillait ses gestes et ses paroles, tentant de capter où serait le déclencheur de la prochaine fois. Ma mère plus que les autres parce qu'il s'en prenait invariablement à elle, même si nous étions les fautives... J'ai essayé de la prévenir. Des dizaines et des dizaines de fois. Elle pensait qu'un jour, subitement, il cesserait.

— Ce jour-là... commença l'homme avec douceur.

— Ce jour-là, nous étions allées au lycée, comme tous les jours. Il faisait un temps magnifique. Comment peut-il arriver des choses si moches et faire tellement beau en même temps ? Ça me semble invraisemblable... Sur le chemin du retour, après être descendues du car, nous avons fait comme nous faisons toujours, nous avons parlé. Nous parlons de nos journées. Comme nous ne sommes pas dans la même classe, on a toujours un tas de trucs à se raconter. Sur les cours, les profs, les devoirs, les garçons... enfin surtout Ombelline et Isabella. Moi, je n'ai jamais grand-chose à dire sur les garçons. Ils me font penser à des extraterrestres, des êtres totalement différents de moi que je ne parviendrai jamais à comprendre... ou à aimer. Mais j'aime les écouter et je m'étonne de ce qu'elles ressentent. Elles apprécient leur compagnie, les regards qu'ils leur lancent, les petites attentions dont ils font preuve à leur égard. Je trouve ça... étrange.

— Vous êtes des adolescentes, la découverte de l'autre sexe est une chose normale.

— Et que puis-je découvrir de plus que tout ce que mon père m'a appris sur les hommes ?

— Tous les hommes ne sont pas comme lui.

— Sincèrement, docteur, je ne suis pas sûre de ça.

— Ne m'appelle pas docteur, appelle-moi Bernard... Est-ce que je t'ai fait du mal depuis que tu m'as rencontré ?

— C'est une question de temps... de temps et de patience.

— Je suis marié depuis longtemps Nella et je n'ai jamais frappé ma

femme ou fait du mal à mes enfants. Est-ce que ton parrain frappe sa femme ?

— Je... je ne sais pas.

— Il a été profondément choqué en apprenant ce que ton père vous a fait subir durant des années, il ne fait pas de mal à sa famille. Certains hommes sont mauvais mais ça n'en fait pas une généralité. Il est important que tu l'apprennes. Ce que tu as vécu n'est pas la réalité de toutes les familles. Toi-même lorsque tu seras adulte...

— Personne n'entrera jamais dans ma vie.

— Pourquoi pas ? Tous les hommes ne sont pas comme ton père, insista-t-il.

— Je ne veux pas... Ça... ça n'a rien à voir avec les hommes.

— Alors où est le problème ? Tu es jeune, un jour quand tu seras plus vieille, tu auras envie de...

— Ça n'a rien à voir avec mes envies... Ça a à voir avec moi. Je... je suis comme lui.

— Que veux-tu dire ?

— Certains jours, je sens une telle rage qui bouillonne en moi. Elle est prête à tout détruire sur son passage... Je pensais qu'elle disparaîtrait avec la mort de mon père, mais... elle ne s'est même pas apaisée. Elle est intacte. Comme si j'étais lui.

— Tu es en colère, c'est normal. Contre lui, contre la vie que tu as menée, contre un tas de choses. Ça va s'apaiser.

— Et si ça ne s'apaise pas ? Et si je reste comme ça ? Il n'y a pas que les hommes qui sont capables de battre leurs partenaires.

— Cela passera avec le temps.

— Je ne suis pas sûre de ça. Elle a toujours été là... en moi. Je ne veux pas ressembler à ma mère, mais je ne veux pas ressembler à mon père non plus. Je ne veux ni être un jouet ni être un bourreau.

— Qu'est-ce que tu ressens quand cette colère se manifeste ?

— Je ne sais pas... Dès que mon regard croise celui d'un garçon, je sens cette chose bouger en moi, comme une bête prête à bondir sur une proie. Je sais qu'un jour, elle bondira réellement et massacrera tout sur son passage... Une fois, j'ai cassé le nez d'un garçon à cause d'elle.

— Il avait été inconvenant avec toi ?

— On va dire ça... mais ça n'est pas une excuse.

— Tu ne feras jamais de mal à personne, tu n'es pas ton père,

Nella... Tu es incapable de faire du mal à quiconque... sauf à toi-même.

— Je l'ai déjà fait. J'ai tué mon père.

— Les choses étaient différentes. C'était une question de vie ou de mort.

— Mais ça veut dire que je suis capable de détruire quelqu'un. Et si cette colère ne s'apaise jamais ? Et qu'un jour, elle se retourne contre une personne que j'aime ?

— Il faut d'abord canaliser et apaiser ta colère. Ensuite, il faudra apprendre à la gérer si elle est toujours en toi... Raconte-moi ce qui s'est passé après la descente du bus ?

— Je suis fatiguée, docteur. Je suis tellement fatiguée. »

Antonella s'étendit sur le lit. Bernard l'observa faire sans rien ajouter. Puis un léger ronflement s'éleva du tas de couvertures au bout d'un bref moment. Il se leva, s'approcha d'elle et tira le drap pour la couvrir. Le geste d'un père qui prend soin de son enfant. Geste que personne n'avait jamais dû accomplir pour elle. Cette même était perdue. Son père avait gâché sa vie. Même maintenant qu'il était mort, les tourments d'Antonella ne s'étaient pas éteints et ne le feraient pas de sitôt. Comment remettre cette gamine sur ses pieds et lui dire que tout irait bien ? Bernard Fournier était persuadé du contraire. Comment désancrer d'un esprit des certitudes que quinze années avaient forgées ? Toute sa vie n'avait été que violence et mensonge, trahison et souffrance. Même lui était impuissant à effacer toute cette monstruosité. Il la dévisagea dans son sommeil, puis l'enregistrement vidéo fut coupé.

Bernard Fournier avait été psychiatre pour la police durant quelques années. Puis subitement sans crier gare, il s'était tourné vers des consultations privées. Jamais il n'avait expliqué à ses enfants le motif de ce revirement de situation. Seule sa femme savait. Il avait ri en parlant de la crise de la trentaine, en évoquant l'argent qui rentrerait à flots avec un cabinet psychiatrique avec pignon sur rue, une clientèle chic, un titre de docteur à afficher fièrement, six bouches à nourrir, ce qui serait plus aisé à faire en étant psychiatre privé. À la vérité, l'affaire Antonella Fabrini avait été sa dernière enquête avec la police. Il ne supportait plus ces crimes, les cadavres, la détresse humaine poussée à l'extrême, le regard des enfants torturés, des

femmes blessées, des êtres estropiés. Il n'avait plus envie de poursuivre dans cette voie, de forcer les victimes à parler, de pousser les coupables à évoquer leurs crimes, les circonstances, leurs motifs, les détails. Ces horribles détails qu'ils évoquaient avec un réel plaisir sur leurs lèvres, un air songeur sur leurs visages, comme celui des gens heureux. Nuit après nuit, Bernard était incapable d'effacer les aveux sordides des coupables même dans le sommeil. C'était devenu trop dur jour après jour de constater à quel point l'homme pouvait être dépravé, fou à lier, inhumain... et fier de l'être. Ce métier exigeait de lui de visiter les endroits les plus sombres de la société, de découvrir les facettes les plus sinistres de l'homme. C'est à peu près au moment de sa première rencontre avec Antonella Fabrini qu'il s'était rendu compte que l'homme n'avait pas de limite. Dans la violence, dans la torture, dans sa noirceur, l'homme était capable de tout. Comme s'il était de son devoir de relever le défi et de toujours aller plus loin.

La première fois qu'il l'avait rencontrée, il connaissait son dossier par cœur. Il l'avait feuilleté dans tous les sens, détaillé son journal intime, écouté les enregistrements faits par son père. Il avait vu les clichés des filles Fabrini. Ceux d'Antonella étaient les pires. C'était une adolescente, une jolie fille, son corps était un terrain de souffrance. Elle avait été mutilée depuis sa petite enfance, seuls ses bras avaient été épargnés. Lorsqu'il avait pris connaissance des photographies, il avait eu envie de vomir. Il avait été dans l'impossibilité de se concentrer durant le reste de la journée, il n'avait pas pu la rencontrer le jour même, trop bouleversé. Il était rentré tôt chez lui, s'était précipité sur la plus petite de ses filles et l'avait gardée dans ses bras de longues minutes jusqu'à ce qu'elle se débâte pour rejoindre ses poupées et sa chambre. Il n'avait pas coutume d'être si câlin. Il avait embrassé ses aînés, serré les filles dans ses bras, parlé longuement de tout et de rien à son fils. Ses enfants l'avaient regardé d'un drôle d'œil, leur père avait quelque chose de différent ce jour-là. Puis il s'était enfermé dans son bureau et sa femme l'avait entendu pleurer en collant son oreille derrière la porte close. Elle avait demandé aux enfants de s'occuper durant une heure, qu'elle avait besoin de parler à son mari seul à seule. Elle avait pénétré dans le bureau, refermé la porte derrière elle et s'était assise sur le rebord de la fenêtre, juste derrière son mari qui était effondré sur son bureau.

« La journée a été dure ? » s'était-elle enquis.

Il avait grommelé un *oui* et elle avait passé sa main dans son dos en une caresse apaisante. Puis elle n'avait pas mâché ses mots.

« Tu étais si fier de travailler pour la police au début. Aujourd'hui, tu rentres et tu es miné. Miné par ce que tu vois, ce que les gens te disent. Je crois qu'il est temps que tu fasses autre chose. Ce travail est en train de te détruire.

— J'aime mon travail.

— Oui mais ce qui l'entoure, tu le détestes. Toute cette violence, cette sauvagerie. Bernard, tu fais des cauchemars toutes les nuits.

— Comment ça, des cauchemars ?

— Tu ne t'en souviens pas le matin donc je ne t'en ai pas parlé. Tu chuchotes des horreurs, tu hurles, tu te débats. Ça ne peut plus continuer.

— Je... je sais. »

Il avait avoué sans véritable hésitation. Ces cauchemars, il s'en rappelait parfaitement, il espérait juste que sa femme n'ait rien remarqué. Elle n'en avait jamais parlé, il se croyait à l'abri. Il s'éveillait le cœur prêt à exploser tellement il battait vite, transpirant de frayeur, poursuivi par les images atroces qui se peignaient dans ses rêves en couleurs criardes et agressives. Il était poursuivi, il était torturé, pire, on torturait ses enfants ou sa femme sous ses yeux, on l'obligeait à regarder leurs visages empreints d'effroi ou à participer... le seul cauchemar dont il refusait de se souvenir était celui où le bourreau avait son visage. C'était lui qui tuait, mutilait, torturait avec ce sourire satisfait sur les lèvres, cet horrible rictus de contentement comme après un fait bien accompli. Ses nuits ressemblaient à ses jours. Des assassins, de l'hémoglobine, des victimes, des sévices toujours plus sanguinaires même après avoir vu le pire. Le pire n'existait pas. Ça n'était qu'un vain mot. Le Mal n'avait pas de limite, pas de fin, aucune extrémité à atteindre. Chaque jour, on enfermait des meurtriers, des violeurs, des pédophiles, mais c'était comme souffler sur un incendie pour l'éteindre. On ne faisait qu'attiser le côté sombre des hommes, chaque matin voyait naître de nouveaux monstres qui se multipliaient, créant des émules par dizaines, tous plus fous les uns que les autres.

Bernard avait perdu sa sérénité, sa croyance en la bonté de l'homme, la certitude que le travail qu'il accomplissait servait à quelque chose. Il était tourmenté par l'idée qu'un jour ce mal

frapperait à sa porte et emporterait ses enfants ou son épouse. Il n'en dormait plus. Et lorsqu'il dormait, il était assailli par des cauchemars encore plus terrifiants que ses souvenirs. Ça n'était plus vivable. Il ne savait comment exprimer ses incertitudes face à son épouse. Comme toujours, aucune parole n'avait été nécessaire. Marguerite en avait déjà conscience. C'est ce qu'il avait aimé chez elle dès le début. La certitude qu'elle l'aiderait toujours, même s'il n'en exprimait pas le besoin. Il était capable d'écouter les autres, de leur porter secours, mais incapable de mettre des mots sur ses propres troubles, de les identifier et de les résoudre. Son épouse avait un sixième sens pour ces choses, ce qui en faisait une excellente mère et une merveilleuse compagne.

Ils avaient longuement parlé de tout ce qui le troublait et le gênait dans son travail, tout ce qu'il ne supportait plus et, à la fin, il n'était plus resté grand-chose, à part la certitude qu'il fallait rapidement qu'il change de poste, d'orientation, de voie. Il promit de faire tout cela lorsqu'il aurait bouclé l'affaire sur laquelle il donnait un coup de main. Marguerite le poussa à renoncer dès ce soir, il s'y refusa catégoriquement. Tandis qu'il observait ses mains pour ne pas avoir à échanger un regard avec sa femme dans lequel elle aurait pu lire sa détresse, il évoqua Antonella.

« Je ne l'ai encore jamais vue, je la rencontre demain. Si tu avais vu les photos... comment peut-on faire ça à son propre enfant ? Il a bousillé la vie de sa fille, de ses filles, de sa femme. Aucune d'elles ne vivra jamais normalement après ça. Je ne pensais pas être capable de dire ça, mais il a mérité ce qui lui est arrivé.

— Bernard !

— Ne me blâme pas pour ça. Sa femme va mettre des mois à se remettre des coups qu'il lui a portés... si elle s'en remet. Il a tué la plus jeune et mutilé la plus âgée. Presque par miracle, celle du milieu est presque intacte... Que va-t-il rester dans l'esprit de ces gamines toute leur vie durant ? Que les hommes sont des monstres, des bêtes, prêts à dévorer leurs propres gosses. »

Puis comme un enfant empli de chagrin et ne pouvant plus le contrôler, il s'était remis à sangloter. Douloureusement, comme si le mal dont il avait été témoin s'adressait à lui et qu'il en était responsable. Il pleura tout son soûl et après ce soir-là, plus jamais cette histoire ne fut évoquée. Il rencontra Antonella le lendemain, lui

rendit visite autant de fois qu'il fut nécessaire pour qu'elle raconte son histoire et lorsqu'il rendit son rapport, il se promit de ne plus jamais travailler pour la police. Plusieurs années après, lorsque Théophile prit le chemin de la police, il en eut des sueurs froides. Apparemment, son fils avait des nerfs que lui ne possédait pas. Il avait à plusieurs reprises tenté d'en discuter avec lui. Théo s'était montré clair : il aimait son travail, il possédait la certitude que le monde était forcément meilleur avec le travail accompli même s'il était impossible d'éradiquer toute forme de violence, de haine et de crime. Il fallait bien au moins en combattre une partie. Bernard lui avait demandé si certaines nuits, il n'était pas hanté par ses jours. Son fils avait ri et dit que si, ça lui arrivait. Et avait ajouté, mais à qui ça n'arrive pas ? Une banalité, comme si le métier de policier était à considérer comme n'importe quel autre. Même si certaines affaires étaient plus compliquées que d'autres, son fils s'en sortait haut la main par rapport à lui. Il était fier de lui. Pourtant pour rien au monde, il n'aurait avoué la raison pour laquelle lui-même n'était pas resté dans la police. Il se refusait à évoquer ses propres échecs.

Théophile était vautré dans son canapé, le regard rivé sur l'écran de télévision. Il sirotait lentement mais sûrement la bouteille d'alcool qu'il avait déniché dans son placard. Il fixait méchamment le poste qui, pour le moment, ne diffusait plus rien. La dernière cassette était près du magnétoscope attendant son heure de gloire que le policier lui refusait pour le moment. Il avait besoin d'un taux d'alcoolémie suffisamment élevé pour avoir le courage de regarder une fois de plus la femme qu'il aimait se torturer à avouer un crime qui aurait dû ressembler à une délivrance plutôt qu'à une énième souffrance. Il en avait vu de toutes les couleurs dans sa carrière de policier et il ne pouvait pas dire que ça ne lui avait jamais rien fait. Personne ne pouvait être insensible face à la détresse humaine. Même en se blindant, même au bout de dizaines et dizaines d'enquêtes, de nombreuses années de carrière, le choc face à ce que les hommes étaient capables de se faire les uns aux autres était intact. C'était comme un concours où chacun des coupables était inscrit et espérait recevoir la palme du meilleur crime, du plus sanglant, du plus détraqué, du plus original... Les catégories étaient si nombreuses que Théophile ne les comptait plus. Chaque mort lui retournait l'estomac,

chaque torture était un supplice à détailler. Mais il les assumait parce que lui était capable de les affronter et de dénicher le fumier qui les avait perpétrés et de le mettre sous les verrous. Chaque enquête aussi difficile soit-elle était une personne à qui on avait rendu justice ou même parfois une vie sauvée. Lorsque les gens lui disaient qu'il se battait contre une violence, un mal que rien n'endiguerait jamais, il leur rétorquait que les médecins aussi faisaient de même. Chaque jour, ils se battaient contre la mort, les maladies et chaque jour amenait son lot de nouveaux virus, de nouvelles épidémies. La mort aussi était incontournable, indéracinable, pourtant il fallait bien que quelqu'un s'y colle, accomplisse ces boulots merdiques que personne n'avait envie de faire mais qui étaient nécessaires et utiles. C'est avec le sourire qu'il répondait également qu'il acceptait quelques cauchemars si en retour, ça lui permettait de coffrer un meurtrier, un violeur, un pédophile. Chaque métier avait un revers à sa médaille, le sien n'y échappait pas. Combien de jeunes cadres dynamiques faisaient des nuits blanches en songeant que leurs chiffres pour la prochaine innovation de leurs sociétés n'étaient pas aussi bons que prévus ? Combien se rongeaient les sangs en constatant qu'ils n'étaient pas au top de ce qu'on leur demandait ? Combien gâchaient leur vie pour leur boulot, se payaient des ulcères, des attaques, des divorces ? Être flic, c'était œuvrer pour les autres, pour une vie meilleure, même si tout le monde n'en voyait pas le bénéfice. Contrairement aux autres, Théophane dormait sur ses deux oreilles en songeant que son boulot était utile à tous. Il était juste nécessaire d'avoir un estomac bien accroché face à une autopsie ou de supporter la vue d'un cadavre. Dans le cas contraire, il suffisait de vomir dans la première poubelle venue. Aucun flic n'avait jamais échappé à ça. Garder la tête froide, autant que possible, et ne pas hésiter à dire qu'on avait un boulot de merde quand on tombait sur une affaire pire que les autres. Se tourner vers sa vie et se dire qu'on était meilleur que les enfoirés qu'on arrêtait. Être flic, c'était toute une philosophie, une manière d'être et de vivre. Est-ce que c'était pire que le mec qui charcutait les cadavres pour trouver la cause du décès ? Pire que celui qui les embaumait et les mettait ensuite dans une boîte en bois et six pieds sous terre ? Théophane rendait hommage aux victimes, justice autant qu'il en était capable et cela aussi dignement qu'il était humainement possible de le faire. Après, s'inquiéter pour son futur ? La possibilité qu'un malade

vous vole votre vie ? Qui pouvait échapper au hasard ? N'était-ce pas une bonne raison de vivre mieux ? D'espérer aimer quelqu'un et fonder une famille ? Côté des monstruosité tous les jours vous encourageait à devenir une personne normale, ordinaire en dehors du travail, à profiter des joies simples de l'existence, à aspirer à des sentiments joyeux et communs.

Et puis arrivait un jour où toutes vos certitudes s'écroulaient. Juste à cause d'un simple détail : les gens qu'on aime ne peuvent pas être des victimes. On est capable de tout entendre, tout voir, tout accepter, sauf ça. La seule chose qui sauvait Théophane chaque matin de l'envie de tout jeter aux ordures et de tourner le dos à ce boulot de malade était que ces victimes étaient toutes des inconnues. Des mères, des pères, des enfants, des vieillards, des adolescents, jeune, vieux, riche ou pauvre, beau ou laid, chacun avait une vie, des amis, de la famille, mais aucun n'appartenait à la vie de Théophane. Il s'encourageait devant chaque scène de crime à se dire : reste calme, tu ne le connais pas, laisse tes sentiments dehors. Jusqu'à l'enquête d'Antonella. Dans le fouillis qu'était le dossier d'Antonella, chaque feuillet, chaque photo, tout se ramenait à elle. Lorsqu'il avait lu le rapport consignait les faits sur le crime, c'est le visage de celle qu'il aimait qui se dessinait en trame de fond. Les clichés de ses brûlures ne montraient qu'un corps anonyme sans visage, mais il l'identifiait chaque fois comme celui contre lequel il s'était blotti la veille. Il comprenait mieux sa haine des hommes. Sa haine des policiers. Sa haine des gens en général. quinze ans à vivre un enfer sans que personne ne s'aperçoive de rien. Comment était-ce possible ? Comment un homme censé faire respecter l'ordre et répandre la justice avait-il pu torturer sa famille sans n'être jamais dérangé ? Forcément à l'âge adulte, il y avait de quoi détester la terre entière. Jamais elle n'accepterait tout ce que les hommes représentaient. Même à cette époque qui se vantait d'être moderne, les femmes n'étaient toujours pas considérées à l'égal des hommes. Beaucoup les utilisaient, les voyant encore avec un tablier et un plumeau en main. Sous des dehors d'hommes modernes, la plupart des maris abandonnaient encore les tâches ménagères à leurs moitiés, l'éducation des enfants, la gestion du quotidien, reléguant loin derrière la possibilité qu'eux-mêmes soient en mesure d'accomplir toutes ces besognes qu'ils ne jugeaient pas dignes d'eux. Même sans le faire de manière consciente, c'était dans l'ordre des

choses pour de nombreux hommes de laisser leurs femmes assumer ce que la gent féminine avait toujours assumé, sans se soucier de ce qu'elles désiraient réellement. Antonella n'accepterait jamais ça. Jamais aucun homme ne lui imposerait une vie rythmée par les clichés de la société, les femmes aux fourneaux, les hommes au boulot. Jamais elle ne supporterait les compromis qu'imposait une vie de couple. Comment le pourrait-elle après l'enfance qu'elle avait connue ? Sa mère avait tout accepté de la part de son mari, même le pire. Les mensonges, les coups, les trahisons, les faux-semblants. Comment Antonella aurait-elle pu envisager de partager la vie de quiconque avec un tel modèle ? On a beau dire que la vie vous apporte d'autres expériences, le père reste le seul modèle valable. Il vous hante et vous poursuit même lorsque vous tentez de vous en détourner. Il est ancré en vous, vous a marqué au fer rouge pour le restant de vos jours.

Comment Théophane pouvait-il expliquer à Antonella qu'il avait besoin d'elle ? Qu'il ne lui ferait jamais de mal ? Que s'il lui faisait des promesses, il les tiendrait toujours ? Ou au moins essaierait-il. Il n'y avait pas d'erreur de parcours à commettre avec une telle partenaire. Les secondes chances n'étaient sans doute pas dans ses habitudes. Malgré tous les obstacles qui se dressaient face à lui, Théophane avait envie de tenter le coup. Pas question d'abandonner, il aimait relever des défis et celui-là en valait la peine.

Il se traîna jusqu'au magnétoscope et glissa la dernière cassette dans l'appareil. L'image s'ouvrit sur Antonella assise au bord du lit et son père face à elle sur sa chaise de métal. Elle avait les mains posées sur ses cuisses, le regard rivé au sol, le visage fermé, contrarié. Un silence épais régnait dans la pièce. Antonella s'humecta les lèvres avec sa langue et se mordilla la lèvre inférieure avant d'ouvrir la bouche.

« C'est la dernière fois que vous venez ? »

— Si tu me racontes tout aujourd'hui, oui.

— Après, je pourrais sortir ?

— Ça ne dépend pas totalement de moi... mais je pense que tu sortiras bientôt, oui. »

Antonella fronça les sourcils, se gratta le dessus de la main, finalement elle dévisagea Bernard qui lui sourit, se voulant rassurant.

« Tu as peur. »

— Non.

— Bien sûr que si et c'est normal. Tu n'as pas à avoir peur de parler de ce qui s'est passé.

— Si j'en parle aujourd'hui, je ne veux plus jamais l'évoquer avec personne. Je veux que cette histoire disparaisse.

— C'est ton histoire Nella, elle ne peut pas disparaître.

— Si personne n'en parle jamais, on oubliera.

— Même avec toute la volonté du monde, tu ne pourras pas oublier. Et il ne le faut pas.

— Pourquoi ?

— Parce que ce que tu as vécu va déterminer ton avenir, la femme que tu vas devenir.

— Mon Dieu... »

Les pupilles noires d'Antonella s'embuèrent, elle porta une main à ses lèvres en tremblant. Les doigts de Bernard couvrirent en douceur ceux de la jeune fille échoués sur ses jambes. Il se pencha dans sa direction.

« Il ne faut pas t'inquiéter. Je vois une jeune femme courageuse, une battante, une femme qu'il ne sera pas facile à manœuvrer, que les gens trouveront forte. Tu te méfieras des gens, mais un jour viendra où tu t'ouvriras à quelqu'un. Une personne qui saura trouver le chemin de ton cœur... Même les gens qui ont souffert ont besoin d'aimer.

— Comment pourrais-je aimer qui que ce soit après tout ça ?

— Tu le pourras. Il faut te laisser du temps. »

Le regard d'Antonella s'intensifia. L'incertitude se peignait sur son visage, la peur... un terrible doute. Et si ça ne se produisait jamais ? Et si aucun homme ne décryptait le chemin de son cœur ? S'il n'y avait rien à décrypter ? La jeune fille se retira dans le fond du lit, le dos contre le mur, loin du psychiatre. Elle replia ses jambes contre sa poitrine, enserra ses genoux avec ses bras et enfouit sa tête dans la toile de sa blouse. Ses cheveux s'étalèrent, créant un écran touffu et foncé.

« Nella, tu dois me parler. »

La voix de l'homme était douce et rassurante. Il n'esquissa aucun mouvement vers elle. Elle avait besoin de temps. De temps et de patience. Personne ne lui en avait jamais donné, aujourd'hui elle ne réclamait que ça. Après tout ce qu'elle avait subi, c'était peu demander. Soudain une voix s'éleva. Elle venait du lit, avait traversé

le corps d'Antonella qui était serré sur lui-même et refusait de s'ouvrir. Une voix étouffée, hésitante, légèrement rocailleuse comme si les larmes n'étaient pas loin, hésitant à couler, difficiles à retenir, troublant la limpidité habituelle de sa diction. Bernard ne l'obligea pas à se redresser, à l'affronter du regard. Il se contenta d'écouter sa confession sans décrypter les émotions de son visage. Son filet de paroles ténu suffisait à mesurer l'étendue de sa douleur.

« On est rentrées dans la maison sans se douter de rien. Il avait mis la voiture dans le garage. À cette heure-ci, il n'était pas là habituellement. Ça nous laissait du temps pour... souffler. Pour être nous-mêmes sans avoir à surveiller nos moindres faits et gestes, la plus petite parole. J'ai refermé la porte, c'est moi qui suis entrée en dernier. De suite, on a senti que quelque chose n'allait pas. Maman gémissait quelque part au fond de la maison et papa... il faisait toujours du bruit quand il la frappait. Un halètement, un petit cri... vous savez comme les joueurs de tennis lorsqu'ils frappent leur balle, ils poussent une sorte de *ha* pour s'encourager, pour puiser dans leur énergie et y mettre toute leur force... Nous... nous sommes restées figées un bref instant. Ça n'arrivait jamais comme ça. En général, nous étions... on va dire dans la mêlée quand les coups pleuvaient. On n'arrivait jamais comme ça à... l'improviste. Ma première réaction a été de me précipiter pour trouver mes parents... mais Isabella y avait songé avant moi. Je l'ai vue décoller et courir jusqu'à la cuisine, suivie d'Ombelline et je les ai suivies. J'ai tenté de leur dire de ne pas entrer, de ne pas se mettre au milieu. Je... Lorsqu'il fallait intervenir, c'est toujours moi qui le faisais. Quand je suis entrée dans la cuisine, Isabella était penchée vers mon père et le secouait pour qu'il lâche maman. Il ne l'a pas regardée, il n'a rien dit. Il a juste... Il l'a juste repoussée d'un mouvement sec du bras. »

Le visage d'Antonella s'échappa de sa blouse. Elle était rouge, ses yeux retenaient des larmes qui n'allaient pas tarder à couler malgré toute sa volonté de les éloigner. Elle dévisagea Bernard l'air consterné, les traits liquéfiés par le désespoir.

« Il a juste fait ça, chuchota-t-elle en mimant ses paroles d'un mouvement du bras... Pour l'éloigner. Juste un geste. Un unique geste. Il l'a repoussée comme une brindille, Isabella a été projetée contre le mur et en retombant, sa tête a heurté l'angle du buffet... Quand nous étions petites, maman mettait toujours sa main sur l'angle lorsqu'on

passait à proximité pour ne pas qu'on se blesse. C'était à l'époque où nos têtes étaient pile au niveau du meuble. Une fois que nous avons été plus grandes, il n'y avait plus de raison de s'inquiéter de ça. »

Antonella se tut, les larmes coulaient sur ses joues sans qu'aucun sanglot ne secoue ses épaules, pas le moindre tremblement sur ses lèvres, aucun gémissement ne s'échappait de sa bouche. Jamais Bernard n'avait vu une personne pleurer en silence de la sorte. C'était encore plus troublant, plus émouvant que lorsque le chagrin se manifestait bruyamment et violemment. Sa peine s'écoula à gros flots sur ses joues dans la plus grande discrétion. Elle balaya ses larmes et poursuivit son récit.

« J'ai vu Ombelline se précipiter sur Isabella qui s'était écroulée au sol comme une poupée de chiffon. J'étais là, je les regardais sans rien faire... sans comprendre ce que je devais faire... Ombelline a pris Isabella dans ses bras, elle a cherché son pouls, puis elle m'a regardée... Et avant même qu'elle n'ouvre la bouche, j'ai su. J'ai su qu'elle était morte. À l'intérieur de moi, il s'est mis à faire froid comme lorsque vous entrez dans une pièce glacée alors que vous venez d'en quitter une surchauffée. Ça vous coupe la respiration, vous avez l'impression de suffoquer. Des mots se sont échappés de ses lèvres mais je ne les ai pas entendus. Je ne voulais pas les entendre.

— Que disait-elle ?

— Elle disait... elle disait : *Isabella est morte*. J'ai cru que le temps s'était arrêté, je les observais toujours de l'entrée de la cuisine sans bouger. Du sang perlait de la tempe d'Isabella. Juste quelques gouttes. On dit que les morts ne saignent pas. Que si une personne est blessée et qu'elle vit encore, son sang va couler à flots... mais là, il n'y avait que quelques gouttes. C'est là que j'ai bougé. Lorsque j'ai vu Ombelline terrifiée qui tenait le corps sans vie d'Isabella et mon père qui ne s'est même pas retourné pour nous regarder. Toute la scène n'a duré en fait que quelques secondes. Notre entrée, la chute d'Isabella, Ombelline qui court sur elle, mon père qui retourne à son travail sans même nous prêter un regard.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Je l'ai sentie. Cette fureur qui ne me quitte jamais quand il est près de nous. Je l'ai sentie m'envahir. Habituellement, je la repousse. Je lutte contre elle... mais pas cette fois.

— Qu'as-tu fait ?

— J'ai fait ce qu'il fallait. Il venait de tuer ma sœur, ma mère était en charpie, je ne voulais pas qu'il s'en prenne à nous... Je suis allée dans la chambre, j'ai pris son arme et je lui ai tiré dessus sans hésiter.

— Comment savais-tu où était l'arme ?

— Il ne cache jamais son arme, il nous répète sans cesse qu'il la met dans la table de chevet au cas où...

— Au cas où quoi ?

— Ça, allez savoir. Sans doute au cas où l'une de nous aurait mérité qu'il s'en serve.

— Qui t'a appris à tirer ? D'après le légiste, tu as visé juste. La première balle l'avait déjà tué avant que tu vides sur lui le reste du chargeur.

— À trois mètres de sa cible, on n'a pas besoin de savoir tirer. Mais c'est lui qui m'a appris à tirer... Ça ne lui a pas porté bonheur. Il trouvait malin de m'expliquer le fonctionnement de l'arme, la manière de la tenir en main. De m'expliquer comment on la chargeait, comment on retirait le cran de sûreté, comment on visait, comment faire attention au recul pour ne pas perdre l'équilibre... Quand il me montrait son arme, il me disait qu'un jour, ma mère pousserait le bouchon trop loin et qu'il serait contraint de la tuer. Mais c'est Isabella qu'il a tuée.

— Tu as des regrets pour ton geste ? Des regrets de l'avoir tué ?

— Pourquoi en aurais-je ?

— C'était ton père.

— Non, ça n'était pas mon père... C'était un monstre qui a fait régner la terreur dans notre monde durant toute notre enfance. Un père aime et protège, il ne fait pas... il ne fait pas de mal. Il ne bat pas sa femme, il ne torture pas ses enfants... il ne tue pas ses enfants. »

La dernière phrase se perdit dans un sanglot. Les larmes redoublèrent et, à part ce sanglot égaré, Antonella pleurait toujours silencieusement. Son corps était recroquevillé dans la douleur, son visage chiffonné par sa peine. Bernard laissa les larmes se tarir, ce qui arriva étonnamment vite. Puis il poursuivit son interrogatoire d'un ton doux.

« Après que s'est-il passé ?

— Après quoi ?

— Une fois que tu as tué ton père.

— Je me suis penchée vers ma mère, elle respirait difficilement.

Son visage était en bouillie. Plusieurs de ses dents étaient par terre. Elle pissait le sang de partout... Je me suis dirigée vers le téléphone et j'ai appelé mon parrain.

— Hervé Cardarelli ?

— C'est ça.

— Pourquoi lui ? Pourquoi pas les pompiers ?

— Parce que je ne savais pas quoi faire. C'est la première fois que je tuais quelqu'un, lâcha-t-elle sarcastique. Y a pas de manuel qui explique ce qu'il faut faire après ! On n'est pas dans un film de série B. Je n'allais pas couper le cadavre en morceaux et l'enterrer dans le jardin. Alors, j'ai appelé mon parrain. Le seul adulte qui me semblait susceptible de m'aider.

— Et que lui as-tu dit ?

— Que papa avait battu maman, qu'il avait tué Isabella et que je l'avais tué à mon tour avec son arme de service.

— Que t'a-t-il répondu ?

— Que je ne devais pas bouger, qu'il arrivait. Qu'une ambulance allait arriver, que la police allait venir, que tout allait aller bien... mais rien n'a été. Ils ont pris Isabella, ils m'ont pris Ombelline et ils m'ont mise ici comme si c'était moi le monstre... je n'ai pas voulu ça... je n'ai pas voulu ça. »

Bernard fit un signe à la caméra et l'enregistrement fut coupé.

Ombelline se traîna jusqu'à la porte d'entrée où l'on tambourinait avec insistance depuis deux bonnes minutes. Avant d'ouvrir, sans même jeter un œil par le judas, elle referma les pans de sa robe de chambre sur son pyjama. C'est en bâillant qu'elle accueillit Théophane. Il était deux heures du matin.

« Théophane, ravie de vous revoir, mais il serait plus décent de revenir aux heures ouvrables, marmonna-t-elle avec un sourire endormi tout en s'effaçant pour le laisser entrer.

— J'ai besoin de voir Antonella.

— Ça, je me doute que vous n'êtes pas venu me faire la causette au milieu de la nuit. Mais Nell n'est pas là.

— Elle n'est pas là ? Où est-elle à cette heure ?

— C'est une grande fille, je ne surveille pas ses moindres faits et gestes.

— Mais...

— Laissez-moi le temps de me réveiller, venez prendre un café avec moi. Il semblerait que vous en ayez besoin. »

Malgré tout l'alcool que Théophane avait ingurgité, il n'était pas soûl. Il y a des moments dans une vie où le corps a trop d'informations à assimiler et refuse de réagir normalement. Il avait vidé presque toute la bouteille de vodka, aucun des symptômes accompagnant l'ingurgitation d'une telle quantité d'alcool n'avait fait son apparition. Son esprit était rivé à Antonella, rien d'autre ne comptait. Il avait conduit nerveusement pour venir, il avait grimpé l'escalier trois par trois comme si sa vie en dépendait et frappé à la porte comme un perdu jusqu'à ce qu'on lui ouvre. Désormais sur le canapé de l'appartement des filles Fabrini, il se sentait vidé, épuisé comme s'il n'avait pas dormi depuis des jours, comme si son corps n'avait plus une parcelle d'énergie de secours. Ombelline lui glissa dans la main un mug de café rempli à ras bord qui lui brûla la langue. Au moins une sensation qui éveillait ses sens. Une sensation différente de ce malaise qu'il ressentait, cette envie de vomir qui le tenaillait chaque fois qu'il pensait à ce qui était arrivé à Antonella et sa famille des années plus tôt, ce violent désir de réagir contre une situation depuis longtemps résolue. D'autres s'en étaient chargés.

« Je suppose que vous avez regardé tout ce que contenait ce carton sinistre, vous avez détaillé notre pitoyable existence avec votre œil affûté de flic ! cracha Ombelline d'une voix belliqueuse qui ne lui ressemblait pas.

— Vous dites flic comme vous prononceriez une insulte.

— C'en est une pour moi. Notre père était un flic qui s'est cru au-dessus des lois jusqu'à ce qu'Antonella le tue. Et aucun de ses collègues n'a jamais vu ce qui se passait chez nous... enfin, il paraît. Comment ne peut-on pas s'apercevoir qu'un homme maltraite toute sa famille durant des années ?

— Vous savez comme moi qu'il est aisé de cacher ce genre de choses.

— Moi, je le sais, vous non ! affirma-t-elle avec véhémence. Lorsqu'on parle avec des policiers, ils disent toujours des trucs du genre : *on se met à votre place, on vous comprend, on sait ce que vous endurez*. Mais à la vérité, ils n'en savent rien, ils n'en ont pas même une vague idée. Si on n'a pas vécu une expérience de ce genre, on est loin, très loin de pouvoir s'imaginer ce que c'est. Même si ces paroles

sont louables car elles visent à rassurer, personne ne peut imaginer ce que c'est. L'imagination n'est pas assez vaste pour y parvenir. C'est pour ça qu'Antonella fait bien son travail. Parce que lorsqu'elle parle à ces gens, victimes ou criminels, elle sait de quoi elle parle. Elle a été à leur place, elle a vécu l'indicible. D'un côté ou de l'autre, elle sait réellement ce qui se passe à l'intérieur d'eux, leurs sentiments, leurs craintes, leurs cauchemars... Elle sait ce qu'il y a après, aussi. Elle connaît cette impression que jamais la vie ne reprendra son cours normal. Mais elle le reprend, sans nous consulter parce que c'est ainsi que le monde fonctionne. Des horreurs sont perpétrées mais il faut avancer quand même, effacer, reprendre à zéro, espérer une vie meilleure. Et on passe le reste de ses jours en retrait tellement on a peur que tout recommence parce qu'on sait qu'on n'a pas droit au bonheur. On ne l'a jamais connu, on ne l'a jamais mérité. On ne saura jamais le reconnaître alors la plupart du temps, on abandonne la partie avant même de la commencer. On laisse ses émotions dans un coin, on les abandonne sans remords puisqu'elles ne nous apportent que des ennuis. Et on poursuit son existence sans jamais se retourner... un peu comme ces gens qui partent en vacances en abandonnant leurs compagnons à quatre pattes sur une aire d'autoroute, ils n'y repensent jamais. »

Ombelline parlait les yeux fixés sur la fenêtre qui donnait sur l'extérieur. Ses yeux étaient noyés de larmes qui stagnaient. Ses lèvres tremblaient, sa voix chevrotait. Une puissante colère émanait de ses paroles, une immense tristesse également. Elle avait ouvert les vannes des confessions sans se soucier du fait que Théophane ne tenait pas à entendre plus de souffrances qu'il n'en avait déjà entendues. Elle avait besoin de déverser ce flot de haine, de dégoût et d'incompréhension même si personne n'y répondait. Tel un barrage qui a retenu trop d'eau et finit par céder pour soulager sa pression. Elle se laissa aller à tout ce qu'elle taisait habituellement.

« Ombelline, je suis désolé. »

Théophane ne trouva rien d'autre à répliquer. Il était désespéré devant tant de chagrin, de souffrance, incapable de lutter contre les souvenirs qui animaient la jumelle d'Antonella. Cette dernière quitta la fenêtre qui avait subitement perdu de son intérêt et immobilisa son regard sur lui. Ses prunelles étaient aussi sombres que celles de sa sœur, son visage si semblable, pourtant l'humanité qui y régnait était

loin de la froideur d'Antonella. Il émanait d'elle cette douceur si particulière qui s'échappait parfois de la femme qu'il aimait et l'envahissait temporairement, comme par erreur. Chez Ombelline, cette délicatesse était permanente, même derrière les mots empreints de rudesse qu'elle avait prononcés, elle demeurait. Bien en place comme si elle avait toujours été là.

« Pourquoi les gens se sentent-ils toujours obligés de s'excuser pour un événement qui leur est étranger ? C'était il y a si longtemps, tout ça n'a pas d'importance... Pourquoi avez-vous ouvert ce foutu carton ? enchaîna-t-elle avec un trait d'incompréhension. Pourquoi avoir remué tout ça ?

— Parce que pour moi, ça a de l'importance. Je voulais savoir pourquoi.

— Vous savez maintenant et où ça vous mène ? Pas beaucoup plus loin. On ne peut rien changer.

— Mais au moins, je sais pourquoi Antonella est comme ça. Ça sera plus facile...

— Facile ? C'est un mot qui n'appartient pas au vocabulaire de ma sœur, elle ne le connaît même pas. Elle a passé sa vie à ressasser cette histoire, à être incapable de vivre autrement qu'en pensant à ça. Un jour, quelqu'un nous a dit qu'on ne pouvait pas effacer le passé. Que ce qui s'était passé, on devait vivre avec. Et nous l'avons fait. Nous avons vécu avec. Nous aurions dû mourir avec Isabella, les choses auraient été plus simples... plus faciles.

— Vous ne pouvez pas dire ça. Vous avez toute la vie devant vous.

— Alors, examinons ça de près. Je me suis mariée, j'ai vécu comme ma mère, dans l'illusion que mon mari était un homme bien jusqu'à ce qu'il me précipite dans l'escalier de notre maison et me fracasse une hanche... entre autres choses. Quant à Antonella, elle ne s'est pas mariée, elle n'a même jamais vécu avec personne. Elle est incapable de rester avec un homme plus de quelques jours, elle couche avec et les jette pour ne pas s'en encombrer, pour éviter les désillusions, pour être sûre qu'elle ne commettra pas les mêmes erreurs que moi. C'est ça la vie qui s'ouvre à nous ? Soit on s'aveugle sur ce que sont les hommes, soit on les fuit comme la peste pour être sûre de ne pas le regretter ?

— Tous les hommes ne sont pas violents. Je n'ai jamais levé la main sur aucune femme.

— Mais pour un homme comme vous, combien sont des brutes ?

— Moins que vous n'imaginez. Il ne faut pas renoncer.

— Quand je me suis mariée, j'y ai cru. Je me suis dit que n'importe quel homme serait forcément meilleur que mon père. Mon mari m'a prouvé que j'avais tort, très rapidement. La première fois qu'il a levé la main sur moi, l'encre de notre certificat de mariage n'avait pas encore séché.

— Vous êtes tombée sur le mauvais. Mais il y a un tas de bons types dehors qui n'attendent que de rencontrer une femme comme vous, qui vaut la peine qu'on se démène.

— Je... je vois pourquoi Antonella aime votre compagnie... vous êtes si... rassurant, si doux. »

De l'étonnement s'afficha sur les traits d'Ombelline. Du soulagement également. Elle but une gorgée de son café, réconfortée de ne pas devoir se battre contre Théophane pour s'expliquer, consciente qu'il ne cherchait rien de plus qu'à les comprendre, qu'à les accepter comme elles étaient.

« Et après ?

— Après quoi ?

— Après l'internement d'Antonella, que s'est-il passé ?

— Oh... nous sommes allées vivre chez Hervé. Il a pris soin de nous avec sa femme. Ils ont été bons avec nous.

— Et votre mère ?

— Notre mère ? Elle a eu des mots avec Antonella, une fois qu'elle a été remise sur pied. Antonella n'a pas voulu que nous allions avec elle.

— Et vous, qu'en pensiez-vous ?

— Je me suis rangée à l'avis de ma sœur. Elle a toujours fait de bons choix pour nous et en plus, elle avait raison.

— À propos de quoi ?

— De notre mère.

— Sur quel sujet ?

— Vous devriez en parler avec elle plutôt.

— Elle est sortie draguer ?

— Elle drague pas, elle cherche un homme, elle couche avec lui et elle rentre à la maison rassurée.

— Rassurée par quoi ?

— Par le fait qu'elle maîtrise la situation. Elle n'aime pas ces

hommes.

— Pourquoi fait-elle ça, alors ?

— Parce qu'elle ne sait rien faire d'autre. Elle est terrifiée par l'idée d'être...

— D'être quoi ?

— D'être comme notre père. D'avoir la même violence en elle. Elle croit qu'en se liant aux hommes de cette manière, sans attache, en maîtrisant chaque relation du début à la fin, jamais elle ne sera tentée par des... débordements. C'est pour ça que les gens la trouvent froide. C'est la seule chose qui lui permet de garder le contrôle d'elle-même, le fait de n'exprimer aucun sentiment.

— Si elle n'exprime jamais rien, c'est normal qu'elle soit pleine de colère.

— Je ne crois pas que ça soit de la colère.

— Quoi alors ?

— Je crois qu'elle a peur. Peur de ne pas savoir comment on aime quelqu'un.

— Elle vous aime vous.

— Ça n'est pas pareil, chuchota-t-elle avec un sourire indulgent. Je fais partie de sa vie depuis toujours, elle n'a rien à m'expliquer, rien à me confesser ni à s'excuser ni à se racheter auprès de moi. Elle est comme elle est et j'accepte ce qu'elle est sans condition.

— N'est-ce pas ce que font tous les gens qui aiment ? Si on aime vraiment, on devrait toujours être prêt à accepter les autres sans rien attendre en échange. Sans attendre qu'ils changent ou qu'ils s'excusent de ce qu'ils sont. Au départ, on aime une personne pour ce qu'on a découvert sur elle dès les premiers temps alors pourquoi vouloir qu'elle change ? Qu'elle s'adapte ? C'est plutôt notre amour qui devrait s'adapter à elle ou alors ce n'est pas la personne qu'il nous faut si on veut qu'elle soit différente.

— Je n'avais jamais vu ça sous cet angle... Vous êtes en état de conduire ?

— Oui.

— Je vais vous mener à Antonella.

— Mais je croyais qu'elle était avec...

— Elle est avec quelqu'un, mais pas la personne que vous pensez. »

Le veilleur ouvrit sans émettre de plainte malgré l'heure tardive.

Dans son travail, il était habitué à ce que les gens entrent et sortent à des heures indécentes. Parfois, les visiteurs avaient besoin de voir leurs proches durant ces horaires décalés. Un cauchemar ou une angoisse les avait sortis de leur sommeil, cela les rassurait de venir vérifier par eux-mêmes que tout allait bien. Un coup de fil aurait suffi, ils pouvaient appeler à toute heure. Cependant rien ne valait une présence, se pencher sur ceux qu'on aimait et contrôler qu'ils respiraient encore. Remonter la couverture sur leurs corps malades, déposer un baiser sur leurs joues froides, passer une main sur un bras décharné mais vivant.

Théophane suivit Ombelline le long des couloirs aseptisés sans prononcer une parole. Elle lui jetait de fréquents regards pour s'assurer qu'il était toujours là, vérifier qu'il n'avait pas fait demi-tour et finalement renoncé à aller jusqu'au bout. N'était-ce pas lui qui avait ouvert la boîte de Pandore et voulu connaître les secrets les plus intimes de la famille Fabrini ? Maintenant, il n'était plus temps de faire machine arrière. Les sombres couloirs étaient interminables, hantés par les silences aux odeurs médicamenteuses, par des râles lointains, des murmures discrets, des bips qui rythmaient les existences des patients.

Ils arrivèrent à l'angle d'un couloir et Ombelline lui indiqua une chambre d'un geste. Théophane s'avança. La porte était ouverte, la pièce était plongée dans la pénombre. Une pâle lumière anémique venant d'une lampe de chevet dessinait l'ombre d'une personne devant la fenêtre. La pièce était surchauffée, un puissant relent de désinfectant envahissait les narines sitôt le seuil dépassé.

L'homme s'avança, hésitant.

« Antonella ? » appela-t-il timidement.

Elle ne se pivota pas dans sa direction, ne tourna pas la tête vers lui, elle perçut simplement son reflet dans la fenêtre. Son doigt dessinait des arabesques sur la buée qui maculait la vitre froide. Un geste d'enfant désirent se distraire. Sa voix était un filet délicat et grave.

« Certaines nuits, je ne dors pas parce que je sais de quoi je vais rêver. Ce n'est pas tant le sang, les blessures ou les brûlures qui me tiennent éveillée. C'est le sourire d'Isabella, toujours aussi éclatant. Elle s'avance vers moi, me demande pourquoi je ne l'ai pas sauvée. Toujours en souriant, comme si elle ne m'en voulait pas. Et derrière

elle, j'entends les coups de feu... Ils ont résonné à mes oreilles durant des heures, les bourdonnements ont mis un temps infini à disparaître totalement. Je n'avais jamais entendu de bruit si violent, constata-t-elle, déconcertée. Parfois, je ne me rappelle rien de cette journée sordide, il n'y a que les impressions qui restent... les détonations, la pression de mes doigts sur l'arme, le recul quand j'ai pressé la détente. Je ne me rappelle pas l'expression sur le visage d'Isabella. Y avait-il de la surprise ? Je crois qu'elle n'en a pas eu le temps. J'entends encore les sanglots d'Ombelline et je m'aperçois que moi, je n'en ai pas versé. J'étais abrutie, déconnectée de la scène. Il reste juste les bruits du crime que j'ai commis, le reste s'est effacé. C'est comme si ma vie était toujours en pointillés. Sans passé, sans avenir. Même le présent ne s'inscrit pas en moi, chuchota-t-elle à la vitre froide. Je vais avec ces hommes et dans l'instant j'oublie leurs visages, leurs odeurs, leurs mots. Rien n'a d'importance... à part ce que je n'ai pas sauvé.

— Tu ne peux pas te reprocher ça toute ta vie, répliqua Théophane avec douceur. Tu étais jeune, tu as fait ce que tu as pu. Ça n'était pas à toi de veiller sur tout le monde.

— Bien sûr que si... ma mère en était incapable. »

Antonella indiqua la forme menue couchée dans le lit d'un vague geste du bras. Théophane regarda dans cette direction. Une femme, la soixantaine, cheveux courts, visage émacié au teint jaune et cireux, paupières closes, reliée à un respirateur, vêtue d'une blouse d'hôpital impersonnelle, reposait inconsciente dans un lit parfaitement bordé. Bien que respirant à allure régulière, elle avait l'air à demi morte. Plus rien n'évoquait la vie dans ce corps malade et inactif.

« Ombelline dit qu'il faudrait la débrancher. Je sais qu'elle a raison. Mais si on le fait, qui me pardonnera ?

— C'est ta mère ? hésita-t-il.

— Oui, confirma-t-elle, toujours sans le fixer... Enfin, ce qui l'en reste.

— Que lui est-il arrivé ?

— Un accident... Elle n'a jamais repris connaissance. Quand je pense aux dernières paroles que je lui ai dites... ça devrait être interdit de prononcer des ignominies pareilles ! » jugea-t-elle durement.

Dans l'esprit d'Antonella, cette dernière conversation avec sa mère était gravée au fer rouge, rien ne parviendrait jamais à la gommer de

sa mémoire, au même titre que la mort de son père. La netteté et le réalisme qui entouraient ses souvenirs étaient blessants. Les années n'avaient effacé aucune phrase, chaque mot était intact comme s'il venait d'être proféré. Lorsqu'elle y pensait, chaque syllabe la meurtrissait. Ses propres mots étaient plus douloureux que ceux de sa mère. Ils n'étaient dictés que par la colère et la haine.

Antonella était allée voir sa mère à l'hôpital une quinzaine de jours après être sortie de sa cellule capitonée. Hervé s'était contenté de la conduire et avait laissé les deux femmes seules dans la chambre. Elles avaient besoin de se retrouver, c'est ce qu'il avait naïvement pensé. La plus jeune s'était assise dans un fauteuil, à l'écart du lit. Pas d'effusion de sentiments, pas de joyeuses retrouvailles. Elle n'avait même pas embrassé sa mère. L'ambiance était glaciale, elles étaient toutes les deux sur leurs gardes. Elles se jaugèrent du regard, telles deux bêtes féroces prêtes à attaquer. Le visage de l'aînée était encore tuméfié, sa diction était laborieuse à cause de ses dents manquantes, ce qui ne l'empêcha pas de charger sans préambule d'une voix agressive, tel un taureau prêt au combat.

« Tu en as mis du temps pour venir me voir !

— J'étais en prison, maman. Ombelline a dû te le dire, répliqua Antonella, lasse.

— Ombelline ne dit pas grand-chose quand elle vient.

— Peut-être que c'est ce que l'on récolte après une telle vie.

— Que veux-tu dire ? contra-t-elle, courroucée.

— Tu sais très bien ce que je veux dire... Pourquoi ne l'as-tu pas quitté avant, quand il était encore temps de le faire ? »

Mère et fille échangèrent un regard empli d'animosité. Antonella n'avait pas peur de sa mère, elle n'avait jamais été capable d'éprouver ne serait-ce que de la crainte envers celle qui l'avait mise au monde. Sa mère était trop fragile pour que quiconque la craigne. Ses prunelles sombres et insistantes firent tourner la tête à son aînée et involontairement Antonella laissa échapper un bref rire sinistre. Désenchanté. Son cœur était en miettes. Plus qu'en colère, elle était effondrée, réduite au désespoir.

« J'ai droit à une réponse, il me semble, insista la plus jeune des deux.

— Droit ? Qu'est-ce qui te donnerait ce droit ?

— Moi aussi, j'ai vécu avec lui. Toute ma vie durant, je n'ai connu que ça. Tu n'as pas été la seule à partager son quotidien, même si tu sembles l'oublier.

— Je n'oublie rien.

— Vraiment ? Comment une femme peut-elle rester avec un homme pareil en ayant des enfants ? D'ailleurs, même sans enfant, nuança Antonella avec une mine affligée.

— C'est justement parce que vous étiez là que je suis restée ! cracha sa mère d'un ton blessant.

— Tu veux dire que c'est de notre faute ? Explique-moi ça.

— Je n'ai pas à me justifier devant toi.

— Oh si, tu vas te justifier ! ordonna la jeune fille. Qui a fait le sale boulot durant des années ? Qui te soutenait jusqu'à la salle de bains quand il te refaisait le portrait et pensait tes blessures ? Qui mentait pour toi et couvrait tous ces soi-disant accidents domestiques ? Qui protégeait Ombelline et Isabella ? Alors, je veux savoir pourquoi nous avons supporté tout ça, pourquoi tu nous as imposé ça, pour que ça finisse ainsi !

— La fin, ce n'est pas moi qui l'ai écrite.

— Mais est-ce que ça pouvait se terminer autrement ? s'insurgea Antonella. Ai-je vraiment eu le choix ? Alors, dis-moi pourquoi !

— Tu es jeune, tout ça t'échappe. Pour toi, tout est noir ou blanc. Ça n'est pas aussi simple.

— Bien sûr que si ! Il te suffisait de porter plainte.

— Et qui m'aurait cru ?

— Tout le monde ! s'étonna Antonella.

— Bien sûr que non. Ses collègues de boulot, son commissariat... Ma parole contre la sienne. Ma parole contre ses années de bons et loyaux services.

— Conneries ! Il n'a jamais été Dieu le Père ! Réveille-toi. Il n'était pas l'homme parfait qu'il te faisait miroiter. Il n'était pas au-dessus des lois.

— Il était la loi, c'est lui qui faisait respecter la loi. On ne s'attaque pas à un officier de police.

— Oui, j'ai vu ça. Il faisait drôlement bien respecter la loi sous son toit ! railla Antonella. Et tu l'as laissé faire jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Si je ne l'avais pas tué, il nous aurait toutes tuées les unes après

les autres.

— Ton père n'aurait jamais fait ça.

— Tu es d'une naïveté impressionnante ! J'ai honte que tu sois ma mère, avoua l'adolescente.

— Je t'interdis de me parler comme ça !

— Mais bon Dieu, ouvre les yeux ! Tu n'as jamais vu le danger qu'il représentait pour nous !

— Il n'était pas un danger pour vous.

— Tu expliqueras ça à Isabella ! Plusieurs fois, je t'ai dit qu'il finirait par dépasser les limites. Le seul ennui, c'est que toi, tu n'avais pas de limites. Aucune. J'avais juré que jamais il ne toucherait un cheveu d'Ombelline ou d'Isabella. Tu m'as ri au nez quand j'ai dit ça parce que tu me pensais incapable de faire quoi que ce soit contre lui. Ça n'était qu'un jeu pour toi. Tu nous as toutes mises en danger, tout ça pour quoi ?

— Pourquoi as-tu défendu tes sœurs, ce jour-là ? lança la mère d'un ton revêché.

— Comment ça ?

— Tu ne prenais jamais ma défense, à moi !

— Pour commencer, n'invertissons pas les rôles. Ce n'est pas l'enfant qui doit protéger le parent, mais l'inverse. Ensuite, toutes les fois où j'ai voulu agir, tu m'as toujours dit non. C'est toi qui es restée, qui as pardonné chaque fois. Personne ne t'a jamais forcée à subir cette vie et ça n'était pas à moi de prendre ta défense. Il te suffisait de faire ta valise et de partir.

— Tu crois que c'est ce que j'ai voulu ?

— Sans doute pas au début, mais au bout de tant d'années, il fallait être réaliste et voir qu'il ne changerait jamais. Le voir avant la mort d'Isabella.

— La mort d'Isabella est un terrible accident, il n'a jamais voulu ça.

— Tu le défends ? Après tout ce qu'il a fait et la mort d'Isabella, tu le défends encore ? s'étonna la jeune fille, incrédule. Dis-moi que je rêve !

— Il n'a pas voulu la tuer.

— Non, en fait, c'est toi qu'il voulait tuer. Et du coup, c'est toi qui as tué Isabella.

— Moi ?

— Toi et ta volonté farouche de croire qu'il était un homme bon.

— Il avait de bons côtés.

— Lesquels ? Il a tué Isabella ! répéta une fois de plus Antonella, à bout de nerfs. Aucun de ses soi-disant bons côtés, qu'il faudrait que tu m'énumères quand même, n'aurait pu effacer le pire de tous ! Si tu n'avais pas été aussi entêtée à vouloir lui trouver des excuses, Isabella serait encore en vie. C'est ta faute, s'il l'a tuée !

— Je n'ai jamais voulu ça, balbutia l'adulte au bord des larmes.

— Tu aurais dû le quitter quand je t'ai suppliée de le faire. On ne méritait pas ça.

— Et moi oui peut-être ?

— Personne ne te forçait à rester ! Mais c'est toi qui nous as obligées à vivre avec un monstre pareil.

— Vous n'étiez jamais ses cibles, de quoi te plains-tu ?

— Tu es aveugle à ce point ? Veux-tu que je compte tous les pots de fleurs qu'il nous lançait dessus quand quelque chose le contrariait ? Les couteaux de boucher qu'il plantait à deux centimètres de nos mains à table ou qu'il s'amusait à planter dans les murs tout près de nos têtes. Les énormes trous dans le couloir quand il propulsait sa boule de bowling pour faire un *strike* dans les jambes de ses filles. Cette belle brûlure que nous avons toutes dans le cou comme de vulgaires animaux. Ou l'état de mon corps constellé de brûlures de cigarettes. C'est ça, que tu appelles se plaindre pour rien ? Est-ce que tu crois que c'est une vie de se faire insulter tous les jours, de se faire traiter plus bas que terre ? Un père qui traite ses filles de connasses, de putes, de salopes, c'est ça, la vie merveilleuse que nous avons eue !

— Je n'étais rien sans lui, pleurnicha la mère. Si nous étions parties, qu'aurions-nous fait ?

— N'importe quoi, mais nous aurions vécu. »

Le constat était terrible, Antonella à bout de souffle et sa mère disparaissait presque dans le lit, recroquevillée sur elle-même, en pleurs. La jeune fille n'avait pas quitté son fauteuil. Au fur et à mesure de la conversation, son ton s'était contenté de monter de plusieurs octaves. Aux premières minutes de la discussion, elle s'était montrée fatiguée et déprimée. Puis les choses s'étaient envenimées. Elle avait perdu son calme et sa patience, se laissant dominer par toute cette rage qui stagnait en elle et bouillonnait à présent. Les cachets du bon docteur Fournier ne servaient plus à rien, un inutile paravent emporté

par une bourrasque, la laissant ballottée par mille courants d'air insaisissables et incontrôlables.

Antonella joignit ses mains et se concentra sur ses doigts. Que lui avait-on conseillé déjà ? Lorsque la colère montait, projetez toute votre attention et votre énergie ailleurs que sur l'objet de votre rage. Elle serra si fort ses phalanges les unes contre les autres qu'elles blanchirent dangereusement. Elle relâcha un peu la pression, inutile de se casser un doigt dans cet exercice plus périlleux qu'il n'y paraissait. Elle se força à respirer calmement, inspira, expira avec lenteur, détendit la tension qui lui comprimait la poitrine. Son cerveau était en mode survie, coupé du monde extérieur. Aucun bruit, aucune présence ne franchissait les limites qu'elle avait érigées. Elle devait se vider l'esprit avant de poursuivre l'affrontement avec sa mère ou les choses allaient dérapé. Ce qu'elle ne vit pas à cet instant, c'est que les choses avaient déjà dérapé. Irrémédiablement dérapé.

Le cœur lourd, les nerfs à fleur de peau, Antonella reprit le fil de la discussion.

« Nous n'aurons sans doute jamais envie de vivre avec personne avec Ombelline ni envie de fonder une famille. Te rends-tu compte de ça ?

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce que, chaque fois que je vois un homme, je pense à ce que papa te faisait subir régulièrement lorsqu'il oubliait que nous étions vos filles et qu'il te couchait sur la table de la cuisine en nous obligeant à regarder ce que les hommes font aux femmes !

— Arrête ça, supplia la femme en s'enfonçant encore plus dans le lit.

— Tu crois que j'ai un petit interrupteur en moi qui me permet de couper les souvenirs à ma guise pour oublier ? J'aimerais. Sincèrement, j'aimerais pouvoir oublier tout ça. Ne serait-ce que quelques minutes. Comment as-tu pu rester avec lui ?

— Tout mariage commence par une histoire d'amour.

— Elle est morte, il y a longtemps, cette histoire. La toute première fois qu'il a levé la main sur toi... Vous n'étiez même pas mariés.

— Comment... comment sais-tu ça ? marmotta-t-elle, déstabilisée.

— C'est lui qui me l'a dit. Alors tu vois, il n'y avait rien à s'imposer toute sa vie, il suffisait de fuir avant même que nous soyons là pour te donner une excuse pour rester. Aucune histoire d'amour n'existe dans

la violence et la haine.

— Elle a existé, détrompe-toi, tes sœurs et toi en êtes la preuve.

— Vraiment ? C'était de l'amour ou le même genre de scènes auxquelles il nous arrivait d'assister lorsqu'il trouvait que ça nous apprendrait à être obéissantes de voir notre mère se faire violer ?

— Tu déformes la vérité.

— Je... Toutes ces choses qu'il a faites, je ne les ai pas inventées, déclara Antonella froidement. J'y étais. Je peux même te montrer mon dos si tu as du mal à t'en rappeler. Ou la tombe d'Isabella.

— Il ne faisait ça que dans des accès de colère. Il n'était plus lui-même. Ton père n'était pas un homme mauvais au fond.

— IL A TUÉ ISABELLA ! hurla la jeune fille hors d'elle. Il a tué Isabella et tu le défends encore ?

— Et toi, tu l'as tué !

— Je n'ai pas eu le choix... je n'ai pas eu le choix, mais c'est vrai qu'avec le recul, je me dis qu'il aurait été préférable qu'Isabella n'intervienne pas pour t'aider et il t'aurait tuée, toi. Ça aurait été mieux pour nous toutes.

— Tu ne peux pas penser ce que tu viens de dire.

— Bien sûr que si. Je tiens à mes sœurs bien plus que je n'ai jamais tenu à toi. Qu'as-tu fait pour nous ? À part nous offrir une vie de souffrance ?

— J'ai toujours essayé de vous protéger.

— Toutes les fois où ton mari écrasait ses cigarettes sur ma peau, où étais-tu ? N'es-tu jamais intervenue ?

— Je ne pouvais rien faire !

— Ou tu étais soulagée qu'il s'en prenne à quelqu'un d'autre que toi.

— Tu es aussi mauvaise que lui ! » persifla sa mère.

Antonella eut un hoquet de surprise, les larmes lui vinrent aux yeux. Elle ravala un sanglot, ferma ses paupières le temps de faire disparaître les gouttes qui noyaient ses iris. Lorsqu'elle les rouvrit, son visage reflétait cette froideur qui ne la quitterait plus dans les années à venir, un mélange de haine et de ressentiment, déconnectée de tout sentiment positif, le cœur engourdi.

« Écoute-moi attentivement, pour Ombelline et moi, tu n'existes plus. Inutile d'espérer nous récupérer, nous restons chez mon parrain. Tu es inapte à élever des enfants, tu es même inapte à vivre. On ne

veut plus jamais avoir affaire à toi. Plus jamais, tu m'entends ? »

La menace n'aurait pas été pire si elle avait été hurlée aux oreilles de Mme Fabrini. Antonella se contenta de la susurrer tel un secret qu'on ne doit pas ébruiter, à véhiculer avec tact et discrétion. Sa voix était mauvaise et irascible. Elle pétrifia sa mère dans une terreur sans nom. Lorsque Antonella sortit de la pièce, elle l'entendit pleurer à chaudes larmes. Elle ne s'en soucia pas, ne fit pas demi-tour, plongeait dans une indifférence inexpugnable.

Antonella raconta toute l'histoire à Théophane sans sourciller. D'une voix monocorde, les yeux secs. Seule sa respiration trop rapide et saccadée trahissait son anxiété. Malgré tout, les regrets qu'elle ne formula pas craquelèrent sa carapace d'assurance. Théophane avança sa main pour la poser sur l'épaule de la femme qu'il aimait, mais suspendit son geste avant d'y être parvenu.

« Ne me touche pas... Je t'en prie, ne me touche pas, supplia-t-elle, laissant enfin transparaître sa détresse. Je détruis tous ceux que j'approche.

— Tu ne vas rien détruire. Cette histoire avec ta mère est terminée. Tu as dit des choses qui dépassaient tes pensées, elle aussi. Tout le monde le fait. Vous étiez en colère, tristes, blessées, déboussolées par tout ça. Il faut faire une croix sur tout ça... Comment l'as-tu retrouvée ici ?

— Je ne l'avais pas perdue, murmura Antonella dans un chuintement. Elle a toujours été là. Cela fait presque dix-huit ans qu'elle est dans ce lit.

— Je... je ne comprends pas.

— Ce jour-là, je lui ai dit ses quatre vérités. J'étais furieuse, j'étais prête à exploser avant même d'entrer dans cette chambre. Cela faisait des jours que je pensais à cette rencontre avec ma mère, au fait qu'elle dirait que c'était de ma faute, que je n'aurais pas dû appuyer sur la détente, que la mort d'Isabella était un accident. Je savais tout ça avant même de la voir. J'avais ressassé et ressassé ces pensées des dizaines et des dizaines de fois. J'étais dans un tel état de fureur que même les cachets que m'avait prescrits ton père ne servaient à rien. Mais on m'a appris une chose depuis que je suis petite. Une chose utile et destructrice. À faire semblant. Ne pas montrer qu'on a peur, qu'on a mal, qu'on est en colère, gênée ou désespérée. Être un mur face aux

autres, un mur qu'ils ne peuvent traverser. Juste pour sauver les apparences. Si je capte si bien les sentiments et les mensonges des autres, c'est que je n'ai pas de sentiment propre. Je ne ressens rien. Jour après jour, j'observe les autres pour réussir à savoir comment ils font pour éprouver des émotions. Je veux comprendre comment on est heureux ou triste. À l'intérieur, juste là, dit-elle en douceur en montrant son cœur, il n'y a qu'un immense nuage de brouillard qui ne se dissipe jamais. Parfois, il me fait miroiter que je perçois un sentiment pour mieux me le ravir. Parfois, il me dit clairement que je suis incapable d'éprouver quoi que ce soit... à part de la colère. Je la tourne vers les autres, mais elle n'est destinée qu'à moi-même. Je me déteste. Je déteste ce que j'ai été et ce que je suis... Ce jour-là, j'ai déversé sur elle tout ce que je ne pouvais plus contenir. Avec du recul et mes années de pratique, je sais que ma mère n'y était pour rien dans ce qui s'est passé. Elle était terrorisée par mon père, incapable d'agir, de penser de manière rationnelle. Elle se savait en danger, elle nous savait en danger, mais vingt ans d'une vie pareille vous enlèvent toute volonté, toute énergie pour lutter. Personne pour vous aider, aucune sortie qui se dessine à l'horizon, juste la possibilité de mourir. J'aurais dû lui donner du temps. Mais je ne l'ai pas fait. Je l'ai insultée, je l'ai poussée à bout. Je l'ai presque conduite moi-même au bord de la fenêtre pour qu'elle s'y jette. C'est comme si je l'avais poussée.

— Personne ne l'a poussée, elle s'est jetée toute seule, intervint Ombelline d'une voix chagrinée. Elle l'aurait sans doute fait même sans votre conversation. Cesse de ruminer tout ça. Tu ne changeras rien en envisageant constamment ce que tu aurais pu faire différemment. Tu ne peux rien faire différemment, les choses sont faites, un point c'est tout.

— Elle s'est jetée du quatrième étage parce que...

— Parce qu'elle était déprimée. Parce qu'elle n'en pouvait plus de vivre ainsi. Cela s'arrête là. Toutes ces choses que tu lui as dites ce jour-là, elle avait déjà dû y penser seule. Elle n'avait pas besoin de toi pour ça.

— Mais j'ai remué le couteau dans la plaie. Et je... je l'ai blessée encore plus. »

Subitement, Antonella se mit à pleurer. Ombelline ne se rappelait plus la dernière fois qu'elle avait vu sa sœur pleurer, elle n'était même

pas certaine de l'avoir déjà vu verser des larmes. Tout son corps était secoué de tremblements incontrôlables, des flots se déversaient sur ses joues. Son visage tourna au cramoisi. Théophane la fit pivoter et l'enlaça tendrement sans brusquerie. Elle se laissa faire sans opposer de résistance et enfouit son visage dans son tee-shirt. Ombelline s'avança prudemment et colla sa tête contre le dos de sa sœur. Serrée entre l'homme qui était amoureux d'elle et sa jumelle, Antonella se sentit envahie par une immense vague de soulagement qui dévasta toute la fureur qui l'habitait. Pour la première fois de sa vie, une grande plénitude se répandit en elle en même temps qu'elle laissait libre cours à son chagrin, sensation exquise et étrange qui l'avait picotée ces derniers jours à chaque fois qu'elle était au contact de Théophane. Lui qui avait le don de l'apaiser avait finalement trouvé le chemin de son cœur et pansé ses maux. Peut-être ce soulagement n'était-il que temporaire, peu lui importait. L'espace de quelques minutes, la pression qui enserrait son cœur se relâcha, ses souvenirs brisèrent l'étau qui compressait son esprit et tout son être respira de nouveau à l'air libre.

Le printemps avait été englouti par l'été. Les arbres avaient perdu leurs fleurs, cédant la place à des fruits. Le ciel bleu azur avait régné en maître. Les rares orages avaient été chauds et réconfortants, gorgeant à peine la terre d'humidité. L'été avait filé à toute allure. Finalement, l'automne lui avait succédé sans bruit, accompagné de ses bourrasques de vent et de ses pluies torrentielles. Le ciel avait pris cette teinte de gris maussade, escorté de ses nuages épais et cotonneux. Les arbres s'étaient dénudés. Le jaune paille des pelouses s'était délavé au fil des jours humides pour se fondre dans un vert tendre et soutenu. Les animaux se terraient à l'approche de l'hiver, tout comme les humains qui s'emmitouflaient dans des tenues de plus en plus épaisses pour se protéger de l'arrivée de la saison rigoureuse. L'hiver apparut sans encombre, suivi de flocons translucides et vaporeux. En une nuit, la neige recouvrit tout le paysage, la ville fut plongée dans le calme sous un grand manteau immaculé.

Les pas d'Antonella crissaient sur le tapis blanc tandis qu'elle remontait vers la maison Cardarelli. La main de Théophane s'égarait dans la sienne. À travers ses gants, elle ne percevait pas la chaleur de ses mains, elle se contenta de l'imaginer. Elle la connaissait par cœur. Elle

actionna le heurtoir plusieurs fois, il était caché sous la couronne de sapin décorée de rubans en satin rouge et vert. L'arrivée de Noël avait créé une profusion de parures festives installées sur les portes, les toits ou suspendues aux fenêtres des maisons. Des pères Noël en plastique pendaient aux cheminées, en attente du grand soir où ils se glisseraient subrepticement dans le conduit pour déposer des présents au pied des sapins richement ornés. Certains avaient placé d'immenses décorations lumineuses sur leurs pelouses pour le plus grand bonheur des enfants dont les yeux s'illuminaient devant de telles merveilles.

La porte s'ouvrit sur Myriam Cardarelli qui sourit de toutes ses dents. Elle était toujours ravie de recevoir Antonella. Depuis plusieurs mois, elle avait la chance de ne jamais venir seule. Ce jeune policier que Mme Cardarelli avait appris à connaître suivait Antonella comme son ombre. Discret, charmant, prévenant, il plaisait à toute la famille. D'abord sur leurs gardes, les Cardarelli avaient appris à se détendre en sa compagnie. Manifestement, ils ne risquaient rien venant de lui. Même Antonella semblait plus à son aise.

Hervé servit l'apéritif, on dégusta des amuse-bouches tout en parlant des préparatifs de Noël. Le repas se passa dans la bonne humeur. Puis les femmes se retirèrent dans la cuisine pour préparer le café et surtout papoter tandis que les hommes sortaient explorer la blancheur du jardin.

La porte de la cuisine se referma sur les deux femmes, Myriam plongea dans la discussion sans transition ni subtilité, ce qui était dans ses habitudes. C'est ce côté direct qu'Antonella appréciait le plus.

« Maintenant que nous sommes toutes les deux, qu'est-ce qui te turlupine ?

— Mais rien, voyons, se défendit Antonella sans conviction.

— À d'autres ! »

Myriam Cardarelli était une femme gentille et agréable qui ne mâchait pas ses mots. Avec un mari comme le sien, si elle voulait avoir une place dans le ménage, il lui fallait du caractère. Elle n'en avait jamais manqué. Son mariage lui avait prouvé qu'on n'était pas obligé de changer pour être accepté par son compagnon. Elle était restée fidèle à elle-même, la femme fière et déterminée qu'elle avait toujours été avec sa *grande gueule* comme elle l'avouait sans honte. Hervé aimait son franc-parler et le fait qu'elle ne s'encombraît jamais de préambule. Elle préférait le vif de l'action que tourner autour du

pot. Elle s'était toujours bien entendue avec Antonella, même aux premiers temps de leur cohabitation, ce qui n'était pas une mince affaire car à cette époque Antonella n'était pas à prendre avec des pincettes. C'était une jeune fille effrayée, avec les nerfs à fleur de peau, le moindre mot était mal appréhendé, la moindre parole comprise de travers. La patience de Myriam avait été mise à rude épreuve, mais elle n'avait jamais baissé les bras. Elle s'était promis de faire le nécessaire pour que les filles se sentent comme chez elles, dans un véritable foyer sécurisant et aimant. Elle n'avait pas failli. Elle avait été une merveilleuse mère de substitution. Nombreux étaient ceux qui ne comprenaient pas Antonella, Myriam n'en faisait pas partie. Elle lisait en elle avec une aisance déconcertante. Peut-être que leur franchise réciproque les rapprochait.

Myriam remplit la cafetière d'eau et de café et prit place à la table de la cuisine. Elle couvrit des yeux Antonella avec une douceur toute particulière et l'invita à se joindre à elle. En présence de Myriam, Antonella se sentait intimidée, gênée, car elle se savait à découvert. Elle, qui n'appréciait rien de moins que contrôler chaque situation, perdait tous ses moyens devant Myriam. Elle était déstabilisée par cette petite bonne femme rondelette et chaleureuse au sourire décoiffant qui avait la capacité de résoudre toutes les situations en un tour de main. L'existence était d'une simplicité déconcertante pour Mme Cardarelli.

« Ça concerne Théo, n'est-ce pas ?

— C'est si évident ?

— Bien sûr que ça l'est, chérie, confirma Myriam avec indulgence.

Alors ?

— Il m'a demandé de vivre avec lui.

— Où est le souci ?

— Je ne suis pas sûre de vouloir... de pouvoir.

— Et la raison est ?

— Si nous vivons ensemble, je n'aurais plus les moyens de...

— De ?

— Parfois, j'aime ma solitude, quand je ne suis pas bien, j'ai besoin de répit et si nous vivons ensemble, ça ne sera plus possible.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il sera constamment là.

— Vous vous voyez tous les combien ?

— En général, tous les jours.

— Chez lui ? Chez toi ?

— Indifféremment.

— Alors si je comprends bien, vous vivez plus ou moins ensemble, sans être installé chez personne. Et tu te poses des questions pour une situation qui existe déjà et que tu maîtrises parfaitement ?

— C'est-à-dire que...

— La seule chose qui changera, c'est que tes vêtements côtoieront les siens dans le même placard. Le reste sera identique. Quand tu auras besoin d'être tranquille, tu te mettras dans un coin et tout ira bien. Regarde Hervé, quand il veut avoir la paix, il s'enferme dans le bureau. Regarde-moi, j'ouvre les mots croisés et il sait qu'il ne doit pas me déranger. Ce sont des codes qui s'établissent dans un couple et que chacun connaît. Vous trouverez les vôtres, ne t'inquiète pas. Tout ça est très normal.

— Normal ? La normalité ne fait pas partie de ma personnalité.

— Oh, tu l'es bien plus que tu ne le crois, avoua Myriam de manière énigmatique.

— Myriam, tu es bien placée pour savoir que je suis beaucoup de choses, mais normale certainement pas.

— Alors écoute-moi, chérie, susurra la femme dans un sourire de connivence. J'en ai côtoyé plein des gens dans ma vie et crois-moi, tu te fonds parfaitement dans la population générale. Pour commencer, ce que tu appelles normalité devrait d'après toi rimer avec perfection ou un truc du genre. Oublie ça tout de suite, les gens qui veulent être parfaits sont chiant ! Personne n'a envie d'être parfait, personne ! Ensuite, tu estimes ne pas être normale à cause de ton passé ou de ta manière d'être avec les autres, mais as-tu observé le monde autour de toi ? La plupart des gens sont tournés vers eux-mêmes. Ils se marient, divorcent, font des enfants sans y penser. Ne se soucient jamais de leurs pairs. Sans parler des corrompus, des menteurs et du reste... Est-ce que tu te souviens de l'oncle Barnabé ?

— Oui, hésita Antonella, ne comprenant pas comment le vieil oncle préféré de son enfance avait pu atterrir dans cette conversation.

— C'était un homme toujours tiré à quatre épingles, d'une élégance rare, distingué, très propre sur lui. Un grand médecin, il s'était fait une telle réputation qu'il avait une clientèle privée dans un cabinet chic sur un prestigieux boulevard. Il avait une maison

magnifique et hors de prix, dans un quartier huppé et recherché, un appartement en bord de mer pour les vacances, un chat angora et une femme parfaite sous tous rapports. Tu t'en souviens ?

— Oui, c'était un homme adorable.

— En effet. Eh bien, cet homme que tu as toujours connu enfant comme un être unique et très honorable, n'était pas si bien que ça. Sa femme qu'il exhibait partout n'était en fait que sa maîtresse ! Il la couvait de présents, il la choyait comme un trésor, mais en réalité, il était marié et père de trois enfants lorsqu'ils se sont rencontrés. Venant d'un milieu où le divorce n'a pas cours, chez certains c'est une hérésie, il a préféré mettre de côté le fait qu'il avait déjà une vie de famille et est parti vivre avec sa maîtresse comme si sa vie d'avant n'avait jamais existé. Il a continué à entretenir femme et enfants, à payer les études, à gérer les problèmes domestiques, tout en affichant la belle vie avec sa maîtresse. Personne n'a jamais remis en doute sa crédibilité. Il avait l'air parfait, il était cultivé, bel homme, intelligent, riche... Il ne faut jamais se fier aux apparences, conclut Myriam avec courtoisie. Les gens ne sont pas normaux. Ils ont tous des tares, des défauts, des choses qui les différencient les uns des autres. C'est justement ce qui fait l'intérêt de vivre ensemble. On ne peut pas être le miroir les uns des autres. Chaque différence a un réel intérêt.

— Tu parles de l'oncle Barnabé comme d'une généralité, ça reste un exemple isolé.

— Tu crois ? »

Myriam chassa d'un geste de la main une poussière imaginaire sur son pantalon, le rajusta en tirant dessus légèrement et croisa les jambes ainsi que les bras dans un mouvement naturel et singulier. On aurait pu croire qu'elle se préparait à faire passer un entretien d'embauche, sa posture était sérieuse et décontractée à la fois, elle dominait la conversation. Elle poursuivit.

« Je t'ai déjà parlé de la tante Suzanne ? On a tous une tante Suzanne dans sa famille. À mon époque, quand j'étais petite fille, tout le monde disait qu'elle était... bizarre. Qu'elle avait d'étranges manies. Aujourd'hui, on dirait qu'elle était pleine de tocs. Elle passait des heures à se laver les mains, faisait son lit matin, midi et soir. Chose étonnante car en général les gens n'utilisent leur lit qu'une fois dans la journée, donc quel intérêt de le faire au carré aussi souvent surtout lorsqu'il n'a pas été défait ? Elle avait installé des verrous sur chaque

porte de la maison et les fermait sitôt qu'elle rentrait dans une pièce... même pour n'y rester qu'un instant. Elle évitait de marcher sur les paillassons, on n'a jamais compris pourquoi et elle faisait le signe de croix chaque fois qu'elle croisait une voiture verte. En dehors de ça, c'était une vraie tatie gâteau, chaleureuse, un cordon-bleu, une parfaite maîtresse de maison, on se sentait chez elle comme un coq en pâte. Elle préparait des petits fours si excellents que je me rappelle encore leur goût vingt ans après sa mort.

— Pourquoi ?

— Ils étaient divins, fondants et...

— Non pourquoi le signe de croix au passage des voitures vertes ? interrogea Antonella, perplexe.

— Oh, ça, je ne sais pas, comme pour les paillassons. Une lubie quelconque ! Elle était seule à en connaître la raison. Et ça n'est qu'une infime part de ce qu'elle était... Dans la série des gens étranges, il y avait aussi Edgar Monseron, enchaîna Myriam sans laisser le temps à Antonella d'objecter quoi que ce soit.

— Votre voisin ?

— Notre ancien voisin, oui. Un vieux bonhomme charmant, poli, toujours un mot agréable en bouche, une parole attentionnée, un sourire amical. Il distribuait des bonbons à tous les gamins du quartier et les mères s'arrachaient les cheveux pour faire comprendre à leur progéniture que ça n'était pas poli de sonner chez lui tous les soirs pour réclamer une petite gâterie, que leurs dents n'apprécieraient pas à la longue ce traitement de faveur.

— Je me souviens d'une fois où il nous avait invités à boire le thé, il nous avait servis dans un service en porcelaine somptueux. Sa maison était nickel, ça m'avait surpris pour un vieux monsieur tout seul.

— Sa femme de ménage était une perle, il exigeait que son salon soit toujours propre et ordonné pour d'éventuels visiteurs. Mais lorsqu'il est mort, sa fille nous a appelés à l'aide pour débarrasser la maison. En dehors de la pièce principale et de la cuisine, toutes les autres pièces étaient encombrées par un fatras incommensurable. Il conservait tout. Des pièces entières où s'entassaient cinquante ans de vie. Le grenier par exemple regorgeait de son courrier. Toutes les lettres, factures, cartes, publicités qu'il avait reçues depuis qu'il avait emménagé dans cette maison. Tu imagines ?

— Déjà que je ne supporte pas trois prospectus qui traînent sur la table du salon, alors je n'imagine pas bien, non, ricana Antonella.

— Des piles de journaux mesurant plus d'un mètre. Une des chambres était constituée de tas de vêtements. Ceux de sa défunte femme qu'il ne s'était jamais résolu à donner. Ses propres vêtements, ceux qui étaient troués, déchirés, usés, délicatement pliés et posés à même le sol, empilés jusqu'à constituer une tour bancale. Une autre chambre contenait toutes ses collections. Des timbres, des porte-clés, des bouchons de champagne ou de vin, des capsules de bouteilles, des pièces de monnaie, ses fameux services à thé...

— Les gens qui collectionnent sont des gens qui ont peur de la mort, remarqua Antonella avec prudence.

— Tu as déjà fait une collection ?

— Non, je n'ai jamais vu l'intérêt d'entasser des objets similaires et de s'en réjouir. Ça prend de la place, la poussière, ça encombre.

— Tu es une femme pragmatique au moins... Ah ! et cette femme aussi, celle dont les filles allaient en classe avec vous... »

Myriam était repartie dans sa description de ces gens si singuliers. Antonella l'observa plus qu'elle ne l'écouta. Elle était fascinée de constater qu'elle avait côtoyé à un moment ou à un autre de sa vie ces gens qui s'écartaient de cette normalité à laquelle elle aspirait tant et considérait comme cruciale. Peut-être Myriam avait-elle raison, elle se faisait un sang d'encre pour rien. Tous ces personnages si étranges soient-ils, elle les avait respectés, admirés et parfois aimés. Aucun ne lui avait semblé infréquentable. Ils étaient uniques en leur genre, chacun avait ses spécificités et personne n'était dupe ou incommodé par ces aspects de leur existence. Était-elle comme eux ? Il lui arrivait d'avoir peur de ne jamais parvenir à mener une existence normale. Chaque fois que ses inquiétudes surgissaient, elle les exprimait, en parlait à sa sœur, le plus souvent. Personne ne la prenait au sérieux. Tous disaient que les choses allaient se tasser, rentrer dans l'ordre, que tout allait aller bien. Et s'ils avaient tort ? Si au moment crucial, il était trop tard pour tirer la sonnette d'alarme ? Comme pour Isabella.

« Antonella, tu es avec moi ? Chérie ?

— J'ai peur de le décevoir... » avoua Antonella embarrassée, en fixant Myriam dans les yeux.

À la vérité, ça n'était pas pour elle qu'elle s'inquiétait. Elle se gérait depuis des décennies sans problème, faisant avec ses bons et ses

mauvais côtés. Impossible cependant d'oublier Théophane, de se détacher du trouble qui la hantait jour après jour. Elle n'était plus la seule à compter. Elle essayait tant bien que mal de tenir à distance ses angoisses, rien n'y faisait. Ces gens bizarres avaient existé mais comment avaient-ils supporté leurs différences ? Comment géraient-ils la certitude qu'il était impossible de mélanger les genres ? Théophane et elle étaient si dissemblables. Ça ne marcherait jamais. Il était inenvisageable de réguler sans cesse la colère qui l'habitait, même si elle était en nette régression alors que lui était une mer d'huile, jamais une fausse note. Impossible de policer sans cesse son caractère impétueux. D'ailleurs Théophane ne réclamait rien de tout cela, elle seule avait conscience des efforts qu'il lui fallait faire constamment pour parvenir à vivre normalement... ou du moins dans un semblant de normalité.

« Pourquoi le décevrais-tu ?

— Si je ne fais pas ce qu'il faut, je ne dis pas...

— Sois toi-même, la coupa Myriam. Depuis qu'il te connaît, il ne t'a jamais rien demandé de plus. Il ne t'a jamais reproché d'être la femme que tu étais. C'est sans doute que ça lui plaît. Il faut que tu apprennes à faire confiance aux autres. Et que tu apprennes à te faire confiance aussi. On ne court pas après le partenaire idéal, tout ce qu'on veut trouver c'est un être avec qui ça collera, avec lequel on s'entendra. Peut-être que les autres ne l'aimeront pas, le trouveront inintéressant ou bizarre et se demanderont même ce qu'on lui trouve. Mais l'alchimie d'un couple ne s'explique pas. Il faut juste laisser les choses se faire et éviter de se tourmenter avec des tonnes de questions inutiles.

— Toute cette colère que j'ai en moi... elle s'est apaisée un peu, mais il en reste encore tellement. Ça me fait peur.

— C'est de ta faute.

— Comment ça ? s'étonna Antonella, perplexe.

— Tu ne t'énerves jamais.

— Bien sûr que si !

— Non, pas du tout. Tu es parfois froide et tes propos sont tranchants, mais jamais tu n'as de geste d'humeur. Tu ne cries pas, tu ne pleures pas, tu ne casses pas des trucs.

— Pourquoi je casserai des trucs ?

— Parce que parfois, lorsque la coupe est pleine, ça fait du bien de

se défourler sur quelque chose. Tu es en colère, tu en veux à quelqu'un, tu as un verre sous la main, il finira par terre en mille morceaux et personne ne t'en voudra. C'est naturel de laisser aller sa colère. On ne peut pas toujours tout contrôler, c'est impossible Antonella. Combien de fois Hervé a-t-il lancé ses outils à travers le garage lorsqu'il n'arrive pas à faire quelque chose ? Ça ne sert à rien techniquement, mais ça défoule. Il jure à tout-va. Moi aussi, ça m'arrive de le faire. Une fois, j'étais tellement en colère contre lui que j'ai balancé un coup de pied dans l'aile de la voiture et que j'ai enfoncé la carrosserie.

— Qu'a-t-il dit ?

— Il n'a rien dit, il m'a emmenée aux urgences, je m'étais cassé deux orteils, dit-elle en riant. Dans la voiture, je fulminais et conclusion, tout ça a fini dans un fou rire. N'as-tu jamais envoyé valdinguer un objet à travers une pièce parce que ça t'énervait ? Ou t'es-tu déjà disputée avec quelqu'un bruyamment ?

— Non... je croyais que ça n'était pas bien. Je pensais que... que...

— Aucun monstre ne va bondir de ta poitrine parce que tu piques une colère, Antonella. Je te connais suffisamment pour savoir que tu n'es pas comme ça. Tu as toujours été en colère parce que depuis toujours, ton père t'a toujours appris à réprimer tes sentiments. Mais personne ne peut faire ça. Ça n'est pas sain et personne ne t'oblige plus à ça. Tu as le droit d'être en colère et de le montrer, d'être triste et de pleurer, d'avoir peur et de le dire. Personne ne t'en voudra jamais pour ça. Tu veux être normale, alors exprime tous ces sentiments qui t'étouffent et laisse-les sortir ou tu finiras par exploser un jour. »

Antonella donna raison à Myriam d'un hochement de tête. Il était plus facile d'énoncer ces réalités que de les mettre en pratique. Personne ne le lui avait jamais appris. Durant la période où Ombelline et elle avaient vécu chez les Cardarelli, l'époque la plus calme de sa vie, les filles étaient si fragiles que chacun contrôlait ses mouvements, surveillait son ton et son attitude, personne n'élevait la voix ou n'aurait même pensé que c'était une attitude possible. On ne s'agitait pas inconsidérément, on surveillait tout comportement qui aurait pu être mal interprété. Il fallait éviter de créer un climat de tension qui aurait pu déstabiliser encore plus les jumelles, l'essentiel était qu'elles se sentent en sécurité sous leur nouveau toit. Ainsi, Antonella n'avait jamais entendu Hervé jurer ou jeter les outils à travers le garage ni vu

Myriam casser un verre par contrariété. Ils avaient tous agi comme elle, ils avaient contrôlé et régulé chaque sentiment pour les aplanir.

Laisser échapper sa colère, cette pensée tourna longuement dans sa tête jusqu'à ce qu'Hervé et Théophane viennent les rejoindre dans la cuisine.

Presque trois ans plus tard...

Laisser échapper ses sentiments lorsqu'ils se manifestaient, et notamment sa colère, avait été un conseil judicieux. Antonella avait appris à vivre avec ses fluctuations d'émotions qui l'envahissaient, explosaient et disparaissaient invariablement. C'était étrange de ressentir ces sensations qui malmenaient son besoin constant de contrôle. Vivre sous l'influence de ses sentiments était déstabilisant, elle qui n'avait jusqu'alors connu qu'un cadre rigide, une façon de vivre inflexible, celle qui consistait à ne rien montrer et ne rien accepter des autres. Les inquiétudes qui la taraudaient avaient fini par s'apaiser, elles s'étaient éloignées, sans pour autant disparaître. Elles étaient désormais tapies dans ses nuits, dans d'affreux cauchemars dont elle ne parvenait pas à se dépêtrer. Avec le temps, même eux disparaîtraient, il fallait juste se montrer patiente. Au bout de plus de vingt ans, les morts de sa sœur et de son père la hantaient toujours. Comment allait-elle mettre un terme aux rêves insupportables où Théophane était le principal acteur ? Le plus récurrent de ses cauchemars : il pénétrait dans la chambre où elle donnait le sein à leur bébé, il la dévisageait un instant avec froideur, lui arrachait l'enfant des bras et sortait de la pièce sans même se retourner lorsqu'elle l'appelait. Puis elle les cherchait, lui et le bébé, dans chaque pièce de la maison, sans les trouver. Finalement, elle ouvrait la porte de leur demeure pour s'apercevoir qu'il était parti en voiture en emmenant leur enfant. Elle attendait longtemps sur le seuil mais ils ne revenaient pas. Ses cheveux blanchissaient et la ligne de l'horizon était toujours vide. Il l'abandonnait pour toujours en emportant à jamais leur bébé. Elle refermait la porte et à cet instant on frappait. La joie la submergeait, mais ça n'était que son père. Il se tenait bien droit devant elle, comme si sa chemise n'était pas couverte de sang et qu'il n'était pas blessé. Il grattait son menton en faisant crisser un début de barbe et avec un sourire mauvais, il lui disait qu'il l'avait prévenue,

que rien de bon ne sortirait jamais d'elle, qu'elle ne méritait pas ce bonheur-là. Puis il éclatait de rire, un rire terrifiant, sardonique. En général, elle s'éveillait à bout de souffle, le visage en larmes, au bord d'un cri qu'elle retenait toujours pour ne pas inquiéter Théophane qui dormait paisiblement à ses côtés. Elle passait ses mains sur son ventre rebondi et murmurait des mots servant à l'apaiser elle plus que l'enfant qu'elle portait. Là où il était, il ne risquait rien pour le moment. Personne ne le lui arracherait. Une fois les dernières bribes de son rêve dissipées, il ne restait qu'un troublant malaise qu'elle se contentait d'ignorer. Théophane ne ferait jamais une chose pareille. Ça n'était pas ce genre d'homme. C'était un homme bon et compréhensif. Cependant, dans la journée, la voix de son père se permettait toujours une brève incursion dans son esprit et lui répétait sans cesse ces mots qui la condamnaient à être seule. Le pire de tout était que ses paroles sonnaient telles des vérités aux oreilles d'Antonella.

Dans d'autres rêves, Théophane lui soutenait qu'elle ne serait jamais une bonne mère et confiait l'enfant à une autre femme. Le pire de tous ses cauchemars était celui où il levait la main sur elle... et où elle le laissait faire parce qu'elle l'aimait et qu'elle pensait protéger son bébé en agissant ainsi. Dans celui-là, elle revêtait le visage de sa mère mais elle savait que c'était bien elle sous ce masque. Elle avait essayé d'en parler à Ombelline qui avait ri et dit que ça n'était que des angoisses de femme enceinte. Rien de tout cela n'était réel. Et le sujet se perdait dans la conversation. Bien que ravie d'être bientôt tante, Ombelline avait pris ses distances avec sa sœur depuis que celle-ci lui avait appris sa grossesse. Peut-être était-ce ainsi qu'on devenait véritablement adulte, en se détachant des gens qui comptaient vraiment et qu'on avait toujours connus depuis son enfance et en créant sa propre famille. C'est comme si leur lien de jumelles s'était étioilé pour n'être plus qu'une relation normale et commune. Leur complicité s'était amoindrie alors qu'Antonella avait pensé qu'au contraire, cette nouvelle vie à venir renforcerait encore leurs rapports. Théophane certifiait que tout ça était normal, qu'il ne fallait pas s'en inquiéter. Finalement, Antonella n'aimait pas la normalité. Malgré tout, il avait sans doute raison. Ombelline aussi avait sa vie, son compagnon, ses propres inquiétudes, peut-être l'envie de fonder une famille également ? Elle enviait peut-être le bonheur de sa sœur ? Antonella acquiesçait toujours pour rassurer son mari mais refusait de

croire que sa sœur puisse lui envier quoi que ce soit. C'est une attitude qui n'avait jamais existé entre elles. Après ce genre de conversation, la nuit, c'est Ombelline qui lui rendait visite et lui volait le bébé. Antonella espérait juste que toute cette tension s'apaiserait une fois l'enfant né, qu'elle reviendrait à ses bons vieux cauchemars où la détonation de l'arme qui avait tué son père et la couleur de son sang ainsi que le visage souriant d'Isabella étaient les seuls éléments qui la perturbaient. Ces images-là, elle les connaissait par cœur, elle n'avait rien à en redouter. C'était du passé. On ne craignait rien des morts.

Antonella se redressa dans le lit. Il faisait profondément nuit. Un bruit l'avait tirée de son sommeil. En plein milieu d'un cauchemar sur lequel elle ne put mettre des mots. Elle se remémorait des pleurs de nourrisson, ses pleurs à elle, la voix en colère de Théophane. Elle balaya le souvenir d'un soupir. Puis la sonnerie du téléphone retentit une seconde fois. Au milieu de la nuit, qui cela pouvait-il être ? Antonella se leva, se traîna jusqu'au téléphone en tirant la porte de la chambre pour ne pas que cela éveille Théophane. Il était rentré tard la veille, il avait besoin de sommeil. Une chose était sûre, cela ne pouvait pas être son boulot qui appelait pour une urgence. Ils le joignaient toujours sur son portable dans ces cas-là. Antonella décrocha le combiné avant que le répondeur se mette en route. C'était sans doute un faux numéro. À trois heures du matin, elle ne voyait que cela.

« Allô ? dit-elle d'une voix lasse en bâillant.

— Nell, tu dois venir me chercher.

— SORS DE LÀ, JE TE DIS ! »

La voix suppliante de sa sœur, ténue et hésitante, se superposait à celle rageuse de Baptiste, son compagnon, *le gentil libraire*. On entendait cogner contre une porte, on distinguait les rugissements de Baptiste et les sanglots d'Ombelline plus proches.

« J'arrive, tiens bon ! »

Antonella raccrocha, ne prit pas la peine de réfléchir ou d'analyser la situation et se précipita dans la salle de bains pour s'habiller. Inutile de fignoler sa toilette, un jean, un pull, ça irait très bien. Dans le salon, elle récupéra son sac, chercha les clés de la voiture. Où avait-il pu les mettre ? Elle enragea de ne pas les trouver. Elle perdait un temps précieux. Elle avait senti dans la voix de sa sœur une angoisse

qu'elle ne connaissait que trop bien. Ce salaud allait lui faire du mal... lui en avait sans doute déjà fait. Pas question de prolonger ses tortures. Une foule de questions se précipitait dans son esprit. Depuis quand cela durait-il ? Comment n'avait-elle pas vu les signes annonciateurs ? Baptiste était aimable, protecteur, il couvrait sa sœur tel un joyau. Ombelline n'avait fait aucune allusion à un caractère bien trempé ou des attitudes menaçantes. Ombelline n'avait pas... Antonella se figea au milieu de la pièce. Tout était devant son nez et elle avait ignoré les signes. Les mêmes que lorsque sa sœur était mariée. Elle s'était repliée sur elle-même, s'était éloignée d'elle, prétextant une surcharge de travail, quantité d'activités avec son compagnon, mettant en avant le besoin de trouver chacune leurs marques dans leur nouvelle vie, un besoin d'espace. Tout ça était une belle foutaise ! Ombelline ne voulait pas qu'Antonella décèle quoi que ce soit de louche dans sa vie. Elle l'avait volontairement éloignée pour ne pas qu'elle se doute du vrai tempérament de Baptiste. De l'enfer quotidien qu'elle vivait. Antonella retint un sanglot qui s'étouffa dans sa gorge. La fureur dépassa son chagrin et le balaya telle une tornade.

« Putain, mais il est trois heures du matin, qu'est-ce que tu fous debout, ma puce ? »

Antonella tourna la tête vers Théophane vêtu de son caleçon, les cheveux en bataille, le visage tout chiffonné, encore plein de sommeil. Son instinct de survie pointa le bout de son nez avec des ordres simples : garder son calme, afficher une tranquillité de façade et se débarrasser de lui au plus vite pour aller secourir sa sœur. Elle se dirigea vers lui, un sourire aux lèvres, l'air préoccupé, mais surtout fatigué, et l'embrassa doucement pour le rassurer.

« Va te recoucher, Ombelline m'a appelée, elle vient de se disputer avec Baptiste. Elle a besoin de parler.

— À trois heures du mat ? Ça peut pas attendre demain matin ?

— Tu sais comment sont les filles ! plaisanta Antonella en haussant les épaules avec un nouveau sourire enjôleur. Je cherche les clés de la voiture ?

— Tu veux prendre la Clio ?

— Oui.

— Dans la poche de mon jean, j'ai oublié de les poser à l'entrée hier. »

Antonella disparut dans la salle de bains, fouilla les poches de son

mari, enfourna le nécessaire dans son sac à main et retourna embrasser Théophane avant de s'éclipser. Il n'avait même pas eu le temps de lui demander si elle avait besoin qu'il l'accompagne. Il la regarda disparaître tout en bâillant à s'en décrocher la mâchoire. Quelle idée de la part d'Ombelline d'appeler à une heure pareille juste pour une dispute ! Jamais il n'aurait eu l'idée d'agir ainsi. Sa femme avait raison, certains comportements féminins lui échappaient.

Maintenant qu'il était vaguement réveillé, Théophane avait envie d'aller aux toilettes. Pas question de se recoucher avec un ventre douloureux qui allait le torturer jusqu'à ce qu'il se relève pour satisfaire ce besoin naturel. Il se rendit donc dans la salle de bains, alluma la lumière, releva la lunette des toilettes et urina longuement en bâillant une nouvelle fois. Dans le miroir au-dessus du lavabo, il voyait l'arrière de la porte où étaient accrochées des patères. Chaque soir, il y pendait ses vêtements de la journée à côté de ceux de sa femme. Ça le rassurait de les savoir les uns à côté des autres. Bientôt, il faudrait ajouter une troisième patère à une hauteur plus raisonnable. Théophane sourit bêtement. Le petit n'était pas près d'y suspendre ses vêtements, mais l'idée lui plut. Théophane constata que sa femme n'avait pas pris soin d'enfiler son soutien-gorge. Il pendait encore sur sa suspension, seul et abandonné par les autres vêtements. Soit elle avait mal à la poitrine, ce qui était régulier ces derniers temps avec l'arrivée prochaine du bébé et une augmentation massive de ses seins, qui n'était pas pour lui déplaire, soit elle était vraiment très pressée. Ou bien juste distraite. Au milieu de la nuit, il était presque normal d'oublier un détail dans sa tenue vestimentaire. Détail que personne ne verrait en plus. Qui se souciait de savoir si elle portait un soutien-gorge à trois heures du matin ?

Théophane rajusta son caleçon, rabattit le couvercle des toilettes, tira la chasse et se lava longuement les mains devant le miroir. Quelque chose le turlupinait dans ces patères, impossible cependant de savoir ce que c'était. Peut-être de ne pas y voir les vêtements d'Antonella. Il faut dire qu'il était rentré tard, il avait peu dormi, son esprit n'était pas encore clair et il ne tenait pas à ce qu'il le soit. Il n'avait qu'une envie, retrouver la tiédeur de son lit et terminer sa nuit. Il se dirigea vers la chambre et au moment de se glisser à nouveau dans le lit, il sut ce qui manquait dans le reflet du miroir de la salle de bains.

Durant le trajet, l'angoisse d'Antonella croissait à une vitesse phénoménale. Elle créait comme une poche élastique que l'on ne cessait de remplir d'eau et qui n'était jamais pleine, elle se contentait d'enfler dangereusement sans qu'on n'en voie jamais la fin. Les panneaux, le trajet, les rares automobilistes, elle devait se concentrer sur tout cela. Ignorer les coups mécontents donnés par le bébé qui ne comprenait pas pourquoi subitement sa mère s'agitait au milieu de la nuit alors qu'il appréciait tant cette période de quiétude. Les pensées de la future mère revenaient toujours à Ombelline. Était-ce la première fois ? La première fois qu'il osait poser les mains sur elle de cette manière-là ? Ou était-ce simplement la première fois qu'elle ne s'en sortait pas et appelait à l'aide ? Antonella avait-elle ignoré les signes avant-coureurs ? Les infimes détails qu'elle aurait dû saisir pour comprendre la situation. Des gestes, des mimiques, des comportements inhabituels de la part de sa jumelle qui n'auraient pas dû être là et qu'elle n'avait pas notés. Des changements... des changements, elle en subissait bien trop ces derniers temps de manière personnelle pour se mettre à noter ceux des autres. *Les autres ? Ombelline n'est pas les autres. Elle est ma moitié, comme elle l'a toujours été.* Antonella sentit une vague de culpabilité l'immerger au point de lui couper la respiration, elle ouvrit la fenêtre, de l'air frais, voilà ce qu'il lui fallait. Pour avoir les idées claires, pour permettre à cette satanée culpabilité de disparaître, à son angoisse de s'amoinrir. C'était peine perdue. Tout son être était chamboulé et ça n'avait rien à voir avec sa grossesse pour une fois. Son cœur broyé, ses poumons comprimés, son estomac révulsé. Diverses possibilités s'offraient à elle, mais persistaient au-dessus de toutes les autres l'envie de hurler et celle de vomir. Pourquoi, pour une fois que tout semblait parfait, son monde s'écroulait-il à nouveau ? Toutes ces craintes qu'elle avait cru pouvoir oublier et taire, toutes celles qu'elle avait ignorées et volontairement éloignées en supposant bêtement que cela suffirait pour qu'elles s'évanouissent et ne réapparaissent jamais. La tranquillité ne serait jamais son univers. Les démons qui avaient toujours habité son existence s'étaient juste tapis dans l'ombre, attendant leur heure pour surgir de nouveau et ravager toute la bonté qui s'était déposée autour d'elle. Elle avait cru sauver sa sœur une première fois, d'un premier mariage et voilà qu'elle l'avait de nouveau précipité dans les bras d'un

autre prédateur sans jamais s'apercevoir du danger. Baptiste avait l'air si... parfait. Gentil, prévenant, jamais un mot plus haut que l'autre. Ombelline ne se plaignait jamais de rien le concernant. D'ailleurs, Antonella s'aperçut que sa sœur s'exprimait rarement sur les choses banales de sa vie. Tout ce qu'elle savait sur Baptiste, c'est ce qu'elle en avait vu. Ombelline ne confiait rien sur son compagnon. Ni en bien ni en mal. Leur vie était régie par le secret. On n'en parlait pas. Ce qu'on évoquait l'était lorsque tous étaient présents. Jamais Ombelline ne racontait une soirée au restaurant ou une promenade dans un parc, une conversation sur n'importe quel sujet, ne partageait les sentiments émis par son homme, ses rêves ou ses espoirs, sa vision de leur avenir. Rien de tout cela n'existait sans la présence de Baptiste. Il n'existait que s'il était avec elle. Lorsque les jumelles étaient seules, elles parlaient d'autre chose. D'ailleurs, elles étaient rarement seules. Le comportement du libraire était passé inaperçu... jusqu'à cette nuit. Antonella fouilla un peu plus dans les détails de sa relation avec sa sœur. Si elles se téléphonaient, c'était à son initiative. Si elles se voyaient, idem. Cet éloignement qu'elle avait pris pour de la maturité n'était rien de moins que les prémices d'une vie de souffrance. Amadouer sa proie, la prendre dans ses filets, l'attirer en douceur, l'éloigner progressivement de tout et de tous, l'isoler définitivement et la dominer, l'humilier, la faire souffrir, voilà ce que Baptiste avait réalisé avec brio sans être repéré par personne. Avec effroi, Antonella se rendit compte qu'elle avait laissé faire ça. En toute impunité, trop occupée à gérer sa propre vie, ses propres inquiétudes, des craintes à des lieues de ce que sa sœur subissait.

Antonella gara la Clio n'importe comment sur le trottoir, se jeta hors de la voiture et courut jusqu'à l'escalier qui menait à l'appartement d'Ombelline et Baptiste. Ils vivaient au-dessus de la librairie. Un grand appartement spacieux et très lumineux. Tout en grimpant les marches et en soufflant comme un bœuf, Antonella pensait à Théophane. Elle regrettait de ne pas lui avoir dit la vérité. Pourquoi lui avait-elle menti alors qu'elle détestait plus que tout le mensonge ? C'était stupide, elle lui aurait dit la vérité, il l'aurait accompagnée et il aurait pu gérer les choses calmement. Elle se ravisa, elle n'avait pas besoin de lui, cela concernait sa sœur et Ombelline n'avait besoin que d'elle. Monter une vingtaine de marches abruptes à huit mois de grossesse était une épreuve. Arrivée devant la porte, à

bout de souffle, elle tambourina violemment contre le chambranle. Pas un son ne s'échappait de l'appartement. Ça n'était pas de bon augure. Elle redoubla d'intensité en cognant contre la porte, son cœur s'affolant en appelant sa sœur. Finalement, des bruits de pas traînants se manifestèrent. La porte se déverrouilla et Baptiste apparut. Visage accueillant comme à son habitude, sourire aux lèvres, mielleux, Antonella eut instantanément envie de le gifler. Elle se retint, serra les poings et les dents.

« Où est-elle ? lâcha-t-elle d'un ton glacial.

— Elle n'aurait pas dû t'appeler, c'est qu'une petite querelle d'amoureux.

— Laisse-moi en juger par moi-même ! »

Antonella bouscula Baptiste sans ménagement, avec une force étonnante vu son état et pénétra dans l'appartement. Elle avança en appelant sa sœur.

« Ombelline ? Ombelline ? »

En l'absence de réponse, son inquiétude monta d'un cran. Elle fit volte-face et se trouva confrontée à Baptiste, penaud, les bras le long du corps, comme un petit garçon pris en faute de mensonge. Plus aucun doute ne subsistait, il avait quelque chose à se reprocher, tête baissée, avec un air coupable. Il était trop évident de deviner quoi. Antonella s'obligea à conserver son calme.

« Où est-elle, bordel ?

— Dans la salle de bains... » avoua-t-il sans la regarder.

Il fuyait son regard, aucune confusion possible sur le sens de ce geste-là. Que lui avait-il fait ? Antonella se rua dans la salle de bains et ouvrit la porte à la volée, celle-ci claqua contre le mur. La lumière crue du plafonnier éclairait sa sœur au sol. Ombelline était bien là, recroquevillée contre la baignoire, en petite culotte et en débardeur, sa tête enfouie au creux de ses genoux, ses cheveux masquant son visage. Son corps était couvert d'hématomes de différentes teintes, des ecchymoses fraîches sur ses jambes et ses bras se distinguaient d'autres plus anciennes. Sa chair était devenue le terrain quotidien de sa douleur, bleus, coupures, brûlures. À son entrée, Antonella vit le corps de sa jumelle se couvrir de chair de poule, puis imperceptiblement ses membres se resserrèrent contre elle, elle avait peur, elle cherchait à se protéger. À aucun moment, elle ne leva la tête pour voir qui était entré dans la pièce, redoutant de devoir affronter

son bourreau une fois de plus.

« Ombelline ? » appela doucement Antonella en s'approchant d'un pas prudent.

Elle déposa sa main sur l'épaule de sa jumelle qui frissonna et releva finalement la tête, découvrant un visage tuméfié. L'un de ses yeux était clos, tellement enflé qu'il lui était impossible de l'ouvrir, sans doute dû à un coup de poing, voire plusieurs. Un mélange de violet plus ou moins foncé maquillait le contour de l'œil qui n'était plus qu'une immense boursoufflure. La pommette à l'opposé s'était fendue, du sang gouttait avec une régularité effrayante de la plaie, une partie avait déjà séché tandis que le reste descendait dans son cou. Sa lèvre inférieure était ouverte en deux et saignait également. Antonella s'agenouilla comme elle put à ses côtés. Elle déposa son sac à main sur le sol, attrapa une serviette qui traînait sur le bord de la baignoire et épongea le sang qui coulait du visage de sa sœur. Dans l'œil unique d'Ombelline passa un sentiment de soulagement, de reconnaissance envers sa jumelle qui lui broya littéralement le cœur. Elle tenta de sourire mais cela se termina en grimace, ses lèvres la faisant atrocement souffrir. Antonella sentit un mouvement derrière elle, Baptiste s'approchait à pas feutrés. Hésitant ou menaçant ? Elle ne prit pas le temps de réfléchir à la réponse. Tout en tenant la serviette éponge contre les plaies d'Ombelline, elle tourna la tête vers lui, le fixant en biais, sans ouvrir la bouche. Inutile, il allait parler, tenter de se justifier, raconter un mensonge beaucoup trop gros pour être englouti par Antonella. Pour cela, il aurait fallu qu'elle soit crédule et innocente. Ce qu'elle n'avait jamais été. Les hommes comme lui, elle les connaissait trop bien. Il ne fallait jamais les perdre de vue sous peine de le regretter amèrement.

« Elle est tombée en montant dans la baignoire, elle s'est cognée et...

— J'espère que tu ne comptes pas me faire croire ça ? le coupa net Antonella, incrédule devant tant d'audace, sentant la colère l'enflammer au fur et à mesure de son mensonge.

— Ça n'était qu'un accident ! » affirma-t-il avec conviction.

Il y a toujours une phrase en trop dans un conflit. Une qu'on ne devrait jamais formuler, sous peine de déclencher un cataclysme chez son interlocuteur. Baptiste avait toujours été prudent, sur ses gardes, extrêmement soigneux face à sa belle-sœur. Les femmes comme elle

avaient un sixième sens pour ces choses-là, il prenait un soin particulier pour masquer ses attitudes vis-à-vis d'elle, plus que face au commun des mortels. Elle était sans cesse à l'affût d'une anomalie, un véritable radar à bourreaux. Durant trois ans, il l'avait bernée sans même que cela lui parût difficile. Ça avait été un jeu amusant et retors. Il aimait feindre d'être un homme comme il faut, alors qu'il n'en était rien. Ombelline pouvait le confirmer. Mais à cet instant, le mensonge était trop gros pour passer. Il avait tenté sa chance et vu sur l'instant que ça ne prendrait pas. Pas avec elle. Son passé et celui de sa sœur ne le permettaient pas. Il aurait dû tenter une autre approche, cependant il était trop tard pour faire marche arrière. La fureur qu'il vit jaillir du regard d'Antonella lui glaça les entrailles. Il fit un pas dans leur direction, tendit le bras vers les deux femmes, comme une âme charitable, prêt à se repentir, la main d'Antonella plongea dans son sac sans une once d'hésitation et en retira l'arme qu'elle avait prise du holster de Théophane un peu plus tôt dans la salle de bains lorsqu'elle cherchait les clés de la voiture. Celle qui pendait sur la patère, là où Théophane la déposait sans crainte tous les soirs. Sans tergiverser, elle pointa le revolver sur l'homme qui suspendit son geste et recula en vacillant sur ses jambes. Il avait perdu son assurance. La peur se lisait sur son visage, il serra les lèvres et rabattit les bras sur son torse comme si ça pouvait le protéger d'un éventuel tir. Lorsqu'il parla, ses mots étaient hachés, il bégayait de terreur. Ce comportement plut à Antonella. Rien de tel qu'une brute qui subitement est transformée en fillette à la vue d'une arme à feu et de la possibilité d'avoir mal à son tour.

« Où... est-ce qu... que... tu as tr... trouvé cette arme ?

— Tu oublies avec qui je suis mariée ? lui cracha-t-elle au visage avec une haine féroce. Est-ce que tu crois que si je te tue, je pourrais dire aussi que c'était un accident ? plaisanta-t-elle avec un sourire carnassier.

— Antonella, pose cette arme, ça ne mérite pas tout ça.

— C'est là où tu te trompes. Ma sœur mérite tout ça, si ! Je pourrais en tuer des dizaines comme toi pour la protéger. C'est ce que vous ne comprenez pas ! Les hommes comme toi ne comprennent pas qu'on puisse vouloir protéger ceux qu'on aime au lieu de les brutaliser.

— Antonella, tu vas blesser quelqu'un.

— Si je tire, crois-moi, ça ne sera pas pour te blesser. Essaie de t'approcher d'un seul pas et je te jure sur ce que j'ai de plus cher que je te mets une balle dans la tête sans hésiter.

— Tu ne ferais jamais ça à Ombelline, elle m'aime.

— Je le ferai pour elle, sois-en sûr. Je l'ai déjà fait avant pour la protéger, je ne vois pas ce qui m'empêche de recommencer... Quant à Ombelline, elle croit aimer un homme qui n'existe pas. Les hommes comme toi, personne ne peut les aimer. On n'aime pas les monstres. »

Baptiste n'osait ni avancer ni reculer. Le bras d'Antonella était trop sûr, sa main ne tremblait pas. Son regard qu'il avait toujours trouvé intimidant l'effrayait désormais au plus haut point. Il était glacial, ce qui était coutumier, mais surtout il était attisé par la colère. Une colère contenue pour le moment, même si elle transparaissait nettement dans ses deux prunelles noires. Dans un mauvais film d'horreur, des flammes auraient dansé dans ses iris. Dans la réalité, Baptiste n'avait aucun mal à les imaginer. Le pire de tout était de savoir que c'est lui qui avait déclenché cette rage. Ombelline avait si souvent évoqué les crises de fureur de sa sœur lorsqu'elle était plus jeune, elle avait raconté l'épisode de la mort d'Isabella et celle de leur père. La détermination qu'Antonella déployait à chaque acte, l'acharnement qu'elle manifestait pour lutter contre la violence, l'injustice... les monstres. Quitte à en être un à son tour. Et il avait fallu qu'il joue avec le feu, qu'il tente sa chance pour voir s'il était meilleur qu'elle à ce jeu-là. Il avait perdu. Il était trop tard pour l'avouer. Elle le tenait en joue et ni l'hésitation ni la compassion ne faisaient parties de l'équation. Uniquement une détermination absolue qui se dessinait sur ses traits et effaçait tout le reste. Il ne reconnaissait plus la tendre épouse, la future mère attentive aux mouvements de son bébé, la douce sœur aux petits soins. Il n'y avait plus dans cette femme qu'une rage explosive qu'elle canalisait encore et qui allait finir par lui péter au visage s'il ne trouvait pas une solution et rapidement. Le mensonge était à exclure. Fuir était à bannir également. Le temps qu'il se tourne et prenne ses jambes à son cou, elle aurait vidé son chargeur sur lui. Il ne doutait pas qu'elle savait se servir de ce jouet métallique qu'elle tenait sans sourciller entre ses mains fines et délicates. Les bourreaux n'imaginent jamais qu'ils puissent devenir des victimes. Toute sa vie durant, Baptiste avait soumis et détruit. Des femmes l'avaient aimé et supplié. Aujourd'hui, à cet instant, c'est lui

qui avait envie de supplier. S'il n'avait pas eu si peur d'esquisser le moindre mouvement qui aurait pu causer sa mort, il se serait jeté à ses genoux pour l'implorer de l'épargner, il lui aurait promis des choses impossibles, il aurait abandonné sa fierté pour se sauver. C'était un lâche et un faible. Pour rien au monde, il ne l'aurait avoué de vive voix, pourtant, il en avait conscience. C'est pour ça qu'il soumettait les femmes et les contrôlait, pour se prouver chaque jour qu'il y avait plus faible que lui. On trouve toujours plus pitoyable que soi quand on cherche bien. Il tourna et retourna toutes les solutions qui lui étaient offertes, elles s'étaient toutes devant lui, mais l'éventail lui était refusé. Impossible de faire quoi que ce soit. Même pas une once de bravoure en lui pour tenter l'impossible. Il osait à peine respirer ou cligner des paupières. Antonella était sans compromis, elle ne lui pardonnerait jamais d'avoir abîmé sa sœur, elle ne l'écouterait pas se répandre en lamentations. Cela ne l'intéressait même pas. Tout ce qu'elle espérait, c'est qu'il commette une erreur, fasse un faux pas et qu'elle ait une raison valable, légitime, d'appuyer sur la détente. Il était dans une impasse.

Théophane traversa l'appartement en silence. La porte d'entrée était restée ouverte. La pénombre habitait la majorité des pièces. De la lumière filtrait d'une pièce au fond du logement. Il se dirigea par là. Le silence transperçait la nuit, un vague murmure furieux se répandait en lui. Sa femme. C'était la voix de sa femme, elle était dans une rage folle. Il s'arrêta à l'écart de la scène pour évaluer la situation. De là où il se tenait, la porte de la salle de bains était ouverte, Baptiste en bouchait presque l'entrée ; malgré tout, il voyait nettement Ombelline et Antonella, toutes les deux assises au sol. Il considéra sa belle-sœur avec un instant de surprise, Baptiste l'avait passée à tabac. Son visage était en charpie. Elle était terrorisée. Antonella épongeait ce qui restait de sa figure avec une serviette couverte de sang, sa jumelle s'était collée à elle, cherchant du réconfort. Le pire de tout était ce que sa femme tenait au bout de son bras, son arme de service. Celle qu'elle avait dérobée en cherchant les clés de la voiture. Celle qu'il n'aurait jamais dû laisser traîner, celle qu'il enfermait dans le coffre habituellement. Rentré tardivement, il n'avait pas jugé utile de la ranger en sécurité. Cela ne craignait rien. Quand le bébé serait là, il faudrait veiller à ce qu'il ne puisse jamais tomber dessus, chaque soir,

il la mettrait sous clé. Antonella et lui étaient adultes, il supposait que sa femme ne toucherait pas à son arme... jusqu'à cette nuit où elle s'en était emparée pour aller secourir Ombelline. Il n'y avait pas cru jusqu'à ce qu'il la voie dans sa main. Tout ça était sa faute. Il aurait dû s'apercevoir tout de suite que quelque chose clochait, il aurait dû l'accompagner. En réfléchissant à l'attitude de sa femme, alors qu'il conduisait pour la retrouver chez sa sœur, il revoyait ses traits empreints d'un sentiment qui n'apparaissait jamais sur son visage, une émotion qu'il ne lui connaissait pas : de la terreur. Sa femme était terrifiée et il l'avait ignorée. Trop occupé à songer au sommeil qui l'attendait. Prêt à balayer l'essentiel juste pour des draps chauds et apaisants ! C'était un piètre mari.

Théophane glissa en douceur vers la pièce éclairée. Le silence était revenu. Baptiste était immobile, Antonella le tenait toujours en joue et Ombelline respirait avec difficulté en geignant par instants.

« Ma puce, qu'est-ce que tu fais avec cette arme ? » susurra le policier qui ne voulait pas l'effrayer.

Antonella sursauta légèrement en entendant la voix tendre de son mari s'élever derrière Baptiste. Que faisait-il là ? Comment avait-il su ? Baptiste esquissa un mouvement.

« Toi, tu ne bouges pas ! » menaçait-elle en secouant l'arme dans la direction de l'homme qui s'apprêtait à se retourner.

Il obéit, malgré tout, la peur s'était évanouie de son visage. L'arrivée de Théophane était son salut. Lui saurait résoudre la situation. Il était sauvé. Inconsciemment, un sourire se glissa sur ses lèvres. Un de ses sourires malsains dont il avait le secret. Antonella le dévisagea brièvement. Voilà ce qui n'allait pas chez lui. Chaque fois qu'il avait souri en sa présence, elle était mal à l'aise sans parvenir à en identifier la raison. Le sourire rendait les autres confiants, elle, il la troublait chaque fois. En contemplant ce rictus réussi et mensonger, elle sut. Il trompait son monde. En l'observant à la va-vite, on voyait un homme content, c'est ce que ses lèvres racontaient. Pourtant son sourire n'atteignait jamais ses yeux. Il ne se répandait pas sur son visage, n'étirait pas son regard, ne le faisait pas pétiller de joie, ne créait aucune fossette de bonheur sur ses joues, n'accentuait pas ses pattes d'oie. Le reste de sa figure était figé, impénétrable, insensible à la comédie que sa bouche exprimait et jouait à la perfection. Sa figure était de marbre. Le voir sourire était comme passer sa main sur la

peau d'un serpent : glaçant, dérangeant, répugnant. Les hommes violents sont incapables d'exposer de véritables sentiments de bonheur lorsque leurs poings ne s'abattent pas. Dans des situations dites normales, ils jouent la comédie, mais il est dur de parvenir à retranscrire exactement l'image du bonheur ou de la joie quand on en est loin.

Baptiste examina Ombelline et sa sœur. Elles étaient pathétiques, toutes les deux, pourquoi avait-il eu peur d'Antonella ? Elle ne lui ferait jamais rien, dans son état, il était même étonnant qu'elle soit venue jusqu'ici en pleine nuit sans protection. *Son arme est une excellente protection*, lui murmura la petite voix de la raison qu'il feignit d'ignorer. Elle allait gentiment rendre cette arme à son propriétaire, puis ils repartiraient tous les deux et Baptiste saurait se faire pardonner auprès d'Ombelline. Elle pardonnait toujours. Elle était suffisamment stupide pour ça. Elles l'étaient toutes. Il suffisait de trouver les bons mots, l'intonation adéquate, la caresse qu'elles attendaient. Puis lorsque cette horrible besogne serait faite, il sévirait. Plus jamais, il ne se retrouverait dans cette situation inconfortable. Elle méritait une punition à la hauteur de la faute commise. Jamais, elle n'oublierait la trahison qu'elle avait osé perpétrer, jamais elle ne recommencerait. Il lui expliquerait tout cela très clairement. Et lorsqu'il s'agissait d'être clair, il était drôlement doué. Il pouvait y passer des heures, en ajustant toujours plus ses propos. Elle allait amèrement déplorer ce coup de téléphone pour se plaindre de son comportement. Elle allait regretter les anciennes punitions et supplier pour qu'on en revienne à ces méthodes-là plutôt qu'à celles qu'il s'apprêtait à lui faire découvrir. Ces femmes qui pensaient qu'elles avaient connu le pire étaient loin de se douter de l'imagination débordante qui était la sienne et donnait naissance à des châtiments toujours plus originaux. Mais ça serait pour plus tard, lorsque Antonella aurait lâché cette arme.

« Mon ange, donne-moi l'arme, continua Théophane sur un ton doux. Je vais m'approcher de toi doucement et tu vas me rendre cette arme avant de blesser quelqu'un. »

Théophane avança prudemment jusqu'à l'entrée de la salle de bains. Baptiste n'avait pas esquissé le moindre mouvement. Quant à Antonella, son bras pointait toujours l'arme dans la direction du tortionnaire de sa sœur, mais sa main était moins assurée. Elle s'était

mise à trembler légèrement depuis qu'elle avait reconnu la voix de son mari. Elle sentait la chaleur frémissante d'Ombelline à proximité, sa tête était tombée contre son épaule, maculant de sang sa veste, éreintée par cette nuit de terreur. Les yeux d'Antonella s'étaient peu à peu emplis de larmes qu'elle refoulait tant qu'elle pouvait. L'étau autour de son cœur qui s'était desserré en voyant que sa sœur vivait toujours malgré ses blessures se manifestait de nouveau et l'empêchait à nouveau de respirer librement. Théophane était là... et il était venu pour protéger Baptiste. Il allait le sortir de ce mauvais pas. Il était impensable d'envisager cette possibilité, si évidente pourtant.

Son mari apparut dans son champ de vision et sans brusquerie vint se placer pratiquement devant Baptiste, en bouclier humain, les paumes face à elle, en signe de reddition. Antonella le fixa en le détaillant lentement, comme si elle le découvrait, comme elle l'aurait fait face à un inconnu, hésitant entre plusieurs sentiments. Puis son visage se durcit et sa prise sur l'arme se raffermir, ses mains cessèrent de trembler. Théophane déstabilisé par cette attitude tenta de lui sourire. Les yeux de sa femme étaient devenus des puits insondables qu'il était inutile de fouiller, aucune lumière ne s'en échapperait.

« Tu sais que je ne peux pas te laisser tirer sur lui. Ombelline va bien, on va l'emmener à l'hôpital, ils vont la soigner et nous ferons ce qu'il faut pour Baptiste après.

— Tu veux protéger cet enfoiré ? gronda la voix d'Antonella chargée d'amertume.

— Je ne veux pas le protéger, c'est toi que je cherche à protéger, chérie. Pense au bébé, tu ne voudrais pas te retrouver derrière des barreaux à cause de Baptiste ?

— Tu t'es mis devant lui pour être sûr qu'il serait en sécurité ?

— Tu sais bien que ce n'est pas pour ça. Antonella, écoute-moi ma puce, donne-moi cette arme.

— C'est lui que tu es venu sauver ? hésita-t-elle, les lèvres tremblantes.

— C'est toi que je suis venu sauver, Ombelline et toi.

— Comment pourrais-je te faire confiance ? Il y a toujours un moment où les hommes mentent. »

Le visage d'Antonella se fana subitement, abandonné par sa colère, ne régnait plus sur ses traits que la tristesse, une peine immense et encore plus dévastatrice que la haine qui l'habitait quelques instants

plus tôt. Elle lâcha la serviette éponge qu'elle avait maintenue jusqu'alors sur le visage de sa sœur et assura la prise de l'arme avec sa seconde main. Tout son corps était secoué de tremblements nerveux, les larmes étaient revenues dans ses yeux. Elle était submergée par d'incompréhensibles sentiments qui se mêlaient les uns aux autres de manière inextricable, culpabilité, chagrin, animosité. Tout ce qu'elle voulait, c'était fuir cette situation, oublier que son mari était du mauvais côté de la barrière. Elle ne parvenait plus à réfléchir intelligemment, son cerveau n'était qu'un amas de doutes et de déception. Elle avait l'impression que deux êtres cohabitaient en elle, la femme qui menaçait de tirer et trouverait ça justifié et celle qui n'était pas sûre que ça soit une solution et qu'elle ait bien interprété la scène qui se déroulait face à elle. La violence ne résolvait rien. Depuis toujours, on avait recours à elle, elle n'amenait que des problèmes supplémentaires, aucune véritable solution. Elle était partagée entre la femme mariée et future mère qu'elle était devenue, qui avait grandi et mûri et l'enfant qu'elle avait été, terrifiée par le monde et cherchant à tout prix à combattre tout ce qui lui faisait du mal, à elle et ses proches. Comment arriver à un compromis entre ses deux facettes ? Son mari préférait qu'elle tire sur lui plutôt que sur l'ignoble individu qui servait de compagnon à sa sœur. L'aimait-il vraiment ? Apparemment, il lui faisait confiance. Il paraissait l'aimer au détriment de sa vie. Il n'avait pas peur qu'elle se serve de l'arme. *Il protège un monstre*, se convainquit-elle. *C'est toi qu'il cherche à protéger*, lui répondit une petite voix sereine qui s'était glissée subrepticement en elle. *Il va me trahir comme tous les autres l'ont fait*, renchérit Antonella. *Tu sais bien que non, ce n'est pas parce qu'il ne te laisse pas tirer sur tout le monde, qu'il te trahit. Tais-toi, je t'ai assez entendu !* ragea la femme intérieurement. Cette conversation n'avait que trop duré. L'hésitation qui régnait au cœur de son esprit était troublante. Cela ne finirait donc jamais. Elle ne pourrait jamais faire confiance à personne. Théophane cherchait-il vraiment à la protéger ? Ou était-il le personnage atroce de ses cauchemars ? La voix de son père résonna, exécrable et insidieuse. *Avoue que tu as peur. Toutes les nuits et maintenant encore. Peur qu'il te le prenne et que tu ne puisses jamais le voir. Après ce que tu t'apprêtes à faire, personne ne te laissera prendre soin de lui. Personne.* Antonella ne voulait pas y croire. Était-ce cela qui retenait sa main ? La certitude qu'il n'était pas possible qu'elle ait

épousé un homme mauvais comme l'avait été son père, comme l'avait été le premier mari d'Ombelline. Toutes ces visions n'étaient que des rêves, rien n'était réel. La voix persiflante de son père l'accablait de reproches, jouant avec ses angoisses, la tourmentait sans cesse. Il y a longtemps, elle l'avait tué. On ne craignait plus rien des gens morts... avait-elle cru. Pourtant il était toujours là, la hantant comme au temps de son adolescence. Elle s'apercevait aujourd'hui qu'elle n'était pas apte à vivre avec des gens, à mener une vie normale. Trop de doutes subsistaient. En le tuant vingt ans plus tôt, elle avait tué une partie d'elle-même. Personne n'était en mesure de vivre sereinement après ça. Personne ne sortait indemne d'une telle épreuve. Ce jour-là, lorsque ses doigts avaient pressé la détente, c'est elle qu'elle avait condamnée à jamais. Elle avait beau avoir envie de faire confiance à son mari, le doute persistait. On reproduisait forcément le schéma familial. Ombelline l'avait fait plusieurs fois. Et elle, elle se retrouvait coincée dans cette salle de bains entre son mari et sa sœur, Ombelline qu'il fallait protéger, Baptiste qu'il fallait évincer pour qu'il cesse de nuire aux autres et son époux qui prenait la défense d'un criminel. Vingt ans à refouler des sentiments enfouis, des convictions bien ancrées comme le fait de savoir que jamais, elle ne ferait mieux que sa mère, qu'elle ne valait guère mieux que son père et tout revenait comme un raz-de-marée, prêt à se déverser sur elle et son existence et à noyer tout ce qu'elle avait tenté de construire. Théophile n'avait pas épousé une femme convenable, il était marié à une bombe à retardement dont le compte à rebours était écoulé.

Dans un monde parfait, Théophile se serait décalé et elle aurait abattu Baptiste. Mais voilà, le monde n'était pas parfait. Elle en avait bien conscience, depuis trop longtemps. Finalement, elle ferma ses paupières, aspirant à retrouver le calme et la douceur apparents qui l'avaient bercée d'illusions depuis des mois. La détonation retentit au moment où elle entendit Théophile s'approcher d'elle.

REMERCIEMENTS

Un grand merci à mon éditeur sans qui ce livre n'existerait pas.

Merci également à ma correctrice Sophie qui, grâce à ses conseils éclairés, a rendu mon livre plus agréable.

Merci à mon époux ainsi qu'à mes enfants d'être mes plus fervents lecteurs.

Et surtout merci à tous mes lecteurs sans qui ce livre n'aurait pas de raison d'être.

Éditions de Noyelles,
avec l'autorisation des Éditions Nouvelles Plumes

123, boulevard de Grenelle, Paris

« Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

© Éditions Nouvelles Plumes, 2015

ISBN : 978-2-298-09631-6

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).